



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

En revenir ?

<i>Un nouveau départ ?</i>	Haïm Korsia
<i>Ulysse : le retour compromis du vétéran</i>	Frédéric Paul
<i>Écrire après la grande épreuve, ou le retour d'Orphée</i>	France Marie Frémeaux
<i>Le choix du silence</i>	Mireille Flageul
<i>Shoah</i>	André Rogerie
<i>À pied, en bateau et en avion</i>	Yann Andruétan
<i>Le sas de Chypre : une étape dans le processus de retour</i>	Virginie Vautier
<i>Retour à la vie ordinaire</i>	Michel Delage
<i>Pas blessée pour rien !</i>	Patricia Allémonière
<i>Priorité à la mission ?</i>	Francis Chanson
<i>Après la blessure. Les acteurs et les outils de la réinsertion</i>	Franck de Montleau et Éric Lapeyre
<i>Le vent du boulet</i>	François Cochet
<i>La folie furieuse du soldat américain.</i>	John Christopher Barry
<i>Désordre psychologique ou politique ?</i>	Michel de Castelbajac
<i>Pertes psychiques au combat : étude de cas</i>	François-Yves Le Roux
<i>Certains ne reviendront pas</i>	André Thiéblemont
<i>Retours de guerre et parole en berne</i>	Damien Le Guay
<i>La parole et le récit pour faire face aux blessures invisibles</i>	Xavier Boniface et Hervé Pierre
<i>L'envers de la médaille</i>	Monique Castillo
<i>L'idée d'une culture de la résilience</i>	Elrick Irastorza
<i>Le rôle du commandement</i>	

POUR NOURRIR LE DÉBAT

<i>Quel temps pour la décision ?</i>	François Naudin
<i>Indochine : du soldat-héros au soldat-humanisé</i>	Nicolas Séradin



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

La revue *Inflexions*

est éditée par l'armée de terre.

14, rue Saint-Dominique, 75700 Paris SP07

Rédaction : 01 44 42 42 86 – e-mail : inflexions.emat-cab@terre-net.defense.gouv.fr

Télécopie : 01 44 42 57 96

www.inflexions.fr

Facebook : [inflexions](#) (officiel)

Membres fondateurs :

M. le général de corps d'armée (2S) Jérôme Millet ↗ Mme Line Sourbier-Pinter

↗ M. le général d'armée (2S) Bernard Thorette

Directeur de la publication :

M. le général de corps d'armée Jean-Philippe Margueron

Directeur délégué :

M. le colonel Daniel Menaouine

Rédactrice en chef :

Mme Emmanuelle Rioux

Comité de rédaction :

M. le général d'armée (2S) Jean-René Bachelet ↗ Mme Monique Castillo ↗ M. Jean-Paul Charnay (†) ↗ M. le médecin chef des services Patrick Clervoy ↗ M. Samy Cohen ↗ M. le colonel (er) Jean-Luc Cotard ↗ M. le colonel Benoît Durieux ↗ M. le colonel Michel Goya ↗ M. Armel Huet ↗ M. le grand rabbin Haïm Korsia ↗ M. le général de brigade François Lecointre ↗ Mme Véronique Nahoum-Grappe ↗ M. le colonel Thierry Marchand ↗ M. le colonel Hervé Pierre ↗ M. l'ambassadeur de France François Scheer ↗ M. Didier Sicard ↗ M. le colonel (er) André Thiéblemont

Membre d'honneur :

M. le général de corps d'armée (2S) Pierre Garrigou-Grandchamp

Secrétaire de rédaction : adjudant-chef Claudia Sobotka

claudia.sobotka@terre-net.defense.gouv.fr

Les manuscrits soumis au comité de lecture ne sont pas retournés.

Les opinions émises dans les articles n'engagent que la responsabilité des auteurs.

Les titres des articles sont de la responsabilité de la rédaction.



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

En revenir ?

NUMÉRO 23

EN REVENIR ?



► ÉDITORIAL ▾

► JEAN-LUC COTARD

► 11

► DOSSIER ▾

UN NOUVEAU DÉPART ?

► HAÏM KORSIA

► 19

« Souviens-toi, n'oublie pas », dit la Bible : se souvenir, c'est se rappeler ce que l'on a fait; ne pas oublier, c'est tenir compte dans nos actions de ce que l'on a emmagasiné comme expérience. Car l'homme n'est lui-même que lorsqu'il est capable de surmonter les épreuves. Et de faire du retour le début d'une nouvelle histoire.

ULYSSE : LE RETOUR COMPROMIS DU VÉTÉRAN

► FRÉDÉRIC PAUL

► 23

Dans l'*Odyssée*, Homère relate le long périple d'Ulysse pour regagner Ithaque. On peut y lire une métaphore des enjeux du retour de mission du soldat, marqué par les épreuves des combats, en proie à la tentation et à la transgression, et qui peine à retrouver sa famille.

ÉCRIRE APRÈS LA GRANDE ÉPREUVE, OU LE RETOUR D'ORPHÉE

► FRANCE MARIE FRÉMEAUX

► 31

Les écrivains combattants de la Première Guerre mondiale ou d'autres conflits racontent dans leurs œuvres ce qui s'apparente à un retour de l'Enfer : ils ont rencontré la mort. Rescapés de la bataille, ils rendent compte de cette expérience douloureuse. En cela semblables aux textes anciens, leurs écrits renvoient à certains grands mythes, celui d'Orphée en particulier.

LE CHOIX DU SILENCE

► MIREILLE FLAGEUL

► 45

Eugène Bourse, sous-officier prisonnier de guerre réfractaire de 1940 à 1945, a choisi le silence dès son retour de captivité. Un silence qui n'est pas oubli, mais un espace de « vide » pour créer du « plein ». Sa fille livre ici son témoignage.

SHOAH

► ANDRÉ ROGERIE

► 55

Rescapé des camps de Buchenwald, Dora, Maïdanek et Auschwitz-Birkenau, puis des « marches de la mort », le général André Rogerie a été animé par la volonté farouche de témoigner dès son retour en France, le 15 mai 1945. Ce qu'il fait ici encore pour les lecteurs d'*Inflexions*.

À PIED, EN BATEAU ET EN AVION

► YANN ANDRUÉTAN

► 63

Le retour dans son foyer est un moment à la fois espéré et redouté par le soldat. Il est donc indispensable de le penser comme un temps en soi de l'opération. Voici différentes modalités de retour à travers trois exemples tirés de l'histoire.

LE SAS DE CHYPRE : UNE ÉTAPE DANS LE PROCESSUS DE RETOUR

► VIRGINIE VAUTIER

► 67

Le retour des soldats est un long processus psychologique. L'armée de terre en a pris conscience et a mis en place un sas de décompression pour ses militaires quittant l'Afghanistan. Aspects positifs et perspectives.

RETOUR À LA VIE ORDINAIRE

► MICHEL DELAGE

Le retour est une épreuve pour ceux qui sont partis et ont été soumis au stress de la mission comme pour ceux qui sont restés et ont dû affronter seuls le quotidien. Tous doivent apprendre à se ré-accorder. Cela suppose la possibilité de récits collectifs, d'histoires partagées dans lesquelles chacun apporte la part de son expérience et peut en même temps s'enrichir du récit des autres.

L 71

PAS BLESSÉE POUR RIEN !

► PATRICIA ALLÉMONIÈRE

Grand reporter, Patricia Allémonière fut blessée le 7 septembre 2011 alors qu'elle suivait une opération de l'armée française dans la vallée d'Alasay, en Afghanistan. Malgré ses blessures, rester sur le terrain s'est imposé comme une évidence. Elle revient ici sur cette expérience : la préparation, la force du groupe, le retour, la convalescence difficile...

L 77

PRIORITÉ À LA MISSION ?

► FRANCIS CHANSON

Bosnie, 1995. Afghanistan, 2009. Deux engagements distants de quatorze ans et un témoignage qui permet de mesurer les progrès accomplis dans la gestion des blessures invisibles. Et de vérifier que le contexte opérationnel reste la contrainte sans laquelle tout protocole de soins serait chimérique.

L 83

APRÈS LA BLESSURE.

LES ACTEURS ET LES OUTILS DE LA RÉINSERTION

► FRANCK DE MONTLEAU ET ÉRIC LAPEYRE

L'expérience afghane a rendu éclatante la nécessité d'une réflexion et d'une action sur le parcours des militaires blessés, sur la question de leur réadaptation et de leur réinsertion, de leur prise en charge médicale et sociale en ne négligeant ni les aspects financiers ni ceux tenant à la réparation. C'est la mission de la cellule de réadaptation et de réinsertion de l'HIA Percy.

L 93

LE VENT DU BOULET

► FRANÇOIS COCHET

Si la notion de désordre post-traumatique est bien une invention du XX^e siècle, l'historien peut avancer quelques pistes pour montrer que cet état a existé dans bien des conflits antérieurs, même si les mots pour nommer les choses n'existaient pas encore.

L 101

LA FOLIE FURIEUSE DU SOLDAT AMÉRICAIN.

DÉSORDRE PSYCHOLOGIQUE OU POLITIQUE ?

► JOHN CHRISTOPHER BARRY

20 % du corps expéditionnaire américain est ou sera atteint de PTSD. Une véritable «épidémie», qui ne trouvera son sens que dans une analyse d'un désordre structurel qui la dépasse : il est nécessaire de «politiser» ce symptôme au lieu de le médicaliser. Car ce qui donne sens aux sacrifices, à la mission, c'est la politique !

L 113

PERTES PSYCHIQUES AU COMBAT : ÉTUDE DE CAS

► MICHEL DE CASTELBAJAC

De juin à décembre 2009, la première compagnie du 3^e RIMA a été engagée en Afghanistan. Plusieurs des siens n'en sont pas revenus; d'autres en ont gardé les traces dans leur chair; d'autres, enfin, en ont conservé des séquelles invisibles. Témoignage et analyse du commandant de la compagnie.

L 123

CERTAINS NE REVIENDRONT PAS

► FRANÇOIS-YVES LE ROUX

Confronté à la mort de plusieurs de ses hommes et à des blessés graves le 20 janvier 2012 en Afghanistan, le 93^e régiment d'artillerie de montagne a fourni dans l'urgence puis dans la durée, un soutien aux familles, aux blessés physiques et psychiques, tout en maintenant un élan opérationnel qui repose sur le soin apporté aux conditions de retour de mission des soldats.

L 127

RETOURS DE GUERRE ET PAROLE EN BERNE

■ ANDRÉ THIÉBLEMONT

Aujourd’hui comme hier, les combattants de retour de guerre sont muets parce qu’ils ont vu et vécu l’horreur. Mais pas seulement. L’indifférence de leurs proches et de la société paralyse leur parole, quand ce ne sont pas les interdits et une pensée dominante qui la censurent et la musèlent.

■ 135

LA PAROLE ET LE RÉCIT POUR FAIRE FACE AUX BLESSURES INVISIBLES

■ DAMIEN LE GUAY

Face aux blessures invisibles, nous disposons du pouvoir de la parole. Dire, se dire, se raconter. Mettre des mots sur ses maux pour tenter de les cicatriser. Là est la puissance formidable des mots agencés en récit qui peuvent nous acheminer jusqu’au pardon, jusqu’à retrouver la confiance indispensable

■ 143

L’ENVERS DE LA MÉDAILLE

■ XAVIER BONIFACE ET HERVÉ PIERRE

La décoration participe du processus de retour. Or les récompenses, en particulier celles pour acte de bravoure, sont objets d’enjeux dans l’espace social : enjeux de reconnaissance, enjeux de pouvoir et enjeux de représentation.

■ 153

L’IDÉE D’UNE CULTURE DE LA RÉSILIENCE

■ MONIQUE CASTILLO

Que faut-il éviter de prendre pour une culture de la résilience ? À coup sûr, le victimisme même si la bienveillance lui sert de ressort. La compassion pour la faiblesse également, car cette dernière nous égalise, certes, mais dans l’impuissance ; il faut la distinguer de la vulnérabilité, qui signifie que toute force se conquiert contre la faiblesse. C’est donc de vitalité qu’il faut parler, mais sans la réduire à une simple culture de la performance.

■ 163

LE RÔLE DU COMMANDEMENT

■ ELRICK IRASTORZA

Le stress au combat et ses séquelles sont aussi vieux que la guerre elle-même, mais leur reconnaissance fut tardive. À l’encadrement de contact et aux médecins d’unité le soin de traiter ces problèmes au cas par cas ! C’est bien notre engagement en Afghanistan et le retour de la guerre dans toute sa brutalité qui y est associé, qui ont fait changer les choses.

■ 173

■ POUR NOURRIR LE DÉBAT

QUEL TEMPS POUR LA DÉCISION ?

■ FRANÇOIS NAUDIN

Qu'est-ce donc que le temps ? S'il est difficile et hasardeux d'en ébaucher une définition, nous faisons tous le constat de son omnipotence et de son omniprésence. Qu'il soit court ou long, il nous échappe et nous consomme. Il nous faut alors combattre la tyrannie de l'instant et accorder à la décision le temps qui lui revient, et ce tout particulièrement en matière de Défense nationale.

■ 181

INDOCHINE : DU SOLDAT-HÉROS AU SOLDAT-HUMANISÉ

■ NICOLAS SÉRADIN

Dans la mémoire collective, la guerre d'Indochine se résume souvent à la défaite de Diên Biên Phu et à l'héroïsme des soldats qui y ont pris part. Cette figure du soldat-héros laisse peu de place à l'expression des souffrances, jusqu'à ce qu'apparaisse, dans les années 1990, celle du héros-humanisé, portée par les anciens prisonniers de guerre français de ce conflit.

■ 187

■ TRANSLATION IN ENGLISH ■	
RETURNING TO ORDINARY LIFE	
■ MICHEL DELAGE	■ 203
WORDS AND ACCOUNTS TO DEAL WITH INVISIBLE WOUNDS	
■ DAMIEN LE GUAY	■ 209
■ COMPTES RENDUS DE LECTURE ■	■ 219
■ SYNTHÈSES DES ARTICLES ■	■ 231
■ TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH ■	■ 237
■ BIOGRAPHIES ■	■ 243

Le comité de rédaction de la revue à la tristesse de vous faire part du décès d'un de ses membres, monsieur Jean-Paul Charnay. Professeur honoraire de l'université Paris-Sorbonne, directeur de recherche au CNRS et président du Centre de philosophie de la stratégie dont il était l'un des fondateurs, cet éminent islamologue était l'auteur de nombreux ouvrages qui font aujourd'hui référence. Sa lecture de la stratégie au prisme de la philosophie, dont se font notamment l'écho ses dernières contributions pour *Inflexions*, participait d'une approche originale qui manquait jusque-là à l'équilibre général de la revue. La densité et la profondeur de sa réflexion étaient de tous reconnues, comme l'était son indéfectible volonté de comprendre l'Autre au-delà des différences, sans pour autant chercher à les nier ou à les abolir. Sa disparition soudaine laisse un vide mais, comme l'écrivait Péguy, « le fil n'est pas coupé ; ce que nous étions les uns pour les autres, nous le sommes toujours. Je ne suis pas loin, juste de l'autre côté du chemin... ». Nous nous associons de tout cœur à la douleur de ses proches.

Le général de corps d'armée Jean-Philippe Margueron
Directeur de la publication

PATRICK CLERVOY
Membre du comité de rédaction

ÉDITORIAL

L

« Mission terminée. Je rentre ! » Mais est-on jamais bien préparé à revenir ? Cela semble naturel ; la suite logique des événements. Eh bien non ! Le paradoxe est là. Revenir d'une mission est beaucoup plus compliqué qu'on a pu longtemps l'imaginer. Les témoignages et les réflexions de ce numéro d'*Inflexions* en rendent compte.

Comme l'indique Haïm Korsia, le temps du retour est toujours à replacer dans la dynamique d'un nouveau départ. Et pour préparer celui-ci, ainsi que l'enseigne la tradition juive de la Haggadah – mot hébreu qui signifie la narration du retour –, il faut en construire le récit. Les récits existent. Dans la tradition antique tout d'abord. Frédéric Paul les décrypte dans le détail de chaque épisode de l'*Odyssée*. Il montre que les épreuves traversées par Ulysse sont les métaphores des diverses difficultés rencontrées par le vétéran à son retour parmi les siens : après la chute de Troie racontée dans l'*Iliade*, Ulysse met dix ans pour retrouver sa juste place dans son couple, dans sa famille et dans sa maisonnée ! Il y a trois mille ans déjà, Homère savait donc combien pouvait être difficile ce retour, à la fois épreuve pour le soldat et perturbation pour ses proches.

Beaucoup de récits classiques font une analogie entre revenir de la guerre et revenir du pays des morts. Ulysse visita le devin Tirésias. Énée descendit aux Enfers pour visiter son père. France Marie Frémeaux compare les textes. Elle s'appuie sur le personnage d'Orphée pour décliner ce processus de retour chez des artistes anciens combattants de la Première Guerre mondiale, processus qu'elle analyse à travers les œuvres littéraires ou picturales qu'ils créèrent ensuite.

La guerre peut produire de l'exaltation comme elle peut entraîner une flétrissure. C'est particulièrement le cas après la captivité ou la déportation. Comment revenir alors ? Il y a ceux qui voudraient tourner la page, mais qui ne peuvent jamais totalement oublier ce que furent ces années d'épreuves. Ce sont souvent leurs enfants qui font le travail de mémoire après leur mort. Mireille Flageul a ainsi redonné vie aux carnets de captivité de son père. On sera étonné de la hauteur morale de ces prisonniers militaires réfractaires, étonné de constater leur si grande discrétion après la guerre, alors qu'ils ont été des artisans infatigables de la reconstruction de l'Allemagne et du rapprochement entre les peuples. Pupille de la nation, élève

à l'école préparatoire pour entrer à Saint-Cyr, André Rogerie a, quant à lui, été déporté à vingt et un ans et a passé dix-huit mois de sa jeunesse dans l'enfer de la déportation et de la mort. Dora, Maïdanek, Auschwitz... Il en est revenu avec des convictions fortes : l'amitié, la solidarité et la foi, des convictions qu'il a partagées dans un livre-témoignage dont il nous offre un résumé qui laisse le lecteur en apnée devant à la fois tant de dureté et tant d'espérance.

L'aide au retour prend forme depuis quelques années. Yann Andruétan raconte que, depuis la nuit des temps, on a évité de transporter trop vite le militaire du champ de bataille à ses foyers. Lorsque les machines n'existaient pas, le temps de la marche à pied constituait la transition idéale. La métamorphose se faisait littéralement pas à pas. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce fut le bateau. La transformation s'accomplissait alors au fil de l'eau. Ce n'était pas vraiment « la croisière s'amuse », mais cela s'en approchait. C'était un temps de fête qui facilitait le retour. Mais lorsqu'après la guerre du Vietnam les GIs sont rentrés en à peine quelques heures d'avion, les séquelles psychiques furent importantes et ce fut l'émergence des *Post-Traumatic Stress Disorders (PTSD)*. Manifestement, il ne faut pas hâter ce temps du retour. Ainsi, Virginie Vautier est-elle revenue d'Afghanistan en passant par le sas de Chypre, une luxueuse escale mise en place par l'armée de terre depuis quelques années et qui est aussi un temps précis de prise en charge psychologique. Elle nous explique pourquoi et comment fonctionne ce moment de transition. Car cette transition est un processus complexe que détaille Michel Delage, à la fois dans ce qui est transformé chez celui qui est parti et ce qui est transformé, en miroir, chez ceux qui sont restés. Il nous montre que le temps du retour du vétéran dans sa famille est un temps de réaccordage bien plus complexe qu'on ne l'imagine souvent.

Il y a ceux qui reviennent blessés. Le témoignage de Patricia Allémonière met en lumière les parallèles entre le reporter de guerre et le combattant. C'était en Afghanistan, pour le dixième anniversaire des attentats du 11 septembre 2001, l'événement clé, le point de départ des enchaînements qui ont conduit ces militaires à combattre là-bas. Elle fut blessée lors d'un reportage en Kapisa auprès des parachutistes du 1^{er} RCP. Elle était là-bas pour la même cause que tous les soldats qui y ont été blessés ou tués, même si ce n'était pas avec les mêmes actions. Elle puise immédiatement dans sa détermination la force pour faire face : « En continuant mon travail, je donne un sens à mes blessures, elles deviennent acceptables. » Un soldat n'aurait pas parlé autrement. Ce jour-là, son mental était en fusion avec ceux du groupe qu'elle accompagnait. Elle nous livre un beau témoignage de courage et d'humilité.

On est sensible à ce même courage et à cette même solidarité dans les mots du blessé qui émerge du coma consécutif à sa blessure, qui se réveille à l'hôpital d'instruction des armées Percy et dont la première préoccupation est de demander des nouvelles de ses camarades de combat. Ce sont ces mots que retient Francis Chanson, qui raconte comment, en Kapisa, à la tête de ses hommes, il veillait attentivement à «la force du collectif» avant, pendant et après la mission, avec le choix toujours difficile à faire de garder le blessé avec son groupe ou de l'en éloigner ; décision qu'il devait finalement assumer seul.

Franck de Montleau et Éric Lapeyre nous expliquent le dispositif qu'ils ont eu l'initiative de créer afin de prendre en charge aussi efficacement que possible ces blessés évacués du théâtre d'opérations et accueillis à l'hôpital Percy. Un dispositif qui allie étroitement l'approche physique et le soutien psychologique, avec la seule perspective de rendre au soldat le maximum de son autonomie perdue. Un exemple de la synergie des techniques et de l'alliance des compétences qui se fondent sur l'amitié et l'esprit de camaraderie. Le lecteur est accroché par leur texte à la fois sensible et délicat, qui restitue le quotidien de ces blessés, un quotidien qui se partage entre les interventions chirurgicales qui transforment leurs corps, les appareillages mécaniques qui leur rendent les mouvements perdus et l'accompagnement psychologique. Arrachés au champ de bataille, ces blessés restent ensemble, font corps, dans cet hôpital qui a fait de leur accueil une véritable culture d'établissement.

Et puis il y a les blessures invisibles que l'on n'a pas toujours bien comprises. François Cochet retrace le parcours de ces troubles que, faute de les comprendre, les chirurgiens de l'armée napoléonienne attribuaient au «vent du boulet». Et John Christopher Barry s'interroge sur la «folie furieuse du soldat américain» depuis la guerre du Vietnam.

L'armée est aujourd'hui particulièrement attentive à ces sujets. Michel de Castelbajac observe ces blessures invisibles à travers les «marsouins» de la compagnie qu'il a eue sous ses ordres en Afghanistan. Il donne ses clés pour agir : l'écoute, la reconnaissance et l'obéissance. Trois temps précis qu'il décline en termes de commandement. Il évoque aussi quelque chose de plus général, mais rarement aussi bien décrit : ce sentiment ambigu du militaire qui revient de mission, cette «tristesse paradoxale» lorsque celle-ci s'achève et que doit commencer la transformation du retour.

Enfin, il y a aussi ceux qui ne reviendront pas. C'est la problématique du retour analysée à l'échelon du groupe qui doit se maintenir malgré le vide laissé par les morts. François-Yves Le Roux aborde la question du retour à ce niveau collectif. Comment une unité

rentre-t-elle lorsqu'elle a perdu des hommes au combat ? Le maître mot, c'est l'entraide, insiste-t-il. La cohésion perdure au-delà des épreuves par l'engagement du groupe à « épauler sur tous les plans les familles endeuillées ». Il nous décrit une communauté régimentaire élargie à ces familles. Il souligne aussi que, pour une unité, le temps du retour peut être aussi long que le temps nécessaire à ses blessés pour retrouver une place parmi leurs frères d'armes. Avec lui, on comprend qu'à l'échelle d'un régiment, rentrer est un temps fondateur qui prépare l'avenir... C'est-à-dire le prochain départ.

Revenir, c'est aussi la dynamique de la transformation de l'expérience traversée. C'est l'épreuve du « dire et montrer ». Que peut dire de son histoire un soldat lorsque, essayant de formuler en quelques mots le récit de ce qu'il a vécu, se détournent les têtes de ceux avec qui il voudrait partager son expérience ? Au premier repas qu'il part avec des personnes qui n'avaient pas connu la guerre, Homère raconte qu'Ulysse s'est effondré en larmes. André Thiéblemont a un terme pour décrire ce moment : « La parole en berne. » Il trouve et montre dans les différents conflits du XX^e siècle les marques de cette parole refoulée, paralysée ou censurée. Or, comme l'indique Damien Le Guay, cette parole est essentielle pour cicatriser les blessures invisibles. Il parle du nécessaire et fragile travail de mémoire qui rend possible, certes une réconciliation avec les autres, mais avant tout une réconciliation avec soi-même. On pense à la notion de résipiscence : la capacité à pouvoir dire le mal pour l'évacuer.

Xavier Boniface et Hervé Pierre, eux, analysent les enjeux des décorations. Les militaires ont, pour les médailles, les plus grandes ambivalences de sentiments. Ce sont de petits objets métalliques, aux rubans et aux émaux colorés, dont le pouvoir tout entier vient de l'honneur accordé à celui qui les reçoit. Ce sont donc des objets sur lesquels se concentrent toutes les ambiguïtés du milieu militaire. La portée raisonnée de la décoration est la mémoire qu'elle indique : elle montre que l'institution reconnaît, sans rien en dire de précis, qu'à tel moment et à tel endroit le soldat a eu un comportement exemplaire. Mais les auteurs soulignent que cet objet a aussi une face cachée, l'envers de la médaille : un jeu de représentation d'où ne sont pas exclues les usurpations et les manipulations. Voilà pourquoi le militaire qui revient de sa mission peut parfois, aussi, éprouver un amer sentiment de non-reconnaissance, voire d'injustice.

Finalement, entre hier et aujourd'hui, qu'est-ce qui a changé ? A-t-on « victimisé » les soldats à trop parler de leurs vacillements au retour de leurs missions ? Sont-ils fragilisés à trop parler de leurs blessures invisibles ? Nous sommes entrés dans une culture de la résilience, ce que montre Monique Castillo qui précise que celle-ci

est une attitude active, une « auto mobilisation » qui s'appuie sur les ressources collectives, sur les dynamiques de groupe. Pour elle, revenir est un processus par lequel un militaire va reconstruire sa « capabilité » à repartir.

La contribution de clôture de ce numéro thématique est celle du général Elrick Irastorza à partir de sa réflexion élaborée lors du colloque « Faire face aux blessures invisibles » qui s'est tenu en octobre 2012 à l'Hôtel national des Invalides à l'initiative du Centre de recherche des écoles de Saint-Cyr Coëtquidan et de la revue *Inflexions*. Il explique que nous sommes passés de la conception du soldat qui « encaissait » passivement la violence mentale des combats à celle d'un accompagnement par les cadres de contact avec, si nécessaire, l'aide des médecins. Il évoque son expérience personnelle et celles de ses hommes après les massacres de Tuk-Meas, au Cambodge, et après le génocide rwandais. Il parle aussi de son fils qui lui renvoie la réalité : « Ça fait un an que l'on ne te demande rien ! » Comme dans l'*Odyssée*, lorsque Télémaque ne reconnaît pas son père et que celui-ci, enfin revenu dans ses foyers, reste un inconnu contraint à reconstruire sa place chez lui. Cette anecdote à elle seule est indicative du décalage auquel est confronté le militaire de retour après une longue absence.

Voilà donc ce numéro dans la complexité de son sujet et dans la richesse des témoignages apportés. Alors, au lecteur de la revue *Inflexions* qui a en main cet *opus* consacré au retour, nous avons envie de dire : « Lisez ça ! Lisez ça ! Vous ne leerez nulle part ailleurs. » ■

L DOSSIER



HAÏM KORSIA

UN NOUVEAU DÉPART ?

Le premier ingénieur général maritime de l'histoire, appelé Noé, est convoqué par Dieu qui lui dit : « Je vais détruire le monde. Il faut que tu construises un bateau dans lequel tu entreras toi avec tes garçons, ta femme avec leurs femmes », sous-entendu : pendant le temps du Déluge, n'ayez pas de vie commune. Noé respecte cela. Après le Déluge, la colombe revient avec le rameau d'olivier et là, Dieu dit à Noé : « Sors. » Et il précise : « Toi et ta femme, tes fils et leurs femmes » ; sous-entendu : reprenez la vie commune. Or Noé sort avec ses fils et sa femme avec les femmes de ses fils. Ils n'ont pas envie de reprendre cette vie commune. Moi, je traduis plutôt : ils ont peur ; ils ont vu le monde détruit, l'humanité réduite à néant et leur seule angoisse est de refaire une humanité qui risquerait de subir la même chose. On a pu observer le même type de réaction après la Seconde Guerre mondiale chez certains rescapés qui ont décidé de ne pas avoir d'enfants parce qu'ils ne voulaient pas risquer que ceux-ci subissent ce qu'ils avaient subi. Dieu dit alors à Noé : « Croissez et multipliez. » C'est explicite, mais Noé ne comprend pas plus. Alors Dieu insiste. Et là, Noé, toujours selon ma théorie clinique, sombre dans des addictions : il plante une vigne et se saoule. Autrement dit, il fuit cette responsabilité de repeupler le monde et se cache derrière son impossibilité de faire. Il est incapable de comprendre ce qui s'est passé et de l'insérer dans une histoire.

Même chose avec Caïn, qui se revoit faire quelque chose d'inadmissible : tuer son frère. « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn » : l'œil, c'est sa capacité à visualiser qu'il a tué 25 % de l'humanité. C'est un traumatisme dont personne ne peut se sortir seul. Et la Bible dit : « Quiconque rencontrera Caïn, il le lui racontera. » Car la seule façon que Caïn ait de se sortir de cette impossibilité d'assumer son geste, c'est de le raconter, c'est-à-dire, à mon avis, d'essayer de donner une signification à cet acte insensé, de l'insérer dans une histoire. Il ne s'agit pas d'arranger notre histoire, mais plutôt de l'insérer dans une perspective. « Le matin tu te diras : "Qui me donnera un soir ?" Et le soir tu te diras : "Qui me donnera un matin ?" », affirme le Deutéronome. Le drame humain est de ne plus avoir de perspective, de ne plus arriver à voir ce qui arrivera plus tard. J'ai ainsi toujours considéré qu'avoir un carnet de rendez-vous rempli six mois à l'avance était un signe d'orgueil insupportable, comme si nous étions certains d'être présents dans six mois... ou dans deux jours. Le psaume 68 dit : « Source de bénédiction sois-tu Seigneur, jour après jour. » Peut-être

parce que notre réelle capacité de projection dans le temps n'est que d'un jour. Au moins un jour, nous arrivons à le visualiser ; celui qui ne parvient pas à s'insérer dans une histoire qui va plus loin que vingt-quatre heures ne peut se comprendre au milieu des autres. Pour ce faire, il a besoin de projection, d'aller un peu plus loin. Cette idée est essentielle parce que quand on revient du combat, on laisse des choses sur le terrain, des idées, des idéaux, des rêves... On peut aussi avoir survolé le moment vécu. Nos soldats ont ainsi tendance à considérer que la seule vraie armée est celle qui est engagée en opérations extérieures. Là-bas, en Afghanistan par exemple, ils sont des héros et quand ils reviennent, ils ne sont plus rien. Ils doivent accepter l'idée d'être moins que ce qu'ils ont été. C'est dur à accepter moralement.

C'est pour cela que le débriefing est une nécessité. Or nous constatons que dès leur retour, les soldats partent en permission puis le boulot normal reprend. Ils ne racontent pas ce temps de vie alors qu'il est indispensable de le faire. Raconter, c'est la seule façon d'insérer ce passage, ce moment, ce temps, dans une histoire plus longue, de transformer ce qui était une épreuve en expérience. Les Juifs ont vécu un épisode terrifiant qui est l'esclavage en Égypte. Les chrétiens l'ont vécu eux aussi, puisqu'ils s'inscrivent dans la même histoire ; la seule différence, c'est que nous, dans le judaïsme, on ne veut pas l'oublier. Alors, tous les ans, à Pâques, on ressort d'Égypte, c'est-à-dire qu'on se re-raconte l'histoire dans un temps qu'on appelle en hébreu la « Hagada », qui veut dire littéralement le « racontage ». C'est le sens profond d'un verset de la Bible : « Tu raconteras à ton fils et aux enfants de tes enfants. » Car il faut raconter pour dire comment on a dépassé ce moment, comment nous avons transcendé ce qui pourrait être un traumatisme incroyable, définitif. Nous en sommes sortis comme Job. L'histoire de Job, ce n'est pas une horreur mais une horreur dominée, car il y a de l'espérance. Et c'est exactement ce qu'il nous faut faire pour nos militaires qui rentrent. Il faut insérer celui qui revient dans l'espérance pour que son retour soit un nouveau départ, quelque chose qu'on nomme une perspective.

Un verset de la fin du Deutéronome est extraordinaire : « Béni sois-tu quand tu viens et bénis sois-tu quand tu sors. » La logique aurait voulu que le verset soit : « Béni sois-tu quand tu sors et bénis sois-tu quand tu viens. » Mais non, c'est « bénis sois-tu quand tu viens » parce qu'on vient toujours de quelque part. On est dans l'insertion d'un long *continuum* du temps. On vient toujours de quelque part et après, seulement, on part. On le voit dans les aéroports, les gens quittent toujours une histoire pour aller vers une autre histoire, heureuse ou moins heureuse, en tout cas il y a toujours ce temps où on va vers quelque chose. Je crois que c'est important d'insérer le temps,

même un temps de souffrance, dans la construction d'une espérance. Ce n'est que comme cela que l'on peut donner du sens, construire du sens. Cela se fait aussi par la reconnaissance. Pour le militaire, la reconnaissance, ce sont aussi les décorations. C'est un sujet essentiel. Par l'attribution d'une décoration, l'institution et la nation reconnaissent que ce que ce soldat a accompli, même si c'était son devoir, il l'a bien fait, il a risqué beaucoup, a subi beaucoup. Il s'agit de donner du sens à ce qu'il a fait car il l'a fait pour nous et en notre nom.

Je voudrais conclure en citant simplement deux versets, car, pour moi, tout le livre de la Bible explique que l'homme peut souffrir mais qu'il doit utiliser cette souffrance pour acquérir de l'expérience afin de pouvoir dominer une autre épreuve. Un homme n'est en effet lui-même que lorsqu'il est capable de surmonter les épreuves qui lui montrent qu'il est à la hauteur des espérances de Dieu. Premier verset, dans la Genèse : « Voici l'historicité de l'homme, voici le livre de l'histoire de l'homme. » Il s'agit de ne pas se prendre soi-même pour le livre, de savoir que nous n'en sommes qu'une page et que nous avons la responsabilité d'ouvrir la page suivante. Second verset : « Souviens-toi, n'oublie pas. » Pourquoi cette répétition ? Sans doute parce que se souvenir, c'est se rappeler ce qu'on a fait, alors que ne pas oublier, c'est tenir compte dans nos actions de ce qu'on a emmagasiné comme expérience. Je crois que l'arrivée et le départ, le retour pour le départ, c'est cela, c'est construire un temps nouveau auquel nous ne sommes pas habitués, tout simplement parce que nous sommes bercés par le mythe de l'*Iliade* et l'*Odyssée*, où le retour était le but ultime alors qu'en réalité, le retour n'est que le début d'une nouvelle histoire. ■

FRÉDÉRIC PAUL

ULYSSE : LE RETOUR COMPROMIS DU VÉTÉRAN

Dans l'*Iliade*, Homère expose la condition humaine du vétéran dans toute son ambivalence : les questions de l'amour, de la fidélité, de la tentation, du combat, de l'honneur, de la vengeance, de l'interminable guerre... Ulysse n'est pas un va-t-en-guerre ; Hector, par exemple, est bien plus belliqueux. Il est pétri d'éthique militaire, ce qui lui fait reprocher à Hector sa barbarie. Courageux devant le danger, il est vaillant. Mais il est aussi sage et rusé ; il sait vaincre en évitant de faire couler le sang : c'est lui qui invente le cheval de Troie, le stratagème qui permet de mettre un terme à dix années de combats meurtriers. L'*Odyssée*, elle, traite des épreuves qui vont accompagner son retour chez lui, sur son île, auprès de sa femme Pénélope et de son fils Télémaque. Loin d'Ithaque, Ulysse n'aura de cesse pendant près de dix ans de tenter de retrouver les siens. Un temps du retour égal à celui de la guerre. Dix longues années. Pour ce vétéran, le prix à payer pour retrouver une vie normale parmi les siens est lourd. Ainsi, l'œuvre d'Homère peut-elle être considérée comme une métaphore traitant des enjeux du retour de la guerre.

Ulysse, victime et bourreau

En vainquant Troie, Ulysse a outragé les dieux. Au moment de réembarquer, de quitter définitivement le champ de bataille, il est condamné, mais il ne le sait pas encore. La peine qui lui est infligée est l'exode, l'éloignement de sa terre natale. Il est à la fois héros de guerre et victime d'un sort qui le maintient éloigné de sa chère et tendre épouse ainsi que de son fils bien-aimé. Telle est la volonté des dieux. L'*Odyssée* relate son « en-revenir » semé d'embûches.

Ulysse n'est cependant pas une victime totalement innocente. Après la chute de Troie, en effet, il reprit la mer et pilla le peuple des Kikones. Il leur déroba or et sveltes femmes, massacrant ceux qui s'opposaient à son dessein. Cet épisode se situe dans la continuité des combats, posant la question de l'engouement persistant du vétéran pour ceux-ci alors que l'affrontement est achevé. La plume d'Homère semble avoir capté les liens d'horreur et de fascination qu'Ulysse entretient avec la guerre. Peut-être l'a-t-il esquissé de façon intuitive, mais ce comportement de pirate, avide d'or, rompt avec l'image

valorisée du héros. À l'arrêt des combats, le militaire peut de fait être envahi par un sentiment de vide ou de frustration. Le risque est alors celui de l'inactivité, de l'oisiveté, avec parfois une recherche de prise de risque ou un relâchement du sens moral, qui peut se concrétiser par des exactions sur les populations. L'affaire des soldats américains urinant sur des cadavres en Afghanistan en est l'exemple récent le plus marquant.

L'incrustation répétée de la mort

Ulysse est un trompe-la-mort qui verse le sang tout au long de son périple de retour. La scène finale de l'*Odyssée* est un carnage : il tue tous les prétendants de Pénélope dans sa propre demeure. Le retour n'est donc pas un long fleuve tranquille. Les dieux lui infligent des épreuves à répétition : il échappe au Cyclope puis aux Lestrygons, les géants cannibales, visite le pays des morts, résiste aux charmes fatals des sirènes, affronte les dangers de Charybde et de Scylla, survit à la tempête diligentée par les dieux, qui foudroie ses navires et n'épargne aucun de ses hommes. Hanté par la mort, il cherche à en percer l'énigme et consulte Tirésias le devin, qui le renseigne et lui permet de rejoindre le pays des morts où il retrouve ses proches comme ses ennemis. Une aventure passionnante pour les psychiatres qui estiment que le cœur du traumatisme psychique est un savoir sur la mort. Le militaire a été confronté à celle-ci, il en a vu les ravages, il a pu penser qu'il allait mourir, il en est revenu ; une expérience qu'il ne peut pas partager avec son entourage : alors qu'il a une connaissance de la mort, la communauté n'en a qu'une représentation. En ce sens, le vétéran est voué à être un incompris.

Le récit d'Homère montre un héros hanté par la mort au point qu'il répète des comportements qui pourraient lui permettre d'en percer les mystères. Le soldat de retour de mission connaît souvent cette quête de sens qui le hante et ravage ses nuits. Ce ne sont pas tant les images récurrentes de l'instant de la mort qui le gênent, mais plutôt les ruminations sur le sens de l'événement. Il bute sur le sens, un sens qu'il ne trouve pas. Comment justifier, par exemple, la barbarie révélée par la découverte d'un charnier ? Une quête de signification qui a probablement pour effet de le maintenir dans la communauté des hommes. Cette quête de sens entretient un double lien du patient à l'événement. Comment justifier l'injustifiable ? Comment maîtriser l'immaîtrisable ? Si le militaire confronté à la perspective de mourir acquiert un savoir de la mort, il plonge aussi dans une impasse, un vide de sens comparable à la quête de signification qu'entreprend

Ulysse lors de sa visite au pays des morts et dans les questions qu'il pose à Tirésias.

¶ La quête de l'oubli

L'oubli peut être pensé comme le moyen de s'extirper de sa situation. Pénélope, après cette longue attente, aura-t-elle oublié Ulysse ? Télémaque, son fils, n'entretient-il pas le culte du père vivant ? Les prétendants qui se pressent autour de Pénélope ne cherchent-ils pas à lui faire oublier son époux ? Ulysse au pays des Lotophages ne cherche-t-il pas les vertus de l'oubli ? Devant l'insupportable de sa situation ne rêve-t-il pas d'être comme eux : un bienheureux ? Cet aspect est un point fondamental du devenir d'un vétéran. C'est l'incrustation douloureuse d'une image de la mort qui revient à l'identique dans des cauchemars, comme si l'événement se produisait à nouveau. Ce retour du passé dans le présent est insoutenable, au point que le patient demande souvent à son thérapeute un traitement « pour effacer les images ». D'autres fois, il se réfugie dans une pensée magique avec l'idée qu'« avec le temps, on oublie ». Or il est impossible d'oublier. Seuls les dieux, dit Homère, ont ce pouvoir. C'est précisément l'issue de l'*Odyssée*. Ulysse retrouve Pénélope au prix, une fois encore, d'un bain de sang, puis les parents des soupirants tués veulent se venger. Seule une intervention d'Athéna fera cesser cet enchaînement de violence : la déesse chasse de la mémoire des parents des défunt le souvenir de l'implication d'Ulysse dans la mort de leurs enfants. La demande d'oubli comme perspective d'un aller mieux et comme point inatteignable, voilà un autre dilemme du vétéran de retour des combats.

¶ Ruse et transgression

« La fin justifie les moyens. » Cet adage, souvent repris dans la communauté militaire, est ambigu. Il marque la détermination, mais laisse pointer une possibilité moins avouable : avoir recours à des moyens répréhensibles pour s'en sortir ou assurer sa survie. Ainsi, dans l'œuvre d'Homère, la ruse est érigée en valeur, en modalité de résilience. L'invention du cheval de Troie, la crevaison de l'œil du Cyclope, l'usage de la séduction, le travestissement : Ulysse est l'homme de toutes les ruses. Or la ruse pose la question de la transgression. Car si Ulysse est homme de ruse, il est aussi homme de tentations et de transgressions. En s'attachant au mât du navire et en

délivrant des bouchons de cire à ses compagnons, il pense pouvoir anticiper les problèmes sans renoncer au plaisir du chant des sirènes. Mais il se trompe : le désir que celles-ci suscitent en lui, par leurs promesses, lui fait perdre la raison. Il devient semblable à ses compagnons d'infortune, happés par la transgression. Il les supplie de le détacher, au prix d'une mort annoncée. Il est envoûté, a perdu toute maîtrise. Ce passage marque la condition humaine d'Ulysse, sa vulnérabilité. Comme tout militaire, il perd l'illusion d'infatigabilité, d'immortalité, en échappant de justesse au funeste destin que lui préparaient les sirènes. Ses compagnons de voyage, humains plus ordinaires, résistent bien moins à la tentation des transgressions. Ainsi, en proie à la cupidité, ouvrent-ils la bouteille enfermant les vents tumultueux d'Éole, pensant que de l'argent s'y trouve. Se lève alors une violente tempête dont seul Ulysse, accroché au bout d'un mât, réchappera. De même, ils transgesseront les lois divines en rôtissant les « volailles du soleil », animaux sacrés. Ils le paieront de leur vie.

Les militaires de retour de zone de combat s'interrogent fréquemment sur cette notion de transgression. Tel est le cas d'un jeune soldat français musulman d'origine nord-africaine qui a servi en Afghanistan durant six mois. Il présente une névrose traumatique sévère reprenant la vision d'un camarade ayant explosé sur une mine. Il confie avoir fait « d'autres choses pendant la mission », une transgression plus personnelle : il a tué un Afghan armé. Certes il était en situation de légitime défense, mais, de retour en France, il fait une autre lecture de l'événement. Il s'emporte alors : « Peut-être ai-je tué un père de famille et pas un insurgé ? Peut-être avait-il pris les armes parce que la coalition avait tué son enfant ? Peut-être ai-je tué un frère musulman alors que c'est interdit par notre religion ? » Cette courte histoire illustre le poids et le prix de la transgression, fût-elle involontaire, fantasmée plus que réelle. L'action hors des lois de la vie, hors des lois de la guerre, se décline volontiers dans l'après-coup en une culpabilité d'avoir transgressé. Ulysse paie le prix de la transgression de ses hommes affamés se nourrissant d'animaux sacrés. Il les perd tous puis dérive seul, accroché au mât de son bateau, avant d'atteindre l'île de la nymphe Calypso, où il restera sept ans, retardant d'autant son retour.

Hasard de la mort et place des survivants

Un passage de l'*Odyssée* illustre l'aléa de la mort : la confrontation aux dangers du rocher de Charybde et de Scylla, qui marque la prise de risque, le courage d'Ulysse et de ses compagnons. Informés du danger

par Circé, ils l'affrontent tout de même. Six d'entre eux y laisseront la vie. Jetés à la mer, ils périssent non pas parce qu'ils ont commis une faute ou été l'objet d'une vengeance, mais parce que l'ennemi, Scylla, les a saisis de façon aléatoire. Ulysse découvre alors la solitude du survivant, le poids du destin qui lui prend six de ses compagnons et le laisse désemparé de ce deuil. Le retour du militaire d'opérations renvoie à cette dimension d'isolement et de questionnement autour de sa propre survie. Le film de la mission se déroule dans la tête du survivant. Il repense aux dates anniversaires de la mort de ses camarades. Il réactualise des souvenirs. Il éprouve le sentiment douloureux d'avoir échappé à la mort sans véritablement savoir pourquoi, alors que celle-ci a emporté des proches.

Tentation et fidélité

Une dualité sert toujours de fil conducteur dans l'œuvre d'Homère. La tentation de la chair n'est pas absente du long périple de retour : Ulysse est sensible au charme des sirènes ; il goûte à l'ivresse de leurs chants. Prisonnier sur l'île de la Calypso, il est l'objet des assauts amoureux de la nymphe, sans rester indifférent à ses attractions. Mais Ulysse est habile : il séduit par les mots sans, pour autant, perdre de vue son objectif de fidélité. Pour Pénélope, restée en « base arrière », l'enjeu est le même : demeurer fidèle. Son arme à elle est le culte du souvenir. Télémaque, lui, recueille précieusement les témoignages de la survie de son père afin d'ancrer sa fidélité. Celle des compagnons d'infortune d'Ulysse est aussi à citer, eux qui le suivent au péril de leur vie.

En opérations et à son retour, le militaire est dans ce double mouvement, parfois antagoniste, d'attachement à la mission et de fidélité à sa compagne. Ulysse est assoiffé de combats, ou tout au moins les multiplie-t-il tellement que l'on ne peut omettre son rapport à la mort. Il semble comme attiré par elle, elle émaille son parcours au point de se poser la question de son possible pouvoir d'attraction sur lui. De façon moindre, le militaire de retour de mission se remémore parfois les souvenirs qu'il a de celle-ci comme des objets de plaisir au point que son entourage prend ses distances. Il apparaît comme tirailleur entre d'un côté ses souvenirs et de l'autre son investissement affectif auprès de sa famille. Parfois, les compagnes sont même perçues comme des rivales de l'institution. Les soldats ont le sentiment amer de préférer l'expérience de la guerre à celle de la relation de couple. Cet ajustement de la vie à deux nécessaire au retour est parfois long. La tentation du conjoint attendant le retour du guerrier est aussi une

réalité, en témoigne le nombre de rapatriements sanitaires pour cause d'effondrement dépressif à l'annonce d'une séparation conjugale. Cette dialectique entre tentation et fidélité, cette rivalité entre mission à accomplir et vie de couple est un enjeu majeur du retour du vétéran.

Les voies de la reconnaissance

À son retour à Ithaque, Ulysse est d'abord reconnu par son chien Argos, puis par son fils. Mais l'enjeu véritable de la reconnaissance est le regard de Pénélope. La guerre a-t-elle changé son conjoint ? Sera-t-il le même ? L'espoir d'un retour à l'état antérieur de la relation est probablement le souhait de tout compagnon qui appréhende la portée de la guerre sur l'être aimé. Ulysse connaît les épreuves qu'il a endurées et se demande au moment du dénouement : « Suis-je le même ? M'aimera-t-elle toujours ? » Retrouvera-t-il sa place de choix dans la cité ? Sera-t-il reçu en héros ?

Le retour d'Ulysse est complexe. L'émotion le frappe lorsqu'il retrouve Argos, maltraité, sur un tas de fumier. Celui-ci le reconnaît immédiatement après vingt ans d'absence. S'il est parvenu à convaincre Télémaque de son identité, les retrouvailles avec Pénélope sont, elles, marquées par la froideur. Mais Ulysse n'en tient pas grief à sa compagne, incapable du moindre geste d'affection. Elle ne le reconnaît pas physiquement, même après qu'il a quitté ses habits de mendiant. Ce n'est qu'en livrant les secrets de la construction de leur chambre nuptiale qu'il reconquiert sa confiance. Lui seul pouvait en connaître tous les détails. Ils passeront la nuit à se retrouver, Ulysse contant ses épreuves jusqu'au matin. Dans cet épisode, l'*Odyssée* met en scène l'apprehension du retour, la qualité relationnelle des époux, leur aptitude à se reconnecter l'un à l'autre. Autant d'éléments qui illustrent les enjeux du retour du guerrier.

Chacun redoute en effet un changement de qualité des sentiments éprouvés. La non-reconnaissance physique d'Ulysse par Pénélope peut être entendue comme une difficulté à renouer avec cet homme marqué par les épreuves. Ulysse projette d'ailleurs de repartir pour rejoindre des terres éloignées des mers afin de reconstituer ses richesses pillées par les prétendants. Il s'agit de retrouver la puissance et la quiétude pour une vieillesse à deux. Pour le militaire, le retour est aussi la possibilité d'un nouveau départ proche. Souvent il repousse le moment du repos. Le temps de la vie de couple viendra plus tard. Pénélope souligne la douleur d'une jeunesse perdue, se consolant avec la perspective d'une vieillesse heureuse à deux. Comment le militaire se reconnecte-t-il à sa famille ? Quelle place lui reconnaît l'entourage ?

Quand l'absence est longue, un enfant peut adopter une position parentale auprès de l'épouse, c'est la parentification de l'enfant décrite par Michel Delage. La position de Télémaque, fils devenu valeureux combattant comme son père, illustre ce phénomène.

Et Ulysse ne veut pas être reconnu que de sa seule famille ; il aspire à régner encore sur Ithaque. Il nourrit même des projets de développement du royaume dès son retour. Il veut redevenir l'élu. La quête d'une reconnaissance institutionnelle est un enjeu du retour du vétéran. Elle prend différentes voies. La voie militaire est assurément la meilleure, les médailles gratifiant l'attitude au combat. Le bureau du psychiatre peut en être une autre, tout comme l'attention portée au corps meurtri du patient par les soignants somaticiens. Les douleurs chroniques sont parfois le reflet de l'expression d'une revendication qui ne cède pas vis-à-vis de l'institution. Des troubles de l'adaptation avec impossibilité à resservir l'unité en temps de paix en sont une autre expression. L'absence de reconnaissance semble de nature à majorer l'intensité des tableaux cliniques. Au retour, chaque militaire aspire, comme Ulysse, à retrouver une place reconnue dans la communauté.

F La chute de l'*Odyssée* intrigue le psychiatre : entre souffrance et résilience

À ce point de la réflexion, Homère a dévoilé sous nos yeux les enjeux de la guerre, les enjeux et les tourments du retour de son héros auprès des siens. Le psychiatre ne peut se contenter du retour réussi d'Ulysse retrouvant Pénélope et la paix dans sa cité. Comment vont-ils s'ajuster ? Le valeureux guerrier ne se trouvera-t-il pas marqué par son expérience d'errance ? La paix sera-t-elle durable ? La force de l'*Odyssée* est que chacun peut en faire une lecture en fonction de l'étape de la vie dans laquelle il est pris. La condition humaine y est dépeinte autant par les compagnons de route d'Ulysse que par le héros lui-même. Le prix de la cupidité peut être lourd, comme à l'ouverture, malgré l'interdit, de la bouteille qui libère la tempête. La tentation, le désir, peuvent se retourner contre ceux qui l'éprouvent. La blessure et l'émotion du héros sont présentes par touches. Il apparaît tiraillé entre la tentation et le devoir de retrouver sa terre. Il est en proie à la transgression. En lisant l'œuvre d'Homère à différents moments de notre vie, on y découvrait probablement à chaque fois quelque chose de différent. Ici le psychiatre y voit une métaphore intéressante des enjeux du retour du vétéran, une formidable leçon de résilience par la ruse du héros. La qualité principale d'Ulysse reste sa maîtrise des mots. Il garde ainsi en toute circonstance la poésie du langage comme pour

mieux faire face. Il incarne un appel à la formulation détaillée de ce qu'il vit, là où certains militaires disqualifient la place du langage. Son rapport aux mots est une leçon pour tout vétéran.

Conclusion

Ulysse a été décrit comme un héros résilient, soucieux de sa reconnaissance. Sa trajectoire rappelle bien des enjeux du retour d'un militaire de la guerre. Au terme de la lecture d'Homère, le psychiatre est discrètement frustré. Il souhaiterait en savoir plus, aimerait connaître la vie future du couple. Mais Homère ne vise pas l'exhaustivité : l'*Iliade* ne reprend qu'une courte partie des cinquante jours de la guerre de Troie et l'*Odyssée* laisse ouverte la perspective du devenir des héros. C'est le dernier point intéressant : le retour du militaire dans ses foyers reste ouvert. Bien que difficile, il doit être une dynamique. C'est la rigidification autour d'un fonctionnement de couple rôdé qui peut poser problème. Laisser la relation ouverte, incertaine, permet sans doute à l'amour de réémerger. Ulysse, transformé par les épreuves, apportera peut-être à Pénélope quelque chose de plus. Cette transformation, plus qu'une série d'obstacles surmontés, a probablement permis à Ulysse de se révéler, leur amour futur n'en serait que renforcé. La confrontation répétée à la mort n'est donc pas nécessairement à envisager comme une fatalité, mais comme une occasion. Malade ou non, le vétéran devra conduire son existence, sa vie amoureuse. Se posera à lui la question de sa propre capacité à se relever, malgré l'expérience vécue. Il aura toujours nécessairement à se mettre en mouvement pour sauver le reste de son existence. ■

FRANCE MARIE FRÉMEAUX

ÉCRIRE APRÈS LA GRANDE ÉPREUVE, OU LE RETOUR D'ORPHÉE

Avant que le septième sceau ne soit enfin brisé, le narrateur de l'Apocalypse voit une foule immense tout habillée de blanc. L'un des Vieillards qui entourent le trône explique : « Ceux-là qui sont vêtus de robes blanches viennent de la Grande Épreuve [dite aussi la Grande Tribulation] ; ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau... » Ils se tenaient auparavant sous l'autel. À l'ouverture du cinquième sceau, ils se sont mis à crier, rappelant qu'on les avait « égorgés à cause de la parole de Dieu et du témoignage qu'ils avaient rendu ». Ils étaient morts, leur âme réclamait justice. « Et on leur donna à chacun une robe blanche, et on leur dit de patienter encore un peu, jusqu'à ce que fût au complet le nombre de leurs compagnons et de leurs frères qui doivent être, comme eux, mis à mort. »

Maintenant, tandis que l'Agneau ouvre les portes de l'éternité, il est presque impossible de compter ces gens qu'il s'apprête à mener aux sources de la vie et qui se pressent dans leur habit blanc en agitant des palmes. C'est qu'il en vient de partout, de ces défunts par violence qui autrefois pleuraient, assoiffés de la réparation promise, et qui se réjouissent aujourd'hui de leur libération. Vont-ils raconter comment ils sont morts ? Certes, leurs rangs comportent avant tout des martyrs de la foi, mais il doit bien y en avoir d'autres parmi eux, qui ont également rendu témoignage, sinon pour Dieu, du moins pour les hommes, et qui, à cause de cela, sont morts aussi, de toutes les façons possibles.

Certains ont été non seulement égorgés, tailladés, sabrés, mais aussi percés de projectiles, écrasés par les obus, soufflés dans les explosions de grenades ou de mines. Ils ont été tués à la guerre. Roland Dorgelès, ancien combattant de celle que l'on dit Première, dénombre près d'un million cinq cent mille de ces morts en quête de justice : l'effectif de cinq cents régiments. « Il faudrait onze journées entières et onze nuits, sans une pause, sans un instant d'arrêt, pour passer en revue ces cinq cents régiments. Une armée de morts plus longue que toute l'infanterie de France, si, au lendemain de la guerre, elle avait défilé¹. » Ce cortège funèbre, un cinéaste l'a représenté à l'écran. Dans la première version de *J'Accuse*, celle de 1919, Abel Gance fait défiler, hagards, misérables et muets, les bonhommes qui n'aimaient pas le sobriquet de « poilus ».

1. Roland Dorgelès, *Bleu horizon : pages de la Grande Guerre*, Paris, Albin Michel, 1949.

Mais comment s'appelle donc, au premier rang, celui qu'un camarade doit soutenir tant il paraît faible ? Il est si maigre... L'une des manches de sa chemise (blanche) ballote sous son épaule. Elle est vide, il lui manque un bras... C'est Blaise Cendrars. Du champ de bataille il est rentré manchot. Le 28 septembre 1915, devant la ferme Navarin, un projectile l'a frappé ; il a fallu l'amputer du bras, le droit. Jusqu'à présent, le poète est comme paralysé ; il n'a pas pu reprendre son travail littéraire. Pourtant, son œuvre novatrice, avant 1914, inspirait Guillaume Apollinaire : en 1912, ce dernier, piqué au vif par le recueil des *Pâques à New York* qu'il lui avait adressé, a été obligé de répliquer ; il a composé *Zone*. L'année suivante, Cendrars a récidivé dans la grande modernité avec *La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*... Tout cela est loin, désormais. Il ne subsiste que grâce à de petits travaux d'assistant de cinéma ; il a participé au scénario du film d'Abel Gance. Maintenant, il joue les figurants. Il titube avec la troupe des fantômes sortis de terre. Au moins n'est-il pas mort pour de vrai ; s'il a perdu une main, il a conservé la vie. Mais que reste-t-il de lui, outre ce corps mutilé au retour des tranchées ? Il ne peut plus tenir une plume : est-il encore en pleine possession de ses moyens ? À l'image du héros d'une nouvelle de l'auteur américain Jerome David Salinger qui traite du deuxième conflit mondial, *For Esmé, with Love and Squalor* (*Pour Esmé, avec amour et abjection*)², est-il vraiment revenu de la guerre avec toutes ses facultés – intellectuelles, psychologiques, créatrices... – intactes ?

Il faut d'abord qu'il réapprenne à écrire. Il le fera désormais de la main gauche et de préférence en dactylographiant, mais il y parviendra. Il retrouvera la maîtrise des mots par lesquels une vie peut s'organiser et garder le sens qui la justifie : d'hier à demain, toujours en avant... Sauf que la route qu'elle emprunte, la vie, quelquefois s'inverse, se tord et change d'orientation. Elle conduit alors dans un étrange pays... Le problème vient de là : ce pays, c'est l'enfer et non seulement Blaise Cendrars mais des millions de combattants de la Grande Guerre – de toutes les guerres – l'ont vu, l'ont traversé ; ils ont ensuite raconté leur périple. Or l'enfer n'ouvre ses portes, théoriquement, que pour les morts et à ceux-là le retour est interdit.

Faut-il croire qu'il est possible d'aller en ce pays du non-retour et d'en revenir pourtant, à l'instar des deux amis que Picasso accompagnait le 2 août 1914 à la gare d'Avignon où ils allaient prendre le train afin de rallier le front, André Derain (1880-1954) et

². Jerome-David Salinger (1919-2010), *Nouvelles* [1948-1953], trad. de l'américain par Jean-Baptiste Rossi, Paris, Robert Laffont, 1961.

Georges Braque (1882-1963) ? Le peintre espagnol dira qu'ils « n'en sont jamais revenus », alors qu'en réalité tous deux ont bel et bien survécu à l'épreuve. Mais dans quel état ? Seront-ils par la suite semblables à ce qu'ils étaient au moment de leur départ ? Georges Braque, blessé à Carenty le 11 mai 1915, a dû être trépané... Et ni l'un ni l'autre, dans leurs tableaux postérieurs, ne représenteront la guerre. En revanche, les écrivains survivants l'ont transcrite dans leurs livres. Ils ont voulu répondre à leur mission individuelle ou sociale : décrire l'expérience partagée, quelle qu'elle soit. La sombre étendue qui se déployait devant eux quand ils étaient debout en première ligne – ce *no man's land* qu'ils contemplaient, sachant qu'ils allaient bientôt y pénétrer – la contrée ravagée qu'ils ont visitée, courant à leur cœur défendant sur le champ de bataille, ils l'ont donc mise en mots...

Nous nous proposons d'aller, grâce à leurs textes, en ce territoire normalement interdit aux vivants : celui de la mort. Nous verrons aussi, après Louis Crocq³, à quels précurseurs, non pas réels mais mythiques et qui ont accompli eux aussi ce périple hasardeux, ils peuvent se référer. Nous verrons enfin non pas comment ils ont réintégré leur monde habituel quand cela leur a été possible, mais plutôt ce que peut signifier l'écriture au bout du voyage : un métier de nouveau exercé, une possibilité de réparation, une salvation ? Ou bien... rien ?

Avant le départ : du paysage au labyrinthe

En octobre 1916, le peintre Fernand Léger se trouve du côté de Verdun. À son ami et correspondant Louis Poughon il a dit que, ne pouvant pas peindre, il écrit « des lettres quelquefois de six pages ». Dans l'une d'elles, il brosse rapidement un paysage d'apocalypse que ne parcourent ni hommes ni âmes : « Je suis arrivé sur l'emplacement où avait dû être Fleury. Plus rien. Ni une pierre ni un bout de bois, des trous, de la boue, de l'eau dans les trous et des débris humains⁴. » De l'eau, il y en a tellement qu'à plusieurs reprises il a frôlé la noyade, pareil au camarade de Blaise Cendrars, Sawo, qui, en culbutant dans un fossé de drainage gonflé par la pluie, est passé un instant « du côté des morts »⁵.

Blaise Cendrars a attendu que se déroule une deuxième guerre pour se pencher de nouveau sur la première afin de la convertir en

3. Voir, parmi de nombreux autres articles, « Le Retour des Enfers et son message », *Stress et Trauma*, 2000, pp. 5-19.

4. *Fernand Léger, une correspondance de guerre à Louis Poughon, 1914-1918*, éd. par Christian Derouet, Paris. *Cahiers du musée national d'Art moderne*, 1997, p. 66.

5. Blaise Cendrars, *La Main coupée*, Paris, Denoël [1946], rééd. « Folio », Gallimard, 2007, pp. 184-193.

livre. Mêlant drame et truculence, il narre dans *La Main coupée* son équipée avec Sawo le gitan. Ils se sont portés volontaires pour aller ramasser les papiers et les plaques d'identité de morts fauchés depuis plusieurs mois par une mitrailleuse et laissés sans sépulture dans un champ inondé. Cette « prairie maudite » qui distille un sentiment de « solitude désespérée » s'apparente fort au « ténébreux marais des débordements de l'Achéron »⁶ qu'Énée, cherchant après la guerre de Troie à revoir son père Anchise, a traversé avec la Sibylle. On s'enfonce dans l'humus gorgé d'eau et mouvant, jusqu'à y perdre pied. La nuit est très noire, il est difficile de trouver son chemin. Plus les deux hommes avancent, plus s'éloigne la cabane vers laquelle ils se dirigent afin de s'y abriter...

Le risque est grand de s'égarer dans cet espace où, croyant atteindre son objectif, on ne dépasse pas le point de départ de sa progression. C'est le labyrinthe ainsi que le définit Marcel Detienne, « où l'on est pris au piège, où les détours, les sinuosités, les courbures s'enroulent sans fin, où l'aporie est énoncée par le *télos* [terme en latin] insaisissable »⁷. À ce labyrinthe caractérisé par son perpétuel retournement sur lui-même, le spécialiste de la mythologie grecque dénie cependant toute fonction initiatique de « catabase et cheminement dans l'autre monde ». Dans *Ceux de 14*⁸, Maurice Genevoix ne procède pas autrement, en ce sens qu'il décrit la région qu'il arpente avec ses hommes, de la tranchée de la Calonne jusqu'aux Éparges, d'une façon neutre. Bien que de culture classique (la déclaration de guerre l'a surpris à l'École normale supérieure où il se préparait à l'agrégation de lettres), il évite toute interprétation qui renverrait à des contenus d'ordre mythologique. Ceux-là transparaissent entre les lignes. L'auteur étire même son écriture en une sorte de fil labyrinthique, adaptant sa narration aux méandres des layons forestiers sur lesquels errent des soldats contraints par les autorités militaires à revenir inlassablement sur leurs pas. Aucune issue propice ne conclut ce cheminement harassant : Maurice Genevoix est terrassé par une blessure très grave, quasi fatale. La mort désormais hantera toute son œuvre. Lorsqu'enfin, les deux marcheurs persévérents de *La Main coupée* atteignent la cahute abandonnée, trois cadavres semblent les y attendre et... « ces morts avaient chacun des limaces dans les orbites »⁹.

6. Virgile, *Énéide* [29-19 av. J.-C.], livre VI, trad. par André Bellesort [1962], Paris, Livre de poche, 1967, pp. 193-227.

7. Marcel Detienne, *L'Écriture d'Orphée*, Paris, Gallimard, 1989.

8. Maurice Genevoix, *Ceux de 14* [Flammarion, 1950], rééd. Le Seuil, « Points », 1996.

9. Blaise Cendrars, *La Main coupée*, op. cit., p. 193.

¶ Le voyage d'Orphée (et de quelques autres)

Le décor a été rapidement dressé, des hommes l'occupent, qui côtoient les morts. Ils essaient de ne pas se confondre avec eux. Sans doute ne souhaitent-ils pas vraiment s'agrérer à l'armée des âmes qui, au lendemain de la grande épreuve, défilent en célébrant Dieu, leur sauveur, ou bien continuent à réclamer justice parce qu'apparemment elles n'ont pas été entendues. Malgré leur allure de spectres, ils veulent vivre. Le pourront-ils ? Ils sont les blessés sortis de la bataille infernale, ces anciens combattants au sujet desquels Antoine Prost¹⁰ a écrit de très belles pages, à la fois érudites et inspirées. Son ouvrage traite des rescapés de la Première Guerre mondiale, mais, évidemment, ces anciens combattants sont de tous les conflits. Le sous-officier que met en scène Salinger dans sa nouvelle *Pour Esmé, avec amour et abjection* a participé – l'auteur également – au débarquement de 1944 en Normandie. Est-ce par hasard que le narrateur, abordant la deuxième partie de son récit, préfère brusquement ne plus parler de lui qu'en tant que *sergeant X*, comme s'il ignorait son propre patronyme ? Si c'est effectivement le cas, il n'est pas le seul.

Tout débute bien longtemps avant la guerre européenne, au VIII^e siècle av. J.-C. vraisemblablement. Le roi Alkinoos, maître des Phéaciens, reçoit dans son palais un étranger qui refuse de dévoiler son nom. Il offre à cet hôte dont la prestance impressionne, outre la promesse de l'aider à rentrer chez lui, un repas que détaille le chant VIII de l'*Odyssée*. Bientôt, l'aède aveugle Demodocos se met à chanter. À son évocation de la guerre de Troie (car tout cela est déjà une affaire de guerre et le mot de traumatisme est bien de racine grecque), l'inconnu se met à pleurer. Il est, déclare-t-il, lui qui, pour fuir le Cyclope, s'était désigné comme « Personne », Ulysse, fils de Laerte. Redevenu quelqu'un, il peut enfin raconter son histoire. La parole de Demodocos l'a sauvé.

Des siècles plus tard, Siegfried, le personnage de la pièce de Jean Giraudoux (1882-1944) dont la première représentation a eu lieu le 3 mai 1928 au théâtre des Champs-Élysées, ne sait plus qui il est : « Un prénom suivi de son nom, il me semble que c'est la réponse à tout », se plaint-il. Il a perdu la mémoire. Au lendemain de l'Armistice, « soldat ramassé sans vêtements, sans connaissance », il s'est vu attribuer ce prénom par les Allemands qui l'ont recueilli. Mais il souffre d'ignorer ses origines véritables. Une jeune femme, Geneviève, lui révèle qu'en réalité il est Jacques Forestier ; Français, il peut rentrer en France.

10. Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1977.

Le presque mort qui, habillé de noir, portait le deuil de lui-même, franchit la frontière – un bureau de douane – le séparant des entièrement vivants. Tout va bien... Dans une autre version de la pièce, une révolution éclate et voici la mort qui s'annonce, il faut lui ouvrir la porte : « Ouvre vraiment. Pour cette visite, il faut ouvrir la porte toute grande. L'instrument qu'elle porte est de travers. Elle ne peut passer... À deux battants... La voilà... *Er ist gestorben!* » Il est mort... Qui est mort ? Jacques Forestier ou bien Siegfried ? Jean Giraudoux a été blessé deux fois, dans l'Aisne en 1914 puis aux Dardanelles en 1915, année durant laquelle il est considéré comme le premier écrivain français à avoir reçu la Légion d'honneur pour fait de guerre.

À cette liaison entre le nom oublié et la vie, peut-être, reconquise, Albert Erlande apporte sa contribution. L'écriture, dit-il, aide à renouer les brins rompus de son identité. Anglais par son père, il a rejoint la Légion étrangère en 1914. Un chapitre de son livre *C'est nous la Légion*¹¹ relate comment, après un combat en Artois, on a ramassé un légionnaire anonyme : dépourvu de tout papier, amnésique... Il ne possède plus que ses carnets de notes. Un médecin lui conseille de rédiger quelque chose à partir de là : ses souvenirs lui reviendront peu à peu. C'est exactement ce qui se produit. L'homme sans mémoire et sans nom qu'on appelle « soldat La Légion » découvre qu'il est... Albert Erlande, blessé sur le champ de bataille de l'Artois.

Ulysse, quant à lui, d'où arrive-t-il ? De chez le dieu des Enfers, Hadès, auprès de qui Circé l'a envoyé. Il a rencontré les morts, évidemment. Les conseils de la magicienne, énumérés dans le Chant XI de l'*Odyssée*, lui ont permis de respecter les usages à suivre en de pareilles circonstances : verser trois libations (de lait, de vin et d'eau), saupoudrer le sol de farine (bise sinon parfaitement blanche), exécuter des sacrifices d'animaux (noirs : le blanc et le noir assurent un équilibre des forces)... Bientôt, Tirésias le devin (aveugle de même que Demodocos : tous deux ne voient que l'invisible) apparaît, qui le renseigne sur le chemin à suivre s'il veut réintégrer son foyer. Ulysse pourra quitter le monde souterrain et, après avoir passé la barrière que dressent les rochers de Charybde et de Scylla, parvenir chez les Phéaciens qui le mèneront jusqu'à Ithaque sain et sauf.

Ce voyage aux Enfers, dont traitent d'autant plus les mythes que « l'explication mythique [...] cherche à expliquer l'inexplicable. C'est pour cela qu'elle est capable de réunir les contraires, par exemple la vie et la mort »¹², d'autres l'ont accompli. Le poète anglais Robert

^{11.} Albert Erlande (1878-1934), *En campagne avec la Légion étrangère*, Paris, Payot, 1917 ; 2^e éd. *C'est nous la Légion*, Paris, Éd. de France, 1930.

^{12.} Pierre Brunel, introduction à *Mythes et littératures*, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 1994, p. 8.

Graves (1895-1985) les mentionne : « Des héros importants dans plusieurs mythologies ont, dit-on, triomphé de l'Enfer : Thésée, Héraclès, Dionysos, Odysseus et Orphée en Grèce ; Bel-Marduk en Babylonie ; Énée en Italie ; Cuchulain en Irlande ; Arthur, Gwydion et Amathaon en Grande-Bretagne ; Ogier le Danois en Bretagne¹³... » On y ajoutera Gilgamesh, le héros babylonien.

Orphée est un personnage littéraire autant que mythique. Virgile développe son aventure dans le quatrième livre des *Géorgiques*, relatant les principaux épisodes de la descente (la catabase) du poète dans le royaume obscur, en quête d'Eurydice, morte piquée par un serpent. Par son chant, il parvient à charmer Hadès et Perséphone qui consentent à la lui rendre. Mais pourquoi, à l'instant où il va quitter avec son épouse l'empire des dieux funèbres, se retourne-t-il en dépit de l'avertissement qui lui a été donné ? Il la regarde ; il la perd à jamais. Pour le psychologue Paul Diel¹⁴, Eurydice est l'ombre du passé, un passé dans lequel Orphée aurait dû accepter de ne plus s'abîmer s'il avait voulu sauver, en sus de son amour, son âme. Il risque après cela de connaître le désespoir sauvage que n'ordonne plus le désir de création : le porteur de lyre sera mis en pièces par les Ménades.

Robert Graves n'approfondit guère le mythe d'Orphée. Pourtant, la confrontation avec Hadès le concerne directement. Capitaine lors de l'offensive de la Somme, il a été blessé le 20 juillet 1916, si grièvement qu'on l'a considéré comme perdu. Ses parents ont reçu la nouvelle de son décès. Une fois rétabli, lui-même écrira à plusieurs amis qu'il est mort le jour de ses vingt et un ans ; mort et ressuscité. Ayant franchi le fleuve Léthé, il a victorieusement affronté le vieux Rhadamanthe, juge des Enfers, et le chien Cerbère. Il en fait le sujet de son poème *Escape* : « *But I was dead, an hour or more.* » « Car j'étais mort, pendant une heure ou plus... » Puis il a réalisé que la poésie a la puissance d'un processus alchimique transmutant la matière : le verbe régénère l'existence et l'autorise à se poursuivre.

Cependant, et contrairement à ce qu'il suggère dans ses poèmes, Robert Graves se défend de toute interprétation de type symbolique quand il commente la mythologie. Il relie les récits de voyage outre-tombe à des spéculations aujourd'hui abandonnées, associant le rythme des saisons et la course du soleil dans le ciel à la royauté sacrée. Il affirme par exemple que Persée « n'était pas, comme le pensait le professeur Kerényi, une figure archétypique de la mort, mais représentait les Hellènes qui envahirent la Grèce et l'Asie mineure au début du second millénaire avant J.-C. »...

13. Robert Graves, *Les Mythes grecs*, [Greek Myths, 1958], Paris, Fayard, 1967, rééd. « La Pochothèque », 2002.

14. Paul Diel, *Le Symbolisme dans la mythologie grecque*, Paris, Payot, 1966.

La théorie historique (et anthropologique) actuelle choisit de s'appuyer sur des faits plus tangibles. Elle ne prolonge pas l'approche du mythe que Charles Kerényi a revendiquée, qui marie symboles et psychologie des profondeurs. Vers 1939-1940, ce dernier a publié avec Carl Gustav Jung plusieurs études sous le titre *Einführung in das Wesen der Mythologie* (*Introduction à l'essence de la mythologie*). Tout en estimant en effet que « Persée a quelques traits communs avec l'Hadès », il considère que le royaume des morts dépeint par Homère est « privé de formes et de contours, sans lignes cohérentes » ; peuplé de défunt « volatilisés en une masse indéfinie, indifférenciée ». Dans l'*Odyssée*, les âmes ne sont par rapport aux vivants que des « images floues », contrairement aux revenants¹⁵. Ces derniers, quelle apparence ont-ils ?

F Des revenants sortant de terre ou bien des blessés sauvés de la guerre ?

Les revenants appartiennent à diverses catégories. Au rebours des images horribles que véhicule le cinéma fantastique, ils peuvent se montrer bienveillants envers les humains. Ils se mettent à leur service, se transformant momentanément en habitants (décharnés) du monde sensible. Ainsi, les morts de *J'Accuse* (dans la version de 1938) répondent à l'appel au secours de Jean Diaz (interprété par Victor Francen). Afin de convaincre les peuples de ne pas se lancer dans une nouvelle guerre, tous se lèvent et sortent des grands cimetières. La caractéristique que partagent avec d'autres revenants ces fantômes de bonne volonté, même effrayants, est de constituer une foule. Parmi eux, se glissent, en surimpression, des têtes affreusement marquées : le cinéaste a filmé d'authentiques « gueules cassées » aux yeux pleins de détresse. Mais à l'opposé des âmes damnées de la Mesnie Hellequin qui jaillissent en bandes vocifératrices, ils défilent en silence. Seul crie celui qui les exhorte à manifester. Les artistes, les écrivains crient également. Certains d'entre eux, à la fois hommes et revenants, surgissent – littéralement – du sol.

En 1916, un peu avant de manquer de noyer dans un trou d'eau, Fernand Léger a été recouvert de terre à la suite de l'explosion trop proche d'un obus. La même année, au mois de mai, Georges Bernanos est précipité « sous une avalanche de terre fumante ». Toujours en 1916, dans la nuit du 24 au 25 juillet, le médecin et critique d'art Élie Faure a été enseveli par deux obus de 105 tombés sur le toit de sa cagna.

15. Carl Gustav Jung, Charles Kerényi, *Introduction à l'essence de la mythologie*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1980, pp. 174-178.

Enseveli aussi, Louis Aragon l'a été à trois reprises par un bombardement, le 6 août 1918, en accomplissant sur le front son devoir de médecin auxiliaire. Cette expérience bouleversante irrigue leur œuvre à tous, de manière explicite (chez Élie Faure¹⁶) ou bien comme la secrète articulation d'une longue réflexion sur la mort, à laquelle Bernanos ajoute la question du salut par la foi tandis qu'Aragon (pour qui le même salut procède plutôt du Parti communiste) s'interroge dans un poème daté d'août 1918, *Secousse*, où l'on distingue en filigrane le problème du nom : « Hop l'univers verse Qui chavire L'autre ou moi ? » L'autre ou moi...

D'autres écrivains, journalistes ou témoins évoquant d'autres guerres, ainsi celle d'Indochine, relatent un épisode d'enfouissement très proche, cette fois, de celui qu'a vécu un prédécesseur fameux, proprement littéraire : le colonel Chabert « mort à Eylau » en 1807. Très grièvement atteint par un coup à la tête, le héros balzaciennien a été hâtivement jeté dans une tombe collective. Quand il a repris connaissance, il s'est heurté au « vrai silence du tombeau ». Il a fallu, pour se dégager de ce « fumier humain »¹⁷, qu'il s'aide du bras coupé d'un soldat enterré à ses côtés. Paul Bonnecarrère¹⁸ et Erwan Bergot¹⁹ rapportent le sinistre incident du même genre dont est victime en 1954 un légionnaire : parachuté à Diên Biên Phu afin de rejoindre les ultimes défenseurs du camp assiégié qui va tomber le 7 mai, il chute malencontreusement dans une fosse emplie de morts. L'explosion d'un obus lui évite l'engloutissement par « la masse visqueuse » des corps en décomposition. Or se réveiller enfoui au fond d'un tombeau sans savoir si l'on réussira à s'en extraire, respirer, bouger au milieu de cadavres auxquels on n'est pas sûr de pouvoir échapper, n'est-ce pas le cauchemar absolu ? Car en étant matériellement immergé, bien que vivant, dans la pourriture de la mort, on plonge dans une angoisse irrévocable, procédant de la confusion qui s'opère entre deux règnes dont on préférerait qu'ils demeurent radicalement distincts : la vie et la mort. Une rencontre avec cette dernière doit normalement s'accompagner de rites visant à empêcher cette compénétration.

Circé, compatissante, a voulu aider Ulysse à éviter toute proximité dangereuse avec les défunts. Elle lui a donné un conseil : « Du long de ta cuisse, tire ton glaive à pointe, pour interdire aux morts, à ces têtes sans force, les approches du sang²⁰ », le sang étant celui des sacrifices.

16. Élie Faure, *La Sainte Face*, Crès, 1918 ; nouv. éd. avec *Lettres de la Première Guerre mondiale*, par Carine Trévisan, Paris, Bartillat, 2005.

17. Honoré de Balzac, *Le Colonel Chabert*, 1832-1844.

18. Paul Bonnecarrère (1925-1977), *Douze légionnaires*, Paris, Fayard, 1974.

19. Erwan Bergot (1930-1993), *Les 170 jours de Diên Biên Phu*, Paris, Presses de la Cité, 1979.

20. Homère, *Odyssée*, trad. de Victor Bérard, Paris, LGF, 1960.

Le fer qui tranche amplifie le rite propitiatoire. Il instaure entre les vivants et les morts une ligne que ces derniers ne peuvent franchir. Ainsi, Énée tel que Virgile le présente, entame tout armé son voyage infernal, ce que Jules Michelet rappelle en 1869 dans la préface à sa monumentale *Histoire de France* : « Des sages me disaient : "Ce n'est pas sans danger de vivre à ce point-là dans cette intimité de l'autre monde. [...] Faites au moins comme Enée, qui ne s'y aventure que l'épée à la main pour chasser ces images". »

Il faut donc tenir à distance les « transis », les trépassés, sous peine d'être submergés par eux. Les anciens combattants ont bien dû s'y employer, puisqu'ils vivent. Mais à la question déjà posée – dans quel état ? –, il n'est pas possible de répondre de façon positive : le traumatisme est là, qui bloque le cours normal de l'existence. Le *sergeant X* de Salinger est frappé de sidération nerveuse et mentale. Coupé de ses émotions, il ne ressent plus rien. Lui qui cite Dostoïevski éprouve la « torture d'être incapable d'aimer ». Par ailleurs, des misères physiques restreignent ses activités. Il voulait dactylographier une lettre « mais ses doigts tremblaient tant, à nouveau, qu'il ne réussit pas à glisser correctement la feuille sous le rouleau ». Il ne supporte ni les bavardages d'un camarade ni les souvenirs que celui-ci a voulu égrener et qui auraient pu le renvoyer, s'il n'avait mis fin à la conversation (« Je ne veux plus en entendre parler, Clay »), à un moment du combat où la mort d'un chat, victime dérisoire, équivaut à la mort de l'innocence.

Les souvenirs, lorsqu'ils se rattachent à un événement catastrophique, sont dangereux : ils font courir le risque de s'engluer dans le passé. De toute façon, ils ébranlent les digues édifiées contre la peur. Si elles s'effondrent sous leurs coups de boutoir, l'esprit se perd dans le flot des émotions incontrôlées. Cependant, contre les uns et les autres – les morts, les souvenirs qui sont des morts sous d'autres formes –, il existe des armes efficaces autant que l'épée : les mots. La psychanalyse a confirmé ce pouvoir que les religions soulignaient déjà. Mais que disent ceux qui sont arrivés devant les gardiens des grandes portes, les passeurs vers l'autre monde, les juges suprêmes, l'assemblée des ombres... puis sont revenus parmi les vivants ? Que disent-ils quand ils se saisissent d'une feuille de papier et d'un crayon, ou d'une machine avec des touches ; quand leurs mains cessent de trembler et qu'ils peuvent enfin écrire ? Eh bien, tout simplement, qu'ils sont prêts à descendre dans l'Hadès de la mémoire. Retourner là-bas ? Ils veulent se saisir du souvenir des morts et, ce faisant, hâler ces derniers. Ils les ramèneront à l'air libre. Le romancier américain Tim O'Brien, dans *The Things they Carried* (*À propos de courage*, 1990), énonce clairement à cette occasion la valeur de l'écriture : « Les histoires peuvent nous

sauver. [...] Dans une histoire, qui est à peu près l'équivalent d'un rêve, les morts sourient parfois et s'assoient et reviennent parmi les vivants²¹. » Ces morts, il les a fréquentés lors de la guerre du Vietnam : c'étaient ses camarades. Dans la nuit saturée de menaces ennemis, ils se sont métamorphosés en fantômes ; ils ont disparu. Il veut les ressusciter. Il devient écrivain.

Écrire, vraiment ? À l'origine, la parole, portée par la poésie, est orale. En ce qui concerne les Grecs, on considère généralement que c'est Homère qui a, le premier, effectué la jonction entre la tradition purement verbale et l'écrit. À celui-ci, il est fait allusion, bien que de très loin, à la fin de l'*Odyssée*. Tandis qu'Ulysse s'apprête à massacerer les prétendants à la main de Pénélope, au trône et à ses richesses, dans le chant XXI, Télémaque ordonne que l'on ferme les portes du palais. Un « câble de byblos »²² les maintiendra hermétiquement closes, « un byblinos » dit Pierre Vidal-Naquet en précisant que ce câble, qui provient de Byblos, en Phénicie, est tressé en fibres de papyrus, avec lesquelles on confectionne... les premiers livres.

L'écriture représenterait donc la solution parfaite pour restituer la vie aux défunts en luttant contre l'oubli... Divers arguments s'opposent à cette affirmation. Tout d'abord, Platon : il doute de l'efficacité de l'écriture. Dans *Phèdre*, Socrate critique cette invention que le dieu Teuth a concédée aux hommes. Elle « aura pour résultat, chez ceux qui l'auront acquise, de rendre leurs âmes oublieuses, parce qu'ils cesseront d'exercer leur mémoire »²³. La connaissance risque de s'amoindrir si, accordant trop de crédit à la conservation des savoirs par les documents, on ne garde plus rien en mémoire. Bien sûr, on peut rétorquer que ce principe ne s'applique pas aux disparus. C'est au néant, cette grande obsession de Bernanos ou de Cendrars, que l'on tente de les arracher. Ils continueront à exister au moins dans les bibliothèques. En revanche, oublier... Mais n'est-ce pas ce que souhaitent parfois ceux qu'on sauve de l'Enfer ? Se remémorer peut-être mais non revivre ; ne garder du passé que ses contenus les moins susceptibles d'endommager un équilibre psychologique fragile, continuellement secoué par les réminiscences douloureuses. Celles-ci, mieux vaudrait les insérer dans un récit oral plus souple et qui peut évoluer au gré des auditeurs, sans autre prétention que de rapporter quelques événements concrets. La nécessité des témoignages n'est jamais contestée. Même approximatifs, ils favorisent la construction de la science historique. Tout le monde en convient...

21. Tim O'Brien, *À propos de courage*, Paris, Plon, 1992, rééd. « 10 18 », 1993, p. 295.

22. *L'Odyssée*, op. cit., p. 365.

23. Platon, *Phèdre*, trad. par Léon Robin, Paris, Les Belles lettres, 1966, p. 88.

sauf Charles Péguy (1873-1914). Lui qui semble avoir perçu bien avant qu'il n'éclate nombre des questions que posera le conflit au début duquel il est tué (le 5 septembre à Villeroy) met en cause « les témoignages des survivants »²⁴ : en y accordant trop d'importance, on s'éloigne de la vérité des hommes qui seule importe, bien qu'elle soit difficile à cerner.

Le voyage jusqu'au bout de l'enfer permettrait-il, à condition que l'on gagne ensuite un endroit plus clément pour en parler, de la situer plus justement, cette vérité ? Elle est prisonnière de la souffrance. Mais la parole délivre de la souffrance. Telle qu'elle se pratique dans la cure psychanalytique, elle apporte son concours aux esprits dévastés. Telle qu'elle se dévide, écrite (on y revient) à travers les pages, sur les feuillets d'un livre, la parole contribue à l'élaboration d'un monde où la mémoire s'apprivoise et s'épanouit. Elle creuse une place afin d'y engrincer les souvenirs, hurlants, brûlants, terrifiants ; tous les souvenirs. Dans l'univers qu'elle crée, à la fois réel et imaginaire, vivre est de nouveau possible, sinon facile, avec ces souvenirs, pour eux ; contre eux, éventuellement. Mais comment la parole, fût-elle malaisée, la parole écrite, parlée, gribouillée, balbutiée, comment procède-t-elle ?

Elle aide d'abord à circonscrire, en la nommant, cette souffrance qu'elle prétend apaiser et dont l'une des formes, rendue indubitable au terme d'une si longue route, s'appelle la souffrance du retour. On n'en connaît bien que l'aspect édulcoré d'un regret, assez vain quoique lancinant, du pays natal : la nostalgie, qui signifie que le retour désiré au lieu de sa naissance demeure hors de portée, peut-être à jamais. Ce territoire interdit, pour qui rentre des Enfers avec la cohorte des « évadés de la mort » – tels que Janine Altounian qualifie les rescapés des génocides²⁵ –, c'est le pays des vivants. Mais à première vue, revenir en ce pays des vivants ne paraît pas totalement chimérique. Il suffit de frapper à la porte, de donner, ou pas, son nom, l'accueil est amical. Le voyageur se débarrasse des vieilles guenilles qui le couvrent. Satisfait de susciter l'intérêt des gens qui se regroupent autour de lui (un auditoire, des lecteurs), il va raconter une histoire...

Blaise Cendrars raconte. Il raconte comment le « matricule 1 529 » obtient une permission : « Je m'avancai. C'était moi le 1 529. J'avais de la veine »... Il va prendre un billet pour Paris. Mais qui est ce matricule 1 529 ? Blaise Cendrars, de son vrai nom Frédéric Louis Sauser, s'est engagé le 8 septembre 1914 dans la Légion étrangère avec le numéro de matricule 32 893... Une page avant cela, il évoquait « le

²⁴ Charles Péguy, *Clio*, Paris, Gallimard, 1932, p. 242.

²⁵ Janine Altounian, « Sur l'hébergement psychique », *L'inactuel* n° 7, printemps 1997, pp. 59-75.

cri le plus affreux que l'on puisse entendre [...] "Maman ! Maman !..." que poussent les hommes blessés à mort qui tombent et que l'on abandonne entre les lignes [...]. Et ce petit cri instinctif qui sort du plus profond de la chair angoissée est si épouvantable à entendre que l'on tire des feux de salve sur cette voix pour la faire taire, pour la faire taire pour toujours... »²⁶.

Que la voix du mort cesse si brutalement de retentir, personne ne s'y attendait. Est-ce obligé ? Mais qui doit la briser ainsi sans rémission ? Va-t-elle s'éteindre définitivement ? Ce serait en contradiction avec tout ce qui a été avancé sur la parole fondatrice. Répétons seulement avec Pierre Brunel que « l'explication mythique [...] est capable de réunir les contraires, par exemple la vie et la mort ». Et le mythe dit qu'après que les Ménades eurent démembré Orphée, la tête coupée du poète (ce pourrait être la main coupée d'un écrivain) a continué à prononcer un mot, un seul, infiniment chanté : Eurydice. ■

26. Blaise Cendrars, *op. cit.*, pp. 429-433.

MIREILLE FLAGEUL

LE CHOIX DU SILENCE

Quelque temps avant sa mort, Eugène Bourse, mon père, m'avait demandé de chercher dans les tiroirs d'une armoire les petits carnets où il avait noté jour après jour les péripéties de sa captivité en Allemagne comme prisonnier de guerre¹. Ma sœur, mon frère et moi ne connaissions pas leur existence. Nous ne savions d'ailleurs que peu de choses de ses cinq années de captivité. Il n'en parlait pas, ou plutôt ne voulait pas en parler. Dès son retour en France, en 1945, il avait décidé de « tourner la page » pour nous donner la vie et continuer à construire la sienne. Il s'agissait de fermer une parenthèse trop dououreuse. Nous ignorions d'autant plus ce qu'il avait vécu que l'histoire de ces militaires prisonniers de guerre réfractaires au travail, résistants de l'ombre, est tombée longtemps dans l'oubli.

Si cet oubli a été en partie réparé, je voudrais, par ce témoignage, contribuer à restaurer cette histoire des cinq mille cent quatre-vingt-sept sous-officiers réfractaires – cent cinquante mille sous-officiers et un million huit cent mille soldats ont été faits prisonniers en 1940 et détenus jusqu'en 1945. Cette histoire reste en effet encore peu explorée et son exemplarité loin d'avoir été reconnue. Mais si j'en parle à travers l'histoire de mon père, c'est parce que je me suis souvent demandé comment un homme pouvait « revenir » d'une si longue épreuve et vivre comme si celle-ci n'avait été qu'une « période malheureuse » devant être « oubliée » afin de continuer à réaliser sa vie, et cela sans ennuyer les siens et son entourage. J'ai cherché à comprendre, à travers sa conduite et les choix tranchés d'une existence, quelles capacités de « s'en sortir » pouvaient avoir un homme apparemment « sans qualités exceptionnelles ».

L'été dernier, je me suis rendue en Pologne et en Allemagne dans quatre des sept camps où, entre 1940 et 1945, mon père, militaire de carrière, adjudant-chef, a été « prisonnier de guerre réfractaire au travail pour le III^e Reich », transféré de stalag en stalag et interné au camp disciplinaire de représailles Kobjercyn (stalag 369) en Pologne, près de Cracovie, pendant vingt-six mois. J'ai alors constaté comment la mémoire était différemment préservée dans ces sites : simple stèle au camp de Kobjercyn, cimetière bien entretenu du stalag XVII A de Kaiserteinbruch, près de Bratislava, musées très bien documentés du stalag VIII de Zagan en Pologne, près de Gorlitz, et du stalag IX A

1. Si les carnets de mon père ont été déterminants pour ma recherche, j'ai également étudié les documents disponibles aux Archives nationales de Paris, aux services historiques de la Défense de Vincennes et de Caen, et à la Bibliothèque nationale François-Mitterrand.

de Ziegenhain (Museum Trutzhain) au sud de Kassel, en Allemagne, où ont été conservés les baraquements transformés aujourd’hui en logements sociaux. Ce voyage a marqué le terme d’un travail de recherche de trois ans et donné lieu à un ouvrage².

Revenons tout d’abord sur la chronologie des événements, marquée par trois périodes pendant lesquelles les différents contextes vont influer sur les décisions, les « rebondissements » dans la vie de mon père. Chacune d’elles est constituée de paradoxes, d’opportunités, de douleurs, de souffrances portées par des convictions patriotiques, une volonté déterminée de promotion sociale et culturelle, et l’énergie de la camaraderie.

Il y eut d’abord la période de la guerre, de la capture le 18 juin 1940 à la Libération le 11 mai 1945. C’est celle de la captivité avec ses souffrances physiques et psychiques supportées grâce aux convictions patriotiques, au soutien des autres prisonniers réfractaires et des proches, mais aussi grâce à l’organisation par les prisonniers de guerre eux-mêmes d’une microsociété et du maintien d’une discipline militaire dans les camps, qui lui a permis de tenir jusqu’au bout dans sa position de résistant.

Il y eut ensuite la période du retour en France (1945-1947), avec ce paradoxe douloureux de la joie suscitée par la fin des hostilités et de la douleur de voir les médias et les politiques célébrer le courage des résistants et exposer au grand jour l’horreur découverte derrière les barbelés des camps de concentration, effaçant ainsi la résistance des prisonniers réfractaires et les faisant disparaître de la scène publique. C’est aussi la période du passage du statut de vaincu à celui de vainqueur, avec l’administration des camps de prisonniers de guerre de l’Axe (PGA).

Il y eut enfin, entre 1947 et 1953, la période passée en territoire d’occupation allemand (TOA) et au sein des forces françaises en Allemagne (FFA), celle de la construction d’une famille et de la participation à la reconstruction de l’Allemagne, celle aussi de l’engagement dans la construction au quotidien de l’amitié franco-allemande et de la mission désormais européenne de l’armée.

Des convictions patriotiques pour résister et survivre

En août 1940, chaque homme pouvait choisir de demeurer fidèle à sa vocation d’homme libre, choisir entre le renoncement, la révolte, la résistance ou la complicité, accepter la loi du vainqueur

2. La parution de cet ouvrage est prévue pour octobre 2013.

et servir sa cause ou lui opposer un refus ouvert et devenir un poids à son flanc. Pour mon père, il s'est agi de refuser toute entente avec l'ennemi, d'être patriote et de rester un combattant militaire par tous les moyens : « [Nous tenons] une position de résistance envers les Allemands par notre refus de travailler pour l'Allemagne nazie considérée comme l'ennemi à vaincre ; une position de résistance, voire de sabotage du régime de Vichy, par un refus d'obéir à ses ordres (relayés par la mission Scapini³), un refus des cercles Pétain⁴ et une orientation de toutes les activités dans un sens favorable aux Alliés et à la Résistance⁵. » La dignité et l'honneur étaient intimement liés. Les récits de certains camarades de mon père qualifient même de traîtres ceux qui ont accepté de travailler pour l'Allemagne. Mon père était plus nuancé. Pour lui, il ne s'agissait pas d'une trahison d'un idéal ou du patriotisme, mais d'un manque, d'une insuffisance ou d'une perte de volonté. Néanmoins, peu de militaires refusèrent les conditions de l'armistice que la classe politique et l'armée avaient en majorité acceptées. L'acte de résistance est alors un engagement de principe opéré au nom de valeurs, même si c'est un acte de désobéissance. Il est héroïque et personnel. Franchir le pas, c'est prendre des risques considérables.

Les conditions de vie très rudes, la faim, le froid sans cesse présents, les vexations, les humiliations, la pression du Führer et de ses services, secondés par ceux du régime de Vichy, qui ont besoin d'un réservoir de main-d'œuvre pour l'économie de guerre, les menaces de déportation, la propagande nazie, aucun de ces éléments n'a modifié la position des prisonniers de guerre sous-officiers réfractaires. Au contraire, cela a renforcé leur refus de travailler : le Reich restait l'ennemi et il n'y aurait aucune compromission tant qu'il ne serait pas vaincu. Ils étaient d'abord des combattants, pas seulement des prisonniers.

Mon père a été déporté au camp 369 de Kobjercyn comme « saboteur de régime ». Pour soutenir ses convictions patriotiques, il a pu compter sur la solidarité entre prisonniers, le partage des colis dans chaque baraque, la construction d'une mini-société avec des ateliers de fabrication de vêtements et de chaussures, jusqu'à des activités de théâtre... Mais aussi sur une organisation militaire remise en place au quotidien avec le respect de codes tels que le salut aux supérieurs afin de ne jamais oublier son appartenance à l'armée. Dans

3. Georges Scapini, nommé chef du service diplomatique des prisonniers de guerre à Berlin par Pétain et Laval en juillet 1940, aura un rôle de contrôle et de marchandage sur le sort des prisonniers de guerre. Voir Évelyne Gayme, « La politique de la relève et l'image des prisonniers de guerre », *Inflexions* n° 21, 2012.

4. Cercles créés par Vichy en 1941 et 1942 avec le soutien des autorités allemandes pour diffuser la propagande de la révolution nationale dans les camps de prisonniers de guerre.

5. Texte affiché sur toutes les baraques du stalag 369 de Kobjercyn par les sous-officiers réfractaires pour affirmer leur position.

les stalags de Dalum et de Zagan, puis au cours de la marche forcée de six cents kilomètres entre Zagan et Ziegenhain, avec la découverte au petit matin de camarades morts de faim ou de froid, c'est l'énergie donnée par la volonté de ne pas mourir et la solidarité qui l'ont emporté. C'est aussi la régularité des colis et des correspondances avec sa femme, sorte de rituel riche en affection, qui lui a donné la force de tenir le coup pour, un jour, les revoir elle et leur fils. Ce sont aussi les discours diffusés par les radios clandestines des Alliés, de Churchill, de Roosevelt, du général de Gaulle et de la Résistance en France qui valorisent le courage de la France dans son combat contre l'ennemi. Mais la ressource principale pour mon père a été l'instauration aux stalags de Gross Hesepe et de Kobjercyn de ce que ses camarades et lui ont appelé pompeusement l'« université » – elle ne dispensait qu'un enseignement élémentaire ou secondaire. Là s'est élaborée une promotion individuelle par un suivi d'études scolaires en mathématiques et en français, qui sera validé à la fin de la captivité par des diplômes. Cet investissement va incontestablement enrichir le psychisme des prisonniers de guerre, les détacher des horreurs du quotidien et les aider à retrouver leur dignité d'êtres humains, de sujets qui pensent.

■ Le passage de la position de vaincu à celle de vainqueur

À la Libération, les sous-officiers réfractaires ne sont pas différenciés de la masse des prisonniers rapatriés. Ils se sentent alors marginalisés par les hommes de la Résistance, qui exaltent leur part prise dans la libération et la victoire de leur pays. L'ensemble des prisonniers de guerre a le sentiment que le fossé se creuse entre eux, les « combattants honteux » de 1939-1940, et les « glorieux vainqueurs » de 1944-1945. Ils ont aussi l'impression d'être les boucs émissaires d'une période humiliante de l'histoire de France que l'on préfère oublier. Ils acceptent d'être alors les « oubliés de l'histoire ». En parallèle, ils découvrent la réalité de la France de 1945 : pénurie, rationnement, ruines et désolation, pauvreté du pays, société profondément divisée et traumatisée par des années d'occupation et de luttes intestines.

Après deux mois de permission bien méritée, mon père est affecté le 30 août 1945 à une compagnie de garde des prisonniers de guerre de l'Axe (PGA) du Morbihan. Il y restera jusqu'au 6 janvier 1946. Les PGA détenus en France sont absents de l'histoire collective, alors que leur contribution au rapprochement des deux peuples a été fondamentale. Ils furent en effet près d'un million entre 1945 et 1948 à vivre parmi les Français dans un étonnant renversement de rôles entre vainqueurs et

vaincus, ce qui constitue une expérience unique. L'administration de ces camps était en partie assurée par d'anciens prisonniers de guerre français qui, contrairement à ce que l'on pourrait croire, n'ont pas été animés d'un esprit de revanche, mais ont été au contraire attentifs à respecter au plus près la Convention de Genève. Mon père a ainsi soutenu leurs initiatives artistiques, notamment la création d'objets à base de matériaux de guerre récupérés. La population, elle, était habitée par un fort ressentiment, compréhensible après quatre années noires d'occupation !

Après le rapatriement, l'urgence du présent et l'envie d'oublier ce passé douloureux ont empêché toute parole revendicatrice de reconnaissance. Le besoin d'un retour à la normalité est passé par une forme d'oubli, celle qui permet le recommencement, dont l'ambition est de retrouver un futur en oubliant le passé, de créer les conditions d'une nouvelle naissance qui, par définition, ouvre tous les avenirs possibles sans en privilégier aucun. Pour mon père, la famille et la recherche de nouvelles compétences dans son métier ont été plus fortes que les souvenirs du temps triste et dur de la captivité et du retour.

S'appuyant sur la validation des certificats de scolarité attestant le suivi d'études aux stalags de Gross Hesepe et de Kobjercyn, mon père est accepté en janvier 1947 à l'École technique supérieure du génie à Versailles où il obtient le brevet de surveillant militaire des travaux du génie et celui de conducteur militaire des travaux du génie. Cette promotion sociale et professionnelle le tourne vers l'avenir. C'est la reconnaissance de sa compétence et la possibilité offerte de réaliser un projet qui lui est cher depuis longtemps : « bâtir », « construire des bâtiments ».

Vaincre, ce n'est pas seulement vaincre l'ennemi ; c'est aussi une victoire sur soi et de soi, se dépasser dans sa trajectoire et saisir les opportunités du contexte. Vaincre, ce n'est pas seulement reconstruire à l'identique, mais construire quelque chose de nouveau dans un contexte nouveau.

F Le choix de la reconstruction de l'Allemagne et de la réconciliation franco-allemande

Dès la fin 1945, mon père décide de refuser la proposition d'intégrer le rang des officiers faite par ses supérieurs en raison de son parcours de guerre, afin de ne pas être muté en Indochine ou ailleurs où se déroulent les guerres coloniales, pour ne pas être à nouveau séparé de sa famille et, surtout, pour ne pas revivre les horreurs de la guerre. En outre, il ressent douloureusement les turbulences de la IV^e République.

Les discordes politiques sont en effet contraires à une valeur de base des prisonniers de guerre : l'unité qui préserve les liens et la lutte commune pour leurs droits. Une unité qu'ils vont d'ailleurs faire revivre par la construction de la Fédération nationale des combattants prisonniers de guerre (FNCPG). Telles sont les raisons qui ont incité mon père à postuler pour servir sur le territoire d'occupation allemand (TOA), où il est affecté à la direction des travaux du génie du Wurtemberg à Tübingen pendant six ans, de 1947 à 1953.

La première période de cette nouvelle vie débute avec l'incroyable reconstruction de l'Allemagne – « un vrai travail de titan » –, notamment des moyens de communication, des chemins de fer, des ponts routiers, des moyens de navigation, tout ceci accompagné d'innovations technologiques de grande importance associant civils et militaires, Allemands et Français. Le défi était de taille... La deuxième période correspond au passage du TOA aux forces françaises en Allemagne (FFA) en juillet 1949. Une transformation qui se manifesta par l'arrivée de l'ambassadeur François Poncet en qualité de haut-commissaire et du général Guillaume pour le commandement militaire. Dans un pays où se reconstitue peu à peu le pouvoir civil et auquel les Alliés souhaitent rendre progressivement la forme et les prérogatives d'un État souverain, la présence française demeure nécessaire mais prend une dimension nouvelle : elle se veut une mission désormais européenne, c'est-à-dire dépouillée des droits du vainqueur. Tel est le sens du discours prononcé par le général Guillaume le 29 août 1951 à Stuttgart : « Commander les TOA, c'était régir les seules forces terrestres françaises, lesquelles étaient dans une zone à côté des autres zones d'occupation de l'Allemagne. Les FFA ne sont non plus cantonnées dans les barrières d'une zone mais s'intègre chaque jour davantage dans l'organisation des armées de l'Union atlantique. Enfin, les FFA changent les conditions de vainqueur. Est-ce qu'on peut fonder la paix sur la permanence du désespoir ? A l'occupation pure et simple que régissait le gouvernement militaire succède le contrôle par une Haute-Commission alliée, étape sur le chemin qui conduit à la présence garante de l'indépendance et de la sécurité de l'Europe occidentale. Le devoir est clair, accompagner l'évolution de l'esprit des TOA à devenir FFA en gagnant l'estime des Allemands. Cette estime est pour l'avenir un facteur d'une importance politique énorme. » Cette nouvelle mission a donné sens aux activités des services du génie de Tübingen. Mon père va d'ailleurs assurer des responsabilités importantes dans la construction des nouveaux bâtiments de la caserne des FFA.

C'est dans ce contexte tourné vers le futur que les revendications pour la reconnaissance des actes de résistance des prisonniers de guerre réfractaires peuvent enfin être écoutées. Il faudra attendre le 6 août 1948 pour que leur soit attribuée la médaille militaire pour faits

de résistance et le 6 novembre 1956 pour que soit enfin obtenue, après de multiples combats de l'Union nationale des amicales des camps, la reconnaissance d'interné résistant pour ceux qui ont séjourné au camp de représailles de Kobjercyn. Mon père était alors déjà muté au génie militaire du camp de Coëtquidan en Bretagne depuis 1953 !

En conclusion

Les sous-officiers réfractaires ont été des « hommes du refus ». Ils ont su différencier les actes violents de l'armée allemande du III^e Reich nazi de la capacité du peuple allemand à restaurer une démocratie. Ils ont lutté contre un régime dont les idéologies étaient contraires à leurs valeurs. N'est-ce pas cela qui leur a donné la force de tenir et de s'en sortir ? En retrouvant leur liberté, après leur rapatriement, ces valeurs les ont encouragés à croire dans le rapprochement des peuples ennemis et en la transformation de ce conflit par un nouveau sens, celui d'une ouverture à la paix, à l'Europe, au partage des valeurs de la démocratie et de son fondement humaniste. Enfin, s'en sortir, c'était pour mon père transmettre à ses enfants trois leçons de vie issues de son expérience de la guerre : l'engagement dans son métier de militaire, l'engouement pour les études et l'amitié entre les peuples. ■

ITINÉRAIRE D'UN RÉSISTANT INTERNÉ

« Venant d'un *front stalatg*, j'arrivai le 15 décembre 1940 au stalag XVII A (Kaisertienbruch). En passant au triage, je refusai, comme m'en donnait le droit la Convention de Genève, tout travail. De ce fait, je fus affecté dans une baraque où étaient déjà logés deux cents à deux cent cinquante sous-officiers ayant adopté la même ligne de conduite que moi-même. C'est dans cette baraque que je fis la connaissance de Guilbery, qui participait à la création d'un groupe de sous-officiers réfractaires à tout travail pour l'ennemi. Cette création n'était pas particulièrement facile, car l'ennemi ne manquait pas de faire miroiter les avantages certains que nous pouvions obtenir en acceptant le travail : places de choix, nourriture abondante, logement salubre, liberté relative... Les sous-officiers réfractaires ne pouvaient espérer de tels avantages. Il leur fallait donc un idéal et surtout une volonté à toute épreuve. L'idéal, la majorité d'entre eux le possédait, mais la volonté est une autre question ! Grâce à des hommes comme Guilbery, le groupe des réfractaires devint de plus en plus homogène et l'effectif ne cessa d'augmenter. Début avril 1941, il comprenait au minimum sept cents unités.

Vers mars 1941, après de multiples exhortations et afin de réduire notre activité subversive, le commandant du camp nous transféra dans un angle du camp. Mettant à profit cet isolement, les autorités, qui ne perdaient pas courage de venir à bout de notre obstination, déléguèrent deux sous-officiers allemands ayant une connaissance parfaite de notre langue pour nous endoctriner à l'idée de la Grande Europe à la construction de laquelle nous ne pouvions décentement refuser de participer ! Ils utilisèrent tous les arguments en leur possession pour que notre attitude à leur égard soit moins intransigeante. Ces messieurs, convaincus de la victoire du Grand Reich, promirent que les volontaires pour le travail seraient libérés dès la fin des hostilités. Cet argument ne donnant que très peu de résultats, ils essayèrent à nouveau d'ébranler nos volontés : ils établirent une liste nominative que nous devions émarger et où nous devions indiquer de notre propre main si oui ou non nous acceptions le travail, le non volontaire mettant en cause la date future de notre libération. Nous avons opposé un non catégorique.

Toutes ces formalités ne donnant pas de résultats, l'Oberkommando der Wehrmacht (okw) décida de nous transférer et c'est ainsi que, le 8 avril 1941, nous fûmes embarqués vers le stalag VI A (Hemer), où nous restâmes jusqu'au 2 mai. À nouveau, nous fûmes soumis à une offensive sérieuse pour nous inciter au travail. Avec Guilbery, nous persistâmes dans notre attitude, ce qui incita des camarades encore hésitants à suivre le même destin que nous. Le 2 mai 1941, nous fûmes dirigés vers une annexe du VI A, le VI C (Gross Hesepe), se trouvant dans les polders de la Westphalie, un camp insalubre situé à une centaine de mètres des prisonniers de guerre français de confession israélite et destiné uniquement aux sous-officiers réfractaires. Le séjour dans ce camp dura treize mois. Nous y fûmes soumis à des vexations sans nombre comme le chargement en brouette d'excréments puisés avec un récipient dans des fosses fixes, puis leur acheminement vers un évictoire situé à un kilomètre. Les exhortations au travail étaient journalières. L'okw ne pouvait admettre que de jeunes hommes – nous avions entre vingt-cinq et quarante ans –, puissent rester inactifs sous les yeux de la population allemande qui faisait un effort considérable pour gagner la guerre afin que la Grande Europe puisse enfin être construite. La mission Scapini fit également pression sur notre groupe pour que nous nous décidions enfin à changer d'attitude afin, disait-elle, de permettre la relève. Mais nous n'étions pas dupes, nous savions que le but était tout autre.

Persistant dans notre attitude, nous fûmes considérés comme des êtres indignes de vivre sur le territoire du Grand Reich et menacés d'être déportés vers l'Est. Vexations, menaces, exhortations donnèrent quelques résultats : un quart de nos camarades ayant une volonté moins tenace préférèrent accepter un contrat de travail que de subir la vie qui allait nous être imposée. Avec Guilbery et les autres, avec notre ténacité habituelle, nous décidâmes coura-geusement d'accepter le risque plutôt que de participer à l'effort de guerre

du Grand Reich. Notre déportation vers l'est fût décidée les derniers jours de mai 1942.

Mais l'ennemi conservait toujours l'espoir de venir à bout de nos volontés et décida en conséquence de nous faire subir une dernière épreuve susceptible de nous faire changer d'attitude à son égard. Le 3 juin 1941, nous quittâmes donc Gross Hesepe pour une autre annexe du VI (Dalum) que nous appelions déjà l'« enfer » avant d'y avoir mis les pieds ! Ce camp avait déjà été utilisé deux fois avant la guerre par le gouvernement nazi, une première fois pour exterminer des Allemands de confession israélite et une seconde en 1941-1942 pour faire périr de froid et de faim trois mille prisonniers de guerre de nationalité russe. C'est dans ce camp de sinistre mémoire qui sentait le cadavre que nous devions subir la dernière épreuve avant notre déportation. À l'arrivée, nous fûmes soumis à une fouille en règle, nos petites réserves de tabac et de victuailles eurent à en souffrir. Nos souliers nous furent enlevés et furent remplacés par des sabots, puis nous fûmes enfermés dans des baraquas aux fenêtres grillagées et aux portes cadenassées, couchant à même le plancher, sans communication avec l'extérieur, nos colis et nos lettres tant attendus ne nous étant pas distribués. Il ne se produisit aucune défaillance et tous, en bons résistants, avons décidé de subir le destin qui allait nous être imposé, cela malgré les conseils du délégué de la mission Scapini et à une époque où l'armée allemande tenait sous sa botte une grande partie de l'Europe. Le 21 juin 1942, mes neuf cents camarades et moi-même fûmes transférés au camp disciplinaire de Kobjercyn où nous restâmes internés jusqu'au 10 août 1944, date de l'évacuation du camp par suite de l'avance des armées russes.

Le 12 août 1944, nous arrivâmes au stalag VIII C à Zagan, où un régime particulier nous attendait : trois baraquas d'un angle du camp nous étaient réservées et toutes les précautions avaient été prises pour éviter que nous rentrions en relation avec les autres prisonniers de guerre du camp. Plusieurs réseaux de barbelés entouraient nos baraquas. La soupe nous était apportée par une corvée sous la surveillance d'un *Feldgrau* à proximité du portail d'entrée, où nous ne pouvions aller la prendre qu'une fois la corvée partie. L'accueil a été glacial, même de la part des Français : nous étions des indésirables car réfractaires au travail, donc à la collaboration. Enfin, au bout de quelques jours, ils se sont aperçus que nous étions seulement de « bons Français ».

L'avance des armées russes obligea à nouveau l'ennemi à faire évacuer le camp. Nous nous sommes dirigés vers l'ouest et sommes arrivés au stalag IX A à Ziegenhain le 8 mars 1945 après avoir parcouru six cents kilomètres à pied. Nous étions tous complètement épuisés. Nous avons passé trois semaines dans ce camp en compagnie de mille camarades réfractaires qui, eux aussi, avaient été internés pendant vingt-six mois à Kobjercyn. Le 28 mars 1945, l'avance des Alliés venant de l'ouest obligea à nouveau nos gardiens à évacuer ce camp vers l'est – le premier jour de marche, je quittai la colonne avec quelques camarades.»

ANDRÉ ROGERIE

SHOAH

AVANT-PROPOS : REVENIR DES CAMPS DE LA MORT

Dans l'*histoire contemporaine*, le système concentrationnaire nazi et ses camps d'extermination sont comme un trou noir, un gouffre d'horreur et d'abomination qui défie la raison et que rien ne saurait éclairer. Revient-on jamais des camps ? Comme on le sait, nombreux sont les survivants qui, longtemps, sont restés silencieux, témoins qu'ils avaient été de l'incommunicable.

Tel n'est pas le cas d'André Rogerie. Il prépare Saint-Cyr lorsque survient en novembre 1942 l'invasion de la zone sud qui entraîne la dissolution de l'armée d'armistice et de l'École spéciale militaire repliée à Aix-en-Provence. Pour lui, pupille de la nation dont le père, officier, est mort des suites de la Grande Guerre et dont le frère aîné est tombé en 1940 au champ d'honneur, la voie est tracée : il faut reprendre la lutte.

Il est arrêté par la Gestapo le 3 juillet 1943 à Dax, alors qu'il tente de rejoindre la France libre. Il a vingt et un ans. Déporté fin octobre au camp de Buchenwald, il va connaître durant dix-huit mois une odyssée qui a peu d'équivalents : transféré successivement à Dora, Maidanek et Auschwitz-Birkenau, où il arrive le 18 avril 1944, il en sort pour connaître les « marches de la mort », jalonnées par les camps de Gross-Rosen, Nordhausen, Dora à nouveau, puis Harzungen. Il parvient à s'évader d'un convoi le 12 avril 1945 dans la région de Magdebourg.

D'une effrayante maigreur, il attend d'avoir reconstitué ses forces pour rentrer chez lui afin de ne pas infliger à sa mère l'image de spectre vivant qui est alors la sienne. Il ne rentrera en France que le 15 mai. Mais, dès cet instant, il est animé par la volonté farouche de témoigner, de faire connaître au monde qu'au cœur d'un pays de haute civilisation, la barbarie a pu être érigée en système. Dans un ouvrage intitulé Vivre, c'est vaincre, écrit à chaud et publié en 1946, il fait l'implacable description des cercles de l'enfer qu'il a traversés.

La carrière d'officier dans laquelle il s'engage après son admission à Coëtquidan en 1946¹ fera de lui un officier général. Les sous-lieutenants de l'École d'application de l'infanterie du milieu des années 1960 gardent le souvenir d'un instructeur de l'arme du génie — André Rogerie est alors lieutenant-colonel — à l'esprit pétillant, dont la constante bonne humeur tranchait avec le numéro tatoué qui apparaissait sur son bras lorsqu'en été ses manches de chemise étaient relevées.

L'heure de quitter le service actif venue, le général Rogerie², jusque dans son grand âge — il a aujourd'hui quatre-vingt-onze ans —, se donne sans compter à l'engagement qu'il avait pris dès lors qu'il avait survécu : témoigner au bénéfice des générations nouvelles. Ainsi, le 16 janvier 2005, à l'Hôtel-de-Ville de Paris, à l'occasion de la commémoration de la libération du camp d'extermination d'Auschwitz, il fut, avec Simone Veil, l'un des deux rescapés des camps à prendre la parole. C'est le texte que l'on peut lire ci-après, reproduit avec l'autorisation de l'auteur.

Rescapé des camps de la mort, André Rogerie n'a cessé de porter une leçon de vie.

(NDLR)

1. Il est néanmoins considéré comme faisant partie de la promotion de Saint-Cyr « Veille au drapeau » de 1943.

2. Le général Rogerie est commandeur de la Légion d'honneur et officier des Palmes académiques.

En 1674, dans *l'Art poétique*, Boileau a écrit : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. » Ayant été le témoin d'une invraisemblable réalité, je dois rappeler ces moments terribles pour que nous restions vigilants dans la lutte pour la défense des droits de l'homme et pour que soit connue la vérité.

Le hasard a voulu qu'en 1944 j'assiste à l'extermination des Juifs hongrois. Ce que j'ai vu à l'époque était si incroyable, si inimaginable, que je m'étais promis de le raconter à mon retour, si j'avais la chance de revenir.

Une image surtout me poursuit : des femmes nues avec leurs petits enfants nus également, attendant, devant le four crématoire K5 du camp d'Auschwitz-Birkenau, d'entrer dans la chambre à gaz. J'avais été convoqué dans les bureaux du camp et le kapo à triangle vert qui m'accompagnait me fit presser le pas car il ne faisait pas bon être le témoin de cette scène. Cette image me hante.

Pourquoi et comment étais-je là ? Je ne pouvais supporter que les Allemands fassent la loi chez nous et je fus arrêté, le 3 juillet 1943, avec de faux papiers, au moment où j'essayais de rejoindre les troupes combattantes en passant par l'Espagne. Après plusieurs prisons, j'arrivai dans le camp de concentration de Buchenwald à la Toussaint 1943, puis dans celui de Dora le 23 novembre 1943. Pour nous soutenir dans l'adversité, nous avions formé un petit groupe de cinq. Le travail fut si rude, l'ambiance si misérable et l'atmosphère dans le tunnel si mauvaise avec les coups et le manque de nourriture qu'au bout de trois mois mes camarades étaient morts et que moi, devenu une épave, je fus envoyé dans un transport d'extermination vers le camp de Maidanek, près de Lublin. Sur cent quatre-vingt-un Français de ce transport, cent quatre-vingt sont morts. L'avance de l'armée soviétique obligea les Allemands à évacuer les camps et c'est ainsi que je suis arrivé le 18 avril 1944 au camp d'Auschwitz-Birkenau. Couvert d'une gale non soignée, pesant quarante-trois kilos, je fus envoyé au camp hôpital et c'est là que, pendant tout l'été 1944, allant de temps en temps à l'extrémité du camp pour faire des travaux de terrassement, je me suis trouvé à côté de la rampe sur laquelle arrivaient tous les trains.

Lorsque j'étais un tout petit garçon, je suivais les cours de l'école primaire dans une école religieuse catholique. Ma mère était une femme très pieuse et tenait à ce que mon éducation soit conforme à sa croyance. Nous avions des cours d'instruction religieuse durant lesquels nous apprenions ce qu'on appelait « l'histoire sainte », ce qui était, en réalité, un résumé très succinct de la Bible. J'étais très impressionné par l'histoire de ce peuple élu que Dieu avait choisi et je suivais son chemin avec beaucoup d'attention. J'ai gardé depuis cette époque le souvenir d'Abraham cheminant avec son fils Isaac

pour l'offrir en sacrifice sur l'ordre de Dieu. Ce qui m'avait marqué enfant, c'est la réponse qu'il fit à Isaac quand celui-ci lui demanda : « Nous avons bien tout ce qu'il faut pour offrir un sacrifice, mais où est la victime ? » La réponse d'Abraham est restée dans mon esprit à tout jamais : « Dieu y pourvoira. » J'étais émerveillé par l'histoire de ce peuple, mais là où mon cœur frémissoit, c'est en suivant les fils de Jacob et j'apprenais leurs noms par cœur tant mon admiration pour Joseph était grande.

Quand je suis arrivé au camp d'Auschwitz-Birkenau, le 18 avril 1944, j'avais rejoint les fils de Jacob. Ils étaient tous là : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Dan, Nephtali, Gad, Aser, Issachar, Zabulon, Joseph et Benjamin. Mais leurs sœurs aussi étaient là : Sarah, Rebecca, Rachel, Judith, Esther, et toutes les autres, ces femmes que j'ai vues punies, à genoux sur des graviers à l'entrée du camp des femmes.

Le dieu d'Abraham avait décidé que je partagerais leur sort. Pas tout à fait cependant, car, lors de mon arrivée, je n'étais pas avec ma famille et je ne suis pas passé à la sélection, ces deux événements terribles qui font la différence entre la déportation de répression (contre les résistants) et la déportation de persécution (contre les Juifs). Le dieu d'Abraham avait choisi un étudiant quelconque pour raconter l'Histoire : j'étais là pour témoigner, mais je ne le savais pas.

Le témoignage que je veux maintenant livrer a été écrit à mon retour en 1945, terminé le 21 octobre et imprimé en 1946 dans un livre qui a fait l'objet d'un dépôt légal. Et pourtant, depuis quelques années, je suis attaqué par des individus peu scrupuleux qui nient la réalité des faits que je raconte et m'insultent, soit par lettres, soit par téléphone. Évidemment, je ne réponds pas à ces attaques, le plus souvent anonymes.

Je me trouvais donc au camp d'Auschwitz-Birkenau, à proximité de la rampe, d'où j'apercevais les deux bâtiments crématoires et chambres à gaz K₂ et K₃. Lorsque de longs trains à bestiaux arrivaient, les ss faisaient ouvrir les portes par le *Kommando Canada* qui, par la suite, devait emporter et trier les bagages que les nouveaux arrivants devaient laisser sur place. Puis les ss faisaient rassembler tout le monde en colonne par cinq, les femmes et les enfants d'un côté, les hommes de l'autre. Alors commençait la sélection. Un médecin ss faisait passer devant lui ceux et celles qu'on allait garder provisoirement pour travailler et désignait ceux et celles qui allaient être exterminés dès leur arrivée. Je voyais alors les différents groupes se diriger vers leurs destins : ceux qui allaient mourir entraient dans l'enceinte d'un des bâtiments et disparaissaient de ma vue, les autres prenaient le chemin de la désinfection. Au bout d'un certain temps, de hautes flammes sortaient de l'énorme cheminée du four crématoire, une épaisse fumée recouvrait le camp

et une odeur de viande grillée se répandait dans l'atmosphère. Je n'ai jamais vu ressortir quiconque de l'enceinte de barbelés électrifiés qui entouraient le bâtiment. Des camions venaient par la suite chercher les vêtements des victimes. Tout l'été 1944, la même scène s'est répétée, presque tous les jours et parfois deux fois par jour.

Le médecin général Job

Lors de la sélection sur la rampe, le médecin SS conservait systématiquement tous les médecins. Dans le bloc où je me trouvais dans le camp hôpital, il y avait non loin de moi un homme de soixante-quinze ans qui avait été épargné à l'arrivée, mais qui était là comme malade. C'était un médecin général de l'armée française.

Nous discutions souvent et il me raconta qu'au moment où parurent au *Journal officiel* les lois anti-juives, il était allé trouver Pétain qu'il connaissait car ils s'étaient rencontrés pendant la guerre de 1914-1918. Celui-ci le tranquillisa en lui disant : « Vous ne serez touché ni dans votre personne ni dans vos biens. » Je répète fidèlement les paroles que j'ai reçues. Il fut cependant déporté avec tous les siens. Et tous passèrent à la chambre à gaz à leur arrivée, sauf lui parce qu'il était médecin. Pensant que j'avais plus de chances de revenir que lui, il m'avait laissé un message à transmettre à ses neveux, ce que j'ai fait à mon retour. En novembre 1944, alors que j'avais été transféré au camp de travail, un camarade revenant du camp hôpital m'annonça que le vieil homme avait été envoyé à la chambre à gaz le 31 octobre. Ce médecin général s'appelait Job, et je ne pouvais m'empêcher de penser à la parole de Job dans la Bible : « Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout enlevé, que son saint nom soit béni ! »

À partir de cette date, les SS reçurent l'ordre de détruire les installations pour ne laisser aucune preuve de leur forfait. J'avais un camarade qui faisait partie du *Kommando* chargé de leur démolition et, tous les soirs, il venait me raconter sa journée. C'est ainsi que je sus, en novembre, comment étaient les installations intérieures : une salle de déshabillage avec des écriveaux en plusieurs langues destinés à faire croire qu'il s'agissait de prendre une douche et que chacun retrouverait ses vêtements à la sortie, et une salle où se trouvaient des pommes de douche qui n'avaient aucune alimentation en eau. Les Allemands voulaient cacher ce qui se passait à Birkenau, mais tout se savait, car une destruction aussi massive d'individus ne pouvait pas rester ignorée. Le camp fut évacué le 18 janvier 1945. Je savais dès ce moment-là tout sur ce qu'on appelle désormais la Shoah et je l'ai écrit aussitôt, dès mon retour.

¶ Les jumeaux et les nains

À Birkenau, les médecins ss se livraient à des expériences. Pour ce faire, ils sélectionnaient à leur arrivée les jumeaux et les nains. Le bloc 15 où je me trouvais, le bloc des maladies de la peau, hébergeait certains d'entre eux qu'on avait mis là sans doute par manque de place ailleurs. Tous les jours, je les voyais devant moi. De temps à autre on venait les chercher pour des examens et un jour ils ne revenaient plus. Nous savions bien qu'on les avait tués. Si toutes les femmes allemandes avaient pu avoir des jumeaux et si tous les *Untermenschen* avaient pu être des nains, quelle gloire pour le médecin !

¶ Les Tsiganes

Il n'y avait pas que des Juifs au camp de Birkenau. À côté du camp où j'étais, se trouvait le « camp des Tsiganes », où vivaient des familles entières qui n'étaient pas astreintes au travail et qui attendaient le bon vouloir des Allemands. Ils étaient plus de quatre mille, considérés comme des sous-hommes appartenant à une race inférieure.

Le soir du 1^{er} août 1944, j'étais sur mon bat-flanc du troisième étage dans le bâtiment écurie où j'attendais le sommeil quand je fus alerté par un bruit incessant de camions qui pénétraient dans le camp voisin. S'éleva alors une grande clamour et je compris que le moment était venu où les Tsiganes allaient être exterminés. Ils savaient à quoi s'en tenir, eux qui voyaient chaque jour arriver les trains de Juifs dont la plus grande partie était dirigée vers les chambres à gaz. La fumée des fours crématoires ne laissait aucun doute sur ce qui se passait. Mais si les Juifs, en arrivant, pouvaient croire jusqu'au dernier moment qu'ils étaient dirigés vers la désinfection, les Tsiganes savaient ce qui leur arrivait.

Des cris épouvantables s'élèverent dans la nuit, les hurlements des ss essayant de couvrir les crises de nerfs des femmes poursuivies à coups de crosse de fusil pour les faire embarquer dans les camions, les enfants qui pleuraient, les aboiements des chiens, les invectives de toutes sortes. Affreuse nuit remplie de cris terribles dominés par les coups de gueule des ss. Bien sûr, je ne voyais rien, mais le bruit infernal de cette terrible nuit me permettait d'imaginer facilement ce qui se passait. Qui n'a pas entendu gueuler les ss ne peut réaliser l'intensité du drame ; les aboiements des chiens ne sont rien à côté.

Par le petit lanterneau du bâtiment où je me trouvais, j'apercevais la lune qui en ce jour-là était pleine et éclairait ce drame que je ne voyais pas mais dont les cris me permettaient d'imaginer toute

l'horreur. Alors me revint à l'esprit une phrase lue autrefois dans *Atala* de Chateaubriand : « La lune prêta son pâle flambeau pour cette veillée funèbre. » Qu'elle était funèbre cette nuit terrible où quatre mille personnes furent envoyées dans les chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau parce qu'ils avaient commis le crime impardonnable d'être Tsiganes ! Comment, les soirs d'été, ne pas entendre encore leur cri ? Ce cri qui rappelle la clamour immense des millions de Juifs que le monde n'a pas entendue, mais dont le terrible souvenir résonne à jamais dans nos cœurs.

■ La vie

La vie se charge de nous instruire et de nous former. L'expérience apporte à chacun de nouvelles façons de voir les êtres et les choses. Et il est certain qu'on ne peut avoir été plongé à vingt ans dans l'univers concentrationnaire sans en être marqué pour la vie.

Ce qui, pour moi, est absolument certain, c'est que j'ai appris à ne pas confondre l'important et le futile, l'essentiel et l'accessoire. J'ai vu l'Homme de près et je sais qu'il est capable du meilleur et du pire quelle que soit son origine sociale. On trouve du bon et du mauvais dans tous les milieux. Le racisme et l'antisémitisme n'ont pas de frontières. J'ai appris à me méfier des préjugés. On a si vite fait de porter des jugements hâtifs sur tel ou tel individu ou telle ou telle corporation. Je crois à la puissance de l'esprit et je crois que l'Homme ne change pas avec les époques, mais que c'est son environnement qui se modifie. C'est pourquoi je suis sûr que dans d'autres circonstances dramatiques, que nous ne pouvons imaginer, la jeunesse d'aujourd'hui serait, à son tour, à la hauteur des événements.

Les anciens déportés essayent de transmettre une vérité historique inimaginable. Comment en effet communiquer le froid, la faim, les coups, la souffrance, les cris, les hurlements, les aboiements, la peur, la fatigue, la crasse, les odeurs, la promiscuité, la durée, la misère, la maladie, la torture, l'horreur, les pendaisons, les chambres à gaz, la mort ? Alors ils viennent témoigner de ce passé terrible en souvenir de ceux qu'ils ont vu mourir, pour qu'ils ne soient pas oubliés. Et pour dire ce qu'ils attendent de la jeunesse : qu'elle regarde avec courage et lucidité l'organisation criminelle que fut le nazisme, en comprenant que rien n'est jamais terminé ; qu'elle réalise qu'il y a souvent dans chaque individu des instincts pervers que des siècles de civilisation ont semblé faire disparaître mais qui sont toujours présents dans le cœur des hommes ; qu'elle comprenne que ces fleurs de malheur naissent dans les périodes de misère, de chômage, de famine et que

les foules en détresse sont prêtes dans ces moments-là à se tourner vers ceux qui leur font des promesses fallacieuses, alors que ces mauvais prophètes ne rêvent que d'une dictature dont ils seraient les chefs tout-puissants ; qu'elle médite sur cette période terrible de l'humanité, afin qu'elle réalise que la vie est un combat continual pour que triomphent les droits de l'homme ; qu'elle se pénètre enfin de l'idée que dans les périodes les plus sombres, il ne faut jamais désespérer. Dans ses *Mémoires*, le général de Gaulle a écrit ce message : « Jamais las de guetter dans l'ombre la lueur de l'espérance. »

Quand je suis dans le silence de mon village, les images terribles de la Shoah se rappellent à mon souvenir, alors, comme Verlaine, « je me souviens des jours anciens, et je pleure ».

Je vais conclure avec une pensée de Goethe : « La vérité est une torche, mais une torche immense. C'est pourquoi nous ne nous en approchons tous qu'en clignant des yeux et peut-être même avec la crainte de nous y brûler. » ↴

YANN ANDRUÉTAN

À PIED, EN BATEAU ET EN AVION

La stratégie s'occupe de la façon dont les armées s'approchent les unes des autres. La tactique a pour objet la manière dont elles s'affrontent. Mais il n'existe aucune discipline qui traite de la façon dont une armée retourne chez elle. Les raisons sont d'abord historiques. Les soldats s'engageaient pour une longue période. Il s'agissait alors d'un changement radical de condition. La recrue rompait avec son environnement d'origine. Le légionnaire romain, par exemple, contractait un engagement de près de vingt ans et ses missions l'entraînaient aux confins de l'empire. Un Hispanique pouvait fort bien mener une campagne en Dacie et finir par fonder une famille près du mur d'Hadrien. Le soldat n'appartenait plus à son terroir. Son terroir était devenu la troupe. À partir du milieu du XIX^e siècle, le besoin de plus en plus important en hommes a obligé les États à engager des soldats pour une période déterminée. Au début de la guerre de Sécession, l'Union recrutait pour quatre-vingt-dix jours. Contrairement aux soldats de l'Ancien Régime, ces engagés rentraient chez eux une fois leur période terminée. La condition de combattant était donc vécue comme transitoire. Le retour dans les foyers a commencé à compter. Aujourd'hui, l'éloignement des théâtres d'opérations rend ce problème plus important encore. Comment rentre-t-on de la guerre ? Comment chacun négocie-t-il le passage de la guerre à la paix ? L'histoire a retenu trois exemples.

À pied

Xénophon, auteur de l'*Anabase*, *le banquet*, est l'un des écrivains les plus célèbres de l'Antiquité. Ce mercenaire, élève de Socrate, a laissé une œuvre importante, notamment l'un des premiers récits d'opération extérieure. À cette époque, les Grecs sont réputés pour leur vertu guerrière. La phalange est invincible. Celle à laquelle appartient Xénophon a été engagée par un prétendant au trône de Perse. Celui-ci est malheureusement défait, et les Grecs se trouvent brutalement sans employeur et isolés en pays hostile. Plusieurs semaines leur seront nécessaires pour rallier la côte à pied. L'histoire a retenu leurs cris de joie quand ils aperçoivent la mer : *Thalassa !*

L'*Anabase*, qui raconte ce retour, peut se lire comme un récit d'aventures. Il est aussi une leçon d'art militaire. Il rapporte comment les chefs grecs entretiennent l'espoir des hommes tout au long du chemin

du retour. Pour eux, la patrie et son sol sont sacrés. Pour beaucoup, la mer est un horizon familier. Aucun n'imagine finir sa vie en Asie Mineure. Des années plus tard, Alexandre, aux portes des Indes, sera obligé de rebrousser chemin : ses hommes refusaient d'aller plus loin et exigeaient de regagner la Grèce. La retraite des Dix Mille illustre le fait que tout retour est pour une armée un moment périlleux et semé d'embûche. *L'Anabase* en montre aussi les enjeux psychologiques.

En bateau

La Seconde Guerre mondiale terminée, les États-Unis songent à ramener les GIs chez eux. Or, en 1945, pour traverser l'Atlantique, il faut encore six jours aux meilleurs paquebots et une dizaine pour les autres. Ces soldats viennent de démontrer qu'ils étaient parmi les meilleurs au monde. Certains se sont battus sans discontinuité des plages de Normandie jusqu'aux plaines d'Allemagne. Ils ont subi des combats d'une rare violence dans le bocage normand. Ils ont montré des qualités exceptionnelles de résistance et de pugnacité dans les Ardennes pendant l'hiver 1944-1945. Il est temps de rentrer ! Les hommes sont fatigués et il tarde à l'Amérique de retrouver ses enfants.

Ceux qui embarquent savent qu'ils rentrent en héros. Les articles d'Ernie Pyle ont fait du simple fantassin venant d'un coin perdu du Nebraska l'un d'eux. Ils commencent à comprendre qu'ils ont vécu une période extraordinaire, qu'ils viennent de faire l'histoire. Ils ont hâte de rentrer et de retrouver leurs proches. Certains ne les ont pas vus depuis 1942. Ils savent aussi qu'ils vont devoir se séparer de leurs camarades alors que, pendant toutes ces années, ils ont passé tout leur temps ensemble et ont tout vécu ensemble : l'entraînement, les débarquements, la peur, l'angoisse, les blessures, la mort d'un copain...

Le voyage aller vers l'Angleterre avait été marqué par l'angoisse et l'excitation. La question de sa valeur, la peur de la blessure ou de la mort taraudaient chacun. Il y avait aussi l'espoir, secret, de vivre une grande aventure, de devenir un héros. Le retour est différent. Cette semaine passée en mer va leur permettre de passer un dernier moment tous ensemble. Ils vont se raconter encore une fois leur guerre. De ce pot-pourri de souvenirs va naître un récit commun que chacun emportera avec lui. Cette histoire dite, ils peuvent songer au futur. À l'aller, l'avenir se limitait à espérer rentrer vivant. Pour l'immense majorité d'entre eux, ils ne se reverront jamais. L'exemple de la compagnie E du 506^e régiment de la 101 Airbone est exceptionnel : la plupart de ses membres sont restés en contact. Les témoignages de cette traversée concordent tous pour dire qu'elle fut particulièrement

inconfortable mais qu'elle fut aussi le dernier moment qu'une bande de copains passa ensemble.

En avion

Vingt ans plus tard, le transport aérien a profondément transformé les sociétés occidentales. Dès le début des années 1960, pour peu qu'on en ait les moyens, on peut se rendre en quelques heures de l'autre côté de la Terre. Les enfants des GI's de 1945 sont désormais des conscrits. Ils servent pendant une année, au Vietnam pour les plus malchanceux. Quand leur père ou leurs oncles passaient en moyenne une cinquantaine de jours au combat, eux sont exposés pendant presque deux cents. Mais il y a des compensations : en quelques heures, ils peuvent se retrouver en permission à Bangkok. Il suffit d'une heure pour être amené de la ligne de feu à Saigon. Quelques heures de plus pour se retrouver à Hawaï et, de là, rallier n'importe quel point des Etats-Unis pour peu qu'il soit desservi par un aéroport. Un matin, un GI partage une ration K avec ses potes dans une rizière sous la pluie ; le lendemain, il coupe la traditionnelle dinde de Thanksgiving avec sa famille à Fargo, dans le Dakota du Nord. C'est la révolution des transports appliquée au bien-être du soldat.

En quelques heures aussi, le soldat quitte son groupe de combat, celui avec lequel il s'est entraîné, a patrouillé et traqué le Vietminh. Il abandonne aussi ce qui est devenu son environnement quotidien : la jungle, les rizières, les potes, les embuscades, les virées en ville. Brutalement, il se retrouve dans un aéroport, paroxysme de la modernité des années 1960. Avec un peu de chance, il échappera aux insultes des pacifistes, mais devra affronter l'indifférence. Là-bas, chacun se souciait de l'autre, car tous avaient peur de mourir. Ici, chacun vaque à ses occupations quotidiennes et ne s'intéresse pas au devenir d'autrui. Au front, chaque soldat songe à ce qu'il fera après. Et le voilà brutalement propulsé dans cet après idéalisé qui ne correspond pas du tout à ce qu'il imaginait.

Entre 1965 et 1975, la guerre du Vietnam a connu le plus faible taux de pertes psychiques, soit environ 2 %. Mais aujourd'hui, on estime que près de 30 % des vétérans de ce conflit souffrent de troubles psychiques.

Rentrer de la guerre

Peu de sociologues, d'anthropologues, d'historiens ou de médecins se sont intéressés à la question du retour du soldat chez lui après un conflit. Soulignons l'exception de quelques cinéastes américains tels Michael

Cimino avec *The Deer Hunter* (*Voyage au bout de l'enfer*), Ted Kotcheff avec *First blood* (*Rambo*), Oliver Stone avec *Born on the Fourth of July* (*Né un 4 juillet*), Paul Haggis avec *In the Valley of Elah* (*Dans la vallée d'Elah*), ou français comme Bertrand Tavernier dans *La Vie et rien d'autre*. Ces films soulignent les paradoxes du retour du vétéran : après avoir connu l'horreur des combats et la peur de mourir, il semble naturel que le soldat ne demande qu'à rentrer chez lui et que, cela fait, il soit heureux d'être vivant, ce qui est une récompense sans prix. Or on ne passe pas d'un temps d'exception à celui du quotidien sans en payer un prix. Mircea Eliade, spécialiste des religions, distingue deux temps dans les rites : celui du rite lui-même et le temps ordinaire. Entre les deux, il faut un temps intermédiaire qui signale à l'assistance que celui mis entre parenthèses par le rite est terminé. Ainsi, avant Vatican II, le prêtre indiquait la fin de l'office en se tournant vers l'assistance et en disant : « *Ite missa est* » (« La messe est dite »). Il marquait ainsi la fin du temps du culte et le retour dans l'ordre ordinaire.

Mais suffit-il de placer un temps intermédiaire entre les opérations et le retour à la vie civile ? Être combattant est une identité. Un soldat ne l'est pas en permanence. Il possède diverses identités en fonction du contexte social et des circonstances. Qui n'a jamais été surpris de découvrir le décalage entre la façon d'être de son supérieur au travail et en famille ? L'intensité et la durée des opérations militaires obligent les individus à adopter beaucoup plus longtemps et de façon plus durable une identité qui n'est pas celle du temps ordinaire. Passer de l'une à l'autre réclame un travail. Celui-ci se pose justement dans le temps intermédiaire. Les rites clôturent symboliquement le temps des opérations. Pour les groupes élémentaires, il s'agit de se raconter des anecdotes, les coups durs comme les joies, de permettre à chacun de les mettre en intrigue, intrigue qui transforme un récit décousu en histoire où chacun se reconnaîtra. Ce temps est également nécessaire au « détricotage » du groupe. Il faut en effet que chacun fasse le deuil des relations qui se sont nouées et de l'identité commune. Si le temps du retour est trop long, il sera plus difficile d'abandonner ce lien. S'il est trop court, le groupe s'atomise trop rapidement et chaque membre se trouve amputé.

Certains font le choix de ne pas rentrer. Ils vivent dans leurs souvenirs. L'identité qu'ils se sont forgée leur colle à la peau. L'enjeu pour les sociétés est de trouver un moyen de les faire rentrer. L'archétype du vétéran du Vietnam en est un exemple : les États-Unis les ont transformés en représentation populaire dans la littérature et le cinéma. On dépense beaucoup d'argent pour envoyer des combattants sur des théâtres d'opérations lointains. Ne négligeons pas leur retour ! ■

VIRGINIE VAUTIER

LE SAS DE CHYPRE : UNE ÉTAPE DANS LE PROCESSUS DE RETOUR

La mise en place par l'armée de terre d'un sas¹, à Chypre, au profit de presque tous les militaires de retour d'Afghanistan, et aujourd'hui du Mali, est récente (juin 2009). Elle souligne l'importance que l'armée de terre accorde au devenir de ses soldats après leur passage sur ce théâtre d'opérations particulièrement éprouvant. Il s'agit de préparer et d'accompagner le retour par des mesures simples, mais qui jouent un rôle psychologique bénéfique.

Une action préventive sur la souffrance psychique et le vécu d'isolement

Le sas de Chypre n'a pas la prétention de détecter toutes les personnes qui vont présenter un état de stress post traumatisant, ou de diminuer coûte que coûte l'incidence de ce syndrome dans la population militaire. Les études épidémiologiques n'ont d'ailleurs pas donné jusqu'à présent de preuve concernant l'effet préventif de tels dispositifs. En revanche, il permet aux militaires d'obtenir une information adaptée sur les troubles anxieux et dépressifs post-traumatiques, d'exprimer une éventuelle souffrance et de rencontrer des interlocuteurs attentifs, ce qui en soit est déjà un outil de prévention. Les soldats vont trouver des lieux et des interlocuteurs adaptés pour exprimer leur ressenti et débuter des soins.

Les effets du sas avant le sas

L'anticipation du sas durant la mission, le fait de le fantasmer, de le critiquer pour certains, structure déjà le processus de retour dans l'imaginaire des militaires engagés sur le théâtre opérationnel. Ils savent à l'avance qu'ils ne feront pas un retour brutal chez eux, qu'un « dispositif amortisseur » les attend, que des gens vont prendre soin d'eux, les écouter, les conseiller avant cette étape souvent redoutée. Le processus de préparation au retour commence donc durant la mission.

1. Sas : dispositif mécanique permettant de mettre en communication deux milieux dans lesquels les pressions sont différentes.

À mesure que le retour approche, ils vont se renseigner sur les activités. Ils apprennent qu'ils vont rencontrer des psychologues, des masseurs, des personnes spécialisées dans la relaxation. Chacun va construire une représentation de ce que doit être ou pourrait être pour eux ce sas. Chacun en attend des choses différentes selon sa personnalité et les expériences qu'il a connues sur le terrain. Certains l'idéalisent, d'autres en rejettent le principe. Une attention particulière doit être accordée à ces derniers.

Le fait que le psychologue de la cellule d'intervention et de suivi psychologique de l'armée de terre (CISPAT) détaché sur le territoire afghan (Warehouse à Kaboul) vienne en présenter l'organisation à tous les détachements est une excellente initiative. Cette démarche permet de faire taire certaines rumeurs négatives, de préciser le cadre réglementaire en insistant sur le fait qu'il fait partie intégrante de la mission. Le sas est en effet imposé par le commandement dans l'intérêt de tous les militaires présents sur le théâtre. Cette présentation permet aussi de dédramatiser le volet psychologique. L'arrivée à Chypre est entourée d'un certain suspens, d'un soulagement d'avoir quitté le territoire hostile, d'une excitation à l'idée de découvrir le dispositif.

■ Les effets du sas durant le sas

C'est sous l'effet de plusieurs règles imposées aux militaires que le processus de décompression peut se produire. Il a ainsi été décidé que les chambres étaient collectives à effectif restreint afin d'éviter l'isolement et le repli sur soi, en particulier pour ceux qui auraient déjà des difficultés psychiques ou une place difficile dans le groupe (bouc émissaire...). Le militaire retrouve un niveau d'intimité correct sans pour autant se sentir exclu du fonctionnement du groupe. La durée du dispositif, elle, a donné lieu à de nombreuses discussions entre les différents pays concernés. Elle est de trois jours ; le temps optimal pour permettre à la fois le repos et la relaxation, et éviter l'ennui avec son cortège possible de troubles des conduites. La tenue vestimentaire obligatoire est le survêtement militaire. Cette contrainte est nécessaire ; elle signifie que le soldat est encore en service, qu'il représente l'institution militaire à travers chacun de ses comportements. Mais ce survêtement est aussi synonyme de détente, de loisirs et de confort.

La mise en place graduelle des temps libres participe également au maintien d'une certaine cohésion tout en permettant à chacun de retrouver une autonomie avant le moment décisif de la dispersion définitive du groupe à Paris. La rupture brutale de la solidarité du

groupe combattant est depuis longtemps décrite comme néfaste. Pour ne pas être traumatisante, la distension des relations doit en effet se faire de façon progressive. Le confinement relationnel généré par la mission a eu des effets positifs et négatifs, certains ont vu leur identité se diluer considérablement dans celle du groupe, d'autres se sont presque trop investis durant la mission par manque de repères affectifs en France. Pour toutes ces raisons, le sas et son organisation spécifique paraissent indispensables.

Voici ce qu'écrit J. Glenn Gray, diplômé en philosophie de l'université de Columbia, vétéran de la Seconde Guerre mondiale et auteur d'un remarquable petit livre, *The Warriors. Reflections on Men in Battle*, publié en 1959 et réédité en 1967 avec une préface d'Hannah Arendt : « Dans des moments comme ceux-là, beaucoup ressentent vaguement combien ils ont vécu jusqu'ici dans l'isolement : dans le cercle restreint de la famille et de quelques amis intimes, ils passaient à côté de beaucoup de choses importantes. Lorsque les frontières qui délimitent l'identité individuelle se sont élargies, ils ont éprouvé une forme de parenté qui leur était inconnue. Leur "moi" s'efface insensiblement devant un "nous", "le mien" devient "le nôtre" et chaque destin individuel perd de son importance primordiale. »

La fréquentation d'un hôtel certes luxueux mais ordinaire par sa clientèle familiale permet à chacun de côtoyer des enfants, d'observer des familles au restaurant, à la piscine. Les cris d'enfants, leurs rires sont des sons que les soldats n'ont pas entendus pendant six mois. Ils vont de nouveau s'acclimater à ces scènes de vie ordinaire et vont pouvoir imaginer avec plus d'acuité leurs retrouvailles avec leur famille. La préparation psychologique au retour est ici à l'œuvre, confrontant le soldat à des éléments de réalité ordinaires.

La question délicate de l'alcool a dû également être tranchée. Il a été décidé que les militaires seraient autorisés à en consommer avec modération à partir de dix-neuf heures – les bars de l'hôtel ferment à une heure du matin – et seraient soumis aux mêmes sanctions disciplinaires en cas d'abus que s'ils étaient sur le théâtre.

Le maintien d'un certain niveau de cohésion à travers l'ensemble de ces initiatives évite les règlements de compte, les mises en quarantaine de certains, l'isolement des plus fragiles, les troubles du comportement. Chacun, sans le savoir, veille sur les autres pendant encore trois jours. Les contraintes en termes de tenue et de comportement sont certes nombreuses, mais ont, selon nous, un rôle structurant essentiel, en particulier pour ceux qui présentent déjà des troubles des conduites ou du comportement, que ce soit un repli sur soi, une alcoolisation massive, une transgression des ordres. Ainsi, le caractère obligatoire des activités, le fait de devoir porter le survêtement

militaire, l'interdiction de franchir les limites de l'hôtel, le respect impératif des horaires contribuent à structurer le groupe.

■ Le processus du retour en marche

Les relations se distendent progressivement dans un environnement sécurisant, où chacun retrouve son individualité. C'est dans ces conditions que s'opère le processus psychologique de séparation et de retour. L'ambiance familiale de l'hôtel, les discussions entre collègues durant les débriefings, l'installation progressive de moments véritablement solitaires, les séances de relaxation, le relâchement de l'hyper vigilance vont permettre à chacun imperceptiblement de s'imaginer en famille. C'est aussi un lieu où les militaires peuvent se dire au revoir en toute tranquillité. Un moment crucial de ce sas est celui de la séance d'information sur les difficultés psychologiques et relationnelles courantes que peut rencontrer le militaire à son retour, mais que peuvent aussi présenter les membres de sa famille.

La plupart des militaires ont exprimé une certaine émotion d'être accueillis dans un lieu aussi apaisant. Probablement ressentent-ils à travers la grande qualité de ce sas un processus de reconnaissance à la hauteur de la dureté de leur mission en Afghanistan. Cette reconnaissance implicite est sans doute un autre volet précieux de ce temps de préparation au retour. ■

MICHEL DELAGE

RETOUR À LA VIE ORDINAIRE

Les militaires sont des gens qui vont et viennent ; leur statut leur impose d'être mobiles et disponibles pour effectuer des missions plus ou moins lointaines. Certaines sont programmées, comme celles menées à bord d'un sous-marin lance-engins, dont le programme est établi à l'avance. D'autres surgissent sans qu'elles aient pu véritablement être anticipées. D'autres s'effectuent dans la routine. D'autres encore, confrontent à l'inconnu, au stress et comportent des risques. C'est le cas notamment des opérations extérieures, comme celles qui se sont déroulées en Afghanistan.

On n'a pas suffisamment souligné jusqu'ici la complexité des enjeux psychologiques liés à ces missions. Bien sûr, on a mis au point des dispositifs d'aide pour pallier les souffrances qui peuvent surgir. Ainsi, des psychiatres sont présents sur le terrain, prêts à apporter écoute et soutien dans la confrontation aux blessures, à la mort parfois, à un stress majeur, au désarroi¹. On pense le retour comme un soulagement, la possibilité de retrouver une « vie normale » dans le confort d'une existence qui se poursuit entouré des siens. Or les choses ne sont pas toujours ainsi. Car celui qui revient n'est pas celui qui est parti. Il a vécu des expériences qui ont profondément changé sa vie, même s'il s'en défend ; il a vécu dans un monde « hors du commun ». Et ceux qui sont restés ont de leur côté avancé sans lui sur le chemin de la vie « ordinaire », continué à expérimenter les « banalités du quotidien ». Peuvent-ils se reconnaître ? C'est ce à quoi je vous invite à réfléchir.

Du côté de celui qui est parti

Le temps de la mission, celui qui est parti a développé des stratégies particulières pour s'adapter, pour faire face. Il a pu risquer sa vie, redouter le pire. Il a pu voir mourir des camarades. Il a pu éprouver l'insensé, l'impuissance, la détresse des populations. Il a vécu l'intensité de certaines actions en les partageant étroitement avec ceux qui étaient à ses côtés, tous mobilisés vers les mêmes objectifs. Mais que deviennent ces stratégies mises en place pour supporter l'inhabituel lorsque l'inhabituel disparaît et qu'il s'agit de retourner à une vie « ordinaire » ? Au retour de sa mission, le militaire peut-il

1. Lire Patrick Clervoy, *Dix semaines à Kaboul*, Steinkis, 2012.

«oublier» ce qu'il a fait et ce qu'il a vu, retrouver le cours de son existence d'avant comme si de rien n'était?

Les armées occidentales se sont préoccupé les unes après les autres de mettre en place des sas de décompression pour que le retour de leurs soldats ne soit pas trop brutal, inspiré par l'idée du nécessaire palier de décompression qui suit une plongée plus ou moins longue et profonde. La France a développé un tel sas à Chypre². Le bien-fondé de cet effet amortisseur est indéniable. Mais c'est un effet de surface. On ne peut viser de cette manière le traitement de la souffrance intime de chacun, la culpabilité, la colère, les doutes, la tristesse peut-être, un ensemble d'émotions complexes, intenses, contradictoires et envahissantes. Ce n'est qu'auprès des proches que celles-ci peuvent être traitées et régulées.

On sait en effet aujourd'hui que c'est en les partageant que nous régulons nos émotions, que nous pouvons les intégrer dans des significations, dans des rapports de sens nécessaires à notre existence. C'est ici que surviennent des difficultés, dans les relations avec les proches. Ces derniers sont de trois sortes.

Tout d'abord, il y a les proches avec lesquels on a vécu les mêmes choses, partagé les mêmes souffrances, les mêmes intenses conditions d'existence. Nous sommes à l'unisson avec eux. Mais, du même coup, nous risquons des effets de contagion émotionnelle qui nous empêchent de nous désengager de ce qui a été vécu par un travail de mise en pensée et d'élaboration psychique. Le lien avec les autres enferme ceux qui ont partagé les mêmes épreuves et risque de les maintenir à l'écart de la communauté.

Ensuite, il y a les proches moins proches, les militaires qui n'ont pas partagé la mission, qui n'ont pas vécu les mêmes choses, mais qui constituent le groupe d'appartenance professionnelle. Il est difficile de leur dire qu'on a pu se sentir mal, qu'on a eu peur, qu'on souffre, par crainte d'être jugé, à plus forte raison par ceux qui occupent un rang supérieur dans la hiérarchie. Dans ce groupe, quand on est soucieux de conserver les appartenances liées aux valeurs militaires de courage et d'obéissance, il vaut souvent mieux réprimer qu'exprimer. Pour conserver ce lien au groupe, le soldat risque de se sentir paradoxalement isolé, abandonné au milieu des siens.

Enfin, il est des proches plus proches, ceux qui constituent la famille, ceux avec qui se développe et s'entretient l'intime. Or ceux-là ont des difficultés à comprendre, encore plus s'ils n'adhèrent pas aux mythes collectifs propres à l'institution militaire. Aujourd'hui, le sentiment

². Virginie Vautier, «Le sas de décompression. Descriptions, critiques et perspectives», *Médecine & Armées* n° 40.4, pp. 315-319 et ce numéro d'*Inflexions*, pp. 63-66.

d'appartenance au groupe social militaire est fragile du côté des familles. Les valeurs collectives qui mettent en avant l'ordre, le devoir, la notion de service sont fortement contrebalancées par des valeurs individualistes qui privilégient la réalisation de soi, l'autonomie et la liberté. Et parallèlement, il est important pour le militaire de préserver ceux qui comptent pour lui. En évitant de leur faire mal avec des souvenirs pénibles, il se préserve lui-même. De cette manière, il peut en effet bénéficier d'un espace non contaminé par les émotions négatives liées à la mission effectuée.

Alors, si au lieu de pouvoir partager, le militaire qui revient de mission est isolé, comment peut-il parvenir à se dégager de ce qu'il a vécu ? Il a peut-être échappé au traumatisme psychique et à ses conséquences, mais il risque fort de demeurer dans un entre-deux spécialement difficile à vivre : il n'est plus sur le théâtre d'opérations, mais il n'a pas non plus « atterri ». S'il ne retrouve pas pleinement ses appartенноances habituelles, il peut ne pas vraiment se sentir soi. C'est alors qu'il se montre instable, irritable, de mauvaise humeur, anormalement fatigué, au risque de souffrir de différents problèmes de santé. Il vit un climat général de malaise, qui conduit à une vie relationnelle difficile, tandis que surgissent parfois des souvenirs, des images, des sensations. Tout cela est gardé pour soi. Le militaire ne cherche pas à s'appesantir sur ce qui désormais doit rester derrière lui, dans le non-dit, l'inabordable.

Au bout du compte, le retour expose à des blessures lorsqu'il est confronté à des expériences pénibles de non partage, lorsque ce qui a été vécu n'est plus en continuité avec ce que l'on vit, lorsque, au sein de la famille, l'intime se déchire parce qu'on ne parvient plus à retrouver la complicité d'avant. Alors, comment faire ?

Du côté de ceux qui sont restés

Pour ceux qui sont restés aussi les choses sont difficiles. Si le militaire de retour de mission risque d'éprouver un sentiment de rupture dans la continuité de soi, ceux qui sont restés peuvent vivre douloureusement des liens désormais endommagés. Mais en même temps, c'est à eux qu'il appartient d'opérer le ré-accordage avec celui qui revient. Cette opération demande du temps. Elle demande aussi une congruence entre les appartennances au collectif militaire et les appartennances familiales.

Dans la famille, en effet, on a vécu plus ou moins douloureusement l'éloignement du compagnon, du mari, du père. On a craint pour sa vie. On a été stressé par certaines nouvelles, par certaines informations

transmises par les médias. On n'a pas pu être soutenu lors des petits et plus grands stress de la vie quotidienne qu'on a dû gérer seul. Ou alors, on s'est habitué à l'absence, on s'est organisé, on a développé des stratégies pour faire face. Mais celles-ci sont mises en tension quand celui qui revient veut retrouver sa place. Les enfants ont grandi sans lui ; une naissance a pu avoir lieu, sans lui également.

Par conséquent, si la famille doit aider le militaire à se ré-accorder, elle doit aussi pouvoir compter sur des aides extérieures. Ce sont ces aides, par la sécurité psychologique qu'elles procurent, qui rendent possible l'utilisation par la famille de ressources permettant les retrouvailles. Accueillir signifie ici connaître quelqu'un comme faisant partie des siens. Cela suppose de pouvoir faire preuve de sollicitude, de reconnaître les mérites pour les missions accomplies, de réintégrer celui qui a été absent dans ses appartenances de base.

Le sentiment de soi est tributaire du regard de l'autre. Il se décline en confiance en soi, estime de soi, respect de soi ; confiance, estime et respect conférés par autrui, dans le jeu en miroir de la reconnaissance. Chacun a ainsi besoin de se sentir reconnu par autrui, à qui il reconnaît lui-même la capacité à le reconnaître. L'accueil doit donc être marqué par des cérémonies du retour, des rituels d'appartenance au collectif militaire d'origine, mais aussi par une attention, un intérêt particulier pour ce qui a été vécu par ceux qui sont partis. Il est indispensable que ceux-ci puissent raconter aux autres, à ceux qui sont restés, qu'ils puissent mettre leur expérience en récit, de différentes manières, qu'ils puissent opérer une mise en partage d'expérience. L'accueil doit également être marqué par l'attention portée aux familles, elles-mêmes participantes à la mission par le soutien moral apporté, par l'effort consenti de vivre un temps sans le compagnon, le mari ou le père. Il est ainsi nécessaire que les familles soient honorées, invitées à se joindre à différents rituels de réappartenance. Enfin, l'accueil est dans les retrouvailles, ce qui signifie la possibilité d'être à nouveau réunis dans l'espace intime de la famille, de retrouver ce que l'on avait perdu, pendant un temps. Cela ne va pas sans appréhension, sans impatience et sans excitation.

Il faut donc que le retour soit organisé. Cela suppose une activité de ritualisation au sein de la famille, susceptible de marquer ce retour, de signifier le ré-accordage. Ensuite, il va s'agir de rétablir l'intimité. Cela ne va pas sans tâtonnements. Mais ceux-ci trouvent finalement leur issue quand il est possible dans un couple de communiquer de manière claire et ouverte, quand on peut reconnaître les mérites de chacun, quand les rôles se rééquilibrivent, qu'une suffisante collaboration parvient à se mettre en place dans la réalisation des tâches quotidiennes, quand s'instaurent des temps de discussion et de

réflexion au cours desquels on parvient à se faire mutuellement des récits de ce que l'on a vécu chacun de son côté, avec l'assurance de disposer d'une écoute empathique de la part de l'autre. Une attention toute particulière mérite d'être accordée aux enfants dont les besoins propres dans les retrouvailles avec le parent qui a été absent doivent être particularisés en fonction de l'âge³. Un dialogue entre les parents sur leurs rôles respectifs est ici spécialement nécessaire.

Retenons finalement du retour qu'il constitue une épreuve, à des titres différents, pour tous ceux qui, après avoir été séparés, doivent apprendre à se ré-accorder en étant chargés d'expériences nouvelles, mais très différentes pour chacun. C'est à ceux qui sont restés qu'incombe la tâche d'accueillir au mieux ceux qui sont partis. Car si ceux qui sont restés ont vécu l'épreuve de l'absence, ceux qui sont partis risquent d'avoir vécu plus qu'une épreuve : un traumatisme. Mais il leur est possible de réparer leurs blessures, ou d'éviter qu'elles s'enkystent, s'ils peuvent être pleinement réintégrés dans la collectivité et retrouver leur place auprès des leurs. Cela suppose la possibilité de récits collectifs, d'histoires partagées dans lesquelles chacun apporte la part de son expérience personnelle, en toute liberté, en même temps qu'il peut s'enrichir du récit des autres. Seul le partage narratif peut alimenter des représentations flexibles et historiser des expériences pouvant prendre sens dans la trajectoire existentielle de chacun. ■

3. Michel Delage, « Enfants de marins et absences du père : un problème ? », *Médecine & Armées* n° 29.2, 2001, pp. 171-178.

PATRICIA ALLÉMONIÈRE

PAS BLESSÉE POUR RIEN !

Permettre à un blessé de rester sur le terrain pourrait accélérer son rétablissement, tant physique que moral. Cette hypothèse s'appuie sur mon expérience. C'est donc de mon vécu dont il sera question dans le texte qui suit. Je fus en effet blessée le 7 septembre 2011 alors que je suivais, pour TFI, une opération dans la vallée d'Alasay, en Afghanistan. Mes blessures furent légères, des éclats de roquette au bras, à la main gauche et au visage. Ce jour-là, les combats qui opposèrent les soldats français aux talibans firent un mort et plus de vingt blessés côté français.

La décision de rester

Tagab, 11 septembre, 16 heures. Allongée dans une salle de soins, je parle au téléphone à Catherine Nayl, la directrice de l'information de TFI. Elle prend de mes nouvelles et souhaite me voir rentrer en France. Sans hésiter, je lui fais part de ma volonté de rester en Afghanistan. Je parle avec difficulté, mais elle sent au ton de ma voix ma détermination. Elle n'insiste pas. Nos images vont nous permettre de faire un très bon reportage sur les dix heures d'affrontements auxquels nous venons d'assister. J'en suis convaincue. À cet instant, il me semble inimaginable de laisser un autre journaliste exploiter mes rushes. Dans ma tête, une pensée tourne en boucle : « Je n'ai pas été blessée pour rien ! » Enfin, j'ai envie d'assurer la fin de notre mission : TFI prévoit de faire une page spéciale pour les dix ans du « 11 Septembre » et je dois assurer une présence à l'antenne. Rester sur le terrain s'impose comme une évidence. En continuant mon travail, je donne un sens à mes blessures. Elles deviennent acceptables.

Je crois alors pouvoir être soignée sur la base de Tagab. Je dis à ma directrice qu'il s'agit de simples éraflures causées par des éclats de verre. Vite ramenée à la réalité par un médecin, je réalise que je ne pourrai pas faire de reportage pour le journal du soir. Comme Paris demande des images afin de relater l'embuscade dans le JT, je propose à mon équipe d'envoyer les séquences les moins fortes : je veux conserver les meilleures pour notre sujet. La rédaction attendra. Nous sommes les seuls à avoir filmé les combats. Pas de concurrence ! Je reste journaliste. Ce statut me donne des droits et des devoirs, en particulier celui de continuer mon travail. Cette posture est essentielle.

Une heure plus tard, je pars pour Kaboul avec la dernière rotation d'hélicoptère. Cela fait maintenant dix heures qu'une roquette a

explosé contre le mur de la maison où je m'étais réfugiée en compagnie de quelques militaires. Arrivée à l'hôpital Kaïa de Kaboul, je passe de main en main. Un chirurgien m'annonce qu'il va s'occuper de mon menton. Je lui demande de faire attention ; mon visage fait partie de mes outils de travail. Je pense à mon métier, au direct que je compte faire le lendemain... Et puis il y a ma fille. Je dois la rassurer à tout prix. Je lui téléphone plusieurs fois avant d'être conduite en chirurgie. Le cœur de mes préoccupations reste tourné vers le monde extérieur, un peu comme si mon devenir intime ne comptait pas.

Des infirmières me proposent de voir ma blessure dans un miroir. Je refuse. Un choix conscient. Femme de télévision, je connais la portée de l'image sur la psyché. Le lendemain, lors de la visite postopératoire, un médecin me propose de prendre des photos de ma cicatrice ; j'accepte de les regarder. Sur mon menton, une balafre bien gonflée, rouge, s'étale sur sept centimètres. Ces gros drains bleus la font ressembler à une moustache de chat. Pas top ! Mais pas question de m'affliger sur mon sort. Je dois rejoindre David et Louis, les deux membres de mon équipe, qui sont sur la base de Tora. Il nous faut monter un reportage et un direct pour le journal de 20 heures. Une idée fixe ! L'équipe médicale de Kaïa va tout faire pour m'aider. Les militaires trouvent un hélicoptère qui peut me transporter à Tora. Je signe une décharge. Tous souhaitent voir diffusé mon futur sujet sur les combats de la veille, même s'il risque d'inquiéter leurs familles.

F Étre soignée sur place

Je suis persuadée que je serai mieux soignée à Tora. À mes yeux, à ce moment-là, le médecin et les infirmiers de cette base sont les plus compétents « du monde ». Je leur fais une totale confiance. Ils ont soigné de nombreux blessés, parfois gravement touchés. Cela me rassure et rend la douleur plus supportable. Je ne me plains pas, je fais des efforts. Avec mes radios, un compte-rendu d'opération, des ordonnances diverses, je monte dans un hélicoptère américain. J'arrive à Tora, sonnée par l'intervention de la nuit, avec mes pansements au bras, au visage et à la main. Un jeune capitaine accompagné de Louis et David, ravis de me revoir, m'entraîne vers le centre de soins. Mes obsessions refont surface. Sauront-ils me faire un pansement suffisamment discret pour le JT de 20 heures ? Enfin seule, épuisée, je m'allonge pour quelques heures sur le lit qui m'est attribué. Plus tard, sur ce même lit, avec Louis, nous faisons le montage du sujet qui sera envoyé par BIGAN à Paris. À 22 h 30, heure locale, avec un pansement réduit au strict minimum, j'assure mon direct. Je suis entourée, félicitée et soignée.

Dans cet environnement, je trouve l'énergie qui me permet de travailler, d'avancer. Avec Louis, nous parlons, partageons notre expérience avec des soldats basés à Tora. En retour, ils nous racontent leur « guerre », leur peur. Avec eux, la violence vécue se transforme en « histoire », elle s'éloigne. Elle s'inscrit dans le passé, mon passé. Elle ne fait plus partie du présent. Cette mise à distance n'aurait pas été possible avec mes proches. Lorsque j'arrive à Paris avec en poche un rendez-vous à l'hôpital Percy, mes ordonnances, mes radios et le compte-rendu opératoire, je n'ai plus d'objectif. Une deuxième phase commence. Mais avant d'aborder ma convalescence, retournons en Afghanistan.

■ Se préparer

Souvent, le grand public demande au correspondant de guerre ce qui le pousse à se rendre dans des contrées hostiles où sévissent des conflits meurtriers. Plus rarement, il lui demande comment il en revient. Il serait surpris d'apprendre que, souvent, le retour se passe bien. Les journalistes habitués aux situations dangereuses gèrent le risque par anticipation. Nous savons que nous allons devoir affronter la mort, la nôtre ou celle des autres. Nous n'ignorons pas le danger, nous le prenons en compte. La peur est chaque fois au rendez-vous. Avant. Pas pendant. Pas après. Pendant, c'est l'action. Après, c'est le soulagement. En nous préparant, nous maîtrisons notre peur. Nous ne sommes ni courageux ni téméraires ni inconscients, nous sommes juste raisonnables.

Lorsqu'en cette fin d'été 2011, je pars pour Kaboul, j'ai un mauvais pressentiment. Mais le temps manque. À Tagab, quelques heures avant d'être blessée, j'écris un message à mes proches. Je le laisse sur mon smartphone avec, à côté, une note demandant de l'envoyer à ma famille s'il m'arrivait quelque chose de fatal. Lors des missions les plus dangereuses, j'écris à ceux que j'aime, avant de partir. Ces lettres restent dans mon bureau, je les déchire à mon retour. Chaque fois, je m'excuse d'être morte, je leur demande pardon, je les adjure d'être forts et de continuer à vivre, à travailler... Moment difficile qui me met face à mes responsabilités et à mes choix. Cette préparation atténue l'effet de surprise causé par l'irruption de la violence. En envisageant ma disparition et ses conséquences, je me donne les moyens de maîtriser mes émotions.

Dès mon arrivée à la base de Tagab, je demande à rencontrer en « off » l'officier chargé du « rents » afin d'être informée sur la situation sécuritaire. J'essuie un refus. Je me félicite d'être

partie avec ma documentation personnelle. Avoir du *background*, connaître l'histoire, les enjeux, les protagonistes permet en effet de réduire les inconnues. Il est plus facile de rationaliser et de maîtriser la situation. Lorsque je pars sans connaissances approfondies, je ressens plus d'appréhension. Sur le terrain, les *briefings* de fond, qualifiés de « confidentiels, sensibles » et donnés aux journalistes par les militaires anglo-saxons sont très utiles. La veille de la mission dans la vallée d'Alasay, nous suivons le *briefing* opérationnel donné aux militaires afghans et français participant à l'opération.

11 septembre, minuit et demi. L'heure du départ en mission approche. Je retrouve Louis, mon monteur-cameraman, qui se prépare. Nous enfilons nos gilets pare-balles et nous nous assurons de n'avoir rien oublié. Nous avons chacun un militaire référent, membre de l'équipe qui assure la protection rapprochée du chef du groupement tactique interarmes (GTIA). Lorsque nous les retrouvons dans leur baraque, ils boivent un café brûlant avec le reste de leur groupe. Ils nous donnent des lunettes de vision nocturne pour avancer dans le noir. Nous écoutons leurs conseils. Pas facile de marcher avec cet appareil qui modifie les distances et teinte la nuit de vert. Faute d'entraînement, nous n'arriverons pas à nous en servir.

Depuis notre arrivée, nous avons appris à connaître ces hommes. Lors de nos précédentes sorties, ils ont chaque fois assuré notre sécurité. Au fil des jours, des liens se sont tissés. Nous faisons désormais partie du groupe. Cette appartenance me donnera de la force, une fois blessée. Elle amortira le choc. En tant que membre d'une communauté, j'ai des responsabilités vis-à-vis de ses autres membres. La fraternité prend le pas sur l'individualisme. Mais retournons sur la base de Tagab où une centaine d'hommes se prépare.

11 septembre, 2 heures du matin. C'est l'heure du départ. Les véhicules de l'avant blindés (VAB) s'ébranlent. Ils nous déposent un peu plus loin sur l'axe Vermont, une route construite par les Américains et sécurisée par les Français. Les groupes talibans sont nombreux dans la région. C'est une nuit de niveau 3. Pas l'idéal pour une mission en zone verte ! Les militaires préfèrent les nuits sans lune, totalement noire, de niveau 5.

Lorsque je sors de mon VAB, je ressemble à une aveugle à qui on aurait enlevé sa canne. Pliée en deux sous mon gilet pare-balles, je m'accroche à la lanière du sac à dos du soldat qui me précède. L'avancée dans les vergers est périlleuse. Il faut enjamber les canaux d'irrigation et passer par-dessus les innombrables murets

en terre. J'entends des chuchotements et le souffle des malinois chargés de détecter des explosifs. Il fait chaud, 40 °C. Au loin, des chiens aboient, d'autres leur répondent. Ils signalent notre progression. Lors des nombreux arrêts qui ponctuent l'infiltration, je plaisante avec Louis sur l'absence de discrétion. Je suis loin de me douter que nous sommes attendus par les talibans dans le village de Mobayan.

C'est l'heure du muezzin. La couleur violette de l'aube annonce la naissance d'une nouvelle journée. Avec ma petite caméra à vision nocturne, je commence à filmer lorsqu'éclatent les premières rafales d'AK47. Il est un peu plus de 4 h 30. L'adrénaline aiguise notre concentration. Les tirs sont tout près. Nous cadrions les armes, les casques, les regards, les mains, les yeux. Avec nos deux caméras, nous enregistrons tout, les voix qui crient des ordres, les radios qui transmettent des positions.

Dans l'encadrement d'une fenêtre, un vieil homme et un enfant observent les soldats qui viennent de défoncer le portail de leur maison. Ils les voient fouiller les pièces l'une après l'autre. L'homme a de grands yeux bleus ombrés de rides, de grands yeux graves. Le bruit des armes semble ne pas devoir cesser. Avec un traducteur afghan, je m'approche et lui demande ce qu'il pense des hommes qui viennent de faire irruption chez lui. Il me demande de leur dire qu'il n'est pas le diable ! J'enregistre, poursuis la conversation... Les premiers bilans tombent : trois blessés ; puis un autre ; un mort... Les tirs continuent. Missiles, canons, hélicoptères de combat, forces spéciales américaines, françaises, renforts... Nous passons d'un *compound* à l'autre. Les militaires se « désengagent » : les talibans sont trop nombreux. Avec Louis, nous restons calmes, filmons, posons des questions. Nous sommes concentrés sur notre travail. L'action prime. Pour un journaliste, agir, c'est rapporter ce qu'il voit par tous les moyens qui sont à sa disposition. C'est ce que nous faisons. Faire son métier protège de l'horreur et sert de loupe, d'écran protecteur. La peur n'a pas sa place.

Nous nous réfugions à l'intérieur d'une pièce. Et soudain : lumière aveuglante, fumée, vitres qui explosent et tout de suite des voix qui furent : « X est blessé ! Et le chef, comment va le chef ? Patricia est touchée ! Premiers soins, pansements. » Le calme revient... Je n'ai pas peur, je reprends lentement mes esprits. Incapable de parler, je lève le pouce. Tout va bien. Je ne suis pas morte. J'ai eu de la chance. En plein combat, les Américains évacuent par hélicoptère un blessé grave et le militaire tué par les talibans, les autres blessés sont brancardés. Trois heures plus tard, nous rejoignons l'axe Vermont.

F Convalescence à Paris

Ma convalescence à Paris ne se passera pas très bien. La brève analyse qui suit permet de comprendre pourquoi.

Le jour de mon retour, j'ai rendez-vous à l'hôpital Percy. Dans le hall, je croise deux militaires blessés le 7 septembre. Contente de les voir, j'engage la conversation. Le médecin regarde mes blessures. Nouveaux soins. Il me donne un arrêt maladie. Je ne veux pas plus d'un mois ! Je rentre chez moi. Une infirmière vient chaque jour faire mes pansements. La rédaction de TFI se tient au courant par SMS ou e-mails. Au fil des jours, la douleur monte dans mon pouce jusqu'à devenir insupportable. Je ne peux plus dormir.

Durant cette période, je fais un rêve, lié aux combats de Mabayan. Une violente déflagration me réveille en sursaut alors que je suis assoupi. Je décide de m'observer. La roquette, en explosant, à laisser une trace dans ma mémoire, celle de la lueur jaune de l'explosion. Je connais la perfidie du *post-traumatic stress disorder* (PTSD). Mais, il n'y aura pas d'autre rêve. En revanche, la situation se dégrade à l'intérieur de mon pouce. Je prends rendez-vous en orthopédie. Diagnostic : un nerf coupé et un éclat, logé dans l'articulation, qui entame le cartilage. Il va falloir réopérer. En attendant, je porte une attelle. Le médecin augmente les médicaments. Mon état physique ne s'améliore pas, au contraire. Je fais une violente allergie aux médicaments. Changement de produits. La douleur devient supportable, je peux dormir. Les jours passent, mais je sais que je dois reprendre le travail au plus vite. Être confinée dans mon environnement familial rend en effet ma douleur plus difficile à supporter. Mes proches ne peuvent pas comprendre ce que je vis. Et je n'ai envie ni de les inquiéter ni de les frustrer. Ce manque de communication augmente ma vulnérabilité. Enfin, l'absence de contact avec mon environnement professionnel entraîne un repli sur ma douleur de convalescente. L'opération du pouce a lieu fin novembre 2011 ; celle réparatrice du visage en septembre 2012. Je reprends le travail la dernière semaine du mois d'octobre 2011. En décembre 2011, je suis à Bagdad. ■

FRANCIS CHANSON

PRIORITÉ À LA MISSION ?

Le chef militaire engagé dans un conflit n'a pas toujours rangé les chocs psychotraumatiques dans la catégorie des blessures de guerre, mais il les a toujours considérés, *a minima*, comme des pertes pouvant gravement affecter son potentiel de combat. En règle générale, il privilégie par nature une vision plus opérationnelle que clinique des syndromes qui peuvent, en quelques instants, réduire à néant la combativité de son unité. Ses préoccupations immédiates portent évidemment sur le succès de son action, sans pour autant négliger la gestion des blessés physiques comme psychologiques, car la cohésion de la troupe en dépend. Le commandant sait en effet que la confiance que lui accordent ses hommes se mesure aussi à l'aune des efforts qu'il déploiera pour gagner la bataille avec le moins de pertes possible, à court comme à long terme. Au cœur de l'action, la somme des contraintes opérationnelles pèse plus lourd que les considérations médicales et le traitement immédiat des « choqués » doit par conséquent s'en accommoder.

Ce témoignage s'appuie sur deux participations à des conflits distants de quatorze ans au cours desquels l'armée de terre a perdu un nombre d'hommes sensiblement équivalent, la Bosnie en 1995 et l'Afghanistan en 2009. Il permet de mesurer les progrès accomplis dans la gestion des blessures invisibles ; il permet aussi de vérifier que le contexte opérationnel reste la contrainte sans laquelle tout protocole de soins des *post-traumatic stress disorders* (PTSD) resterait chimérique. Il prétend montrer que la préservation de la force du groupe est le facteur déterminant dans la prévention et la gestion des chocs psychotraumatiques. Il constate également une étroite corrélation entre l'investissement du commandement et le nombre de cas ayant déclenché, à ce jour, un syndrome post-traumatique. Il s'interroge enfin sur la légitimité de l'action telle qu'elle est vécue par les soldats. Seul le traitement des chocs pendant la durée de la mission est envisagé ici, à l'exclusion de l'accompagnement sur le long terme.

Parcours du combattant

Action

La réalité des combats est, d'abord et avant tout, celle du terrain, des distances, du climat, de la planimétrie ; elle est ensuite attente de l'ennemi et solitude de chacun dans la mêlée ; elle est enfin rencontre



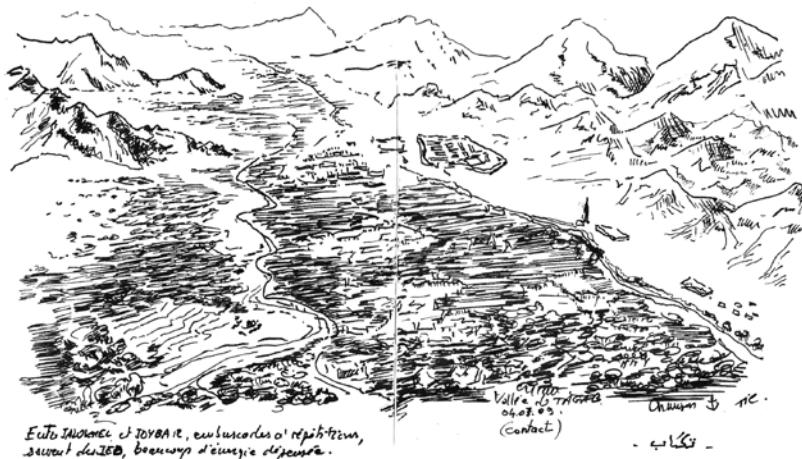
indicable avec la mort et impuissance révoltante à guérir le mal fait. En Afghanistan, une « méthode » empirique a été utilisée pour aider les acteurs des combats dès leur retour à la base. Les missions s'étant soldées par des morts ou des blessés n'étaient pas, contrairement aux idées reçues, nécessairement les plus « difficiles » d'un point de vue strictement tactique, mais elles étaient *de facto* les plus « éprouvantes » d'un point de vue humain. Cette méthode prenait, pour tout combattant récemment rentré du « front », la forme d'un parcours en six étapes.

Première étape : récupération physique et émotionnelle dès le retour de mission, puis débriefing de commandement pour reconstituer les faits, établir une chronologie, rétablir la vérité sur le rôle et la place de chacun, et comprendre les relations de cause à effet. L'encadrement de contact agit alors avec un maximum de tact, de souplesse et de compassion, la priorité étant de parvenir à déculpabiliser les acteurs de tout grade, quel qu'ait été leur rôle dans l'action. Cette étape d'analyse à chaud est en outre essentielle pour pouvoir rédiger un rapport de commandement, souvent exigé de Paris dans les plus brefs délais.

Deuxième étape : consultation médicale dans les heures qui suivent afin d'obtenir un premier diagnostic sur l'état psychologique et déclencher, si nécessaire, l'action de la cellule de prise en charge psychologique qui peut parfois mettre plusieurs jours à arriver. Accompagnement et coordination par « l'officier environnement humain » pour décharger le chef de corps, de nouveau absorbé par le

rythme des opérations, surveiller le personnel le plus fragile et établir le contact officiel avec les familles.

Troisième étape : débriefing psychologique, individuel et en groupe, dans les jours qui suivent. Ces séances d'observation sont conduites par une cellule spécialisée comprenant un psychologue et un psychiatre. Pour les cas les plus graves, cette observation peut déboucher sur une évacuation médicale et un rapatriement en France. Lors du mandat du 3^e RIMA, un seul marsouin, camarade du premier mort, a fait l'objet d'un retour, qui se justifiait en outre par des antécédents lourds (attitude mortifère et racisme). Tous les autres ont repris les activités opérationnelles, à divers degrés, mais toujours au sein de leur unité de départ.



Quatrième étape : activités pour consolider la cohésion du groupe. Rappel du commandement sur la discipline et les devoirs du combattant, et remise en perspective du cadre dans lequel se déroule l'opération en cours.

Cinquième étape : reprise progressive des activités opérationnelles sur décision du commandement. Cette phase vise à reconstituer, autant que possible, le groupe initial et à régénérer sa force collective créatrice d'un capital confiance suffisant à la reprise des opérations. Elle est plus ou moins longue en fonction des individus. Il faut parfois inciter fortement certains à reprendre le chemin des combats.

Sixième étape : inscription au registre des constatations pour exposition à des situations traumatisantes de l'ensemble des participants aux opérations. Cette démarche est essentielle pour assurer un suivi administratif, préserver les droits de reconnaissance individuelle et garantir la traçabilité de l'événement en cas de déclenchement tardif des troubles.

■ Préparation et prévention

Le parcours qui vient d'être décrit est d'autant plus « naturel », d'autant plus aisé à mettre en œuvre, que les actions de préparation avant le départ et de prévention sur le théâtre auront été bien faites. La préparation opérationnelle vise à obtenir un niveau de résilience initial le plus important possible. Elle consiste donc, outre la préparation sur les techniques du combat, à fortifier la cohésion et à développer la cohérence des unités pour instaurer la confiance. Confiance des hommes en leurs chefs, confiance des hommes entre eux, confiance des chefs en leurs subordonnés. Évoquer de façon explicite la mort est essentiel ; au-delà des boutades de caserne, qui ont aussi leur fonction dans la préparation psychologique, chacun des cadres doit être prêt à assumer la mort de ses subordonnés en les regardant dans les yeux ; ce ne peut être fait qu'en donnant du sens à l'action qui va être conduite. La préparation suppose enfin une forte implication de l'environnement – les familles, les psychologues, les assureurs.... Par sa durée et les épreuves que chacun des futurs projetés doit traverser, elle constitue aussi une véritable sélection. Le courage ne se décrète pas ; la mort ne s'apprivoise pas. Il ne faut pas laisser partir en opération de guerre celui qui n'y a pas été préparé. C'est fondamental.

La prévention sur le théâtre d'opérations est continue. L'acceptation par les unités de combat de la présence, à leur côté, d'équipes de psychiatres et de psychologues n'a cessé de se faire plus unanime à mesure



'hacienda' de nostre amie, la seul membre de sa famille peuvent habiter sa maison.

- لند كاهيل -



que la mission se déroulait. Les situations de fragilité psychologique sont bien admises par la communauté dans la mesure où chacun se sent plus vulnérable, notamment à mesure que les pertes augmentent. Le travail de détection réalisé par les psychologues en est facilité, ce qui permet des diagnostics précoce. En dépit d'une baisse de combativité du groupe lorsque l'un des membres se montre fragile, la « mise au vert » donne de bons résultats et préserve l'avenir à plus long terme. La prévention reste cependant parfois difficile compte tenu des impératifs opérationnels qui nécessitent de disposer d'une masse critique d'effectifs pour conduire les opérations dans un rapport de force le plus favorable possible ; elle est également délicate car la menace est incessante ; nul besoin de participer à des actions offensives ou de sortir des postes pour avoir le sentiment permanent d'être en danger. Les fréquents tirs de roquettes et d'obus de mortiers sur la base de Tagab peuvent en témoigner.

¶ Une méthode empirique efficace

Au bilan, la gestion locale des soldats choqués semble, initialement, avoir donné de bons résultats et permis la conservation du potentiel de combat grâce, notamment, au maintien de la cohésion. En effet, le groupe de combat s'apparente à une famille, au sens figuré et parfois même au sens propre du terme, quand des liens sociaux très puissants unissent les membres : même promotion d'école de sous-officiers, mêmes « classes », certains étant même voisins, ou mutuellement



parrains de leurs enfants. Pour la plupart des soldats, cette proximité humaine donne plus de sens à l'engagement que la légitimité de l'opération. On se bat d'abord pour son camarade, pour son groupe, sa section, son régiment. Après ? Après, c'est souvent autre chose ; plus lointain, moins simple à définir parce que moins physique.

La force du collectif s'applique aussi bien aux blessures visibles qu'invisibles. Les blessures psychologiques présentent de surcroît un risque de contagion plus important. Le fait de maintenir au milieu de ses camarades un soldat choqué constitue un risque pour le groupe qui s'en trouve fragilisé ; c'est également un risque pour le blessé parce qu'il intérieurise son traumatisme de peur de décevoir, de passer pour un lâche, voire pour un « cas social ». Certes, le maintien sur le théâtre présente un risque, mais il est sans doute à relativiser car les conséquences d'un renvoi en France peuvent d'emblée se révéler dramatiques : désorganisation définitive du groupe de combat ; déracinement du blessé qui se retrouve « catapulté » en quelques heures dans un univers – sa famille par exemple – qui ne peut pas comprendre et ne peut pas l'aider. Au traumatisme de guerre s'ajoutera alors pour le blessé le sentiment de l'échec personnel, parce qu'il aura l'impression d'abandonner trop facilement son groupe et donc de déchoir aux yeux de ses frères d'armes. Après une courte période d'abattement initial et le désir clairement exprimé de rentrer chez eux, les soldats choqués, même conscients de leur fragilité, souhaitent rester et redoublent

parfois de zèle pour prouver qu'ils méritent de tenir leur rang. Les premiers mots des blessés physiques, qui se sont réveillés à Percy avec un black-out psychique total depuis le moment de leur blessure au combat, ont été pour leurs camarades : comment vont-ils ? Que font-ils ? Que vont-ils penser de moi ?

La force du collectif, qui est l'élément déterminant du moral du combattant, est très fragile. Elle se construit au fil des épreuves partagées à l'entraînement, dans la vie quotidienne ; elle ne se décrète pas dans l'instant et ne peut s'imposer de l'extérieur. Elle montre l'importance du facteur social dans le commandement, mais aussi dans la résilience d'une unité militaire. Le prix à payer pour la conservation de la cohésion et du moral d'une troupe peut paraître élevé s'il se compte en dommages individuels. Pourtant, l'expérience afghane pourrait sans doute prouver, même s'il est trop tôt pour l'affirmer, que conduire jusqu'au bout un engagement profond (intérieurisation de la longue préparation à la mission) participe aussi de la prévention et de la protection aux blessures psychiques. Au retour, aucun soldat ne s'est plaint d'avoir été maintenu contre sa volonté.

Il est difficile de tirer des conclusions sur le débriefing psychologique effectué « à chaud », sur le terrain, dès le retour de mission : est-il fait trop tôt ? Les techniques sont-elles appropriées ? Est-il, en lui-même, traumatisant ? Au-delà de toute polémique, en tant que chef militaire ayant été confronté à ces situations de détresse dans un contexte où il fallait continuer le combat, je reste persuadé que le débriefing de commandement, certes parfois brutal et immédiat, est indispensable ; au mieux il a un rôle de prévention des PTSD, au pire il retarde le déclenchement du syndrome. Quant au risque pour lui-même ou pour ses camarades que représente un blessé psychologique, on peut assurer que la surveillance reste plus efficace au sein de l'unité dans la poursuite de la mission que lorsqu'il est livré à lui-même ou rendu à sa famille, quand celle-ci existe en dehors du groupe de combat...

Priorité à la mission ?

Jusqu'où faut-il alors pousser la nécessité opérationnelle ? La préservation des blessés psychiques est-elle, sur le terrain, un impératif du même ordre que celle des blessés physiques ? Ne pas y consentir, n'est-ce pas faire un dangereux pari sur l'avenir et accepter, à terme, une aggravation de leur état ? Au contraire, la préservation de l'effectif immédiatement disponible n'est-il pas aussi important pour le chef militaire que ne pas avoir le sentiment d'abandonner ses camarades peut l'être pour le blessé pétri des valeurs inscrites dans le Code du

soldat ? Il n'y a pas en la matière de réponse toute faite ; une seule certitude demeure peut-être : l'expérience des cadres et la présence de psychologues sont des facteurs déterminants pour atténuer le choc initial, quelle que soit la décision de commandement prise ensuite. Autre question ouverte qui ne peut admettre de réponse péremptoire : le cadre opérationnel est-il une contrainte ou un avantage en comparaison avec ce que nos camarades policiers ou pompiers peuvent connaître sur le territoire national ? Là encore, tout est affaire de point de vue. Il s'agit d'une contrainte lorsque l'on considère le caractère impérieux de la mission qui empêche un traitement psychologique orthodoxe. On ne peut, par exemple, « arrêter » les opérations en cours comme on stoppe la circulation en cas d'accident de la route. Il s'agit en revanche d'un avantage si l'on considère que le surpassement individuel poussé à un haut degré participe de la thérapie en jouant comme un facteur d'atténuation des conséquences du choc.

La communauté de destin et le sens du devoir constituent des facteurs de résilience dans la violence du combat, mais dans quelle mesure pourraient-ils réduire la vulnérabilité aux PTSD ? L'entretien de la combativité, du *fighting spirit*, représente en effet un enjeu bien plus difficile que de cultiver la résilience. Résister et faire son devoir ne suffit pas au combat. L'engagement au feu suppose que chacun se persuade de partir gagnant ; il faut donc y mettre toute son énergie, mobiliser tous ses sens et se « reconstruire mentalement » à chaque départ en mission. Cet effort, à renouveler sans cesse, n'est réalisable, pour la plupart des individus, que pris dans une dynamique de groupe animée par un chef qui croit sincèrement au succès. Dans ce contexte où toutes les sources de motivation possibles sont à mobiliser avant d'entrer dans l'arène, la perception de la légitimité de l'action peut-elle avoir un rôle préventif ?

La notion de bien et de mal ne semble pas directement liée à l'intensité d'un traumatisme subi sur un champ de bataille. Néanmoins, dans la souffrance exprimée par les combattants au cours des jours qui suivent une vision atroce ou la perte d'un camarade, il ressort toujours la nécessité de justifier la mort ou l'horreur ressentie par un but noble ou généreux, au moins juste. « Non, il n'est pas mort pour rien. C'est simplement impossible. » Le ressentiment est très vif dès que l'utilité de la mission n'a pas été ou a été mal comprise, car tout est affaire de sens lorsqu'on atteint l'indicible. Pendant le combat, le caractère sacré de la mission repose sur la confiance dans le chef ; après le combat, la mission se justifie *a posteriori* car elle permet d'atteindre un objectif, intermédiaire ou final, qui explique le risque et mérite le sacrifice.

Mais, en cas de choc psychologique, cette question, déjà sensible, prend une acuité particulière. Plus encore pour les blessures invisibles que pour les blessures physiques, le commandement a la responsabilité

de tisser les fils de l'histoire collective dans laquelle va venir s'inscrire chacun des récits individuels. En élaborant cette cartographie du sensible, le chef définit un nord à partir duquel tous pourront s'orienter pour donner du sens à leur engagement et trouver des raisons justifiant la blessure, à leurs yeux comme aux yeux des autres. Chacun doit pouvoir se reconnaître dans l'histoire commune : celle-ci doit par conséquent être simple pour être facilement compréhensible, paraître aller de soi pour s'intégrer logiquement dans l'économie générale du combat, et avoir une valeur explicative permettant d'envisager positivement la suite des événements.

Persuader les combattants qu'ils sont toujours engagés dans un combat des « bons » contre les « méchants » n'est pas dans nos habitudes, et il n'est pas certain à voir l'exemple américain que cela soit une prévention efficace contre les blessures psychiques. Il faut donc peut-être se résigner à admettre que, dans certains cas, ces syndromes ne peuvent être aussi bien soignés que les blessures physiques. ■



ferme fortifiée (compound)
à l'entrée d'ACASSY, plus
haut une tombe macouré.

FRANCK DE MONTLEAU ET ÉRIC LAPEYRE

APRÈS LA BLESSURE. LES ACTEURS ET LES OUTILS DE LA RÉINSERTION

« Un ancien combattant n'a pas perdu un membre à la guerre, il l'a donné à la nation. »

Sacha Guitry

« Les armées et la guerre n'auront qu'un temps car, malgré les paroles d'un sophiste, il n'est point vrai que, même contre l'étranger, la guerre soit "divine" ; il n'est point vrai que la terre soit "avide de sang". La guerre est maudite de Dieu et des hommes qui la font. » Dans cet extrait de *Servitude et Grandeur militaires*, Alfred de Vigny récuse la guerre comme fatalité, sans l'affranchir de sa charge d'horreur. La malédiction qui s'y attache se mesure d'abord en destructions et en pertes humaines sur les champs de bataille. Mais cette malédiction se prolonge bien après le retour de ceux de ses acteurs qui ont survécu. Porteurs de blessures physiques ou psychiques, souvent les deux associées, ils ne peuvent pour la plupart poursuivre la mission et la nécessité de continuer les soins initiés sur le terrain justifie leur retour par rapatriement sanitaire. Parfois aussi, des combattants qui reviennent apparemment indemnes de toute blessure vont présenter de façon différée, à distance du retour d'opération, des manifestations de détresse psychique en lien avec les événements violents dont ils ont été les acteurs ou qu'ils ont subis.

Pour tous les soldats blessés, la question de l'après-blessure se pose, souvent chargée d'appréhension et d'ambivalence car, intuitivement ou par expérience, chacun d'eux en mesure la complexité. Le retour d'un soldat blessé ne doit donc pas s'entendre comme le simple basculement d'un environnement à un autre, mais comme un processus de durée variable qui implique sa famille comme son institution d'appartenance, et qui associe en parts variables également la réparation du corps et/ou de l'esprit, l'intégration par le sujet des processus de transformation induits par la blessure ainsi que la réappropriation d'une place dans les champs familial, social et professionnel.

Le soldat blessé en opération

Au cours de l'été 2008, à la suite des combats dans la vallée d'Uzbeen, l'opinion publique française découvre avec stupéfaction ce qu'elle avait

voulu oublier : la part humaine des acteurs de la guerre, c'est-à-dire leur vulnérabilité. Le monde contemporain n'accepte plus guère le risque et peine à saisir les motivations de ces soldats qui, dans leur engagement, acceptent d'exposer leur intégrité physique et psychique pour servir les intérêts de leur pays. En matière de blessés de guerre, la participation des forces armées françaises au conflit afghan n'a pourtant rien révélé de nouveau, si ce n'est qu'elle a permis de braquer le projecteur sur ceux des combattants qui y ont laissé quelque chose d'essentiel d'eux-mêmes, une part physique ou psychique, ou souvent les deux.

Pour le soldat blessé physiquement, les traces des plaies ou de l'intervention chirurgicale sont inscrites sur le corps. Elles témoignent souvent, dans la réalité comme dans l'imaginaire, de l'exposition au sacrifice consentie par le soldat, voire de son héroïsme. Dans les représentations collectives, les blessures physiques constituent aujourd'hui encore le paradigme de la blessure de guerre. À l'inverse, les blessures psychiques, qui témoignent dans leurs effets de la confrontation du combattant à la mort dans sa dimension réelle, ont longtemps généré dans l'institution militaire des attitudes ambivalentes sinon hostiles. Durablement connotées du côté de la faiblesse, de la lâcheté et de la défaillance de ceux qui en étaient atteints, leur seule présence a pu représenter une menace pour la cohésion de l'institution, donc pour son intégrité. Aujourd'hui, au sein de la collectivité des militaires, l'évolution des mentalités est considérable, avec une plus grande reconnaissance de ces troubles dans leurs diverses acceptations : repérage affiné (les reconnaître) et réparation plus juste (témoigner d'une reconnaissance). C'est ainsi que la représentation nationale, avec le décret du 10 janvier 1992, a accordé aux troubles psycho-traumatiques le statut de blessure à part entière, avec toutes les avancées que cela comporte en matière de réparation.

L'hôpital comme espace de soins

De retour en France, le blessé en opérations est accueilli dans un hôpital d'instruction des armées (HIA) pour une durée variable selon les tableaux médicaux, allant de quelques jours à plusieurs mois. Cette phase correspond à un temps de prise en charge dans l'aigu et l'urgence qui se fait pour le plus grand nombre dans les services de réanimation, de chirurgie et de psychiatrie. Pour certains, ce seront des gestes de sauvegarde face à la mise en jeu du pronostic vital. Durant cette période, l'importance du retentissement psychique et fonctionnel est d'emblée prise en compte.

Parallèlement à ce temps très médicalisé débute sans attendre la prise en charge médicosociale, avec un accueil et un accompagnement des familles dans un but d'information, de facilitation logistique, d'aide dans les démarches administratives et de soutien moral. À ces fins s'associent trois intervenants : les cellules d'aide aux blessés, l'assistante sociale référente du service d'accueil en lien avec celle de l'unité et la chefferie de l'hôpital.

Si les soins dispensés relèvent pour tous les usagers de la même implication des équipes médicales, une attention toute particulière est accordée à l'accueil des blessés en opération. Revenant d'une zone de haute insécurité, coupés des liens et de la chaleur communautaire de leur groupe d'appartenance, souvent culpabilisés d'avoir laissé leurs camarades en situation exposée, ils se montrent très sensibles aux attentions et aux mesures qui témoignent que, même diminués dans leur potentiel physique et/ou psychique, leurs spécificités de militaires et de combattants sont bien prises en considération. À l'hôpital Percy, un espace leur est consacré au sein du service d'accueil et d'urgence où ils sont accueillis après le voyage aérien. Ils peuvent s'y retrouver, s'y restaurer et garder auprès d'eux leurs effets personnels. Des mesures immédiates ouvrant la possibilité de communiquer avec les proches aident à sortir de l'isolement. Au service de médecine physique et de réadaptation, une salle de repos et de loisirs chaleureuse et agréable leur est réservée. Mais le plus important tient dans l'attitude des soignants à leur endroit : l'attention, le tact et la considération doivent témoigner du respect porté au soldat blessé. Cela implique, il est vrai, une forte impulsion de la part de la chefferie et une véritable culture d'établissement dont les valeurs maîtresses tiennent à l'accueil, à l'interdisciplinarité et à la compétence.

Pour certains, le séjour s'inscrit dans une durée plus longue, pouvant dépasser un an. C'est le pronostic fonctionnel au sens large, tant physique que psychique, qui est en jeu. Pour le patient et sa famille, c'est un temps contrasté où se mêlent l'espoir d'une récupération *ad integrum*, et l'appréhension face à la perspective du handicap et aux incertitudes du devenir. Pour beaucoup, cette étape se déroule dans le service de médecine physique et de réadaptation. Elle s'élabore autour d'un projet de rééducation visant à l'autonomisation du patient dans les actes de la vie quotidienne puis, une fois ces objectifs atteints, elle se poursuit dans un projet de réadaptation et de réinsertion sociale et professionnelle. Le patient est pris en charge dans sa globalité à travers une action pluridisciplinaire. Le cas échéant, des gestes chirurgicaux itératifs sont discutés et réalisés, et un suivi psychiatrique est assuré en concertation avec l'équipe qui conduit les soins. Durant cette période et dès que possible, des permissions thérapeutiques s'inscrivant dans

le projet de soins vont progressivement permettre une évaluation de la qualité de la remise en situation sociale dite « écologique » : retour dans la famille, immersion dans le tissu social d'appartenance et souvent reprise de contact avec l'unité.

Dans certains cas, une reprise de l'activité professionnelle, assortie éventuellement de restrictions d'aptitude, peut être prononcée. En revanche, au-delà du délai des cent quatre-vingts jours de congé maladie cumulables sur les douze derniers mois, la mise en position de non-activité est obligatoire (congé de longue maladie pour les affections somatiques ou congé de longue durée pour maladie pour les affections psychiatriques). Ce temps où le sujet est sorti de la position d'activité est nécessaire à la poursuite des soins et au rétablissement du patient dans des conditions financières acceptables. Pourtant, ce basculement est parfois vécu douloureusement comme une mise à l'écart de l'institution tant au plan symbolique (sortie du régiment d'origine et affectation administrative dans un régiment dit de débarquement ; entrée dans la position de « non-activité ») que matériel (maintien du salaire à taux plein, mais perte des primes particulières les rattachant à leurs spécificités).

L'hôpital comme espace de transition

Dans ce temps hospitalier hautement technicisé, d'autres aspects d'ordres psychologiques et humains interviennent et tiennent une place considérable dans le rétablissement des soldats blessés. Atteints dans leur chair et dans leur âme, touchés dans leurs capacités fonctionnelles et parfois relationnelles, ils vont de fait utiliser l'hôpital comme un espace transitionnel, un sas de réexpérimentation de leur nouvel être et du monde, une utilisation facilitée par un environnement médical soutenant, encourageant et chaleureux, mais aussi suffisamment prévenu des risques liés aux effets du traumatisme psychique ou aux réactions face au handicap physique : refuge dans des attitudes régressives, tentation du repli, agressivité dirigée vers les autres ou contre soi. Il s'agit donc de permettre aux blessés de trouver une place active, dès lors qu'ils en ont les ressources, dans leur parcours de soins et de vie.

Lorsque, traversant le hall vaste et lumineux de l'hôpital Percy, nous croisons ces groupes de soldats blessés, certains amputés d'un ou de plusieurs membres, en fauteuil, sur pieds ou prothèses, une formidable leçon de vie nous est transmise par ceux-là mêmes que nous soignons : pudeur, entraide et esprit de solidarité, courage, attention aux autres et souvent humour. Notre soutien, discret, se manifeste aussi dans ces

moments informels : un salut, des mains serrées, un regard, quelques paroles échangées. Nous connaissons, pour être quotidiennement à leurs côtés dans nos disciplines respectives, les problématiques multiples, médicales, psychologiques, sociales et parfois administratives auxquelles ils sont confrontés. Ils méritent pour tout cela aussi notre admiration, renforçant ainsi notre motivation à l'aide que nous nous efforçons de leur apporter. Le rôle du service de santé des armées en tant qu'acteur institutionnel s'inscrit là aussi pour, comme l'a écrit Georges Clemenceau en 1919, « témoigner de la générosité et de la reconnaissance de la nation ».

Passés les temps les plus précoce du soin, l'hôpital militaire devient un espace d'expérimentation où le soi transformé est pour la première fois mis à l'épreuve du monde et du rapport à l'autre. Pour cela, le militaire blessé devra se « réapprendre », se familiariser avec un corps dont l'aspect ou certaines fonctions ont été altérés par la blessure. Il devra aussi explorer, soutenu par un accompagnement médical et psychologique, une identité perçue comme profondément remaniée par l'effraction psychique, avec le ressenti d'un bouleversement fondamental de son être et, bien souvent, des altérations de son fonctionnement relationnel et social. C'est un véritable nouveau « parcours du combattant ».

Contrairement au milieu extérieur, l'hôpital est un lieu où la confrontation aux aspects les plus visibles des atteintes corporelles fait l'objet d'une acceptation comme une donnée de la réalité ambiante, sans que celle-ci ne soit pour autant banalisée. Avec spontanéité, nos patients civils, lorsqu'ils rencontrent ces blessés, nous racontent souvent l'émotion qu'ils ressentent ainsi que leurs réactions de surprise et d'estime pour la pulsion de vie qui émane de ces militaires, souvent jeunes. Croiser le regard des équipes soignantes et des autres usagers de l'hôpital, recevoir les camarades et les supérieurs hiérarchiques, se sentir reconnu et valorisé lors des visites des plus hautes autorités militaires ou politiques, inviter un proche à la cafétéria, réapprendre les choses ordinaires et pourtant essentielles de la vie, autant de faits qui participent à retrouver une sécurité intérieure. Ils aident aussi à se projeter dans le temps, malgré les incertitudes qui peuvent encore peser, notamment celles relatives au devenir professionnel.

Mais la prise en charge ne s'arrête pas à la sortie de l'hôpital. Les soins vont se poursuivre sur un mode ambulatoire. Le blessé convalescent réintègre son domicile et retrouve une vie sociale et familiale. Si, pour certains, le retour dans leur unité a pu être envisagé, d'autres restent en situation de non-activité et nécessitent un suivi plus régulier. Se pose alors la question de leur aptitude à reprendre un jour le service actif. Lorsque cela ne se révèle pas possible, il faut envisager

une réinsertion en milieu professionnel civil. Dans un nombre limité de cas, qui concernent les patients aux handicaps les plus lourds, le recours à une institutionnalisation dans des structures de long séjour peut s'imposer (service des pensionnaires de l'Institut national des Invalides, maisons d'accueil spécialisées).

Cette période qui suit le séjour à l'hôpital se traduit par un éloignement du temps émotionnel qui avait fait suite à l'événement ayant occasionné la blessure et qui avait vu se rassembler dans une certaine unanimité les différents acteurs. Elle peut s'accompagner de sentiments de désillusion, de découragement et de lassitude, voire d'un vécu d'« abandon » par l'institution, alors même que de nombreux problèmes liés au handicap ou au projet de vie restent en suspens. Nous nous sommes aperçus de la très grande difficulté que nos patients éprouvent à progresser face à la multitude de problèmes, qu'ils soient d'ordre médical, administratif, financier, social, juridique ou tenant à la réparation. Les multiples acteurs travaillant dans chacun de ces domaines n'ont pas, ou peu, l'habitude de se concerter. Les clivages entre les administrations génèrent des délais anormalement longs de traitement des dossiers, une insuffisance de coordination, une méconnaissance des finalités et des actions des autres intervenants suscitant le découragement et l'amertume des blessés et de leurs familles.

Une double exigence nous est alors à l'évidence apparue. Nous ne pouvions faire avancer significativement les projets de réadaptation et de réinsertion de nos patients qu'en élargissant notre intérêt et notre périmètre d'action au-delà du seul champ médical. Nous avions besoin pour cela de nous allier au commandement dans une collaboration étroite et confiante.

L'hôpital promoteur de la réinsertion : l'invention de la C2RBO

La cellule de réadaptation et de réinsertion du blessé en opération (C2RBO) est issue de ce constat. Il apparaissait en effet nécessaire d'identifier les obstacles auxquels se heurtent les blessés physiques et/ou psychiques rentrant d'opération extérieure et d'apporter une aide personnalisée à leur projet de réadaptation et de réinsertion en faisant se rencontrer dans un même lieu les différents acteurs médicaux, militaires, sociaux et administratifs.

Cette cellule, organisme de l'hôpital Percy placé sous l'autorité de son médecin-chef, est née de l'enthousiasme et de la volonté conjugués de trois acteurs particulièrement concernés par l'accompagnement au long cours des militaires blessés : le chef du service de psychiatrie de l'hôpital Percy, celui du service de médecine physique

et de réadaptation ainsi que le colonel Thierry Maloux, chef de la cellule d'aide aux blessés de l'armée de terre (CABAT). Elle est composée d'un noyau permanent associant le médecin-chef, le chef du service de médecine physique et de réadaptation, celui du service de psychiatrie et celui de la CABAT. Selon les circonstances, peuvent s'y ajouter le militaire blessé, sa famille ou la personne de confiance, les cellules d'aide aux blessés des autres armées, certains praticiens de l'établissement soit en tant que médecin traitant du patient, soit du fait de leur expertise sur l'une des questions posées, les cadres de santé, psychologues cliniciens et représentants des cultes de l'établissement, le médecin de l'unité d'appartenance, le chef du bureau « offre de soins » de la direction centrale du service de santé des armées (DCSSA) ainsi que les représentants de diverses institutions ou organismes (Office national des anciens combattants et victimes de guerre, Institution nationale des Invalides, centre sportif de l'Institution nationale des Invalides, mission handicap du ministère de la Défense). Ses objectifs sont nombreux et volontairement ambitieux :

- être un lieu de réflexion et une force de proposition à la fois pour le commandement et pour la direction du service de santé des armées ;
- être un véritable « outil thérapeutique » au profit de la réinsertion de ces blessés à travers un projet personnel et personnalisé (le blessé est et doit rester au centre du dispositif) ;
- articuler les actions du corps médical, du commandement et des acteurs sociaux en instituant et formalisant leur coordination dès les premiers temps de la prise en charge ;
- permettre un gain de temps pour le militaire blessé en raccourcissant et en simplifiant certains des processus en œuvre, administratifs notamment ;
- identifier d'éventuels points de blocage dans le parcours médical et social et mettre en œuvre des améliorations ou des solutions ;
- maintenir une attention sur les processus de réparation, leur mise en œuvre, leur suivi ;
- formaliser les acquis d'expérience de la C2RBO par des publications et des travaux recherche.

La C2RBO, qui se réunit avec une périodicité d'un à deux mois, fonctionne selon les principes de l'échange interdisciplinaire et de la concertation. Son cadre déontologique est strict : sous la responsabilité du chef de service concerné ou de son représentant, les informations médicales limitées au minimum nécessaire à la compréhension de la problématique de prise en charge peuvent être évoquées mais non reprises dans l'élaboration du compte rendu de réunion. Chaque acteur y est tenu au strict respect des règles de confidentialité.

Plus d'un an après sa création, la C2RBO est sortie de sa phase d'expérimentation tant les résultats apparaissent probants. Outre les progrès concernant les problématiques individuelles propres aux blessés dont elle s'était saisie, l'éclairage que ses travaux ont pu jeter sur différents points a contribué à des avancées importantes dans différents domaines. Citons pour exemples la contribution essentielle apportée au financement des prothèses de nouvelles générations qui ne bénéficient d'aucun remboursement par les organismes sociaux et pour lesquelles, dans un premier temps, un financement associatif a pu être trouvé avec la perspective d'une réponse institutionnelle en cours d'élaboration *via* un fonds de garantie ; l'aide à la création et à la mise en œuvre des rencontres militaires du blessé sportif permettant une activité handisport à ces personnels ; la création par l'état-major de l'armée de terre de « cellules d'accueil » au sein des régiments permettant le retour anticipé et aménagé au sein de son régiment du militaire blessé dont le parcours de soins n'est pas encore achevé ; la sensibilisation et le rapprochement récent avec le service des pensions militaires d'invalidité afin que soit homogénéisé le traitement des dossiers et que soit accélérée l'étude des droits spécifiquement pour ces blessés en opération.

En conclusion, l'action de tous les acteurs de la « réparation » du blessé en opération s'inscrit dans un processus global et intégratif au sein duquel le service de santé des armées apporte sa contribution. Il permet d'exprimer ainsi à ceux, blessés physiques et/ou psychiques, ayant payé un lourd tribut par leur engagement au service des intérêts du pays « la générosité et la reconnaissance de la nation ». ■

FRANÇOIS COCHET

LE VENT DU BOULET

Une maladie existe-t-elle avant d'être nommée ? La question intéresse le médecin, mais également l'historien. Comment, en effet, penser la découverte médicale sans l'appréhender dans une nécessaire confrontation avec le savoir scientifique d'une époque donnée, dans la compréhension des convictions partagées par cette époque ? La maladie est aussi une construction sociale et chaque société jette sur elle un regard dépendant de son stade de développement.

Il ne s'agit pas ici d'abolir tout espace temporel, mais bien, dans un premier temps, de déplacer le curseur chronologique. Les traumatismes de guerre existaient-ils avant qu'ils ne soient identifiés en tant que tels ? Et si oui, à quand peut-on les faire remonter ? Cette série de questionnements constitue la première étape de notre contribution. Il s'agit de tenter de dater et d'identifier un phénomène. Dans un second temps, nous voudrions nous arrêter sur la manière dont les syndromes psycho traumatisques de guerre ont été appréhendés par les médecins militaires au moment où ils deviennent massivement visibles, c'est-à-dire un peu avant et durant la Grande Guerre. En fonction de leurs convictions sociales et de leurs connaissances médicales, avec quel regard ont-ils pris en charge les soldats victimes de troubles psychiques ?

Les traumatismes avant leur identification

L'arrivée des armes à feu a radicalement changé la donne sur le champ de bataille. Il est vrai qu'un carreau d'arbalète ou une flèche d'un *long bow* gallois pouvaient parfaitement transpercer la cuirasse d'un chevalier, mais les explosifs et les armes à feu occasionnent des blessures souvent bien plus difficiles à traiter que celles infligées par les armes blanches. L'arme à feu permet aussi de tuer ou de blesser de beaucoup plus loin. Plus encore, la menace se fait permanente et multiforme. Ambroise Paré, qui connaît son baptême du feu en 1537 à la bataille du Pas-de-Suse, durant les guerres d'Italie, rédige, dès 1545, une *Méthode de traiter les plaies faites par les arquebuses et autres bâtons à feu*, et obtient, le premier, la charge de chirurgien du roi nouvellement créée. Les traumatismes d'après combat sont désormais plus nombreux et de plus en plus visibles au fur et à mesure que l'on avance dans le temps, et se précisent lors du XIX^e siècle. Ce dernier est en effet le siècle de l'invention des armées nationales de masse, composées de

soldats équipés d'armes de plus en plus performantes¹. La révolution armurière des années 1840-1880² doit être gardée constamment en arrière-plan mental pour comprendre les réactions des hommes sur le champ de bataille et leurs éventuels traumatismes psychologiques.

Mais le champ de bataille était-il moins mortifère et moins traumatisante auparavant ? Nos ancêtres des périodes médiévales ou modernes étaient-ils seulement des brutes épaisse, taillées pour la guerre, aimant la faire et imperméables à toute fragilité psychologique ? Il serait, bien entendu, grotesque de le prétendre. La guerre existe depuis le néolithique et les traumatismes qui y sont liés aussi. Ce n'est pas parce que les témoignages des périodes antérieures au XIX^e siècle ne nomment pas les traumatismes de guerre que ceux-ci n'existent pas. Ainsi, en lisant en creux un certain nombre de récits, il est possible de suggérer, sans tomber pour autant dans le défaut rédhibitoire pour l'historien que constitue l'anachronisme, que bien des troubles psychiques étaient déjà connus des combattants.

Après la bataille d'Eylau, par exemple, le lieutenant Octave Levavasseur constate l'horreur de la bataille et les sources de traumatismes possibles : « Les blessés qui n'avaient pu rejoindre la ville s'étaient entassés les uns sur les autres sur les bords des chemins pour éviter le froid. Nous passâmes auprès de ces montagnes de mourants, dans les interstices desquels on voyait des bras se soulever, gratter la neige et la porter à leurs bouches décolorées et prêtes à exhale un dernier souffle de vie³. » En 1799, le hussard Georges Bangofsky décrit l'assaut de Zurich et témoigne : « La vue du champ de bataille couvert de morts et de mourants me fit impression⁴. »

Avec la seconde moitié du XIX^e siècle et les progrès considérables réalisés dans les techniques armurières, les potentialités de traumatismes psychiques augmentent considérablement. La *Civil War* américaine constitue de ce point de vue une guerre qu'il convient de regarder de près, car une foule de comportements, tant au plan strictement militaire que dans les comportements de l'arrière, préfigurent plus d'une dimension du vécu de la Grande Guerre.

En 1861, un observateur britannique arpantant le champ de bataille d'Antietam dix jours après le combat écrit : « Sur environ trois ou quatre hectares de bois, on ne trouve pas un seul arbre qui ne soit criblé de balles et d'éclats d'obus. Il est impossible de comprendre

1. Sur ces dimensions, voir François Cochet, *Armes en guerre. Mythes, symboles, réalités*, Paris, CNRS-Éditions, 2012.

2. Marquée notamment par le recours aux canons rayés, aussi bien pour les pièces d'artillerie que pour les fusils d'infanterie, et par le principe de la répétition, d'abord manuelle, puis automatique.

3. *Souvenirs militaires d'Octave Levavasseur, officier d'artillerie, aide de camp du maréchal Ney (1802-1815)*, publiés par le commandant Beslay, son arrière-petit-fils, Paris, Plon-Nourrit, 1914, p. 89.

4. Georges Bangofsky, *Mes campagnes, 1797-1815*, Paris, Bernard Giovanangeli, 2012, p. 23.

comment quiconque a pu survivre à un feu tel qu'a dû être celui-là⁵. » Lors de la bataille de Bull Run, le 21 juillet 1861, la panique des Yankees, pourtant en situation de supériorité numérique⁶, tourne au traumatisme. Surpris par des contre-attaques de soldats sudistes qu'ils n'avaient cessé de repousser toute la journée, découragés et épuisés, ils reculent avec une frayeur croissante à mesure que les officiers qui les encadrent n'arrivent plus eux-mêmes à dissimuler la leur. La retraite se transforme en débandade. « Plus ils s'éloignaient, plus ils avaient peur », déclare un membre du Congrès présent lors de la bataille⁷. Les 6 et 7 avril 1862, à la bataille de Pittsburgh Landing/Shiloh⁸, les combats atteignent une telle intensité que le choc est trop violent pour de nombreux hommes. L'expression « Voir l'éléphant » est alors retenue par les combattants pour indiquer leur baptême du feu et ses éventuelles conséquences traumatiques. Soldats de l'Union et Confédérés fuient vers l'arrière, la terreur dans les yeux. Le général Sherman, qui n'est pourtant pas un grand romantique, parle alors des « tas de corps mutilés des soldats morts, [...] sans tête et sans jambes. [...] Le spectacle que présentait ce champ de bataille aurait guéri n'importe qui de la guerre »⁹.

Durant le mois de janvier 1863, les Nordistes désertent leurs unités au rythme d'une centaine par jour, victimes du stress guerrier¹⁰. En 1864, après la terrible bataille de Spotsylvania, l'épuisement mental se fait sentir dans les deux camps. « Les officiers et les hommes souffraient de ce que l'on devait appeler, lors des guerres ultérieures, "psychose traumatique". Deux des commandants de corps d'armée de Lee, qui n'avaient pourtant pas été blessés, A. P. Hill et Richard Ewell, connurent un effondrement momentané durant la campagne et il fallut remplacer Ewell par Jubal Early. Lee se sentit très mal pendant une semaine entière. Du côté de l'Union, un officier nota qu'en l'espace de trois semaines, les hommes "étaient devenus maigres et égarés. En vingt jours, ils semblaient avoir vieilli de vingt ans". » « Plus d'un homme est devenu fou depuis le début de cette campagne, renchérit le capitaine Oliver Wendell Holmes Jr, en raison de la terrible tension à laquelle sont soumis et l'esprit et le corps »¹¹. Ainsi, très visiblement, les conditions sont bien réunies pour que l'on puisse

5. Cité par Jay Luvaas, *The Military Legacy of the Civil War : the European Inheritance*, Chicago, 1959, pp. 18-19.

6. Dix mille soldats de l'Union pour quatre mille cinq cents Confédérés.

7. James M. McPherson, *La Guerre de Sécession*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1991, pp. 374-375.

8. Pittsburgh Landing est le nom de la bataille donnée par les Nordistes, tandis que Shiloh est celui retenu par les Confédérés.

9. Cité par James MacPherson, *idem*, pp. 450-451.

10. *Idem*, p. 638.

11. *Idem*, pp. 806-807.

parler de désordres post-traumatiques durant cette *Civil War*. Qu'en est-il cinq ans plus tard sur les champs de bataille de la guerre franco-prussienne de 1870 ?

Lors de la bataille de Beaumont, le 30 août 1870, le stress de la bataille alimente une première forme de réponse au traumatisme : la fuite désespérée. « Toute cette masse d'hommes qui nous précède et nous suit à la fois va à la débandade, la route n'est pas assez large, on se sauve à travers champs. Tant pis pour les éclopés et les blessés qui ne vont pas assez vite. On les bouscule, ils tombent, on marche dessus. Quelle folle panique et quel égoïsme chez les hommes ! C'est bien là que s'applique le mot : "Chacun pour soi !" [...] Nous reculons et nous n'avons pas encore aperçu un seul Prussien¹². »

Le 18 août 1870, lors des combats de Gravelotte, les capitaines commandant les batteries de « canons à balles » – pas encore dénommées mitrailleuses – comprennent qu'il leur faut engager l'infanterie de l'adversaire et non pas l'artillerie qui était, théoriquement, leur objectif dans leur doctrine d'emploi. Les canons à balles font parler la poudre sur le versant ouest de la Mance, provoquant un grand traumatisme et une véritable panique chez les Prussiens. En fin d'après-midi, il semble qu'une cinquantaine de compagnies prussiennes y aient trouvé refuge, sans liens tactiques entre elles et incapables de discerner qui étaient l'ennemi ou l'ami¹³. Insomnies, cauchemars, hallucinations ou comportements suicidaires semblent être déjà de mise par l'effet du feu ennemi.

Encore sommes-nous là dans un système culturel et technique qui relève de codifications sociales relativement récentes, à l'échelle de deux siècles. Peut-on tenter de faire remonter l'identification de désordres post-traumatiques à des temps beaucoup plus anciens ?

À lire les chroniques de Jean Froissart, les raisons d'être sujet à des traumatismes psychiques dans les guerres de la fin du Moyen Âge sont loin d'être absentes, contrairement à l'image mythique du combat chevaleresque. Au moment de la révolte des Jacques, dans le Beauvaisis, le chroniqueur rapporte : « Si s'assemblèrent les gentils hommes étrangers et ceux du pays qui les menoient. Si commencèrent aussi à tuer et à découper ces méchantes gens, sans pitié ni merci ; et les pendoient par fois aux arbres où ils les trouvoient. Mêmement, le roy de Navarre en mit un jour à fin plus de trois mille, assez près

^{12.} L. Rocheron, cité par Jean-François Lecaillon, *Été 1870. La guerre racontée par les soldats*, Paris, Bernard Giovanangeli éditeur, 2002, p. 192.

^{13.} Roland Koch, « Les canons à balles dans l'armée du Rhin en 1870 », *Revue historique des armées* n° 255, 2009, pp. 101-102.

de Clermont en Beauvoisin¹⁴. » Quant à l'exécution d'otages, elle se pratique avec une facilité déconcertante. Robert de Canolles en fait ainsi exécuter huit : « Si les fit monter sur celle table l'un après l'autre, et par un ribaut couper les têtes et renverser ensemble ès fossés, les corps d'un lez et les têtes de l'autre¹⁵. » Ces notations prouvent au passage que la Grande Guerre ne saurait être présentée comme la matrice de toutes les violences des XX^e et XXI^e siècles, sauf si l'on veut ignorer les expériences plus anciennes. Ces identifications de causes de traumatismes de guerre sont aujourd'hui confortées par les travaux récents menés par deux médiévistes étrangers.

Richard W. Kaeuper, de l'université de Rochester, travaille depuis une dizaine d'années sur les formes de violence des chevaliers et sur les traumatismes qui peuvent en découler. Dans le système de valeurs de la société médiévale, la norme sociale impose à l'aristocratie, élite militaire et combattante avant tout dans sa définition d'origine, de démontrer force et courage, sans peur ni faiblesse, au risque de perdre son honneur. Il est également demandé au chevalier d'être un bon chrétien. Dans leur rapport à la violence, les chevaliers sont en effet dépendants de l'édifice intellectuel de l'Église, qui vient légitimer l'usage de cette violence au nom de Dieu et de la défense de la sainte Église.

Malgré le recours à cette armature intellectuelle, certains sont traversés de doutes quant à leurs méthodes et pratiques guerrières. Richard Kaeuper insiste notamment sur les dimensions de reconstruction mémorielle que constitue l'idéal chevaleresque. Le chevalier se bat et considère qu'il est de son devoir de le faire. Mais, dans le même temps, l'ordre aristocratique estime que lui seul a le droit d'utiliser la violence de manière légitime, y compris dans la défense de son honneur, souvent vécue de manière étroite et pleine de susceptibilité. Tout à la fois pieux et violents, les chevaliers constituent donc un public de choix pour le développement de tendances contradictoires. Dans cette relation schizophrénique à l'acte de tuer, et plus généralement à la violence, il y a bien des causes à traumatismes¹⁶. Décortiquant les trois ouvrages de Geoffroi de Charny, Thomas Heeboll-Holm, chercheur de l'université de Copenhague, identifie le manque de sommeil, la faim et le découragement. Pour lui, il s'agit là de facteurs de stress que l'on retrouve dans le cadre de conflits beaucoup plus récents, de la Grande Guerre à l'Afghanistan, et notamment lors de

14. *Historiens et Chroniqueurs du Moyen Âge*, édition établie par Albert Pauphilet et Edmond Pognon, Paris, Gallimard, NRF/La Pléiade, 1952, p. 390.

15. *Idem*, p. 424.

16. Richard W. Kaeuper, *Holy Warriors. The Religious Ideology of Chivalry*, University of Pennsylvania Press, 2009, et *Chivalry and Violence in Medieval Europe*, Oxford University Press, 2001.

la guerre du Vietnam. De même, selon lui, une distinction s'opère entre les soldats touchés par ces troubles psychiques et ceux qui n'en souffrent pas alors qu'ils ont affronté les mêmes situations mortifères. Thomas Heeboll-Holme note toutefois, avec le plus grand des bons sens, qu'une différence majeure dans l'identification des traumatismes du guerrier médiéval par rapport à son homologue d'aujourd'hui tient dans l'absence d'attaques aériennes et d'explosions.

Ainsi, les causes de désordres post-traumatiques semblent exister chez les combattants bien avant leur identification par la médecine. Vous me permettrez ici une comparaison. Avant que l'autisme ne soit identifié en tant que maladie spécifique, les personnes qui développaient ces troubles ont été longtemps nommés « idiots ». Ce vocable regroupait des individus frappés d'arrêt de développement intellectuel, mais aussi les enfants singuliers, d'intelligence apparemment limitée, mais sachant mettre en œuvre des talents paradoxaux pour – par exemple – réciter de longs textes à peine entrevus, ou calculer mentalement. Ces « idiots savants » fascinaient le public et les médecins qui devaient avouer leur ignorance¹⁷. Le parallèle entre la prise en compte de l'autisme et celle des désordres post-traumatiques s'impose aussi sur un autre plan. Tenu pour un monstre aux confins de l'humanité, l'« idiot » a été exclu du champ d'approche clinique, nié en tant que malade, tout comme les traumatisés du champ de bataille ont été, dans un premier temps du moins, jugés comme des couards.

La perception des traumatismes psychiques en 1914-1918

La Grande Guerre invente une forme de combat que l'on ne connaissait pas de façon aussi massive avant 1914 et que l'on ne retrouvera pas, sous une forme aussi généralisée du moins, dans les conflits ultérieurs. À partir d'octobre 1914 et jusqu'à mars 1918, le front occidental se fige dans ce que j'appelle le « système-tranchées »¹⁸, fait de plusieurs positions de défense successives étalées en profondeur et comprenant chacune plusieurs lignes de tranchées communiquant par des boyaux. Dès lors, soumis à des bombardements quotidiens qui « entretiennent » la guerre, parfois à des contre-attaques ou à des assauts meurtriers, les combattants de la « ligne du feu » subissent des traumatismes constants, imposant une prise en compte par les médecins militaires.

17. Voir Jacques Hochmann, *Histoire de l'autisme*, Paris, Odile Jacob, 2009, notamment « Un détour par l'histoire : l'idiot précurseur de l'autiste » (pp. 31-37).

18. Voir François Cochet, *Survivre au front, 1914-1918. Les poilus entre contrainte et consentement*, Saint-Cloud, Soteca/14-18 Éditions, 2005.

Dès 1881, le docteur Louis Jean-Étienne Mesnier publie *Du suicide dans l'armée*¹⁹. En 1902, Emmanuel Régis fait paraître *Note sur le délire aigu*²⁰, chez l'éditeur militaire Lavauzelle, tandis qu'en 1909, André Antheaume et Roger Mignot dirigent le maître-ouvrage *Les Maladies mentales dans l'armée française*²¹. En 1913, le docteur Simonin parle de « psychose des combats » à la suite des troubles observés durant la guerre russo-japonaise de 1904-1905. Dans un ouvrage paru en 1906, Ivan de Schaeck décrit un certain nombre de ces comportements : « L'isolement de certains postes, [...] l'incertitude des événements provoquent fréquemment une surexcitation nerveuse voisine de la folie. Il y a quelques jours, on pouvait voir en gare de Liao-Yang un train entièrement rempli de militaires et de civils atteints d'aliénation mentale à destination de Petersbourg²². »

Les théorisations n'arrivent que plus tard, notamment avec Thomas W. Salmon en 1917. Les médecins se divisent alors en trois grands groupes de pensée. Le premier avance que les traumatismes psychiques relèvent de micro-lésions du tissu nerveux, le deuxième considère les traumatisés comme de simples simulateurs, tandis que le troisième estime que les traumatismes relèvent de facteurs psychiques et non organiques. C'est à ce titre qu'en 1919, après le V^e congrès international de psychanalyse de Budapest, au cours duquel son collègue hongrois Sandor Ferenczi a présenté une communication sur le même thème, Sigmund Freud publie *Psychanalyse des névroses de guerre*.

Comment les soldats appréhendent-ils ces situations qui peuvent donner naissance à autant de désordres post-traumatiques ? En avril 1915, en Lorraine, Marc Delfaud constate que « la 17^e compagnie a beaucoup souffert pendant les trois jours passés dans les tranchées : trois tués et une vingtaine de blessés. Dans les tranchées, trois hommes sont devenus fous pendant le bombardement, deux à la 18^e compagnie et un à la 19^e. C'est un enfer »²³. Certains chefs savent prendre en compte ces dimensions d'angoisse et les mesurer, ce qui explique sans doute leur popularité au sein de la troupe. Ainsi Philippe Pétain, à propos du *Minenwerfer* allemand, la redoutable pièce de tranchée, affirme : « Le *Minenwerfer* tire rapidement, un coup par minute, sans fumée, et entraîne de très gros dégâts matériels et un anéantissement

19. Louis Jean-Étienne Mesnier, *Du suicide dans l'armée. Étude statistique, étiologique et prophylactique*, Paris, Doin, 1881.

20. Emmanuel Régis, *Note sur le délire aigu*, Paris, Lavauzelle, 1902.

21. André Antheaume et alii, *Les Maladies mentales dans l'armée française*, Paris, Delarue, 1909. Les trois derniers ouvrages cités ont été identifiés grâce à la base de données Bibus concernant la littérature militaire mise au point par le lieutenant-colonel Rémy Porte et Julie d'Andurain du CDEF/DREF.

22. Ivan de Schaeck, *Six mois en Mandchourie avec le grand duc Boris*, Paris, Plon-Nourrit, 1906, p. 103.

23. Marc Delfaud, *Carnets de guerre d'un hussard noir de la République*, préface d'Antoine Prost, publié sous la direction du général André Bach, Triel-sur-Seine, Éditions Italiques, 2009, p. 177.

cérébral complet²⁴. » Quant au merveilleux Maurice Genevoix, il a dit la quintessence des angoisses du fantassin des Éparges du printemps de 1915 soumis à d'intenses bombardements tout autant qu'à d'horribles combats rapprochés : « Cela ne nous quitte plus guère ; on sent le diaphragme serré, comme par une dure poigne immobile. Contre mon épaule, l'épaule de Bouaré se met à trembler, doucement, interminablement²⁵. »

Les Allemands ne sont pas en reste, bien entendu. La première apparition des blindés britanniques à Flers en 1916 provoque des traumatismes inédits. « Un homme arriva en courant de la gauche : "Il y a un crocodile qui rampe à l'intérieur de nos lignes !" Le malheureux avait perdu la tête. Il venait de voir un char pour la première fois et avait assimilé à un monstre cet énorme engin se cabrant et basculant. L'ennemi avait amené un char dans nos lignes un nouvel engin de combat dont nous n'avions pas soupçonné l'existence et contre lequel nous n'avions pas de parade. Tirer dessus au fusil revenait à tirer à la sarbacane²⁶. »

Le médecin-lieutenant Louis Maufrais, juste après un bombardement terrible sur la côte 304, près de Verdun, observe des Allemands et des Français qui déambulent sans armes sur le champ de bataille, tous choqués : « Aucun d'eux n'est équipé, pas plus les Allemands que les Français. Les hommes se croisent, ils ne se parlent pas. Tous sont brisés. Plus bons à rien. Dégoutés de tout. De la guerre en particulier. Les Allemands, comme les Français, sont à chercher quelque chose, des blessés, des morts, ou rien²⁷. »

Dans l'ensemble, c'est bien devant de telles descriptions venues des témoignages de base que prennent tout leur sens les mots qui ont été alors associés aux traumatismes de guerre, « obusite » pour les Français, *shell shock* ou *battle shock* pour les Britanniques.

Sous quelles formes les médecins militaires identifient-ils les comportements de stress et les traumatismes qui les accompagnent²⁸ ?

Si le « cafard » est de toutes les guerres et dit la fatigue du conflit, l'émotionné du champ de bataille relève d'une autre catégorie. Il cherche d'abord et avant tout à fuir le combat ; « il a l'œil hagard, le nez pincé, le visage pâle, l'air effaré ; il se précipite dans le coin le plus reculé du poste de secours, s'affale à terre ou sur un banc, s'y blottit,

²⁴. Cité par André Bach, *Fusillés pour l'exemple. 1914-1915*, Paris, Tallandier, 2003, p. 537.

²⁵. Maurice Genevoix, *Ceux de 14*, Paris, rééd. Flammarion, 1983, p. 589.

²⁶. Cité par Henri Ortholan, *La Guerre des chars. 1916-1918*, Paris, Bernard Giovanangeli, 2007, p. 68.

²⁷. Louis Maufrais, *J'étais médecin dans les tranchées. 2 août 1914-14 juillet 1919*, préface de Marc Ferro, présenté par Martine Veillet, Paris, Robert Laffont, 2008, p. 236.

²⁸. Alain Larcan et Jean-Jacques Ferrandis, *Le Service de santé aux armées pendant la Première Guerre mondiale*, Paris, Éditions LBM, 2008. Voir notamment le chapitre « Psychiatrie de guerre » (pp. 482 et suivantes).

s'y recroqueville et ne bouge plus. Si on l'interroge, il a l'air mentalement absent. Le lendemain, en toute bonne foi, il dira qu'il a perdu connaissance et ne se souvient de rien », déclare le docteur André Léri²⁹. Les formes que prennent ces traumatismes sont multiples et variées, et il ne s'agit pas ici de les lister pour en dresser un diagnostic. Le médecin-général Louis Crocq et d'autres depuis ses travaux ont fort bien, et bien mieux que je ne saurais le faire, dressé un tableau exhaustif de ces traumatismes³⁰.

Il s'agit bien plutôt ici de saisir les modes d'appréhension de ces comportements traumatiques par les médecins. C'est une question complexe qui est en jeu. Le savoir médical du praticien est en effet confronté à ses lectures sociales, à sa grille d'analyse comportementale d'un monde de combat qui ne lui est pas forcément directement connu. À titre d'exemple, durant la Grande Guerre, le docteur Chamart voit arriver un commotionné qui a été enseveli sous des décombres. Sa réaction est alors immédiate : « Ah, il n'est pas brillant ! Le ferait-il au chiqué ? Il reste comme un gros tas, affalé au fond d'un boyau, avec des yeux de merlan frit³¹. » À titre d'exemple toujours, et sans vouloir en faire le moins du monde une démonstration générale, le traitement des « hystériques de guerre » illustre assez bien la manière dont les patients sont traités par les médecins militaires français de l'époque. Le secrétaire d'État Justin Godart prescrit dans un premier temps de les regrouper dans des dépôts « réputés pour leur énergie ». Il s'agit de « secouer » des soldats jugés un peu trop « chochottes ». Plus explicitement encore, Pierre Marie, en décembre 1917, considère que les hystériques sont des simulateurs inconscients. Des mesures thérapeutiques brutales, comme le « torpillage » par décharges électriques, que préconise Clovis Vincent, chef du service de neurologie de Tours, sont mises en place. Et selon le professeur Alain Larkan et le médecin en chef Ferrandis, « André Léri, de l'ambulance 15/20 du centre neurologique de la II^e armée, renvoyait au front 92 % de ses patients »³². Dès lors, on comprend les représentations parfois hostiles que les poilus développent à l'égard des médecins, exprimé par Maurice Pensuet, à titre d'exemple : « Que les majors et leurs aides de l'arrière viennent faire un petit stage au front, mais au front, en première ligne, et ils constateront que ceux qui ont recours à eux sont dignes d'avoir tous les soins voulus³³. »

29. Cité par Alain Larkan et Jean-Jacques Ferrandis, *ibid.*, p. 486.

30. Louis Crocq, *Les Traumatismes psychiques de guerre*, Paris, Odile Jacob, 1999.

31. Larkan et Ferrandis, *op. cit.*, p. 489.

32. *Ibid.*, p. 500.

33. Maurice Pensuet, *Écrits du front. Lettres de Maurice Pensuet, 1915-1917*, édition établie par Antoine Prost, Paris, Tallandier, 2010, p. 105.

À tout le moins, ces comportements démontrent à l'envi un certain nombre de dimensions. L'ignorance de ce que pouvait être la guerre de tranchées et ses angoisses par les médecins – en tout cas de ceux qui n'officiaient pas directement en postes de secours – constitue, à l'évidence, la première. La deuxième relève de l'ambiguïté de leur posture. Le service de santé des armées, créé par édit royal du 22 mars 1708³⁴, est militaire, par nature, mais les médecins qui le composent sont, à titre individuel, dans une position plus compliquée : leur travail consiste-t-il à soigner les soldats traumatisés le plus rapidement possible pour les renvoyer au feu tout aussi rapidement ? Ou à prendre en considération les souffrances des hommes et à les traiter à fond ? En d'autres termes, sont-ils officiers-médecins ou médecins-officiers ? Le serment d'Hippocrate s'efface-t-il devant les logiques du commandement qui cherche surtout à récupérer des hommes dès 1915 pour faire face à la crise des effectifs ? Une récente synthèse vient de mettre à plat un certain nombre de questionnements liés à la pratique de la psychiatrie de guerre en 1914-1918³⁵.

Dès lors, les troubles psychiatriques ont tendance à être appréhendés, dans un premier temps du moins, de la même manière que le sont les tentatives d'automutilation. La culture virile, patriotique, de l'arrière-front, auquel appartient l'immense majorité des personnels médicaux, ne peut voir ces comportements que comme autant de couardises pour tenter d'échapper aux combats. L'automutilé est d'ailleurs, dans le Code de justice militaire de 1873, assimilé à un déserteur. Il encourt les mêmes peines et nombreux sont ceux à avoir été passés par les armes. « Il faut que les hommes qui seraient assez misérables ou assez lâches pour tenter de se soustraire par une condamnation ou une mutilation volontaire à leurs devoirs envers la patrie, sachent bien qu'il n'y a aucune porte ouverte à leur lâcheté », écrit le général Dubois, commandant le 9^e corps d'armée (CA), le 1^{er} octobre 1914³⁶.

Dans le cas de troubles d'ordre psychiatrique, le soldat atteint ne tente pas de s'échapper de la guerre par un acte volontaire, mais de s'y soustraire, comme à tout ce qui l'entoure, de manière inconsciente. Comment, dans ces conditions, ne pas être perçu comme un simulateur ayant trouvé une forme moins violente que l'automutilation pour quitter la zone de mort ? Lorsqu'ils se massifient, les cas de véritables psychotraumatismes posent un réel problème aux médecins militaires, les obligeant à renouveler leur approche du phénomène. Lorsqu'en 1941-1945, les « pertes psychiques » de l'armée américaine

³⁴. Voir Patrick Godart, « Le service de santé des armées : histoire, enjeux et défis », *Inflexions* n° 20, 2012, pp. 165-175.

³⁵. Laurent Tatu et Julien Bogousslavsky, *La Folie au front. La grande bataille des névroses de guerre, 1914-1918*, Paris, Imago, 2012.

³⁶. Cité par André Bach, *op. cit.*, p. 359.

atteignent dix-sept cas pour mille en moyenne annuelle et quarante-deux pour mille à la suite de certaines batailles, le simulateur se dissout dans un autre phénomène.

La question de l'appréhension par les médecins militaires des syndromes post-traumatiques confronte, *in fine*, la psychiatrie militaire à ses pratiques professionnelles, à son niveau de savoir clinique et à la généralisation de ce savoir au sein d'une profession qui n'est pas unanime sur les traitements à appliquer aux soldats touchés par de tels traumatismes.

Pour conclure, la notion de syndromes psycho traumatiques appartiennent certes au XX^e siècle, dans la mesure où c'est cette période qui l'identifie précisément, pose des diagnostics et propose des thérapies, comme la psychiatrie de l'avant. Faute de sources médicales précises et du vocabulaire adéquat pour nommer les troubles, il est difficile, voire anachronique, de faire remonter *stricto sensu* ces syndromes à des périodes très anciennes. Pourtant, les causes alimentant de tels syndromes se retrouvent facilement dans des conflits bien plus anciens que les seules guerres du XX^e et XXI^e siècles. L'hoplite grec souffrait-il déjà de PTSD³⁷? Les référents culturels du V^e siècle av. J.-C. semblent aujourd'hui trop éloignés des nôtres pour en juger en toute scientificité. Certains passages de *L'Iliade* pourraient le laisser penser. De récentes études sur la chevalerie semblent indiquer que les guerriers médiévaux n'échappaient pas forcément à ces blessures invisibles. Il est vrai que le progrès scientifique passe fréquemment par de nouvelles appellations, plus précises souvent, plus jargonnantes toujours. L'apparition et la massification des armes à feu, des explosifs, ont changé le visage de la guerre en créant des traumatismes nouveaux, comme « l'effet de souffle », mais surtout en permettant de tuer de plus loin avec une puissance de feu jamais connue auparavant. Désormais, chaque soldat peut se sentir personnellement visé. La Grande Guerre, par sa durée dans une « guerre installée », marque un tournant dans l'approche des troubles psychotraumatiques des combattants. Bien qu'ayant commencé à avoir été théorisée avant le conflit, l'approche thérapeutique est profondément modifiée par la massification des cas, obligeant les médecins à prendre en compte la réalité sociale du phénomène. ■

37. Post-Traumatic Stress Disorder, selon l'expression anglo-américaine.

JOHN CHRISTOPHER BARRY

LA FOLIE FURIEUSE DU SOLDAT AMÉRICAIN. DÉSORDRE PSYCHOLOGIQUE OU POLITIQUE ?

Après avoir pourchassé depuis 2001 le taliban dans l'Hindu Kush et tenu à bout de bras un narco-État qui peine à asseoir son autorité au-delà de Kaboul, après avoir pulvérisé l'État irakien en 2003 et permis l'accession d'un pouvoir chiite pro-iranien qui les pria de partir en 2011, avec armes et bagages, et après une occupation sanglante qui laissa leur armée exsangue, les États-Unis ont mis un terme à leur optimisme dans l'ingénierie sociale du *nation building*¹ pratiquée par des *boots on the ground* (« troupes au sol »). « Le prochain secrétaire à la Défense qui s'aviserait à conseiller le président des États-Unis de déployer de nouveau l'armée américaine au sol en Asie, au Moyen-Orient ou en Afrique, devrait se faire "examiner la tête" (*should have his head examined*) », dira Robert Michael Gates, secrétaire d'État à la Défense sur le départ, aux cadets de West Point en 2011².

Paroles fortes, mise en garde même, sur la folie toujours possible des décideurs politiques. Me serais-je trompé de titre pour cet article, « La folie furieuse du soldat américain » ? Folie des décideurs ou folie des exécutants ? Folie des deux ? Ou plutôt folie des hommes politiques conduisant à la folie, normale, des soldats ? Un bon mot attribué à Montesquieu rappelle ce paradoxe de la guerre : face aux horreurs du combat, « une armée rationnelle s'enfuirait »³. En effet, malgré l'instinct de conservation, la puissance morale d'une armée est si forte qu'elle peut inciter des hommes à sortir d'une tranchée et à avancer face à la mitraille de l'ennemi. Tout cela est aisément reconnu par le *Field Manual, FM1 The Army 2005*, bible doctrinale de l'armée américaine : « L'armée est une organisation fondée sur des valeurs. Elles aident le soldat à distinguer ce qui est juste de ce qui ne l'est pas dans n'importe quelle situation, plus particulièrement au combat. Elles sont le socle sur lequel tout repose. » Où en est aujourd'hui cette force morale, composante essentielle de toute armée, analysée par Clausewitz, Ardant du Picq ou J. F. C. Fuller ?

1. Serait-ce le nouveau terme pour la « mission civilisatrice » des guerres coloniales d'antan ?

2. Robert M. Gates, « Speech Delivered to the United States Military Academy (West Point, NY) », 25 février 2011, www.defense.gov/speeches/speech.aspx?speechid=1539.

3. Cité par John Keegan, *Time to Kill. The Soldier's Experience of War in the West, 1939-1945*, edited by Paul Addison and Angus Calder, Pimlico, 1997, p. 3.

F État des lieux

Dès 2004, un an et demi à peine après l'invasion « triomphale » de l'Irak, un rapport du Congrès estimait que 15 à 20 % des troupes américaines étaient ou seraient atteintes du trouble de stress post-traumatique, ou PTSD, l'acronyme américain⁴. L'armée victorieuse se voyait transformée en armée d'occupation et commençait à payer le prix de l'échec politique, l'incapacité à soumettre la société irakienne à ses buts de guerre. La guerre d'Irak ne fut pas un *cakewalk*⁵ ou une promenade parsemée de fleurs, mais une occupation brutale, accompagnée d'une guerre civile interconfessionnelle. Ces premiers chiffres alarmants, rétrospectivement, peuvent être pris comme le symptôme avant-coureur, comme le canari du mineur, de l'échec de cette campagne, à laquelle vint s'ajouter celle d'Afghanistan, avec la renaissance des talibans, en 2006. Les statistiques des blessures invisibles des soldats américains dans ce pays s'ajoutèrent à celles de leurs camarades en Irak. En 2008, la Rand Corporation projetait le chiffre de trois cent mille vétérans de ces deux théâtres d'opérations qui étaient ou seraient atteints d'un PTSD⁶. Depuis, les chiffres ont encore été revus à la hausse dans un rapport de l'US Army de 2012⁷. La fourchette haute des premières projections de 2004 se trouve confirmée. 20 % du corps expéditionnaire déployé lors de ces deux conflits a ou développera un PTSD. Soit quatre cent soixante-douze mille soldats qui sont ou seront, à terme, atteints de PTSD.

F Coûts financiers et sociaux : une bombe à retardement?

En ce qui concerne les coûts pour le système de santé, présents et à venir, les projections sont abyssales. Le prix Nobel d'économie Joseph Stiglitz, témoignant en 2010 devant le Congrès, révisa encore à la hausse les coûts de ces deux conflits qu'il avait calculés avec sa collaboratrice Linda Bilmes en 2008 dans *The Three Trillion Dollar War: The True Cost of the Iraq Conflict*. Il les évaluait désormais entre quatre et six trillions de dollars⁸, et imputait cette augmentation vertigineuse aux coûts de santé, soit entre cinq cent quatre-vingt-neuf milliards et neuf cent quatre-vingt-quatre milliards de dollars, dont une grande partie due au PTSD, à son traitement,

4. United States Government Accountability Office, Washington (2004), www.gao.gov/new.items/d041069.pdf

5. « Comme du gâteau », prévision faite par Ken Alderman, assistant du secrétaire d'État à la Défense, Donald Rumsfeld, pour caractériser ce que serait l'invasion de l'Irak. *Washington Post*, 13 février 2002.

6. *Invisible Wounds of War: Psychological and Cognitive Injuries, Their Consequences, and Services to Assist Recovery*, Rand Corporation, Santa Monica, 2008.

7. *Army 2020: Generating Health and Discipline in the Force Ahead, Report 2012*, Headquarters, Department of the Army.

8. 1 trillion = 1 million de milliards.

ainsi qu'à ses effets secondaires sur la santé physique des vétérans⁹. Plus malaisées à chiffrer, les difficultés rencontrées dans la réinsertion sociale et familiale. Les reportages ponctuellement publiés dans la presse ne cessent de souligner une violence débridée sur eux-mêmes (suicides), sur leurs proches, leurs épouses, ou sur des inconnus. Un défi immense pour la société américaine quand déjà, sur les six cent vingt-cinq mille huit cent trente-quatre vétérans d'Afghanistan et d'Irak inscrits en 2010 au système de santé du *Department of Veterans Affairs*, trois cent treize mille six cent soixante-dix sont traités pour leur état mental¹⁰.

¶ Comment en est-on arrivé là ?

Les guerres changent de nature. Commençons par quelques chiffres sur les pertes américaines des guerres passées et présentes depuis la Seconde Guerre mondiale, et leur taux de PTSD. Après tout, comme le dit Hobbes sans périphrase, la guerre, c'est d'abord « des hommes qui s'entretuent ».

	Nombre de soldats américains engagés	Morts au combat	Blessés au combat	PTSD
Seconde Guerre mondiale 1939-1945	16 112 566	291 557	670 846	5 % ¹¹
Corée 1950-1953	5 720 000	33 739	103 284	? ¹²
Vietnam 1964-1973	8 744 000	47 434	153 303	15 %
Guerre du Golfe 1990-1991	2 225 000	147	467	7 %
Irak + Afghanistan 2001-2012	2 333 972 ¹³	5 197	50 140	20 %

Sources : *American War and Military Operations Casualties: Lists and Statistics*, Congressional Research Service, Washington et Defense Casualty Analysis System, Defense Department, Washington.

9. «Lifetime Cost of Treating Latest Generation of Veterans Higher than Predicted», *US Medecine, The Voice of Federal Medicine*, novembre 2010, www.usmedicine.com/physicalmedicine/lifetime-cost-of-treating-latest-generation-of-veterans-higher-than-predicted.html#UP58_L56sk.

10. Ces chiffres ne prennent pas en compte les vétérans qui reçoivent des soins en dehors du système de santé du Department of Veterans Affairs. Voir «Broken Warriors», Nextgov, *Government Executive Media Group*, www.nextgov.com/health/2011/03/half-the-afghanistan-and-iraq-veterans-treated-by-va-receive-mental-health-care/48746/.

11. Source : The National Center for Post-Traumatic Stress Disorder, cité in «U.S. Wars and Post-Traumatic Stress Disorder», *se Gate*, 22 juin 2005.

12. Pour ce conflit, aucun chiffre fiable, officiel ou officieux, n'existe.

13. Source : *Department of Defense, «Contingency Tracking System, Number of Deployments for Those Ever Deployed for Operation Iraqi Freedom and Operation Enduring Freedom*, veteransforcommonsense.org/ wp-content/uploads/2012/01/vcs iar jan 2012.pdf

À la différence les chiffres sur les morts et les blessés, ceux indiqués dans la colonne PTSD restent spéculatifs : les critères du PTSD n'ont en effet été fixés qu'en 1980¹⁴. Ils donnent cependant un ordre de grandeur et tendent à montrer qu'il n'y a pas nécessairement une corrélation de cause à effet entre le nombre de morts et de blessés et le taux de PTSD constatés dans les différentes guerres, qu'elles soient de haute ou de basse intensité. L'explication des blessures morales nécessite l'examen d'autres facteurs que la simple menace de mort exercée sur les soldats. Deux traits marquants se dégagent du tableau : les guerres conventionnelles victorieuses et à forte légitimité pour les participants (Seconde Guerre mondiale et première guerre du Golfe) ont un faible taux de PTSD. Celles perdues et de type contre-insurrectionnel (Vietnam, Irak, Afghanistan), à faible légitimité¹⁵, ont les taux les plus forts.

Seconde Guerre mondiale

La Seconde Guerre mondiale est communément appelée par les Américains « *the Good War* ». Dans leur imaginaire, c'est le dernier conflit majeur gagné de leur histoire, sans ambiguïté morale ou politique. L'armée américaine était alors composée en majeure partie de citoyens soldats engagés dans une « juste » cause, une guerre de front soldée par une victoire totale et sans conditions sur un adversaire incarnant le mal absolu. Le retour des vétérans à la société civile se fit dans une communion victorieuse avec l'ensemble de la population. Leur réinsertion dans la vie civile fut facilitée par un programme ambitieux et à grande échelle, le « GI Bill », qui, jusqu'à 1956, leur offrit des aides financières pour des études, des formations professionnelles, des logements ou des créations d'entreprises.

À part le scandale concernant le général Patton giflant pour lâcheté un soldat victime de *shell shock* (PTSD), les névroses de guerre ne furent pas alors une cause mobilisant les soldats, l'opinion ou le corps politique américains. Non que le phénomène n'existant pas, mais en faire la publicité était considéré par les autorités militaires et politiques comme portant atteinte à l'effort de guerre. *Let There Be Light* (1944-1945), le documentaire réalisé par John Huston sur des soldats souffrant de PTSD dans un service de psychiatrie militaire, fut purement et simplement mis sous le boisseau jusqu'en 1980.

^{14.} Le Post-Traumatic Stress Disorder (PTSD) a été reconnu comme diagnostic clinique par The American Psychiatric Association dans son manuel DSM-III en 1980.

^{15.} 70 % des Américains désapprouvent les deux guerres selon les sondages, d'abord l'Irak, dès 2007, ensuite l'Afghanistan. Voir *New York Times*, 26 mars 2012.

¶ La guerre de Corée

La guerre de Corée est, elle, une guerre ambiguë, sans défaite ni victoire. La péninsule coréenne reste divisée aujourd’hui encore, et compte vingt-huit mille cinq cents GIs postés sur la ligne de démarcation. Cet épisode de l’histoire américaine reste refoulé, occulté, et le retour des vétérans n’a pas fait l’objet de débats ou de controverses sur la question du PTSD. N’existent aucune étude de fond ni aucunes statistiques fiables sur le phénomène.

¶ La guerre du Vietnam

Après la « *Good War* » et l’interlude oublié de la guerre de Corée vint la guerre du Vietnam. La mauvaise guerre. « On a gagné toutes les batailles, mais perdu la guerre » se lamentent plus d’un vétéran. Pas de paix des braves contre un adversaire méprisé, considéré comme un sous-homme, un « *gook* » (terme péjoratif pour désigner un Asiatique). La défaite est vécue par nombre d’anciens combattants comme la résultante d’une trahison des politiciens et des hauts gradés de l’armée, qui les ont envoyés se battre dans la jungle pour une cause perdue. Ils se sont également sentis trahis par une société déchirée par une contestation sans pareille depuis la guerre civile (1861-1865) : émeutes dans les ghettos, pacifisme, *draft dodging* (« insoumissions »), révoltes étudiantes, hédonisme, lutte armée menée par des organisations comme les panthères noires... Une contestation dont les ondes de choc se répercutèrent sur l’armée citoyenne. Bien des soldats vécurent leur conscription comme discriminatoire ; en cause, leurs origines sociales modestes, raciales ou ethniques, les enfants de la classe moyenne bénéficiant eux d’exemptions. En 1971, le Pentagone comptabilisa cinq cent trois mille neuf cent vingt-six « incidents de désertion » pendant les cinq années précédentes et estima que la moitié des soldats de l’US Army était ouvertement hostile à la guerre¹⁶.

Pour le reporter de guerre Neil Sheehan, prix Pulitzer, l’armée de conscrits, dès 1969, « était devenue une armée dans laquelle les hommes s’évadaient dans la marijuana et l’héroïne, et d’autres hommes mouraient parce que leurs camarades étaient trop “défoncés”. [...] C’était une armée dont les unités sur le terrain étaient au bord de la mutinerie, dont les soldats se rebellaient contre l’absurdité de leur sacrifice en assassinant leurs officiers et sous-officiers avec des tirs

^{16.} Voir Alexander Cockburn in *Counter Punch*, 4 février 2007.

“accidentels” et des *fraggings*¹⁷ à la grenade »¹⁸. Après l’offensive du Têt, on dénombra pour la seule année 1970 plus de deux mille incidents de *fragging*¹⁹. Selon Richard Holmes, historien militaire de Sandhurst, 20 % des officiers américains morts en opération au Vietnam furent tués par leurs propres hommes²⁰.

Les buts de la guerre et sa narration officielle – une lutte pour la liberté d’une population de paysans en proie aux ambitions d’un communisme mondial – ne résistèrent pas à la réalité du terrain. S’attendant à être accueillis comme des libérateurs, les GIs se trouvèrent confrontés à une population hostile, majoritairement favorable voire engagée dans une lutte de résistance nationaliste contre une force étrangère alliée à des anciens féodaux locaux, corrompus et minoritaires. Il n’existe pas de façon pacifique d’occuper un pays contre la volonté de sa population. Vicié dès l’origine, le combat pour conquérir « les cœurs et les esprits » se transforma vite en mission *search and destroy*²¹ et *body count*²² effrénée dans des *free-fire-zones*²³ au sein d’une population vietnamienne meurtrie et hostile. Cette brutalisation, propre à toute guerre coloniale ou néocoloniale, conduira plus d’un soldat ou d’une unité à commettre, dans un état *berserk*²⁴, par dépit, par vengeance pour des camarades tués, ou par rage impuissante, des exactions contre les populations civiles (des *gooks*). À My Lai, le 16 mars 1968, plus de cinq cents femmes, enfants et vieillards seront ainsi massacrés.

Prisonniers de ce que le psychiatre Robert Jay Lifton appellera des *atrocities-producing situations*²⁵ (« situations à produire des atrocités »), ces GIs « normaux » se retrouveront être les témoins impuissants ou les auteurs d’actes extrêmes qui leur infligeront des blessures morales qui ne cesseront pas de les hanter. Défaits et humiliés par un adversaire méprisé constitué de paysans en sandales, se sentant trahis par leurs politiques, leurs généraux et leurs concitoyens, ils transformeront à l’issue de la guerre leurs blessures invisibles en revendication politique

17. Terme argotique américain pour désigner l’assassinat d’officiers par la troupe à l’aide de grenades à fragmentation.

18. Neil Sheehan, *A Bright Shining Lie: John Paul Vann and America in Vietnam*, Random House, 1988, p. 741.

19. *Making Citizen-Soldiers: ROTC and the Ideology of American Military Service*, Michael S. Neiburg, Harvard University Press, 2000, p. 117.

20. Richard Holmes, *Acts of War: The Behavior of Men in Battle*, Free Press, 1985, p. 329.

21. Recherche et destruction.

22. Le décompte du nombre de corps dans une opération militaire. Cette politique du chiffre fut encouragée par le général Westmoreland, chef du corps expéditionnaire américain, comme gage de succès dans la lutte contre le Viêt-cong.

23. Une zone déclarée hostile et cible légitime pour un feu à volonté par les forces américaines.

24. Terme en vieux norrois (irlandais) désignant un guerrier saisi par une folie furieuse. Ce terme sera repris par le psychiatre américain Jonathan Shay pour caractériser le symptôme le plus emblématique des vétérans du Vietnam souffrant de PTSD qu’il soignait dans sa clinique de Boston. Voir son *Achilles in Vietnam*. En anglais, dans son usage familier, « *to go Berserk* » signifie « péter les plombs ».

25. Voir « *Doctors and Torture* », Robert Jay Lifton, M.D., *New England Journal of Medicine*, 29 juillet 2004, ou *Home from the War: Learning From Vietnam*, Other Press, 2005.

pour une reconnaissance d'un tort qui leur a été fait. Cette lutte prendra la forme d'un combat pour faire reconnaître leur PTSD comme le symptôme médical d'un dommage invisible causé par un événement traumatisant découlant d'une responsabilité politique et sociétale. En quelque sorte, ils feront porter la responsabilité des *atrocities-producing situations* à la décision politique qui a présidé et façonné la guerre, dans ses buts et ses moyens. Le PTSD devenait alors non seulement un symptôme médical, mais intégrait aussi la responsabilité politique dans la genèse du trauma, c'est-à-dire dans la situation à produire des atrocités que la décision politique a suscité. La perception de la responsabilité politique dans le trauma était d'autant plus vive que la guerre du Vietnam était perçue par nombre de ses vétérans comme une guerre de choix, de type impérial, et non de nécessité pour défendre la patrie. On pourrait traduire leur argumentaire par la séquence suivante : politique et buts de guerre -> situations-à-produire-des-atrocités -> trauma -> PTSD.

En 1980, suite à la mobilisation réussie des vétérans engagés dans cette lutte pour faire reconnaître leurs droits, le PTSD est finalement considéré comme diagnostic clinique par l'American Psychiatric Association. Dans un souci d'apaisement politique, le Congrès votera la même année des indemnités pour tous les vétérans du Vietnam reconnus comme victimes de ce syndrome.

Guerre du Golfe (1990-1991) et guerre aérienne des Balkans (1999)

Avec la débâcle au Vietnam, le lien entre la nation et son armée avait fini par se rompre. La guerre était devenue illégitime pour une majorité d'Américains, et la conscription pour la mener violemment rejetée comme inégalitaire et illégitime²⁶. Voulant désamorcer ce mouvement contestataire, interne et externe à l'armée, le président Nixon, dès sa prise de fonctions en janvier 1969, décida d'en finir avec la conscription et de créer une armée de métier. Ce fut chose faite en 1973 avec la *All Volunteer Army*.

Jusqu'en 2003, cette armée professionnelle inspira crainte et respect avec les victoires faciles de la guerre du Golfe en 1991 et la campagne aérienne des Balkans en 1999, célébrée comme guerre « zéro mort » par les forces de l'OTAN. La révolution dans les affaires militaires (RMA ou *Revolution in Military Affairs*), avec ses technologies de l'information,

^{26.} Il est intéressant de noter la convergence entre la droite néolibérale incarnée par des gens comme Milton Friedman et la gauche libertaire américaine dans leur condamnation de la conscription comme un abus de pouvoir de l'Etat sur l'individu.

sa précision dans le ciblage, sa domination rapide et foudroyante de l’adversaire dans l’espace et le temps, a fait croire pour un temps à cette illusion d’une guerre technicienne sans sacrifice.

Les guerres d’Afghanistan (2001-?) et d’Irak (2003-2011)

Cette belle armée, qui remporta la première guerre du Golfe (1990-1991) en cent heures de combat au sol, trébucha en 2003 en Irak face à un ennemi invisible de va-nu-pieds armés de simples lance-grenades et d’engins explosifs improvisés (IED). Guerre de choix sous de faux prétextes²⁷, l’opération *Iraki Freedom* se transforma en un bourbier qui n’était pas sans rappeler le Vietnam. Une population hostile et une guerre de contre-insurrection avec ses exactions, ses atrocités, ses massacres : Haditha, Abu Ghraib, Bagram, Panjwai. L’ennemi d’hier, le *gook*, est aujourd’hui remplacé par le *sand nigger* ou le *raghead*. Ce qui devait être une expédition de « choc et d’effroi » de courte durée avec une petite armée, *mean and lean*²⁸, pour libérer la population irakienne de la dictature baasiste, se transforma en occupation brutale qui mit à mal la viabilité du *All Volunteer Army*. Jamais depuis la guerre du Vietnam, les troupes américaines n’avaient connu un tel degré d’engagement dans des combats au sol ni dans leur intensité ni dans leur durée.

Pour faire face à l’insurrection et à l’explosion de violence, cette armée trop petite ne pouvait avoir recours à la conscription pour rafraîchir ses troupes comme au temps du Vietnam. Il fallait gérer au mieux avec les ressources existantes. Jamais cette armée de volontaires n’avait connu un tel rythme dans les déploiements, par leur fréquence et par leur durée, entrecoupés de périodes de repos de plus en plus courtes. À la différence des GI du Vietnam qui servaient pendant un an et qui, s’ils survivaient, rentraient à la maison pour de bon, les hommes de la *All Volunteer Army* ont pu connaître jusqu’à trois ou quatre engagements en Irak ou en Afghanistan, de douze à quinze mois chacun²⁹. À titre de comparaison, un GI de la Seconde Guerre mondiale ne dépassait pas, en moyenne, plus de quarante jours au combat en quatre ans de guerre dans le théâtre du Pacifique sud³⁰. Nul mystère sur le pourquoi de l’augmentation exponentielle des chiffres

^{27.} Voir l’interview de Paul Wolfowitz, ancien secrétaire d’État adjoint à la Défense (2001-2005) et principal architecte de la guerre en Irak, dans *Vanity Fair*, le 9 mai 2003. Il y dévoile, involontairement, comment l’existence des armes de destruction massive comme *casus belli* était une simple fiction et un stratagème politico-bureaucratique pour mettre tout le monde d’accord. www.defenselink.mil/transcripts/2003/tr20030509-depsecdef0223.html.

^{28.} « Méchante et fuselée ». Expression attribuée à Donald Rumsfeld, secrétaire d’État à la Défense.

^{29.} *Invisible Wounds of War, Psychological and Cognitive Injuries, Their Consequences, and Services to Assist Recovery*, Rand Corporation, Santa Monica, 2008.

^{30.} *Army 2020: Generating Health and Discipline in the Force Ahead, Report 2012*, Headquarters, Department of the Army.

de PTSD constatés. Les hommes de la *All Volunteer Army*, déployés à flux tendu, ont vécu, tour à tour, des périodes de repos, d'entraînement et de combat, et ce pendant plus de dix ans. Ils ont été immersés dans des sociétés violemment hostiles à leur présence, sans ligne de front, sans ennemi dûment identifié. À tout moment, attentats, attaques suicides, découverte de charniers, *improvised explosive devise (IED)*, pouvaient ponctuer leur quotidien.

Parmi les traumas les plus caractéristiques des guerres asymétriques récentes, il faut sans doute classer ceux qui sont liés à l'expérience des IED. Entre 2009 et 2011, 60 % des pertes américaines étaient dues à ces bombes artisanales³¹, avec leur lot de victimes polytraumatisées et de camarades saisis d'effroi. Une arme redoutable sur le moral des corps expéditionnaires et qui exige stoïcisme plutôt que courage pour encaisser les coups. Le massacre à Haditha perpétré sur vingt-quatre civils irakiens, hommes, femmes et enfants, par une patrouille de Marines en furie après une attaque IED en est tristement exemplaire. Bien que toute guerre soit une *atrocity-producing situation*, cela est plus particulièrement vrai des conflits contre-insurrectionnels où l'ennemi peut être partout et nulle part, difficile à identifier car faisant partie de la population elle-même. La paranoïa et la politique de la *force protection* aidant, même les simples barrages routiers devinrent des « situations à produire des atrocités ». Des centaines, si ce n'est des milliers de familles innocentes furent fauchées dans leurs véhicules par des soldats terrifiés par la peur des attaques suicides. Ce fut le cas à une telle échelle en Irak et en Afghanistan que le général McChrystal confessa dans un moment de candeur : « Nous avons tué un nombre ahurissant de personnes mais, à ma connaissance, aucune ne présentait une menace réelle³². »

Parti en mission pour mener une guerre de libération et de protection, le soldat se trouve confronté à la réalité, avec son lot d'horreurs au quotidien, d'une guerre d'occupation menée au sein d'une population hostile. Cette disjonction cognitive brutale entre la réalité vécue et la représentation politique et morale qui en est faite est d'autant plus prononcée pour le GI que la vision américaine de la guerre est d'abord celle d'une sanction morale, par la voie des armes, pour une cause juste, la liberté, avant d'être de la politique par d'autres moyens. Face à la réalité du terrain, l'univers moral affiché par son pays et son armée, sonnera faux et donnera au soldat un sentiment aigu de trahison de la juste cause pour laquelle il s'était engagé. Les « situations à produire des atrocités » n'arrêteront pas de le poursuivre, bien après le dernier coup de feu.

31. Gareth Porter, « How the US Quietly Lost the IED War in Afghanistan », *Inter Press Service*, 9 octobre 2012.

32. *New York Times*, 26 mars 2010.

En guise de conclusion

Jonathan Shay, dans son *Achilles in Vietnam*, remarque que le soldat se replie sur son groupe primaire quand il se sent trahi par ses commandants, ses gouvernants, sa Cité, réduisant ainsi son univers moral et le secours qu'il peut y trouver. La professionnalisation de l'armée a probablement accentué ce phénomène. En effet, depuis la fin de la conscription en juin 1973, le citoyen-soldat américain s'est effacé derrière une armée de professionnels qui ne concerne désormais que 1 % de la population américaine. Ses deuils, ses traumas s'en sont trouvés également « privatisés ». Nous ne sommes plus dans l'expiation collective de la souillure d'avoir tué et de ses traumas, comme au temps, idéalisé sans doute, du *Good War*, avec une population accueillant ses soldats victorieux sous les confettis, mais dans le refoulement morbide, solitaire, avec son lot de déchéances physiques et morales.

Ce désordre individuel, qui prend aujourd'hui les apparences d'une véritable « épidémie » dans la société américaine, ne trouvera son sens que dans une analyse d'un désordre structurel qui la dépasse et dont il dépend. Il s'agira en quelque sorte de « politiser » le symptôme du PTSD au lieu de le médicaliser. Pour Clausewitz, la violence guerrière sans lien politique devient « une chose privée de sens et d'intention ». C'est d'autant plus vrai pour le soldat qui en a subi les outrages que le PTSD est la désignation d'un symptôme. La cause et sa solution, toujours provisoire, doivent être confrontées, en amont et en aval. Non pas dans la seule biographie de l'individu qui en est la victime, mais dans la communauté politique dont il fait partie et pour laquelle il s'est sacrifié. Ses blessures physiques ou morales doivent rentrer dans le champ de la politique qui a dicté sa mission. La politique est partie prenante de son trauma, à la fois dans sa genèse et dans son dépassement possible, en lui donnant du sens. « Celui qui possède le pourquoi de sa vie peut supporter presque tous les comment » écrit Nietzsche.

L'effacement de la politique comme porteuse de sens en faveur de l'éthique individuelle, de la psychologie, de la médecine, fait partie de ce rétrécissement de l'univers moral du soldat et le fragilise à l'extrême. Il le paiera par une blessure qui jamais ne pourra se cicatriser. La politique se trouve incapable de fournir le grand récit, ou métarécit, pourvoyeur de sens face aux conflits d'aujourd'hui. Nos guerres sont devenues « postmodernes », sans narration classique, sans début ni fin, sans résolution ni rituel de clôture pour les vainqueurs comme pour les vaincus. 

MICHEL DE CASTELBAJAC

PERTES PSYCHIQUES AU COMBAT : ÉTUDE DE CAS

De juin à décembre 2009, la première compagnie du 3^e RIMA a été engagée en Afghanistan au sein de la Task Force Korrigan. Une mission passionnante, exigeante et rude, dont plusieurs des siens ne sont pas revenus. Plusieurs également en ont gardé les traces dans leur chair. D'autres, enfin, en ont conservé des séquelles invisibles et lacinantes, avouées ou dissimulées. Si la blessure physique reçue au combat a toujours sa part de gloire dans l'imaginaire collectif de la guerre, la blessure psychologique reste encore dans l'ombre, en dépit de la couverture médicale et médiatique croissante dont elle fait l'objet. Il est de fait beaucoup plus difficile d'établir des statistiques fiables et d'envisager des remèdes performants. De l'expérience afghane de cette compagnie découlent des pistes de réflexion sur la prévention et le traitement des blessures psychotraumatiques dans le contexte particulier d'une troupe en opérations, où la primauté doit, quoi qu'il arrive, être donnée à la mission. Il est également possible, avec désormais quatre années de recul, d'extraire des données factuelles et des exemples concrets. Ces chiffres permettent *a posteriori* d'évaluer en partie l'efficacité des traitements mis en œuvre sur le théâtre d'opérations ou une fois de retour en France.

Esprit de corps et travail de deuil

Quelles que soient les circonstances, le surgissement de la mort constitue inévitablement un traumatisme, *a fortiori* quand celle-ci survient de manière brutale ou horrible et quand elle frappe au sein d'un groupe animé par un réel esprit de corps. La cohésion naît dans l'effort et se renforce dans les épreuves ; elle est la vraie caractéristique des vieilles troupes professionnelles et la source première de leur résilience face aux difficultés. Mais elle accroît également le traumatisme collectif. Qu'un membre du corps souffre et c'est tout le corps qui souffre.

Le 4 septembre 2009, un blindé saute sur un engin explosif improvisé. Le pilote est tué dans l'explosion, les autres occupants sont blessés – deux d'entre eux succomberont à leurs blessures dans les jours et semaines qui suivront. Tous proviennent de la même section, une troupe au caractère bien trempé dont les membres sont souvent

liés par des relations amicales et familiales autant que professionnelles. Une troupe qui s'est illustrée la veille encore lors d'un accrochage difficile, au cours d'une mission de reconnaissance dans la souricière d'une vallée afghane, expérience qui a renforcé son unité et sa combativité. Une troupe qui soudainement, avec trois morts et neuf blessés rapatriés, plonge dans l'horreur et ne peut plus remplir sa part de la mission.

Dans ce cas de figure, c'est l'esprit de corps, ce sel de la cohésion véritable, qui permet de surmonter les difficultés, mais qui, simultanément, creuse chaque jour un peu plus la plaie. Remède qui impose à chacun de dépasser ses émotions pour tenir sa place dans le groupe et poison de la souffrance sans cesse réalimentée. Renforcée de nouveaux membres, cette section repartira à nouveau en opérations et s'illustrera encore à bien des reprises par sa combativité. C'est aussi celle qui rencontrera au retour le plus de difficultés à revenir à une vie normale, dépassionnée et tranquillisée.

Pour surmonter ce type d'épreuve, le groupe doit en effet mener un travail de deuil, compris comme le retour à la primauté de la vie sur la mort et qui s'articule en trois temps : écoute, reconnaissance et obéissance. Écoute, parce qu'il faut offrir, voire imposer à chacun la possibilité d'exprimer le traumatisme subi, de lui donner corps pour mieux le mettre à distance ensuite. L'efficacité et l'utilité des dispositifs de suivi mis en place sur les théâtres d'opérations ne sont plus à démontrer. La présence dans les sections de référents formés, même *a minima*, et la venue de spécialistes sur site permettent de prendre en charge cette première étape. Reconnaissance ensuite, parce qu'un impérieux besoin de voir sa souffrance comprise anime le groupe touché dans sa chair. À cet égard, le cérémonial militaire remplit parfaitement cette fonction. L'horreur y laisse la place à l'honneur et le marsouin figé dans un garde-à-vous impeccable approfondit son travail de deuil en fournissant l'effort nécessaire pour ne pas laisser couler une larme. Le groupe s'y matérialise de façon tangible, uni dans des rangs parfaitement alignés. Rien de plus que des ordres simples et connus ; au pas cadencé, en chantant, raccompagner le cercueil à l'hélicoptère ; rendre sensible, audible, tangible la cohésion du groupe qui porte chacun des membres. Obéissance enfin, parce que l'unité du groupe ne peut supporter qu'une part de ses membres monopolise trop longtemps l'attention par une souffrance trop exacerbée. Il en va de l'efficacité opérationnelle de la compagnie, où chacun doit tenir son rôle et remplir sa mission. Une fois passées l'écoute et la reconnaissance, la reprise des opérations permet à tous d'accomplir le travail de deuil, de reprendre pied dans la vie du groupe.

Et après ? Statistiques brutes et cas concrets

Cent marsouins de la même unité sont partis en Afghanistan, chiffre produit du pur hasard, mais qui facilitera le calcul des ratios. Les conditions de prise en charge directe sur le théâtre étant décrites par ailleurs, les chiffres qui suivent comptabilisent les symptômes traités après le retour en France. Plus de trois ans après la mission, il est possible d'obtenir des données consolidées. Parmi ces cent marsouins, vingt ont eu recours, de manière officielle ou non, à un suivi psychologique personnalisé, sans influence ou presque sur leur vie professionnelle. La proximité entretenue par le régiment avec un cabinet de spécialistes dans ce domaine permettait en effet de rendre facilement accessible ce type de soins. Dans ce groupe, dix ont nécessité un suivi plus poussé, sur plusieurs semaines ou plusieurs mois, conduisant parfois à des arrêts de travail voire à des situations personnelles ou familiales délicates. Parmi ces derniers, trois ont été amenés à faire des choix drastiques, rompant tous liens avec leur ancienne vie, dans des circonstances souvent chaotiques. Après plus de trois ans, deux d'entre eux ont pu retrouver dans de nouveaux environnements une vie semble-t-il équilibrée. Le troisième peine toujours à se rétablir.

En analysant ces chiffres, plusieurs coïncidences peuvent être remarquées. Les personnes concernées ne sont pas nécessairement celles qui avaient été identifiées lors des phases de prise en charge immédiate sur le théâtre d'opérations. Elles en représentent toutefois la majorité, preuve de la nécessité et de l'utilité de ces actions. Il en découle également que le traitement de fond se poursuit dans la durée et ne peut s'arrêter à ces soins de première urgence. Il est du ressort du commandement de maintenir une vigilance forte sur ces sujets, *a minima* pour détecter et prendre en charge des cas qui n'auraient pas été identifiés initialement.

Il apparaît aussi dans ces ratios que la plupart des situations sont traitées sans portée réelle sur la poursuite d'une vie personnelle, professionnelle et sociale normale. Pour tous ces cas de figure, la guérison s'est avérée d'autant plus rapide que le marsouin concerné parvenait à poursuivre les activités de la compagnie, au sein d'un groupe qui le comprenait et qui l'épaulait. Les personnes qui, pour des raisons médicales impérieuses, n'ont pu poursuivre leurs activités habituelles ont souvent rencontré davantage de difficultés à reprendre une vie apaisée.

Face à ce constat, il a parfois été décidé, en lien avec le corps médical, de conserver certains marsouins le plus longtemps possible au sein de leur cadre de vie habituel, espérant ainsi accélérer leur guérison

avec l'aide du groupe. Il ressort de ces cas particuliers que de telles situations sont souvent délicates à gérer ; elles accroissent en effet le risque de contagion et ne permettent pas toujours de parer à toutes les éventualités – pensées morbides, risques de passage à l'acte. De l'aveu même des intéressés, recueilli quelques années après, il existe un stade au-delà duquel les bienfaits que procure le soutien du groupe se révèlent inférieurs à la force de corrosion des souvenirs et réminiscences provoqués par ce même groupe. Ce dosage subtil du remède et du poison reste du ressort de professionnels.

Enfin, la part de cadres, officiers ou sous-officiers, concernés est inférieure aux proportions observées parmi les militaires du rang. Le poids des responsabilités et l'impérieuse nécessité de continuer à exercer l'autorité qui a été confiée semble donc pouvoir au mieux protéger si ce n'est soigner en partie ces blessures.

Devoir de mémoire ?

La participation à des événements exceptionnels par leur violence ou leur intensité marque de manière indélébile tous les acteurs, que la conséquence s'exprime ou non dans le cadre d'un syndrome de stress post-traumatique. Parce que le rythme des opérations l'impose, il convient, dans le feu de l'action, de conserver à son meilleur niveau le potentiel de la compagnie, quitte à user et abuser du remède/poison de l'esprit de corps. Chacun donne le meilleur de ce qu'il a pour le groupe parce qu'il sait que celui-ci est sa planche de salut. Cette exacerbation de la cohésion donne des résultats indéniables. Elle préserve la plupart des membres et aide à soigner ceux qui ont été touchés, renforce d'amitié les liens de subordination et accroît la confiance et le dynamisme de la troupe. Mais l'opération finit toujours un beau matin, non sans une tristesse paradoxale. La vie redevient moins sensible, moins ressentie ; là commence alors le vrai travail de réanimation. Il faut retirer progressivement du corps l'anesthésiant distillé par le groupe, parvenir au sevrage d'adrénaline. Et pour s'autoriser de temps en temps une petite rechute, il reste heureusement le devoir de mémoire. ■

FRANÇOIS-YVES LE ROUX

CERTAINS NE REVIENDRONT PAS

« Mon colonel, le capitaine X vient d'appeler de Gwan. Il a pris le commandement de l'OMLT (*Operational Mentor and Liaison Team*) – équipe de liaison et de tutorat opérationnel –, ils ont des morts et des blessés, il rappelle dès qu'il peut. » Ce 20 janvier 2012, au petit matin, le pire est arrivé, ce que je redoutais depuis ma prise de fonction quelques mois auparavant : certains soldats du régiment ne reviendront pas vivants d'Afghanistan. Attendant l'appel du cabinet du chef d'état-major de l'armée de terre qui va me donner confirmation, les yeux fixés sur la liste nominative du détachement attaqué, je revois quelques images : le point de situation de fin de préparation, occasion de s'entretenir avec chacun et de s'assurer que toutes les dispositions sont prises sur le plan familial, les poignées de mains échangées au moment du départ sur la place d'armes du régiment, les larmes des proches, les visages. Me revient aussi cette réflexion, quasi-prière, nichée dans un coin de l'esprit depuis ma désignation comme futur chef de corps du 93^e régiment d'artillerie de montagne (RAM) un an auparavant : le régiment a traversé sans pertes graves trois mandats hivernaux successifs en Kapisa, pourvu qu'il ne soit pas rattrapé par les lois de la statistique, fasse le ciel qu'ils reviennent tous.

Lancinante, cette question des pertes éventuelles a sous-tendu dès mon entrée en fonction toutes les actions relatives à la préparation des départs, au suivi par la base arrière des soldats en mission et de leurs proches, à l'anticipation puis à la gestion des retours. Les mots d'ordre étaient finalement assez simples : tout faire en amont pour éviter les pertes, et si elles devaient survenir, être prêts à y faire face avec les familles tout en assurant la continuité des missions.

S'inscrivant dans la continuité des actions de mes prédécesseurs, ces mots d'ordre n'avaient rien de nouveau pour un régiment vivant depuis 2008 l'enchaînement quasi continu des missions en Afghanistan, pour l'essentiel une batterie en Kapisa chaque hiver ainsi que de nombreux détachements de mentorat et de liaison opérationnels. Ayant gagné en maturité et en expérience mandat après mandat, il les mettait déjà en pratique, bien guidé et soutenu par un système d'accompagnement institutionnel, des règles de désignation aux étapes de la préparation jusqu'à l'accompagnement des familles et à la gestion des retours, tout au long de ce qu'il était convenu d'appeler un cycle afghan : dix mois de préparation spécifique, six mois de mission, plusieurs mois de récupération post mission.

Toutefois, jusqu'à ce 20 janvier 2012, le régiment avait été relativement épargné au vu de la centaine de soldats engagés chaque année en Kapisa : deux blessés légers seulement et quelques cas de traumatismes psychologiques. Avec cette attaque meurrière, trois tués, cinq blessés graves, dont l'un décédera deux mois plus tard des suites de ses blessures, l'épreuve est d'une autre nature. Certains des nôtres ne reprendront jamais plus leur place dans nos rangs, d'autres vont rentrer très grièvement blessés, d'autres plus légèrement, d'autres indemnes, tout au moins dans leur chair, d'autres, enfin, ont encore plusieurs mois de mission à remplir sur le même théâtre d'opérations, autant de situations appelant une prise en charge différenciée. Et puis il y a les familles, celles des tués, celles des blessés, celles des rescapés de l'attaque, celles dont le proche poursuit sa mission en Afghanistan, celles, enfin, de ceux qui se préparent à y aller dans quelques mois.

Esprit de corps et communauté régimentaire

Dans ce contexte de pertes au combat, l'expression « revenir de mission » a pris une acuité littéralement extraordinaire. Pour le 93^e RAM, les lignes d'opérations se sont dégagées d'elles-mêmes, qui vont mobiliser et mobilisent encore l'ensemble d'une communauté régimentaire étendue aux familles, bien soutenue par tous les intervenants institutionnels ou d'entraide qui l'aident depuis à traverser l'épreuve : épauler sur tous les plans les familles endeuillées, aider les blessés à se reconstruire et accompagner leurs familles, témoigner la même attention aux blessés psychologiques et à leurs proches, poursuivre les actions en faveur des familles des militaires toujours en opérations, préparer les autres retours et les autres départs, et maintenir au régiment son allant dans tous les domaines.

Il est évidemment difficile pour un chef de corps de porter une appréciation objective et exhaustive sur la manière dont son régiment a surmonté une épreuve de cette nature. Néanmoins, avec le recul d'une année, le retour des derniers détachements d'Afghanistan et l'accomplissement d'autres missions au Liban ou ailleurs dans le monde, quelques convictions et réflexions méritent d'être partagées.

La première d'entre elles est l'importance cruciale de l'organisation, que je qualiferais de sociale, d'un régiment. Elle ne fonde évidemment pas à elle seule la qualité opérationnelle de celui-ci, résultat d'une complexe alchimie mêlant formation militaire individuelle, adéquation des qualifications aux emplois tenus, entraînement, qualités intrinsèques de chaque soldat, charisme et sens tactique des chefs, considération au quotidien, équipements, aguerrissement

physique et mental, rectitude morale... Mais la force opérationnelle dépend aussi, pour une part qui s'est révélée déterminante dans l'épreuve, de l'existence en son sein d'une structure d'environnement humain performante, crédible et dévouée.

En ce sens, je n'ai pu que me louer des choix de personnes effectués par mes prédécesseurs et des présidents de catégories élus par leurs pairs. Tenir de telles fonctions ne souffre pas l'inappétence pour les tâches si particulières qui en résultent et l'engagement personnel qui va de pair. Maîtrisant parfaitement tous les aspects de leurs fonctions, participant à l'amélioration de la cohésion d'ensemble, entretenant un lien régulier avec les soldats en opérations et leurs familles, et prenant tout autant soin des aléas familiaux, physiques et professionnels en garnison, ils s'avèrent être les bouées d'ancrage de proximité reconnues par les militaires et leurs familles qui savent qu'ils pourront s'y amarrer, quelle que soit la force de la tempête. Parce que cette structure sociale interne avait une vraie crédibilité professionnelle auprès des soldats et de leurs proches, qu'elle agissait en totale symbiose avec le commandement et qu'elle avait su développer et faire vivre un réseau de connaissances de communication et d'entraide associant les bonnes volontés de conjoints prêts à s'investir au profit de la collectivité, le 93^e RAM a pu s'appuyer dans l'adversité sur une communauté régimentaire soudée et élargie à ses familles. Depuis, la solidité éprouvée de cette organisation sociale a renforcé la conviction de tous que, quoi qu'il arrive, le régiment saurait fédérer toutes les énergies à leur profit, fortifiant ainsi le moral général.

Ces pertes subies le 20 janvier 2012 ont ainsi rappelé la dimension fondamentale de la notion d'esprit de corps et de communauté régimentaire. Le régiment est ce vers quoi tous se tournent dans l'épreuve, tant pour sa taille humaine, qui permet de se connaître, que par ce qu'il représente de communauté de vie, de mission et de destin. Il est aussi la référence ancrée dans l'esprit de nos élus et de nos concitoyens dès lors que l'on parle d'armée de terre. Or sa vie et son identité propres nécessitent une préservation d'autant moins simple à réaliser qu'elles vont d'une certaine manière à rebours de la tendance générale : célibat géographique, qui éloigne nombre de familles du centre de gravité de la vie professionnelle du soldat, travail des conjoints, qui altère la disponibilité pour s'associer aux activités de cohésion, réduction ou dilution de l'empreinte régimentaire dans le contexte de la mise en place des bases de défense (BDD), qui a engendré l'émergence de nombreux organismes à visibilité moins « guerrière » et, par ses mutualisations et rentabilisations, réduit ou contraint certaines marges de manœuvre du chef de corps pour entretenir l'esprit de corps qui se révèle indispensable dans l'épreuve.

Ainsi, en dépit de ces difficultés sociétales et structurelles, le renforcement inlassable de la cohésion du régiment a été et reste ma préoccupation constante, par toute initiative répondant aux attentes des militaires et de leurs familles, avec l'aide qu'il convient de souligner du groupement de soutien de la base de défense (GSBDD) locale, et en suivant toujours le même fil guide : tisser suffisamment de liens en service et hors service pour agir plus efficacement et mieux s'entraider en cas de coup dur. Association des familles à la préparation des départs, activités de cohésion répondant aux aspirations, attentions personnalisées à l'occasion de Noël, gestes obtenus des collectivités locales envers les soldats projetés et leurs familles, entretien régulier du lien entre le régiment et les proches par téléphone ou courriers électroniques, pique-niques, goûters et jeux organisés le dimanche pour permettre aux familles des soldats en mission d'entretenir un lien social et offrir des moments de joie aux enfants... Toutes ces actions ou ces gestes auront consolidé un climat de connaissance mutuelle, de confiance et d'entraide auquel s'agrègeront immédiatement les familles éprouvées, y compris celles qui s'en tenaient éloignées avant d'être touchées, facilitant ainsi leur soutien.

Bien compris et accepté du fait de la prégnance des risques encourus en Afghanistan, ce lien est éminemment fragile et son entretien mérite toute l'attention du chef de corps. En effet, dans une société marquée par la réduction à l'infinitésimal de toute notion de risque, par la quasi-abolition des distances qui rend anormales les longues séparations et par une moindre dureté au mal et à l'épreuve, vivre l'absence du soldat et supporter son univers d'incertitude et de danger se révèlent de moins en moins aisés. Alors, avec qui pouvoir partager ses angoisses, les difficultés de l'éloignement, la douleur de la perte d'un être aimé, d'un camarade, ou sa blessure, si ce n'est avec ceux et celles les mieux à même de comprendre, ceux qui vivent ou ont vécu la même chose au sein du régiment ?



La préparation du retour, objet du plus grand soin

Si le suivi des aléas de cette séparation entre le soldat et ses proches nécessite toute l'attention du régiment, tant par devoir de solidarité humaine que par nécessité de préserver le moral du militaire et donc sa capacité à remplir sa mission, la préparation du retour doit faire l'objet du plus grand soin. De sa qualité dépend en effet la bonne réinsertion familiale et professionnelle du soldat, ainsi que sa capacité à se relancer sur ses objectifs futurs. Or, même lorsque tout va apparemment bien, « en revenir » n'est pas aisé, pour le soldat comme pour ses proches.

Comme toutes les formations de l'armée de terre, le régiment bénéficie des règles et outils mis en place pour faciliter ce retour. Avec l'expérience acquise au fil des missions, les unités sont bien conscientes de la fatigue physique et de l'état psychologique des soldats rentrant de missions aussi difficiles que celles remplies en Afghanistan. Ayant souvent eux-mêmes été engagés sur ce théâtre d'opérations, les jeunes chefs sont attentifs à préserver au mieux l'indispensable période de récupération, tant en termes de prise de permissions que de suivi individualisé par la conduite rigoureuse des entretiens post opérationnels. Mais cette volonté peut parfois être mise à mal par l'enchaînement des activités qui réclame très vite l'apport des derniers rentrés de mission. En ce sens, la gestion du retour au service des blessés et rescapés du détachement attaqué le 20 janvier 2012 aura aidé le régiment à encore mieux prendre conscience de la longueur et de la complexité de ce processus de retour. En effet, si les blessés physiques graves ont fait l'objet de traitements hospitaliers longs leur permettant une transition plus à leur rythme, la présence dans les unités de blessés psychologiques est bien plus délicate à appréhender, gestion à mener avec finesse et doigté en liaison étroite avec les familles et tous les acteurs impliqués, notamment le médecin référent du régiment.

L'expérience a ainsi prouvé qu'il convient de protéger les unités, les soldats et leurs proches d'eux-mêmes. Cette protection est proposée aux familles par le biais de séances de préparation au retour, et initiée auprès des soldats par le passage par le sas de Chypre, apprécié et indispensable. Mais elle doit surtout être garantie par une chaîne de commandement naturellement plus tendue vers la préparation de la mission future que vers le solde de la mission passée. Or de ce solde dépend clairement l'aptitude du soldat à se relancer professionnellement.

Comprendre l'état d'esprit du soldat rentrant de mission est un véritable enjeu pour les chefs hiérarchiques qui doivent apprécier correctement l'évolution de la capacité de leurs subordonnés à clore la mission précédente tout en acceptant le rythme propre de chacun. Même après une longue période de permission, suivre un stage long de formation, reprendre des activités de préparation opérationnelle ou mener les simples missions de la vie quotidienne en ayant retrouvé toute sa place dans son milieu familial ne va pas de soi après la tension d'une mission de combat ayant aussi totalement impliqué l'individu, et ce quels que soient l'âge, le grade ou l'ancienneté. Il faut donc une ferme vigilance du chef de corps pour garantir les conditions d'une bonne réinsertion du soldat : imposition de permissions longues permettant une vraie récupération physique et mentale, strict encadrement des activités hors de la garnison pendant la phase de

remise en condition, préservation de la période de Noël et du nouvel an suivant la mission, report des mises en formation... Une attention identique mérite d'être accordée à ceux qui effectuent des missions plus courtes sur d'autres théâtres, notamment lorsqu'ils n'ont pu bénéficier de la traditionnelle pause estivale.

Prendre soin des conditions personnelles du retour participe à la reconnaissance individuelle et collective à laquelle tous aspirent et sont sensibles, et dont dépend aussi le maintien de l'élan opérationnel vers les missions futures. Volontaire pour exercer un métier à risques au service de son pays et de ses concitoyens, le soldat est fier de sa propre abnégation, mais demande à ce qu'elle soit reconnue. Les familles de tués sont sensibles à la reconnaissance exprimée par la nation tout au long d'un plan hommage dont, l'ayant vécu avec elles, je peux attester de la nécessité et de la pertinence. Elle touche tout autant les rescapés, le reste du régiment et les familles épargnées, car elle rend publics le sens de l'engagement du soldat et les sacrifices que lui et ses proches consentent. Elle aide au travail de deuil qu'ont aussi à conduire les frères d'armes.

Mais pour des soldats, le besoin de reconnaissance est aussi une soif de mise à leur juste valeur des actes accomplis et des résultats obtenus. Un temps oubliée et heureusement rétablie du fait de l'engagement en Afghanistan et en Libye, l'attribution d'une décoration collective efface les inévitables frustrations qui résultent de la répartition des récompenses individuelles. Elle donne un sens à l'action de tous, y compris de ceux dont la contribution est restée plus discrète ou modeste, ceux qui ont tenu la base arrière par exemple. Pour le 93^e RAM, l'attribution d'une croix de la valeur militaire à son étandard pour les premières missions menées de 2008 à mai 2011 a indéniablement joué ce rôle, renforcé l'esprit de corps, aidé certains à enfin clôturer leur mission et donné à tous les acteurs de cette période le sentiment du devoir accompli et d'un juste remerciement.

FÊtre chef de corps

Au moment où ces lignes sont écrites, le régiment vient de commémorer «en famille» l'anniversaire de cette attaque du 20 janvier 2012. En préparant et en vivant cette journée de recueillement et d'amitié forte, je me suis retrouvé une fois de plus plongé dans ce que je considère être l'essentiel de mes responsabilités. Bien sûr, la vocation première d'un chef de corps est de commander ses hommes en opérations. Mais, au préalable, il est le garant des fondations de l'aptitude au combat de son régiment, dont je suis convaincu qu'elles

sont cimentées par le sens donné aux actions et l'attention portée à chacun, attention incluant l'environnement familial.

Prenant la mesure de la situation du régiment qui lui est confié par le chef des armées, un chef de corps doit certes nourrir de légitimes ambitions pour son unité et la conduire avec ténacité vers l'atteinte des objectifs qui lui sont fixés ou qu'il s'impose. Mais il doit aussi se préparer lui-même à affronter les épreuves personnelles les plus dures, au premier rang desquelles la perte d'un ou de plusieurs de ses subordonnés et l'annonce qu'il lui reviendra de faire lui-même aux proches, annonces synonymes pour moi d'engagement personnel auprès des familles de mes tués et de mes blessés. Il lui revient ensuite de guider son régiment dans l'adversité, ce qu'il ne pourra faire avec suffisamment de sérénité s'il n'a pas préparé avec minutie tout ce qui pouvait l'être avant que la crise ne survienne et veillé à la qualité du ciment évoqué plus haut. Le chef de corps doit se laisser guider dans les premiers moments de l'épreuve par un haut commandement attentif à lui faciliter la tâche et lui permettre de se concentrer sur ses familles et ses soldats. Ainsi épaulé par ses chefs et ses subordonnés, il peut alors faire usage de toutes ses facultés pour discerner correctement sa place et les actions qu'il faut mener, alternant présence auprès des familles endeuillées, des blessés et de leurs proches, des soldats en opérations et de la partie du régiment restée en métropole.

Vis-à-vis du régiment, les choses ont été relativement simples : donner immédiatement le sens de l'action pour que l'élan opérationnel ne s'arrête à aucun moment en dépit des pertes subies. Je l'ai expliqué à tous le jour même de l'attaque, en m'adressant à chacune des batteries devant son bâtiment : le soldat a le droit d'éprouver une peine légitime à l'annonce de la perte de frères d'armes, mais son devoir et son honneur de soldat d'un régiment de l'armée française sont de continuer à remplir la mission fixée.

Vis-à-vis des familles et des soldats les plus touchés, cette « place du chef » et certaines décisions ne s'imposent pas toujours d'elles-mêmes et il m'a fallu parfois aller à rebours des intentions de mes subordonnés, me fiant aux conseils de camarades, à l'intuition, à des convictions plus intimes et à l'expérience personnelle du deuil pour imposer, parfois jusque dans les détails, les actions opportunes pour répondre avec justesse aux aspirations et besoins des familles, des camarades et du reste du régiment. À titre d'exemple, contre les avis reçus, j'ai ainsi fortement incité la présence des militaires qui le souhaitaient aux obsèques, estimant que « rendre le corps à la famille » ne doit pas signifier l'effacement complet des camarades de régiment du soldat disparu. Les frères d'armes ont besoin d'exprimer leur peine personnelle, mais aussi de dire à la famille leurs liens d'amitié avec le

défunt. Ils ont à ce titre toute leur place parmi les proches. Souhaitée par les familles, cette présence jusqu'au cimetière a été appréciée et s'est confirmée indispensable.

En conclusion de ces propos, une expression me semble résumer l'attitude qui aura été la mienne. Il était courant de qualifier le colonel de « père du régiment », expression qui peut prêter désormais à sourire voire à critiques par ses relents de paternalisme dépassé. À l'épreuve, je crois pourtant qu'elle n'est pas totalement désuète, dans ce qu'elle signifie de responsabilité vitale, de sollicitude, de proximité, de franchise et de confiance mutuelle au quotidien comme dans les adversités petites ou grandes. D'une certaine manière, le retour du soldat s'apparente à la parabole du fils prodigue, au sens où le « père du régiment » doit mobiliser toute la communauté régimentaire pour que ce retour soit une réussite et le début d'une nouvelle étape, et, si le deuil venait à frapper, pour veiller à ce que l'abattement du moment ne l'emporte pas sur les missions à poursuivre et l'élan vers l'avenir. En ce sens, j'ai la certitude que le régiment peut être fier de la manière dont il a surmonté ces épreuves en faisant appel à toutes ses ressources et au dévouement de chacun. ■

ANDRÉ THIÉBLEMONT

RETOURS DE GUERRE ET PAROLE EN BERNE

Il y a des retours de guerre sous les vivats, d'autres sous les crachats, d'autres encore dans l'indifférence. Mais, dans tous les cas, la parole de celui qui revient des combats est le plus souvent en berne. Elle peut être étouffée par l'indicible. Le désintérêt des proches peut la refouler ou la mettre en suspens. Elle peut aussi être censurée sous la pression d'une pensée dominante et d'interdits plus ou moins tacites.

La parole étouffée

Dans *Le Feu*, à la fin du récit, Henri Barbusse raconte son groupe exténué se réveillant devant une « plaine d'acier, rouillée par places et où reluisent les lignes et les plaques d'eau » avec « semés ça et là comme des immondices, les corps anéantis qui y respirent ou s'y décomposent », des corps d'Allemands et de Français entremêlés. « Voilà la guerre », fait-il dire à son ami Paradis ! Et traduisant sa pensée, il enchaîne : « Plus que les charges qui ressemblent à des revues, plus que les batailles visibles déployées comme des oriflammes, plus même que les corps à corps où l'on se démène en criant, cette guerre, c'est la fatigue épouvantable, surnaturelle, et l'eau jusqu'au ventre, et la boue et l'ordure et l'infâme saleté. C'est les faces moisies et les chairs en loques, et les cadavres qui ne ressemblent même plus à des cadavres, surnageant sur la terre vorace. C'est cela, la guerre, cette monotonie infinie de misères. » Dans le dialogue qui suit, Barbusse nous signifie que rien ne peut être dit de cette face horrible de la guerre :

« Quand on parle de toute la guerre, [...] c'est comme si on n'disait rien. Ça étouffe les paroles. [...] »

- Non, on n'peut pas s'figurer. [...] »

- T'auras beau raconter, s'pas, on t'croira pas. Pas par méchanceté ou par amour de s'ficher d'toi, mais pa'ce qu'on n'pourra pas. [...] Personne ne saura. I' n'y aura qu'toi¹. »

La parole étouffée ! Dans un article décrivant ce que fut l'abject quotidien de nombre de combattants durant la Grande Guerre, Evelyne Desbois rejoint d'une certaine façon le constat de Barbusse.

1. Henri Barbusse, *Le Feu*, Paris, Ernest Flammarion, 1916, pp. 357-359.

Citant des témoignages couchés au quotidien dans des carnets de route, elle détaille la vision de corps déchiquetés, mutilés, morts ou vivants, « des choses rouges, broyées, des mélanges de chairs sanglantes et de boue » extraites d'un abri défoncé d'où sont évacués deux hommes, « l'un inerte, la figure grise plaquée de sang, l'autre retenant des deux mains ses entrailles mises à nu avec des grognements de porc ». « Qu'elle est hideuse la mort de nos héros ! », observe ce témoin. Un autre relate cette vision : « Sous leurs casques, ils n'avaient plus de visage. En tenait lieu une boule rouge, faite de bouillie sanguinolente. »

Évelyne Desbois évoque encore les débris humains qui jonchent le sol des tranchées et constate qu'avec le temps, les soldats « s'accommodent de leur présence », comme cette « jambe d'un cadavre boche absolument pétrifiée » qui, selon un canonnier au 28^e régiment d'artillerie, « sert de portemanteau dans un abri ». Or, à l'arrière, indique-t-elle, rien ne filtrait de cette face obscène de la guerre : « Il semblerait bien qu'un accord tacite entre tous les protagonistes de l'époque, gouvernement, presse, cinéma et la masse des soldats, ait permis d'escamoter cet aspect de la guerre. [...] Les lettres de soldats, comme les images des actualités, ne laissaient pas filtrer la face sordide de la mort². » Une sorte d'« euphémisation de la guerre », comme le laisse entendre Barbusse.

La guerre, c'est un ailleurs dont les détails obscènes sont indicibles, innommables pour celui qui en revient. Il n'est nul besoin de se référer à la Grande Guerre pour le constater. Interrogé en 1994 par Marlène Tuininga sur ce que vivaient nos soldats au Rwanda, François Lebigot, psychiatre militaire, répond : « L'horreur. L'horreur, au-delà de ce que nous voyons dans les journaux et à la télévision. Car les services d'information de l'armée et les journalistes eux-mêmes dosent les images et filtrent les informations. [...] Ce qui se passe au Rwanda constitue pour nous un défi sans précédent. Creuser des fosses pour y entasser, à longueur de journée, des cadavres parce qu'ils pourrissent, c'est une tâche surhumaine. Qui sont les hommes qui exécutent cela ? S'agit-il de gens sélectionnés ? Nullement. Ces hommes – des militaires professionnels, âgés de vingt-deux à trente ans – font partie du génie de l'air. Ils étaient venus au Zaïre pour construire une piste d'atterrissement destinée aux convois humanitaires³. »

Kosovo, juillet 1999. Une section du 1^{er} régiment étranger du génie a été mise à la disposition du Tribunal pénal international pour rechercher des charniers : « Cinq puits sont à sonder, écrit le chef de

2. Évelyne Desbois, « Grand-Guignol. Blessés et mutilés de la Grande Guerre », *Terrain* n°18, « Le corps en morceaux », mars 1992, pp. 61-71.

3. Marlène Tuininga, « Essayer de vivre avec l'horreur », *La Vie* n° 2554, 11 août 1994, sur www.lavie.fr/archives/1994/08/11/rwanda.

section dans son journal de marche. Le premier est vide mais plein de gas-oil. Le second est enseveli, quatre filles s'y trouveraient. [...] Le puits des filles est atteint en une heure, quatre corps en sortent, dont celui de la plus jeune qui devait avoir à peine treize ans. Violées et jetées vivantes dans le puits⁴. »

Côte d'Ivoire, été 2003. Une compagnie de marsouins remonte la piste qui longe le fleuve Cavally, marquant la frontière avec le Liberia. Un capitaine écrit : « Bien souvent, les mercenaires libériens fuyaient à l'approche de la section de tête. Dans le village déserté, un silence pesant, lugubre, insupportable ; un silence qui répercuteait en creux le cri des suppliciés. Membres humains découpés et méthodiquement regroupés par type – les mains à droite, les pieds à gauche ; sacs de cœurs humains conservés dans la glace pour en préserver la date limite de consommation ; cadavres putréfiés et gonflés par la chaleur ; torturés à demi brûlés ou empalés vivants ; membres d'une même famille attachés les uns aux autres pour être exécutés ensemble, à moindre coût. Envie de vomir d'abord, envie de fuir après. Mais la fuite est impossible et l'envie de vomir revient toujours. La nuit surtout. Ce jour-là, l'horreur a décidé d'arrêter le temps. »

Ces soldats qui ont vécu de telles expériences, nous pouvons les croiser, les côtoyer ; ils peuvent être nos familiers. Et pourtant, nous ne savons rien de ce qu'ils ont vu, touché, entendu, senti et ressenti dans ces ailleurs dantesques. Sauf à leur faire l'offre d'une écoute privée ou publique, ils n'en disent rien, tant, revenus dans nos métropoles aseptisées et pacifiées, ils ont le sentiment que leur parole serait incongrue. Leur parole, comme étouffée !

■ La parole refoulée, paralysée

Mais toutes les expériences de combattants ne sont pas faites de souffrances et de scènes horribles. Là-bas, dans la guerre, ils peuvent avoir vécu d'extraordinaires moments : des peurs et des confrontations à des situations extrêmes, des montées d'adrénaline, une sorte d'ivresse dans des odeurs de poudre et des sonorités de mitraille, et puis des instants savoureux, festifs, chaleureux, hilarants, fusionnels, en compagnie, au sens plein de ce terme. Pourtant, de retour dans leur foyer, ils sont le plus souvent dans l'incapacité de narrer et même d'évoquer ces moments : leur parole est refoulée, comme paralysée.

4. Cité par André Thiéblemont, *Expériences opérationnelles dans l'armée de terre. Unités de combat en Bosnie (1992-1995)*, tome II, Paris, Centre d'études en sciences sociales de la défense, 2001, p. 117.

Après la mort de mon père, ma mère me tendit un carton à chausures poussiéreux entouré d'une ficelle jaunie par le temps : « Tiens ! C'était dans les affaires de ton père... Des papiers sur sa guerre je crois ! » J'y découvris trois cents feuillets d'une écriture serrée relatant au jour le jour son quotidien de tranchée. Engagé à dix-huit ans en 1914, il avait été versé dans le génie. Il avait combattu dans les Vosges, en Champagne, à Verdun, sur la Somme. Dans ses relations, il ne se passait pas grand-chose, rien d'éclatant : les montées nocturnes en première ligne, le quotidien miséreux de la tranchée sous les shrapnels et les obus dont il détaillait les calibres, les veilles au crêneau, les nuits à creuser sapes et fourneaux de mine ou à s'enfoncer dans les lignes ennemis pour y cisailler le barbelé, les copains de son escouade, tous des « braves types », les ribotes en ligne arrière dans quelque auberge de fortune... Jamais, il ne nous avait parlé de sa guerre. Nous ne l'avions jamais vraiment questionné !

À la fin des années 1990, ayant recueilli une trentaine de carnets de route rédigés en Bosnie entre 1992 et 1995 par des casques bleus de tous grades, j'avais été frappé de constater en interrogeant leurs rédacteurs que, dans la plupart des cas, j'étais le premier à lire ces documents. Le caporal Vergier notamment, un physique frêle d'une vingtaine d'années, jeté brutalement dans le chaudron bosniaque en octobre 1994, avait connu durant quelques mois des moments intenses sur le mont Igman, interposé entre Serbes et Bosniaques. À plusieurs reprises, il avait vécu des « braquages mutuels » – les culasses qui claquent, le doigt sur la détente du Famas face aux canons de kalachnikovs bosniaques, la peur au ventre – ou des scènes bouleversantes : « Vision infernale, écrivait-il au retour d'une mission de secours auprès de blessés serbes : la balle est entrée dans la cuisse droite, a éclaté la fesse et de la merde sortait de la blessure, l'intestin a en fait été percé. [...] De plus, la main du gars était aux trois quarts arrachée⁵. »

Sur le mont Bjelasnica, où se déchaînait un vent soufflant à cent vingt kilomètres heure, ce petit soldat, qui quelques jours plus tôt vivait dans le climat aseptisé et pacifié d'une ville de province, notait ses angoisses, son endurcissement au froid, son désespoir devant le spectacle si brutal pour lui de la furie guerrière, mais aussi de petits instants de bonheur avec son groupe, avec son sergent, l'attente de la douche et d'une bière fraîche⁶. Cinq ans étaient passés lorsque je le rencontrais. J'étais le premier auquel il parlait de ce qu'il avait fait là-bas. Ses parents, chez qui il vivait, ignoraient tout de son expérience combattante !

5. *Ibidem*, p. 187

6. *Ibidem*, p. 95 et suiv.

Selon certains auteurs, notamment à propos de la Grande Guerre ou de la « sale guerre » d'Algérie, ce mutisme du combattant lors de son retour dans son foyer trouverait son explication dans les horreurs engendrées par la guerre. Le combattant serait la victime de ses violences. Traumatisé, il serait alors dans une sorte d'impossibilité pathologique de « rétablir le contact avec la société », avec le normal⁷. C'est là une conception de la condition combattante dont les racines plongent dans un pacifisme latent : refusant d'accepter l'existence incontournable de la guerre et de ses violences, on fait du soldat une malheureuse victime censée les avoir passivement subies.

Bien sûr, comme je l'ai évoqué plus haut, bien des situations de combat sont terriblement traumatisantes. C'est d'autant plus vrai aujourd'hui que le quotidien dans nos sociétés avancées est de plus en plus éloigné des violences du champ de bataille⁸ et que le passage des combattants en territoire de violence est brutal, sans transition, s'effectuant en quelques heures. Pour autant, l'argument ne justifie pas cette victimisation systématique du soldat. Celle-ci constituerait plutôt un processus par lequel la société s'absout de son incapacité à reconnaître la guerre et à accueillir en conséquence celui qui en revient. Ce ne serait pas le combattant qui serait incapable de rétablir un contact avec la société ! Ce serait bien plutôt la société qui, dans son « désir d'ignorance »⁹ de la guerre, serait incapable d'entendre et d'écouter ce que celui qui en revient a à dire.

En effet, si la parole du combattant est comme paralysée, c'est que dans son foyer ou parmi ses proches, personne ne songe vraiment à la mettre en mouvement. Revenant d'ailleurs, il est vite plongé dans les routines d'une vie normale, dans un quotidien fait de petites préoccupations et d'actualités qui concentrent l'attention de ceux qui l'entourent. Le constat est sans doute encore plus vrai aujourd'hui, alors que nos contemporains ne cessent de courir après le temps au point de ne plus en disposer et de n'avoir d'intérêt que pour l'« ici » et le « maintenant ». À celui qui revient de loin, on accorde une vague attention – « Alors, comment c'était là-bas ? » –, avant de revenir aux sujets bien concrets : les enfants, la machine à laver qu'il faut remplacer, les prochaines vacances... Et pourtant ! Que femmes, pères, mères, enfants, amis mettent en mouvement sa parole, qu'ils sachent l'interroger et lui manifester de l'intérêt, et il sera bavard !

7. C'est la thèse que soutient notamment Irina Durnea dans « Le mutisme des soldats, le traumatisme de la Grande Guerre », *Baobab* n° 4, II, 2009, p. 12.

8. Sur le thème de la violence relative du champ de bataille, voir John Keegan, *Anatomie de la bataille*, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 298.

9. Pour reprendre ici l'expression de Claude Barrois dans *Psychanalyse du guerrier*, Paris, Hachette, 1993, p. 24.

La parole censurée

En 1950, Roger Delpuy écrivait dans *Soldats de la boue* : « Des milliers de jeunes soldats du corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (CFEO) ont connu la vie de poste, des milliers y sont morts et des milliers en sont revenus incapables de faire comprendre les raisons de leur précocité d'esprit. En parlant de ce qu'ils ont vu et fait, ils entendent qu'on ne les écoute pas, ou d'une manière distraite, et ils préfèrent alors garder pour eux seuls cette tranche de vie¹⁰. » À la fin de l'ouvrage, il interrogeait sa patrie : « Ah ! France. [...] Pourquoi payes-tu de tant d'ingratitudes et d'indifférences les fils qui te furent dévoués jusqu'à la mort, pourquoi les laisses-tu insulter¹¹? »

Étouffée par l'horrible, paralysée par l'indifférence des proches, la parole de ceux qui reviennent de guerre peut être aussi censurée, interdite par l'idéologie ou par la pensée dominante. La guerre d'Algérie et ses séquelles avaient consacré une sorte de divorce entre l'armée et le pays. C'est ce dont rend compte Jean-Charles Jauffret dans *Soldats en Algérie*, relatant notamment le retour de nombre d'appelés. À l'émotion des retrouvailles succédait un sentiment d'isolement : « Et puis... beaucoup se retrouvent paumés, dans le cirage, à côté de leurs pompes, intrus dans leur propre famille, étrangers dans leur propre village, zombies dans leur propre immeuble. [...] La communauté nationale ne se soucie pas de leur sort¹². »

À cet évitement du drame algérien par la communauté nationale se combinait alors l'opprobre jeté sur les « sales guerres coloniales ». Dans cet *Art français de la guerre* qui donne à voir le « fleuve de sang » que le militaire était censé laisser sur son passage, Alexis Jenni traduit ce que fut à l'époque la représentation dominante des guerres de décolonisation : « L'Indochine ! On n'entendait plus jamais ces mots-là, sauf pour qualifier d'anciens militaires. [...] Dans mon vocabulaire d'enfant de gauche, ce mot rare quand il survenait s'accompagnait d'une nuance d'horreur ou de mépris, comme tout ce qui était colonial¹³. »

Cette « nuance d'horreur et de mépris » fut aussi ce qui accompagna le retour de l'armée en métropole dans les années 1960. Tout entière rendue coupable d'avoir torturé un pays de soleil, elle rentra dans le silence de ses casernes. Les uniformes, qui n'étaient revêtus que dans le secret d'un bureau, les bérrets rouges et les treillis

10. Roger Delpuy, *Soldats de la boue*. Tome I, *La Bataille de Cochinchine*, Paris, Éditions de la pensée moderne, 1965.

11. *Ibid*, p. 253.

12. Jean-Charles Jauffret, *Soldats en Algérie (1954-1962)*, Paris, Autrement, 2000, p. 328.

13. Alexis Jenni, *L'Art français de la guerre*, Paris, Gallimard, 2011, p. 33.

bariolés disparurent du paysage quotidien de la ville, « tandis qu'un portrait-robot de l'officier, brossé à coups de phrases assassines par une presse estampillée, s'incrustait dans l'inconscient collectif de la nation »¹⁴. À la laïque, nos enfants n'osaient pas déclarer que la profession de leur père était officier : sur les formulaires, ils inscrivaient « fonctionnaire » !

En tant que soldats, nous nous sentions comme exclus. À cette marginalisation sociale s'ajoutait la censure implicite de l'institution militaire sur tout ce qui pouvait évoquer un passé jugé trop sulfureux pour l'« image de marque » de l'armée. « Au diable donc la silhouette du baroudeur ! Dépassé le guerrier, symbole des vertus héroïques¹⁵. » Au « chevalier de la mitraillette », il s'agissait de substituer un technicien de la défense, sans états d'âme¹⁶. Bien plus, de la pensée et de la réflexion des militaires devait être évacuée toute référence à ce que fut cette lutte contre l'insurrection algérienne¹⁷. En 1994, le général Lucien Poirier, traitant de ce « silence honteux » qui « enveloppe, encore aujourd'hui, le travail théorique consacré, surtout par les militaires, à la guerre révolutionnaire et de subversion », évoquait un « climat de terrorismes intellectuel et moral qu'instauraient à l'époque l'irrédentisme marxiste et l'anticolonialisme vertueux de secteurs influents de l'opinion¹⁸ ».

Au sortir de la guerre d'Algérie, il n'y avait guère d'intelligences nationales pour oser porter d'autres regards sur l'action militaire que celui le réduisant à « l'éclat métallique » d'une machine à incendier, à massacer, à torturer¹⁹. Nous avions torturé l'Algérie ! Dans ces conditions, quel combattant en revenant aurait pu, en privé ou en public, poser une parole sur ce qu'il avait vécu là-bas autre que la « corvée de bois » ? Quel combattant attaché à ses tirailleurs, à ses harkis ou à ses moghaznis aurait pu exprimer son tourment de leur abandon ?

Le combattant de retour de guerre est muet, le plus souvent. Quand il s'exprime, sa parole est rarement audible par le pays, par le voisinage, par la parentèle, sauf à posséder des talents de conteur ou un équipement intellectuel et social lui permettant d'accéder à l'édition ou aux médias. C'était vrai hier. Cela l'est encore aujourd'hui, malgré

14. Jean Bodin, *Les Officiers français. Grandeur et misères 1936-1991*, Paris, Perrin, 1992, p. 367.

15. *Ibidem*, p. 371.

16. Sur ce thème, voir Bernard Paquetteau, « La grande muette au petit écran », in H. J. P. Thomas (dir.), *Officiers/sous-officiers. La Dialectique des légitimités*, Paris, Addim, 1994, pp. 49-67.

17. Dans une thèse de doctorat, Rémy Martinot-Leroy, analysant les travaux des stagiaires de l'École de guerre de 1960 à 1975, montre notamment comment s'exerça progressivement la censure sur la réflexion traitant de la guerre subversive. Rémy Martinot-Leroy, *La Contestation de la dissuasion dans l'armée de terre : l'atome et la guerre subversive dans les travaux des officiers de l'École supérieure de guerre, 1962-1975*, Lille, ANRT, 2000.

18. Lucien Poirier, *La Crise des fondements*, Paris, Economica, 1994, pp. 81-82.

19. Alexis Jenni, *op. cit.*, pp. 452-454.

une prise de conscience qui s'entrevoit dans l'institution militaire, et peut-être ça et là dans le pays. Pourtant, plutôt que de s'efforcer de créer des conditions telles qu'en famille, dans la cité, à l'école, il soit offert des espaces de parole à celui qui revient des combats, on médicalise son mutisme. Plutôt que de faire campagne dans son voisinage, plutôt que d'inciter sa mère, son père, sa compagne et ses enfants, sa ville à l'écouter, on délègue à des spécialistes le soin de cette écoute. On marginalise du même coup l'expérience combattante. Aujourd'hui comme hier, de retour de guerre, le soldat reste dans l'incapacité de témoigner d'une condition humaine tragique, joyeuse aussi, qui ne se rencontre que dans des situations extrêmes. ↴

DAMIEN LE GUAY

LA PAROLE ET LE RÉCIT POUR FAIRE FACE AUX BLESSURES INVISIBLES

« *Ce n'est pas la parole qui est en nous, c'est nous qui sommes dans la parole...* »

Jean-Louis Chrétien (*Promesses furtives*, Éditions de Minuit, 2004)

Que faire de ses blessures invisibles, oubliées, enfouies dans les secrets de la mémoire ? Le temps a passé, les conflits semblent loin, la nation tend à oublier. Et cependant, « ceux qui en reviennent », ceux qui en furent, ne peuvent oublier. Si leur corps est ici, leur esprit est encore là-bas. Ils voudraient être tout entiers « ici et maintenant » mais ne le peuvent pas toujours ! Là est le paradoxe de ces « blessures invisibles ». En apparence, la paix est là. La guerre est loin. Les canons se sont tus. Les corps sont cicatrisés. Le bien-être semble revenu. Mais sous la surface des choses, dans les esprits et les coeurs, des souffrances perdurent. Elles résistent, ne veulent pas partir et obligent le blessé-sans-blessure-visible à une cohabitation avec sa mémoire malheureuse qui a fini par prendre le pas sur l'autre. Cette autre mémoire est vivante, joyeuse, soucieuse d'emmagasiner les bons souvenirs. Alors, que faire ? Tout est là.

Quand il développe la philosophie des « commissions vérité et réconciliation », Desmond Tutu (prix Nobel en 1984) met en avant quatre idées-maîtresses pour ce travail de réconciliation des peuples et des personnes. Premièrement, dire la vérité sur le passé. La dire sans rien oublier ni pour autant se bloquer sur lui, comme s'il devait ne jamais passer. Mettre au jour le passé, surtout s'il est douloureux, meurtrier, fait d'injustices et de crimes, doit permettre de le débloquer – tel est du moins l'objectif. Deuxièmement : assurer la sécurité des personnes. Sans elle, la vérité ne peut pas advenir, le passé semble alors le plus fort avec, dans la foulée, le retour presque inévitable des conflits sanglants et des rancœurs accumulées. Troisièmement, instaurer une confiance nouvelle dans l'avenir. Le passé attire, il retient même les bonnes volontés au point de les rendre inertes, et pèse de tout son poids sur les bourreaux autant que sur les victimes. Il importe donc (comment ?) de rendre désirable l'avenir. Ce désir d'avenir, s'il s'instaure, devrait finir par rendre préférable la vie à la mort, la nation harmonieuse aux conflits des groupes entre eux. Quatrièmement : permettre l'établissement d'une paix durable. Cette paix intervient au bout des multiples réconciliations entre personnes, groupes, communautés. Elle les parachève. Elle finit par désarmer les

groupes mais surtout, toutes les raisons qui poussent à poursuivre la guerre civile. La parole, comme nous allons le voir, est ce qui permet, d'une part, de redonner vie à la mémoire et, d'autre part, une mise en récit pour mieux revivifier cette mémoire.

Pour aborder cette question des « blessures invisibles », voyons, dans un premier temps, en quoi elle est d'abord liée au drame d'une mémoire douloureuse, puis, dans un deuxième temps, nous verrons que la plus grande des exigences tient à cette réconciliation avec cette mémoire en douleur. Et pour finir, il nous faudra regarder de plus près ce travail de la parole comme un travail de réconciliation avec soi-même.

■ Le drame de la mémoire douloureuse et le moyen de se réconcilier avec elle

De quoi est-il question avec ces « blessures invisibles » ? Avant tout de cette mémoire portée en soi, douloureuse, vive jusqu'aux blessures, fantomatique et qui ne passe toujours pas. Elle demeure malgré tout au point de devenir un passager clandestin, indésirable, remuant. Il nous faut donc, dans un premier temps, mieux cerner le travail de la mémoire qui ne se fait pas, ou mal.

■ Tout en revient à la mémoire, au « poids mort » qui est en elle

Comment mieux cerner ce « corps étranger » qui est logé dans la mémoire, l'alourdit, lui fait perdre sa vitalité ? Poids mort. Mémoire morte. Corps étranger. Cette mémoire est d'autant plus morte qu'elle n'est pas visitée par de la parole. Dès lors, la réconciliation est impossible. Elle ne se fait pas. Se bloque. Se fige sur elle-même et n'arrive pas à retrouver sa fluidité. Nous verrons que la réconciliation vient en quelque sorte dégripper la mémoire, la débloquer.

Le drame des blessures invisibles provoque toute une série de congestions mémoriales. L'oubli nécessaire devient incertain et souvent impossible. Le passé ne passe pas. Des gangrènes mémoriales s'installent. La mémoire perd de sa fluidité, devient lourde, pour ne plus réussir à digérer l'ancien et à s'alimenter avec du nouveau. À côté de la mémoire vive grossit une tumeur mémoriale aussi malade que les traumatismes qu'elle porte et les horreurs vécues. Dès lors, quand la mémoire connaît une apoplexie mémorialle, quand le processus naturel d'acquisition et d'oubli ne s'opère plus, cette tumeur finit par grossir, s'imposer et, en fin de compte, prendre le pouvoir, n'est plus à disposition de l'intelligence (comme un grenier nourricier dans lequel tout est à disposition), mais fait pression sur la

conscience, l'envahit et vient hanter l'inconscient – celui des rêves et des respirations spirituelles nocturnes.

Deux perturbations sont constatées. D'une part, un impossible oubli. La mémoire devient douloureuse et finit par se retourner contre celui qui la porte – comme un ennemi de l'intérieur. La quiétude ne s'installe pas. Ni elle ni cette « mémoire heureuse » (évoquée par Paul Ricœur) qui devrait, normalement, toujours prendre le dessus. D'autre part, la mémoire n'arrive plus à se réconcilier avec elle-même. Une mauvaise conscience apparaît : comment oublier ses malheurs sans se trahir soi-même et trahir les siens ? Mais alors, comment passer à autre chose, comment tourner la page quand le passé finit par vampiriser les mémoires ? D'heureux, le sujet devient malheureux. Divisé en lui-même il vit, malgré lui, une sorte d'auto-guerre-civile mémorielle. Il devient trop fidèle à son malheur et bien incapable de lui faire des infidélités. Il déteste en lui ce qui l'empêche de vivre et n'arrive pas à trahir son malheur.

Un travail de réconciliation de la mémoire avec elle-même

Comment sortir de la mémoire malheureuse ? Cette sortie ne peut se faire qu'en atteignant les trois étages de la mémoire. Premier étage : la mémoire intime, celle qu'il faut recoudre, pour éviter ce renvoi permanent de soi sur soi-même dans un tumulte belliqueux et une confusion guerrière qui peut aller jusqu'à une auto-guerre-civile. Deuxième étage : les mémoires partagées avec les voisins, les amis, les passants alentours. Comment se réconcilier avec celui-ci qui était un traître, avec cet autre qui fut bourreau, et ce troisième qui tortura ? Et pourtant, ne le faut-il pas pour cicatriser le groupe et éviter les partitions et les haines transmises de générations en générations ? Troisième étage : la mémoire collective. Mémoire d'une cité, d'une région, d'un pays, d'une nation, qui, elle aussi, fut tiraillée par les conflits et brisée par les malheurs du temps.

Une question alors se pose : comment trouver en soi la ressource suffisante pour accéder à la joie d'oublier ? Comment parvenir à une mémoire réconciliée – la réconciliation étant un besoin infini ? Où aller puiser ses ressources ? Comment œuvrent-t-elles ? Et s'il est aisé de faire l'inventaire du travail à faire, s'il est possible de mettre en place les structures publiques pour le permettre, il est plus délicat de lancer, de l'extérieur, ce processus – car la mobilisation des ressources personnelles ne se fait pas par décret. Pour y parvenir, ne faut-il pas mobiliser en soi un surcroît d'énergie personnelle ? Énergie pour témoigner de ses blessures, pour raconter son malheur, pour accepter de laisser derrière soi son passé douloureux, pour

laisser un deuil se faire en soi – comme quand les chairs cicatrisent et que la peau finit par effacer les traces des blessures. Cette ressource cicatrisante, avant tout culturelle, psychologie, spirituelle, gît dans le tréfonds moral des individus, à la jointure de l'amour morbide de son malheur et du désir de faire prévaloir des forces de vie plus fortes que tout. Nous retrouvons là les mécanismes de la « résilience », bien expliqués par Boris Cyrulnik. Car, pour désirer une réconciliation, pour se réconcilier avec soi-même, pour faire prévaloir la paix en soi, encore faut-il laisser, en son for intérieur, les forces de vie prendre le pas sur les forces de mort !

Tout débute toujours par un travail de nomination, d'énonciation : nommer son malheur, dire son traumatisme, désigner son ennemi, reconnaître sa part d'innocence. Pas de paix sans mots justes – des mots ajustés à ce qu'il faut exorciser. Pas de justice sans reconnaissance des fautes des uns et des injustices des autres ! Ce travail de désignation permet de reprendre le dessus, de faire prévaloir un récit structuré sur un malheur aphone et émietté. Une règle s'est imposée face au mutisme personnel : l'impératif de la narration. Se dire. Se raconter. Devenir un récit. Transmettre une histoire. Et cette mise en intrigue, contre la mise en abîme, est une manière de se raconter « autrement » – et tout tient à ce dernier mot. Un autre que moi émerge qui est moi sans être moi. Du jeu (comme ce qui s'ajuste mal) est introduit dans le Je – un « Je » qui devient « un autre ». Une fissure apparaît qui augmente avec les mots et les phrases qui s'y déversent. Alors, le malheur n'assomme plus autant, il s'éloigne un peu de moi et permet d'instaurer une distance salvatrice entre soi et soi-même. Quand le malheur est exprimé, il relâche un peu ses mâchoires, desserre son étau. La « guérison » vient de cette « distance » introduite entre moi et moi-même de manière à revenir au moment du traumatisme. Y revenir et le reprendre pour espérer rendre audible l'inaudible, exprimable l'inexprimable, admissible l'inadmissible.

Tout est alors une question d'identité. Ricœur distingue deux identités personnelles : l'*idem* (le même, ce qui en moi ne change pas et assure ma permanence) et l'*ipse* (ce qui change, qui est lié à ma condition historique). Le malheur englué, en quelque sorte, l'une et l'autre de ces deux identités et aussi le va-et-vient qui existe entre elles. Tout est figé. Et la mise en récit, en intrigue, en mots, en exposition ne peut plus alimenter le stable par le changeant, le permanent par l'histoire. Comment, dès lors, refaire fonctionner cette circulation entre les deux identités ? Paul Ricœur insiste, quand il est question de la reconnaissance, qui est un parcours, sur la restauration des différentes capacités de l'homme¹. Il en distingue quatre.

1. Paul Ricœur, *Parcours de la reconnaissance*, Paris, Gallimard, « Folio », 2004, pp. 149-177.

La capacité de parole tout d'abord. Dire. Se dire. Se redire après un mutisme prolongé. La capacité d'action ensuite. Agir sur l'événement, refaire corps avec lui, se réinscrire dans le cours du monde après un abattement, une impuissance totale, une soumission à ce qui vous a collé au sol, sans souffle. Puis, la capacité de se raconter. Nous retrouvons là la « mise en récit », la cohérence *a posteriori* permise par la narration pour reprendre le dessus et disjoindre l'homme de son malheur. L'imputation morale enfin. Faire la part des choses entre l'innocent et le coupable, reconnaître le premier et désigner le second. Le faire comme une nécessité morale alors que le malheur brouille les repères, donne de la culpabilité aux innocents et empêche l'établissement des frontières morales.

Ces retrouvailles de l'homme avec ses capacités s'opèrent par un travail en soi du deuil. Le deuil au double sens d'une douleur (*dolus* en latin) qui nous travaille et au bout de laquelle il faut aller pour en sortir, et d'un duel (*doel* en vieux français) avec le malheur qu'il faut finir par tenir en joue. Le deuil, avec ses rituels, est précisément, nous dit Patrick Baudry, l'établissement d'une séparation entre les vivants et les morts, entre ce qui est mort en nous et cet « appel des morts » qui invite les vivants à les rejoindre dans la tombe². Il faut « se défaire de la mort du mort », disent les Mina – peuple d'Afrique.

La parole comme moyen de se réconcilier avec soi-même

Nous voudrions, ici, indiquer certaines pistes permettant de se retrouver – et de le faire avant tout par une parole mise en forme (ou en récit) et mise en commun (ou en partage).

La cicatrisation est avant tout un état d'esprit. Elle est un parcours, un parcours pour le dévoilement de la vérité afin de permettre d'établir une réconciliation de longue durée, qui fait corps avec le temps. Sans l'« esprit » de la réconciliation, qui travaille les cœurs et les consciences, la « lettre » de la réconciliation est creuse. Une authentique réconciliation suppose, avant tout, la mobilisation de toutes les bonnes volontés pour ménager les victimes et aménager un avenir commun à tous. Avant d'être des protocoles, des procédures, des confrontations, des réparations, la réconciliation est une commune disposition d'esprit faite de reconnaissances nécessaires, de sacrifices indispensables, de sanctions acceptées et de vérités douloureuses à partager en commun.

Tous les instruments élaborés pour permettre l'établissement de la vérité et l'instauration d'une réconciliation stable, sans retour en

2. Patrick Baudry, *La Place des morts. Enjeux et rites*, Paris, Armand Colin, 1999.

arrière, restent des instruments au service d'un « savoir-faire ». Ils supposent une dextérité dans l'usage, une fermeté dans la pratique et une souplesse dans les mises en œuvre. Nous ne parlons pas ici de la justice de tous contre certains – comme pour la « justice des vainqueurs » –, mais de la justice de tous pour tous. La réconciliation devient alors une nécessité. Pour parvenir à des résultats, fussent-ils incertains, elle doit s'appuyer sur une intelligence réparatrice. D'où une infinie prudence quant aux chemins à emprunter.

« Il n'existe pas, dit Desmond Tutu, d'itinéraire pratique de la réconciliation. Il n'existe pas de raccourci ou de prescription simple pour cicatriser les blessures et les divisions d'une société après des violences prolongées. Créer un climat de confiance et de compréhension entre anciens ennemis est un défi extrêmement difficile à relever. Cependant, c'est un défi auquel il est essentiel de s'attaquer dans le processus de construction d'une paix durable. »

Nous retrouvons là la notion de « prudence » mise en avant par Aristote³. Notion que nous pouvons aussi traduire par « sagacité » ou « sagesse pratique ». Dès lors, ces processus sont périlleux, comme l'est la sagesse pratique, et nécessitent l'adhésion du plus grand nombre. Disons-le autrement : comment changer les esprits et orienter autrement les cœurs ? Comment établir un « consensus » (sorte d'unité symbolique entre tous), seul capable de permettre l'établissement d'une paix durable⁴ ? Deux qualités sont indispensables : une obstination déraisonnable et une humilité farouche.

Que viennent donc restaurer la parole et ce retissage des fils de la réconciliation ? Avant tout la confiance. Elle est invisible. Et pourtant, quand elle fait défaut, elle provoque des blessures tout aussi invisibles – mais ô combien réelles ! Les blessures du corps sont une chose. Elles répondent aux règles de l'anatomie et peuvent être guéries par le génie réparateur de la médecine, et le savoir-faire des médecins. Les blessures spirituelles font perdre pied – et désarment d'autant plus qu'elles sont invisibles aux yeux. Pour les « soigner », encore faut-il (comment ? tout est là) réparer l'ordre moral (personnel et collectif) qui fut brisé. Il est question de confiance (*fides* en latin) à restaurer – au sens de la foi commune, de la confiance des uns vis-à-vis des autres, de la responsabilité de l'homme pour le monde. Car ces violences, ces crimes, cette sauvagerie, ces haines ont ébranlé bien des croyances, bien des manières d'adhérer au monde et de faire corps avec lui et

^{3.} La prudence (la *Phronésis*) est « une disposition (d'esprit) accompagnée de règles vraies, capable d'agir dans la sphère de ce qui est bon ou mauvais pour l'être humain » (*Éthique à Nicomaque*, VI, 5).

^{4.} Sandrine Lefranc nous le dit bien : « La paix durable n'est concevable qu'appuyée sur un consensus. » Consensus entre les parties, entre les clans, entre les personnes, entre les victimes et les bourreaux (*Politique du pardon*, Paris, PUF, 2002, p. 21).

avec les autres humains. Elles ont surtout, avant tout, ébranlé la plus précieuse de toutes les croyances, la première d'entre elles, celle qui rend toutes les autres possibles : la « croyance au monde » – selon l'expression de Husserl.

De quoi s'agit-il ? Sommes-nous posés sur la surface du monde comme des insectes sur l'eau ou sommes-nous parties prenantes d'un monde établi par nous, entre nous et pour nous, qui est notre « monde commun » ? Ce passage, invisible, d'un sentiment d'appartenance à une impression d'étrangeté à tout, comme si je ne faisais plus partie du monde, tient, avant tout, à une perte de confiance. Et quand la confiance s'amenuise, s'étoile, s'effiloche, s'amenuise aussi l'idée que nous nous faisons de ce monde entre nous, qui nous relie et nous unit. Cette perte, invisible, secrète, quelle est-elle ? Elle est celle d'un « sol universel » sur lequel s'appuyer, avancer, construire, bâtir. Sol de l'équilibre. Sol de la marche. Sol de la stabilité. Sol de l'établissement. Sol de l'habitation. Quand Primo Levi décrit la condition de ceux qui sont revenus des « camps de la mort », il insiste sur un « sentiment de faute » et une « honte du monde »⁵. Ce sentiment et cette honte peuvent perdurer bien longtemps après la sortie hors des camps.

Comment, dès lors, pour ceux qui ont vécu un traumatisme (sans aller jusqu'aux horreurs nazies), restaurer la confiance et surtout cette confiance originale – qui permet à toutes les autres confiances d'apparaître ? Comment, sinon par un travail de restauration intérieure, par une reconstruction de notre potentiel de confiance personnelle, par une auto-réhabilitation, un gonflement de l'estime de soi ? Tous ces éléments constituent autant de composantes de ces ressources spirituelles individuelles qui nous façonnent de l'intérieur et nous permettent de surmonter les crises et d'affronter les blessures invisibles. C'est pourquoi Desmond Tutu préfère parler de « justice restauratrice »⁶. Il faut de la restauration, il faut retrouver la stabilité sur un même sol commun pour accepter de reprendre pied.

Ces retrouvailles avec soi-même supposent un retour sur soi, un retour en soi. Nous sommes là en lisière du psychologique et du spirituel, au bord des ressources personnelles profondes qui, si elles ne sont pas apaisées, troub�ent un individu dans tous les compartiments de sa manière d'être. Ces retrouvailles intimes s'effectuent par un retour en soi, une réconciliation avec soi-même. Cette auto-justice réparatrice renvoie, bien entendu, à un geste religieux ou à un fond religieux en soi. Car, de toutes les manières possibles, la réconciliation vise à se tourner vers un autre que soi, vers cet autre en

5. Primo Levi, *Les Naufragés et les Rescapés : quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1989, p. 76.

6. Desmond Tutu, « Pas d'amnistie sans vérité », *Esprit*, décembre 1997.

soi qui ne demande qu'à apparaître au grand jour. Ce geste essentiel, d'où vient-il ? Nous en revenons à ce geste essentiel de retournement vers Dieu – le tout Autre, le Grand Autre, l'Autre en soi. Quelle est la grammaire qui est ici convoquée ? Celle des religieux avec comme référence la *Teshuvah* hébraïque⁷ –, qui suppose de se retourner vers soi et sa communauté, et de le faire quand les temps sont favorables. À quelle figure renvoie-t-il ? À ce retournement pour s'affronter, se faire face et donc parvenir à une pacification – comme quand on fait la paix avec soi-même et les autres.

Tout est affaire de conversion – et de retournement (*metanoia*) – pour un nouveau départ. Ce geste de repentance passe par les mots et leur pouvoir salvateur quand, mis au bon endroit, au bon moment, ils permettent de guérir les cœurs et de purger l'âme. La reconstitution des douleurs, leur exposition, la place accordée aux récits des victimes et la considération que les commissions leur accordent⁸ participent de cette « thérapie par la parole », qui est un des éléments de travail purgatif de réconciliation.

Le pardon est l'horizon de la réconciliation. Dieu ne pardonne pas de lui-même, sans nous, par un coup de force amoureux. Non. Le pardon ne se décrète pas du haut, par le Très-Haut. Il est avant tout une affaire humaine, un « pouvoir humain ». Et Jacques Derrida, après l'expérience sud-africaine, reprend cette question et constate que cette notion de pardon vient d'un « héritage singulier », d'une « mémoire abrahamique des religions du Livre »⁹. Pourquoi ? Avant tout pour reposer sur le caractère « sacré » de l'« humain » qui « trouve son sens » dans une interprétation juive, mais surtout chrétienne, du « prochain » ou du « semblable »¹⁰. Paul Ricœur aussi insiste sur l'inscription de cette « énigme du pardon » (qui est capable de délier un coupable, de le séparer de son acte) dans l'« espace de sens » des religions du Livre¹¹.

Ce pardon, qui s'appuie sur des ressources spirituelles, montre les limites du droit, de la politique, de la justice et même de la psychologie quand il s'agit de reconquérir sa dignité, de retrouver une estime

^{7.} Ce mot (*Teshuvah*) signifie « s'engager en retour », nous dit le grand rabbin Bernheim (message pour Kippour, 13 septembre 2012). « Retour à Dieu, retour sur soi-même. » Il s'agit, ajoute-t-il, de « se réorienter dans sa relation au monde, à autrui, à Dieu ». Et la tradition talmudique rapporte que « la *Teshuvah* a été créée avant le monde ». Ainsi, « elle garantit à l'homme la possibilité de modifier le cours de sa vie », car « l'existence du pardon conditionne l'existence de l'humanité ».

^{8.} Un des membres des commissions vérité et réconciliation d'Afrique du Sud dit au frère d'une victime : « Nous espérons sincèrement que, par ce processus, votre guérison peut commencer parce que la nation reconnaît ce qui vous est arrivé » (cité par Kora Andrieu, *La Justice transitionnelle*, Paris, Gallimard, « Folio-Essais », 2012, p. 397).

^{9.} Il faut, par cette expression, dit Jacques Derrida, « prendre en compte l'effet de christianité romaine qui surdétermine aujourd'hui tout le langage du droit, de la politique... » (*Foi et Savoir*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 108).

^{10.} *Ibid.*, p. 106.

^{11.} Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 641.

de soi, de se réconcilier avec soi-même et avec les autres. Comment aller puiser dans nos ressources amoureuses qui sont au-delà de nous ? Comment activer en soi ces ressources d'amour, seules capables de pardonner, en allant au-delà de la faute, de la cicatrice, des blessures invisibles ? « Enlevez l'amour du cœur : la haine prend sa place, il ne sait plus pardonner », précise saint Augustin¹². « Mais si l'amour est là, il pardonne paisiblement et sans restriction. » Il faut donc que l'amour soit là, toujours là.

Comment comprendre ce que nous dit Augustin ? Revenons au sens premier du pardon tel qu'expliqué par le grand rabbin Bernheim : il n'efface pas la faute mais la recouvre (*kabar, kippour*). De cette dette, je ne tiens plus compte, je renonce à me la faire payer ou à exercer vis-à-vis d'elle le droit du créancier ou un droit de suite. Il s'agit donc d'un don complet (*per-donare*), gratuit, d'un don par-dessus le don, sans raison raisonnable sinon celle, « folle » dit Jacques Derrida, de rompre le cycle de la violence, de la vengeance, de la faute et du remords. Seul l'amour recouvre et pardonne. Et s'il n'est plus là, le besoin de vengeance revient et avec lui la haine.

¶ La réconciliation, une arme à double tranchant

La démarche de réconciliation se dirige vers le pardon, tend à le faire advenir, en passant par les mille et une formes de la reconnaissance. Ce processus reconnaît la faute, la nomme pour mieux la recouvrir et non l'effacer. Il se résume à cette formule : « Tu vaus mieux que tes actes. » Cette puissance de réconciliation permet de ligaturer le péché (le péché étant un mal orienté vers le pardon) et de retrouver une « mémoire heureuse ». Que dire de cette puissance ? Elle est une ressource pharmacologique. Le *pharmakon*, pour les Grecs anciens, est à la fois ce qui tue et ce qui sauve, à la fois le poison et le médicament. Tout est question de juste dosage. Trop de réconciliation de pure forme, sans reconnaissance authentique, avec trop d'amnésie et des réparations injustes, tue la réconciliation et détruit, à terme, la cité pour la faire retomber dans la guerre de tous contre tous.

C'est la raison pour laquelle Paul Ricœur insiste sur la double nature du pardon dans l'horizon de la réconciliation. Il est à la fois une odyssée et un don. Une odyssée, comme pour Ulysse, au sens d'un cheminement, d'une traversée partagée, d'une épreuve commune avec différentes épreuves qui sont autant d'étapes de nomination et de reconnaissance. Un don, aussi. Tout par-don est à considérer comme

12. Cité par Jean-Louis Chrétien, *Saint Augustin et les actes de paroles*, Paris, PUF, 2002, p. 230.

un trait d’union entre un désir de réconciliation et une culpabilité reconnue. Il emprunte toujours, d’une manière ou d’une autre, les chemins de la conversion quand la mémoire retrouve la faculté « positive » d’oubli telle qu’indiquée par Nietzsche¹³ quand il insiste sur « la forme plastique de la mémoire » qui permet de « transformer et d’incorporer le passé et l’étranger, de cicatriser ses plaies ».

Retrouver cette plasticité de la mémoire et donc sa capacité d’oubli, sa capacité digestive, permet de rompre avec un « trop-plein de mémoire », selon l’expression de Paul Ricœur, qui finit par nous rendre étrangers à nous-mêmes. S’agit-il tout bonnement d’oublier ? Non. L’oubli est un poison. Le remède est dans le pardon. Encore faut-il ne jamais oublier la qualité du pardon si bien comprise et si judicieusement exprimée par Kierkegaard : « Le passé n’est pas oublié purement et simplement, il est oublié dans le pardon. Chaque fois que tu te souviens du pardon, le passé est oubli ; mais quand tu oublies le pardon, le passé alors n’est plus oublié et le pardon est perdu¹⁴. » Le pardon est donc une double mémoire quand l’oubli est un double oubli. Le pardon est un surcroît de mémoire quand l’oubli est une amnésie. Lier ensemble le passé et le pardon du passé, les ligaturer ensemble nous conduit à stimuler, en nous, des réserves infinies de réconciliation, là même où gisent en nous des ressources qui nous excèdent. Ainsi, nous allons vers un inespéré spirituel plus « intime que notre intimité ». ■

13. Dans sa *Seconde Considération intempestive*.

14. Soren Kierkegaard, *L’Évangile des souffrances*, cité par Jean-Louis Chrétien, *L’Inoubliable et l’Inespéré*, DDB, 1991, p. 111.

XAVIER BONIFACE ET HERVÉ PIERRE

L'ENVERS DE LA MÉDAILLE

La décoration participe aujourd’hui pleinement du processus de retour ; elle marque en quelque sorte une forme de « solde de tout compte », qu’il s’agisse d’une décoration commémorative ou d’une distinction pour acte de valeur individuelle. Or, à l’instar de la médaille, aux deux faces opposées mais frappées dans la même pièce de métal, l’acte de décorer est le produit d’un choix, d’une fabrique de l’honneur, qui grave la matière sensible de creux et de pleins, ces derniers étant d’autant plus visibles que les premiers sont profondément marqués. Ce « partage du sensible »¹ a en effet ceci de particulier, qui en fait à la fois la grandeur et le drame, d’avoir d’autant plus de visibilité qu’il est fortement contrasté : à mettre les uns en pleine lumière, il plonge, à tort ou à raison, les autres dans la plus noire obscurité. Les récompenses, en particulier celles décernées pour actes de bravoure, actions d’éclat ou gestes téméraires, sont par conséquent objets d’enjeux pour s’imposer, dans le sens le plus fort du terme, comme des « distinctions » dans l’espace social.

Enjeu de reconnaissance d’abord, pour ceux qui rentrent de mission, puisque l’attribution d’un « *red badge of courage* »² stigmatise la valeur individuelle ; enjeu de pouvoir ensuite, pour ceux qui les décernent, car, à susciter les passions, les décorations offrent aux décideurs militaires et politiques des leviers d’action aux effets insoupçonnés, ce qu’un Bigeard traduit lors d’une prise d’armes en 1953 par ces mots : « Ah ! Ces militaires, il leur faut peu de chose pour aller se faire tuer : un sourire, quelques applaudissements, une croix de guerre qui ne coûte pas cher à l’État »³ ; enjeu de représentation enfin, car les rangées de couleurs qui s’alignent sur les poitrines d’anciens combattants sont les mots muets d’un discours qui participe du devoir de mémoire collective.

Rien de moins qu’une trentaine de médailles ont été créées en France aux XIX^e et XX^e siècles et ont été décernées à titre militaire à plusieurs millions de soldats. Une telle profusion, conséquence des nombreuses guerres menées à l’époque contemporaine, invite, au prisme de ces trois enjeux, à s’interroger sur la signification toujours

1. Jacques Rancière, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique éditions, 2000.

2. Stephen Crane, *La Conquête du courage*, Paris, Folio, 1982 [1895].

3. Marcel Bigeard, *Pour une parcelle de gloire*, Paris, Plon, 1975, p. 128.

ambivalente de ces décorations⁴. Dans quelle mesure leur attribution concrétise-t-elle, à raison, les valeurs mises en avant dans l'armée, tels que l'honneur, la vertu, le mérite ou le courage ? Relève-t-elle d'une méthode discrétionnaire de commandement visant à optimiser le potentiel en encourageant les soldats à se dépasser et à faire preuve de courage ? L'histoire qui se raconte sur les poitrines ne peut-elle se transformer en jeu de représentation dont ne sont pas exclues usurpations et manipulations dans un travestissement du devoir de mémoire ?

La décoration, un enjeu de reconnaissance

Honneur

La décoration sert à reconnaître, c'est-à-dire à distinguer, à éléver, à rendre singulier. Elle a d'autant plus de poids au sein des armées que ces dernières se définissent par l'uniformité et, au sein de chaque grade, par une égalité statutaire. Le décoré est donc distingué par rapport à ses camarades et porte le signe visible de son élévation qui l'amène à être reconnu. La remise d'une décoration à un militaire se fait devant le front des troupes, dans une sorte de pédagogie de l'honneur : le récipiendaire est mis en avant de l'unité, sur un rang à part, près du drapeau du régiment. L'officier qui lui épingle la décoration et lui donne l'accolade procède à une forme d'adoubement qui fait du soldat un héros, un brave, un guerrier. Celui-ci est montré en exemple au reste de l'unité. Mais c'est symboliquement qu'il se trouve provisoirement séparé des autres, car en réintégrant les rangs, sa décoration l'y oblige d'ailleurs puisqu'elle l'érigé en modèle.

Or la reconnaissance par les pairs n'est effective qu'à certaines conditions. *Primo*, la décoration doit témoigner d'un acte auquel le récipiendaire est indubitablement associé ; dans le cas contraire, si ce dernier n'a pas le courage de refuser la récompense, la médaille sera pour ses camarades un signe de honte plutôt que de bravoure, au mieux prétexte à moqueries. Pourtant, hors du champ finalement assez restreint de ceux qui « savent », la décoration, « libérée » des motifs de son attribution, devient toujours enjeu de représentation, donc potentiellement objet de travestissement. *Secundo*, dans un souci de justice et d'équité, le niveau de la décoration doit être en rapport avec la valeur du fait d'armes ; bien souvent cette dimension est très

4. Voir Xavier Boniface, « Décorer les militaires XIX^e-XX^e siècle », in Bruno Dumons et Gilles Pollet (dir.), *La Fabrique de l'honneur. Les médailles et les décorations en France (XIX^e-XX^e siècle)*, Presses universitaires de Rennes, 2009, pp. 99-116.

relative car les critères d’attribution, bien que paraissant figés dans les textes, sont soumis à interprétation selon les circonstances du moment. Enfin, la reconnaissance perd de son sens à mesure que le temps déconnecte progressivement la récompense du motif qui en a justifié l’attribution : au plus fort de la crise afghane, les croix de la valeur militaire ont été décernées plus de deux ans après le retour de mission ; certains récipiendaires, ayant quitté le service actif, ont reçu leur diplôme par voie postale.

■ Mémoire

Les décorations rappellent la participation de leurs titulaires à certains faits d’armes, batailles, campagnes ou guerres. Elles apparaissent ainsi comme un témoignage, une attestation, un signe visible, et donc une reconnaissance. Les médailles commémoratives répondent d’ailleurs spécifiquement à cette fonction du souvenir. Les principaux ordres et décorations peuvent contribuer à faire mémoire d’un événement à travers ceux qu’ils récompensent. Il en va ainsi de la Légion d’honneur octroyée en 1995 aux mille cinq cents derniers poilus de la Grande Guerre ou en 2004 aux vétérans français du débarquement de Normandie. Il s’agit alors moins de réparer une injustice que de faire mémoire des conflits auxquels ces anciens ont pris part. Ces événements, magnifiés à l’époque, sont désormais perçus comme une sorte de geste héroïque, quasi mythique, qui justifie d’autant l’hommage rendu aux survivants. Eux-mêmes apparaissent comme des symboles des générations du feu qui permettent à la nation de se souvenir.

Les décorations participent du culte du souvenir. Celles des tués sont parfois déposées dans un mémorial ou une nécropole, comme Notre-Dame-de-Lorette. Elles sont aussi représentées sur les plaques mortuaires commémoratives ou dans des reliquaires évoquant le souvenir de soldats tombés au combat. Le motif de la croix de guerre figure par ailleurs sur nombre de monuments aux morts et de tombes. Lors d’obsèques, les décorations sont épinglees sur des coussins posés sur les cercueils. C’est dire la portée de la médaille quand bien même celle-ci ne peut plus être arborée par le titulaire de son vivant. Elle témoigne, après la mort, de ce qu’il convient de se rappeler de sa vie, de son courage et de sa participation à la guerre.

Les distinctions commémoratives ou décernées à titre militaire expriment différents niveaux mémoriels. La dimension individuelle, d’abord, rappelle que le décoré a pris part à un événement militaire jugé important pour le pays. C’est une manière de rendre « hommage aux qualités physiques et morales des anciens combattants, survivants

extraordinaires d'une époque meurtrière pour tout soldat »⁵. En second lieu, implicitement, en quelque sorte en creux, la décoration est une manière de se souvenir des sacrifices consentis, des disparus, de ceux qui ne sont pas revenus et qui n'ont pas été récompensés. Un dernier niveau de souvenir serait, à long terme, la mémoire de l'événement lui-même, dont le décoré demeure un témoignage vivant. Sa fonction mémorielle fait ainsi de la décoration une sorte d'*exemplum*, au sens médiéval et religieux du terme, des vertus civiques et militaires.

Le processus de décoration à titre militaire procède donc de cette double fonction mémorielle et honorable. À la fois souvenir et récompense, c'est « le moyen de reconnaître et de stimuler le mérite et la valeur »⁶. Mais, plus concrètement, le fait de décorer, et d'être décoré, obéit à des logiques de pouvoir et de représentation.

■ La décoration, un enjeu de pouvoir

En décorant des soldats, les chefs militaires et les gouvernants qui instituent les distinctions entendent reconnaître, honorer, distinguer les plus valeureux. Par des médailles, des citations et des cérémonies, c'est-à-dire par les trois éléments de la sanction positive, ils célèbrent symboliquement la bravoure, le courage, l'héroïsme dont ces soldats ont fait preuve au travers de leurs faits d'armes. La décoration procède alors d'une « instrumentation individuelle de la grandeur, du prestige, de l'honneur »⁷. Celui-ci, en particulier, fonde la légitimité des distinctions décernées à titre militaire⁸. Hier, directement à l'issue du combat, aujourd'hui plutôt en fin de mission, les mémoires de proposition sont rédigés pour la croix de guerre, la croix de la valeur militaire, la médaille militaire ou la Légion d'honneur.

■ Justice ou équité ?

En la matière, le choix est bien souvent cornélien et l'équilibre est toujours difficile à atteindre : Jacques Meyer se souvient que « les plus beaux gestes étant généralement les moins connus des supérieurs, il s'agissait plutôt de justice distributive et parfois de proportions établies par avance entre les unités par le commandement »⁹. Des quotas, plus ou moins informels, sont définis au gré des circonstances et selon les

5. Sudhir Hazareesingh, « La légende napoléonienne sous le Second Empire : les médailleés de Sainte-Hélène et la fête du 15 août », *Revue historique* n° 627, juillet 2003, p. 564.

6. Maurice Barrès, « La Croix de guerre (3 février 1915) », *L'Âme française et la guerre. T. III, La Croix de guerre*, Paris, Émile-Paul éditeur, 1916, p. 209.

7. Fred Caille, « Les décorations », in Vincent Duclert et Christophe Prochasson, *Dictionnaire critique de la République française*, Paris, Flammarion, 2002, p. 826.

8. Jean-Paul Bertaud, *Quand les enfants parlaient de gloire. L'armée au cœur de la France de Napoléon*, Paris, Aubier, 2006, pp. 173-174.

9. Jacques Meyer, *Les Soldats de la Grande Guerre*, Paris, Hachette, « La vie quotidienne », 1966, p. 180.

missions, de sorte que le volume des demandes reste acceptable pour avoir une chance de « passer » une fois transmises à l'administration centrale. Tel chef de section, de retour du Rwanda, se voit contraint de faire « tirer à la courte paille », ayant plusieurs hommes aussi méritants les uns que les autres pour une seule proposition autorisée. Dans un souci d'équité, on perd parfois le sens de la justice : remettre la même décoration à un journaliste, fût-il de statut militaire, et à un capitaine commandant de compagnie d'infanterie, au feu un jour sur deux pendant six mois, relève d'une décision politique privilégiant l'équité (« tout le monde a le droit à ») à la justice (« celui-ci mérite plus que les autres »). Pourtant, une distinction a par nature d'autant plus de valeur qu'elle ne participe pas d'un commerce équitable. Au sein du régiment, le chef de corps opère des choix délicats, en dernier ressort, entre les propositions, en fonction des éventuels contingents alloués.

Le nombre de décorations décernées peut aussi dépendre de la personnalité des chefs, certains se montrant avares de récompenses quand d'autres passent pour plus généreux. Elle dépend aussi du rédacteur, qui sait en quelques lignes plus ou moins bien mettre en valeur les faits à décrire ; d'aucuns sont reconnus pour être des experts en la matière et certaines citations ne manquent pas de faire sourire. Au bilan, cet attribut du commandement participe d'une sorte de « féodalité démocratique »¹⁰ qui unit l'officier à ses hommes. Le chef ayant la confiance de ses subordonnés doit se montrer juste et savoir, le cas échéant, récompenser les plus braves. La citation qui donne droit à l'octroi de la croix de guerre pourrait être définie, selon de Gaulle, « par la rencontre d'un fait d'armes et d'un patron : condition suffisante mais non point nécessaire, puisqu'il suffit que le deuxième terme soit réalisé ». L'officier décide de ce qui doit être reconnu et digne de récompense : il distingue, honore, repère ceux de ses hommes les plus valeureux, renouant ainsi avec une pratique d'essence aristocratique. Par conséquent, les décorations « serviraient autant, si ce n'est plus, à leur donateur (renforcement du prestige du chef, de l'armée et de l'État) qu'à leur récipiendaire »¹¹.

Courage et sang versé

Quels gestes remarquables paraissent devoir être récompensés ? Les motifs retenus révèlent une conception traditionnelle de l'honneur militaire fondée sur le courage, la bravoure, l'héroïsme, mais aussi le sacrifice. Il s'agit d'abord de récompenser des gestes d'éclat,

10. François Cochet, *Survivre au front 1914-1918. Les poilus entre contrainte et consentement*, 14-18 Éditions, 2005, p. 154.

11. Marie-Anne Paveau, « La Croix de guerre dans la société française », in Rémy Porte et Alexis Neviaski (dir.), *Croix de guerre. Valeur militaire. La marque du courage*, Paris, LBM/SHD, 2005, pp. 46-48.

qu'ils soient de nature humanitaire ou plus militaire. Les premiers concernent l'assistance aux blessés et la recherche des tués entre les lignes ; les seconds tournent autour de l'exemple donné, souvent par un gradé, à ses camarades ou à ses hommes, ainsi que des prouesses individuelles, très répandues dans les motifs de citation. L'exploit le plus emblématique est la prise d'un étendard ennemi qui vaut à son auteur l'attribution d'une décoration élevée. Si, avant 1914, cette action d'éclat avait un sens dans la mesure où l'emblème servait de point de ralliement pour une troupe, elle tend à disparaître ensuite, les étamines n'étant plus déployées sur le champ de bataille¹².

D'autres prouesses tiennent à la conquête d'une position adverse ou à la défense d'un point d'appui, des faits d'armes qui peuvent déterminer le sort d'un combat ou d'une bataille. À Diên Biên Phu, le lieutenant Brunbrouck réussit à contenir pendant toute la nuit du 30 mars 1954 les assauts vietnamiens contre sa position par un tir de barrage d'artillerie à l'horizontal : le soir même, il reçoit la Légion d'honneur¹³. La participation à un coup de main ou à une reconnaissance justifie également des distinctions. Certaines prouesses sont plus aisées à récompenser quand elles permettent de dresser des bilans quantitatifs d'armes récupérées, de prisonniers capturés ou de terrains conquis, donc de mesurer les honneurs à décerner. D'autres décorations sont attribuées à des « briscards » après une longue période en ligne, reconnaissant leur ténacité et leur manière de servir. En août 1916, la citation qui accompagne la médaille militaire du sergent-major Somprou, du 234^e RI, signale qu'il est présent « sur le front depuis le début des hostilités » (10, 19 août). Des décorations sont également décernées en fonction des risques encourus, comme lors d'un bombardement ou d'une attaque adverse, mais le choix des bénéficiaires se révèle alors délicat.

L'un des principaux motifs de décoration reste toutefois la blessure reçue au combat, témoignant que l'honneur militaire continue à être associé au sang versé. Elle est systématique dans les opérations récentes. Au cours de la Première Guerre mondiale, elle représente entre le quart et le tiers environ des citations obtenues par les soldats languedociens. Néanmoins, l'évacuation de nombreux blessés vers l'arrière fait que « l'on était bien tenté de les oublier »¹⁴. Aussi, certains n'ont pu être décorés ou l'ont été tardivement. Sur les deux cent quarante-sept médailles militaires octroyées par le décret du 28 juin 1916, 54 % l'ont été pour des soldats blessés en 1914 ou 1915 (10, 1^{er} juillet). Plusieurs

^{12.} Villes, emblèmes et collectivités décorés de la Légion d'honneur, Paris, éd. BORE, 1976, p. 12.

^{13.} Pierre Journoud et Hugues Tertrais, *Paroles de Diên Biên Phu. Les survivants témoignent*, Paris, Tallandier, 2004, pp. 306-307.

^{14.} Meyer, *op. cit.*, pp. 179-180.

lois, en 1923, 1926 et 1932, décernent également la Légion d'honneur aux médaillés militaires invalides de guerre à 100 %. La décoration traduit la reconnaissance, par l'armée et la nation, des souffrances et des épreuves que les combattants ont endurées. La récompense ne compense pas, elle rend témoignage. Associée à la blessure ou à la mort, elle trouve aussi sa sacralisation.

Il existe une hiérarchie entre les décorations, qui conditionne une sorte de *cursus honorum* : sauf exception liée à une action d'éclat ou à une grave blessure, le combattant obtient d'abord la croix de guerre ou, depuis la « non-guerre d'Algérie », la croix de la valeur militaire, avant de recevoir, en fonction de son grade, la Légion d'honneur ou la médaille militaire. Celle-ci, par exemple, est attribuée par décret du 17 août 1916 à trois cent vingt-trois soldats et sous-officiers, dont cent quatre étaient déjà titulaires de la croix de guerre (10, 19 août). Par un effet d'entraînement, la récompense de certains mérites appelle également celle d'actes similaires, services éminents ou brillants faits d'armes. Le nombre de citations ou de blessures peut servir de critère pour l'obtention d'une décoration.

Au fur et à mesure de la disparition des vétérans, les conditions d'attribution de certaines décorations sont assouplies. Au cours de la Grande Guerre, l'augmentation du nombre de décorations doit concourir au « redressement du moral de l'armée » et au retour de la confiance, notamment après les mutineries du printemps 1917. Il y a un facteur d'« exemplarité de la citation » et des distinctions qui s'y trouvent associées. Les chefs militaires se serviraient des décorations comme d'un « moyen d'action psychologique supplémentaire », même s'ils le font parfois sans « volonté délibérée »¹⁵. Nommé à la tête de l'armée française en 1917, le général Pétain « soigne l'amour-propre, [...] répartit plus justement croix, médailles, citations, jusque-là distribuées dans l'ordre inverse des périls courus »¹⁶. La portée des sanctions positives sur le moral de la troupe, et donc sur sa capacité combative et son mordant, est réelle. En Indochine, Bigeard constate aussi que « le moral de son bataillon est extraordinaire... Lequel n'a pas déjà sa Légion d'honneur, sa médaille militaire ou une ou deux croix de guerre ? »¹⁷. Si le processus de décoration apparaît ainsi comme un instrument de commandement, il ne s'y limite cependant pas et il est loin d'être compris comme tel. Mais dans les propositions faites pour les distinctions, il y a des oubliés et des erreurs inévitables, ce qui suscite des frustrations.

¹⁵. Jules Maurin, *Armée, guerre, société : soldats languedociens (1889-1919)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1982, p. 521.

¹⁶. Charles de Gaulle, *La France et son armée [1938]*, in *Le Fil de l'épée et autres écrits*, Paris, Plon, 1999, p. 495.

¹⁷. Bigeard, *op. cit.*, p. 127.

■ La décoration, un enjeu de représentation

■ Une représentation symbolique

L'argot militaire est riche pour désigner les « bananes », les « placards » de décos, voire la « ferraille ». Il traduit la généralisation, si ce n'est la banalisation, des distinctions en temps de guerre. Les soldats sont attentifs au port des décorations et à ce qu'elles représentent. C'est le cas des blessés de guerre réformés dont l'attachement aux distinctions « n'est pas, au départ, vanité, mais refus des confusions déshonorantes. Porter ostensiblement la croix de guerre ou la médaille militaire, c'est d'abord signaler à tous qu'on n'est pas un embusqué ». La décoration devient « ce discours permanent et muet », l'affirmation de l'expérience guerrière, du courage et de l'honneur militaire de celui qui la porte. Elle légitime son droit à en parler.¹⁸

Pour autant, les anciens combattants semblent peu évoquer leurs distinctions. Celles-ci leur servent moins à témoigner de leurs prouesses ou de leurs blessures qu'à attester de leur participation au conflit. Auprès des combattants, elles fonctionnent comme « un marqueur de militarité », elles livrent une « biographie » militaire de leur titulaire, « entre *curriculum vitae* et *cursus honorum* »¹⁹. Un tel attrait peut s'expliquer aussi par le fait que la récompense sert, « même illusoirement, à éloigner la peur de la mort »²⁰. Elle est le signe matériel et symbolique que le soldat a triomphé d'un péril : elle fait de lui, dans l'imaginaire combattant et populaire, une sorte de héros à l'antique, quasi invincible. Elle est la promesse qu'au terme de la guerre, il y a la victoire et la gloire, donc la vie.

Dans cette logique, la décoration contribue à donner confiance aux combattants. C'est que la gloire inspire une « insatiable passion », un « instinct puissant, qui pousse l'homme à la mort, pour chercher l'immortalité »²¹. Par conséquent, le soldat peut trouver des ressources pour se dépasser et affronter les dangers du champ de bataille. Car si la décoration est définitivement acquise, ce n'est pas le cas du courage, qui est, à chaque fois, effort de volonté pour surmonter sa peur²² ; le « *red badge of courage* » que décrit le romancier américain Stephen Crane, qui n'avait d'ailleurs jamais mis un pied sur un champ de bataille, fait moins référence au signe matériel qu'à la disposition morale que le combattant doit parvenir à développer.

18. Antoine Prost, *Les Anciens Combattants et la société française 1914-1939*. T. I, *Histoire*, Paris, Presses de la FNSP, 1977, pp. 25-26.

19. Marie-Anne Paveau, *art. cit.*, pp. 44 et 50.

20. *Ibid.*, p. 40.

21. Philippe de Ségur, *La Campagne de Russie*, Paris, Tallandier, 2010 [1824].

22. Hervé Pierre, « La conquête du courage au combat », *Inflexions* n° 22, janvier 2013.

■ Illusions, manipulations et usurpations

En même temps, à côté de « la fierté de la récompense reçue », les combattants expriment de « l'ironie devant un honneur considéré comme dérisoire ou injustement décerné »²³. Dérisoire à l'aune des souffrances endurées, des épreuves traversées et des cauchemars qui ne cessent de hanter les nuits de vétérans qui ont connu l'indicible. La reconnaissance officielle, dont les décorations sont partie intégrante, ne permet pas toujours d'empêcher le suicide de ceux « qui en reviennent ». D'aucuns s'étonnent alors, mais, pour d'autres, la médaille est la marque d'une illusion, d'un fossé désormais impossible à combler entre *decorum extérieur* et détresse intérieure. Injustement décernées, car certaines attribution de décoration passent pour ne pas récompenser des faits avérés ou les véritables héros. Louis Barthas raille ainsi les citations et les croix de guerre décernées pour une attaque décommandée qui a été « représentée comme un vif succès » par le commandement ; or aucun décoré n'a eu « le courage, la pudeur de [les] refuser avec le plus grand dédain »²⁴. Tous sont pourtant loin d'être dupes des raisons qui leur ont valu ces honneurs mais de telles situations contribuent à dévaloriser les décorations.

Dans le processus honorifique se mêlent parfois aussi des ambitions personnelles, un besoin humain de reconnaissance, qui incitent des soldats à prendre des risques inconsidérés sur le terrain, des chefs à reconstruire plus ou moins les faits pour enjoliver la demande de citation et des vétérans à devenir des chasseurs de récompenses. Le revers de la médaille n'est pas très glorieux : l'envie aiguisée par la perspective d'être ou de ne pas être décoré amène à établir des comparaisons, à faire preuve de rancœur en considérant que tout n'est qu'injustice. En outre, l'obtention d'une distinction peut conditionner ou faciliter une promotion et l'accession au grade supérieur. Certains cherchent dans ce but à se faire remarquer de leurs chefs, voire à intriguer auprès de personnalités influentes, avec des résultats variables. Le goût de la « montre », pour reprendre un terme cher à Pascal, peut même pousser certains à se construire de toutes pièces un personnage d'ancien combattant pour exister théâtralement sur la scène de la représentation. En novembre 2007, une procédure judiciaire pour « port illégal de décorations » est lancée par le procureur de la République contre le vice-président de la 655^e section des médaillés militaires de l'Essonne. Ce dernier, soldat de 2^e classe, « projectionniste aux armées » en Algérie, s'était construit un passé de « chien de guerre »... avec les décorations qui vont avec : médaille

23. Marie-Anne Paveau, *art. cit.*, p. 44.

24. *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, Maspero, 1977.

militaire, ordre national du mérite... La supercherie n'est découverte, par hasard, qu'à sa demande d'attribution de la Légion d'honneur. L'énormité du cas peut faire sourire ; il cache probablement nombre « d'arrangements » de moindre importance.

Conclusion

Décorer, c'est d'abord reconnaître les mérites individuels des soldats-citoyens qui défendent et servent la patrie par les armes. C'est également se souvenir des engagements collectifs de la génération du feu et des armées qui se sont battues en métropole et outre-mer, ou qui combattent aujourd'hui en opérations extérieures. L'honneur, la gloire et la mémoire sont sous-jacents aux nombreuses décosrations décernées pour récompenser leurs faits d'armes. La diversité de ces distinctions traduit en même temps une démocratisation des honneurs. Mais autant la remise de décosrations à titre civil peut être inspirée par l'orientation du régime politique, autant les attributions à titre militaire dépassent cette considération, car c'est au nom de la France, de la patrie et de la nation que les soldats sont distingués. Décorer des militaires revient à ériger ces derniers en modèles de combattants auprès de leurs frères d'armes et en modèles de citoyens auprès des Français. Ainsi, les distinctions sont à la fois des marques de courage, de patriotisme et de civisme. Sans doute constituent-elles aussi un instrument d'encouragement aux mains du commandement pour entretenir le moral des troupes et affirmer son autorité. Mais elles signifient bien davantage pour les soldats et les Français, comme en témoignent leurs multiples représentations jusque sur les monuments aux morts. Décernées notamment pour le sang versé, les décosrations à titre militaire y puisent une part de sacralité, ce qui explique la résonance particulière qui les entoure. 

MONIQUE CASTILLO

L'IDÉE D'UNE CULTURE DE LA RÉSILIENCE

Trois domaines ou disciplines s'intéressent particulièrement à la résilience aujourd'hui : la psychologie, l'armée et l'entreprise. Il n'est donc guère facile de parler d'une culture générale et collective de la résilience sans succomber à la tentation de psychologiser, de militariser ou de managérialiser la réponse. S'intéresser aux blessures invisibles ajoute une difficulté supplémentaire au défi à relever : si la résilience a pu consister à vaincre et à transformer une souffrance imprévisible en invention de forces inattendues, n'est-ce pas le secret qui caractérise un tel travail sur soi ?

Une grande prudence s'impose pour éviter les pièges. On prendra donc la question à l'envers, en cherchant ce qu'il faut éviter de tenir pour une culture de la résilience. Les réponses éthiques que la société pense savoir et pouvoir apporter à l'épreuve de la souffrance n'entraînent-elles pas le risque de faiblesses culturelles invisibles ? Autrement dit : comment faire en sorte qu'une théorie ne satisfasse pas seulement les théoriciens, mais puisse rejoindre les acteurs au cœur même de leur vitalité ? Le premier thème de la réflexion ne sera mentionné que pour être écarté : la culture du victimisme n'est pas une culture de la résilience, même si la bienveillance lui sert de ressort. Le deuxième sera plus délicat à aborder : la culture de la vulnérabilité qui se répand aujourd'hui contient une attention aux souffrances invisibles qui mérite d'être analysée, mais aussi discutée. Le troisième moment posera la question de savoir ce que peut être une culture de la vitalité qui ne soit pas une culture de la performance. Nous trouverons des suggestions dans quelques philosophies de la vie.

Victimisme et résilience

« Un enfant qui a vécu des choses très douloureuses est plus fort qu'un autre s'il peut se servir de cette expérience pour s'assumer », écrit Françoise Dolto¹. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, connaître le danger pour savoir le mesurer contribue à renforcer la résilience. En psychanalyse, c'est ce que Françoise Dolto appelle le « parler vrai » : il ne faut pas cacher la réalité à un enfant qui va

1. Françoise Dolto, Andrée Ruffo, *L'Enfant, le Juge et la Psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1999.

souffrir de la dissolution de sa famille par exemple, sinon on lui ôte les moyens de mettre en mots sa souffrance, de la mettre en son pouvoir en quelque sorte. Dans le domaine de la stratégie, le sociologue allemand Herfried Münkler², spécialiste du terrorisme, explique que, pour être surmontée, l'angoisse des populations a besoin du savoir. Ce qui affaiblit celles-ci, c'est l'incertitude et l'angoisse créées par l'invisibilité des dangers (avec le terrorisme, en particulier, l'ennemi est non identifiable, l'action non repérable et les motifs peu intelligibles). Aussi, le fait d'identifier, de situer, de nommer, de rendre visibles et intelligibles les menaces permet d'asseoir la résilience sur la compréhension et non sur la fuite en avant, l'illusion ou, pire, le déni du réel.

Pourtant, l'attitude spontanément bienveillante qui prend très aisément, trop aisément peut-être, une dimension collective est celle de la victimisation. Elle est sans doute un prolongement de la compassion que Rousseau, puis Tocqueville ont compris comme étant un sentiment démocratique : comment mieux reconnaître la souffrance d'autrui qu'en la partageant dans l'expérience de la pitié ? La compassion traite tout homme, parce qu'il souffre comme un semblable, comme le prochain ; la démocratie étend la sympathie au-delà des limites des sociétés aristocratiques : « Il n'y a pas de misère qu'il ne conçoive sans peine et dont un instinct secret ne lui découvre l'étendue. En vain s'agira-t-il d'étrangers ou d'ennemis : l'imagination le met aussitôt à leur place. Elle mêle quelque chose de personnel à sa pitié et le fait souffrir lui-même tandis qu'on déchire le corps de son semblable³. » L'égalité des conditions étend, en quelque sorte, la manière de sentir et d'éprouver la douleur ainsi que la disposition à la sympathie vis-à-vis d'autrui.

L'expérience de la compassion, en tant qu'expérience qui va d'un individu à un autre individu, est porteuse de générosité, d'attention et d'inventivité éthique. Mais qui n'a pas fait aussi l'expérience collective d'une compassion dégénérant en victimisme dogmatique, d'autant plus dogmatique qu'il s'apparente à un moralisme qui se juge lui-même infaillible ? C'est dans l'école que j'ai eu personnellement affaire avec cette caricature de générosité imposée. Le danger est d'offrir à un élève en difficulté une exclusion en version douce, portée par une bienveillance qui le cantonne, parce qu'il est malchanceux, dans le camp des marginaux qui sont, certes, reconnus et respectés, mais, pour ainsi dire, institutionnellement installés dans un déclassement définitif en tant que victimes prévisibles d'un échec scolaire anticipé.

2. Herfried Münkler, « Le rôle des images dans le terrorisme », *Inflexions* n° 14, 2010, p. 45.

3. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, tome II, partie III, chapitre I, Paris, Garnier-Flammarion, 1981, p. 208.

À cette égalisation dans la marginalité, l'élève préférera sûrement une égalité de participation à des projets de sens ; la tâche de l'école est de lui en donner la force. Même si cela paraît paradoxalement choquant, il est salutaire qu'un élève en difficulté puisse faire de sa difficulté une force, quand on ne l'incite pas à en faire sa faiblesse. Un changement des mentalités est opportun. Parce que nous croyons que la réussite consiste à éviter l'échec, nous plaignons par avance celui qui risque d'être en échec. Mais si nous admettons que réussir signifie surmonter l'échec et non pas l'éviter, alors nous nous engageons davantage dans une pédagogie de la résilience.

Tocqueville, comme Nietzsche, avait compris que la compassion démocratique pouvait nous rassembler sur la base de la faiblesse, voire de la médiocrité, ayant observé le penchant des sociétés démocratiques pour une culture à la fois utilitariste et paresseuse : « Ils aiment les livres qu'on se procure sans peine, qui se lisent vite, qui n'exigent point de recherches savantes pour être compris⁴. » Il avait analysé le fait que l'individualisme sépare les hommes quand ceux-ci ne cherchent que le bien-être et la sécurité.

Mais la résilience n'est pas analogue à un besoin de sécurité. On considère généralement que le sentiment d'appartenance à une communauté soudée favorise la résilience des individus. Toutefois, le besoin de résilience n'est pas semblable à un besoin de sécurité. Alors que celui-ci est passif et attend tout de l'autre, la résilience est une attitude active : le travail que chacun fait sur soi pour réussir un projet ou pour surmonter un échec est déjà une action, une auto transformation de soi et non une position de victime. La résilience personnelle peut avoir plusieurs tonalités selon le caractère de chacun : engagement, obstination, performance pour les uns ; patience, endurance, résistance pour les autres. C'est par cette transformation active de soi qu'elle peut contribuer à une vitalité collective : convertir l'échec en moyen d'agir autrement... La résilience n'est pas une recette, c'est une auto mobilisation.

¶ La culture de la vulnérabilité

Mais nous vivons dans un type de société qui a été nommé « démocratie d'individus »⁵ ; c'est donc à partir des individus qu'il faut penser les liens de solidarité collective. Le développement contemporain de l'éthique de la vulnérabilité veut lutter contre une

4. *Ibidem*, tome II, partie I, chapitre XIII, p. 73.

5. Joël Roman, *La Démocratie des individus*, Paris, Calmann-Lévy, 1998.

vision trop abstraite de la liberté individuelle dans le but de prendre en compte la malchance et la souffrance qui sont des obstacles à la conquête de l'autonomie personnelle. C'est une manière de donner des droits à la sensibilité dans la quête de justice. Car les individus vivent aussi de solidarités, de liens affectifs, de sentiments d'allégeance très forts vis-à-vis de leur entourage et de leurs racines. Un monde d'émotions et d'images a formé leur sensibilité ; ils n'ont pas simplement besoin de lois, ils ont aussi besoin de liens. Ils ne visent pas seulement le juste, ils cherchent aussi le bien, c'est-à-dire les moyens de réussir une vie qui soit bonne.

Il faut une autre éthique que celle de la pitié, une éthique qui cultive la proximité, la sollicitude, la préservation et l'attention. Lorsque nous apportons des soins à quelqu'un, nous ne l'exploitons pas, nous tâchons de le préserver, de procurer une stabilité à sa manière d'être au monde. Il semble alors que l'éthique de la vulnérabilité soit la plus adéquate à la prise en considération des blessures invisibles qui affectent et amoindrissent la vitalité personnelle. C'est là une hypothèse qui mérite examen.

Au risque de me tromper, je crois qu'il faut distinguer vulnérabilité et faiblesse. La faiblesse constate des impuissances semblables. La vulnérabilité porte à la conscience la certitude que toute force se conquiert contre la faiblesse. Elle n'est pas étrangère à la créativité, mais peut être comprise comme une condition de la transformation de la sensibilité par elle-même⁶. Toute la question est de savoir si, et auquel cas comment, la prise en compte de la vulnérabilité tend à devenir une culture commune, et si cette culture de l'empathie est favorable au concept et à la pratique de la résilience.

Pour une part, une des ressources de l'éthique de la vulnérabilité se trouve dans la philosophie d'Emmanuel Levinas, en particulier dans sa fameuse doctrine de la responsabilité pour autrui. La thèse lévinasiennne renverse la logique commune de la pitié : ce n'est pas moi qui me porte avec condescendance vers le malheur d'autrui, c'est l'autre qui, dans sa nudité, sa souffrance ou sa détresse, arrête l'impérialisme ou la souveraineté de mes certitudes morales ; la morale n'est pas le triomphe d'un sujet compatissant, mais l'apprentissage terrible et humiliant de la responsabilité pour autrui (je ne choisis pas d'aider ; quelque chose court-circuite ma volonté et décide sans moi) ; devant la

^{6.} « C'est sans doute dans les arts que la vulnérabilité est la plus féconde et la plus créatrice. Il faut des êtres sensibles, et même plus sensibles que le commun des mortels, pour éprouver la fragilité des choses et la sienne propre [...]. Des vulnérabilités, souvent douloureuses, ont été métamorphosées en créativité et en inventivité. » Paul Valadier, « Apologie de la vulnérabilité », *Études*, février 2011.

vulnérabilité, je deviens passif⁷, je n'ai pas d'autre choix que de laisser être et faire être celui dont la possibilité d'exister passe par moi.

Cette philosophie trouve un accomplissement exemplaire dans le cadre de l'hôpital et des patients polyhandicapés, par exemple, c'est-à-dire des personnes dont la vie est dépendante d'autrui. Faire de la vulnérabilité, une éthique du respect et de la protection, sans y mêler l'arrogance ou l'indifférence des bien portants, n'est pas dépourvue de grandeur. Toutefois, il n'est pas sûr que son but ultime soit de développer et de généraliser une culture de la résilience.

Ce soupçon provient d'une autre source de la philosophie de la vulnérabilité, qui est d'inspiration utilitariste. En effet, cet appel à l'empathie comme pouvoir de relier les individus par le moyen de la sensibilité veut aller plus loin que la dignité reconnue par un homme à un autre homme et se porter vers le monde animal pour créer un lien de solidarité, non seulement entre les hommes, mais entre les vivants. L'utilitarisme, ou plutôt le *welfarisme*, fait du bien-être la mesure ultime de toute raison de vivre. Son souci est donc d'élargir la sensibilité démocratique à tout être susceptible de souffrir afin que sa puissance de jouir de la vie puisse être reconnue, respectée, et donc aidée et soutenue. Mais si la vie s'apprécie seulement au nombre d'opportunités d'obtenir du plaisir, cette philosophie n'évite pas le cynisme quand elle en arrive à se demander si la vie d'un grand singe en bonne santé ne vaut pas mieux que celle d'un humain handicapé : « Tous les êtres humains, et eux seulement, doivent-ils être protégés par le droit, alors même que certains animaux leur sont supérieurs en intelligence et ont des vies émotionnelles plus intenses⁸? » Dans la mesure où cette popularisation de l'éthique de la vulnérabilité s'oriente vers un combat, écologique en son inspiration, qui veut défendre la nature contre l'homme, elle ne répond pas à notre question : qu'est-ce qu'une culture de la résilience ?

¶ Une culture de la vitalité

On a compris que la résilience ne peut s'interpréter simplement comme une nouvelle demande d'égalisation des conditions, mais qu'elle appelle plutôt une reconnaissance publique de la vitalité

7. « Le prochain me concerne avant que mon cœur ou ma conscience aient pu prendre la décision de l'aimer. Le visage, en lui, est cette puissance prescriptive qui me dépasse de ma souveraineté et me contraint à une passivité radicale. Amour, si l'on veut, mais amour à contrecoeur, amour éprouvant; amour qui est le nom le plus courant de la violence avec laquelle l'Autre me débusque, me revendique et me pourchasse jusque dans les recoins du quant à soi. » Alain Finkielkraut, *La Sagesse de l'amour*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1984, p. 144.

8. Peter Singer, *Comment vivre avec les animaux?*, Paris, Le Seuil/Les Empêcheurs de penser en rond, 2004, p. 115.

paradoxe qu'elle met en œuvre. Comment dire culturellement cette vitalité ? Faire d'un malheur une force, transformer la malchance en chance, voilà qui ressemble à la *virtù* conçue par Machiavel, talent ou compétence qui consiste à provoquer la fortune pour la tourner à son avantage.

Le langage de la performance reconnaît la vertu de la résilience. Le talent d'un entrepreneur est de convertir les faits bruts en opportunités. Ne nous hâtons pas de juger impopulaires ou immorales ces considérations : nous donnons à nos enfants la formation nécessaire pour qu'ils vivent de cette culture de la performance, ou pour que, du moins, ils lui survivent.

Le modèle du *self-made-man* correspond assez à ce que peut être une culture générale et collective de la résilience. On respecte en lui une puissance toute particulière et particulièrement prisée : celle de se transformer sans cesse pour s'adapter. Plus spécifiquement, cette vertu est un héroïsme jugé indispensable au quotidien pour affirmer son existence comme une existence individuelle dans un monde sans repères⁹.

Pourtant, cette version ne nous convainc pas. Quelque chose résiste en nous à l'idée d'identifier performance et résilience, même si nous comprenons et admettons que la résilience ne saurait être cultivée comme contre-performance. Certes, la performance inclut la résilience. Les Jeux paralympiques, par exemple, expriment une volonté collective d'admiration pour ceux qui font reconnaître leur handicap comme une puissance d'agir et de combattre à l'égal des autres : ils montrent que le talent, le courage, la détermination ne sont pas seulement les compétences « naturelles » des bien portants, mais qu'ils sont en la puissance de la volonté d'agir, d'affronter et de résister de chacun, dont ils expriment la volonté de pouvoir. Toutefois, cette performance du handicap, tout comme celle de l'entrepreneur, repose, en dernier ressort, sur l'individu, sur sa force, sa résolution et son courage, mais aussi sur sa solitude. Pour qu'une culture de la résilience existe vraiment comme culture collective possible, il faut porter la confiance au-delà des performances individuelles, lesquelles restent aléatoires et circonstancielles, quelles que soient l'intensité et la détermination de la volonté personnelle de chacun.

9. « À travers la concurrence s'impose peu à peu à tous les niveaux de la société une série d'images de vie et de modes d'action qui poussent *n'importe qui*, quelle que soit sa place dans la hiérarchie sociale, à occuper une position qui rend visible sa seule subjectivité, ce par quoi chacun est différent, c'est-à-dire simultanément unique et semblable. Chacun doit désormais s'impliquer dans la vie professionnelle, la consommation, les loisirs ou la politique au nom de lui-même. [...] L'héroïsme de masse [...] est le style de la certitude quand il n'y a plus de certitude, quand nous n'avons plus que nous-mêmes pour nous servir de référence. » Alain Ehrenberg, *Le Culte de la performance*, Paris, Hachette, « Pluriel », 1991, p. 287 (parties soulignées par l'auteur).

Une culture de la résilience a besoin de porter la confiance jusque dans la vie elle-même, de voir partagée une même foi dans le sens qui lui est donné. La résilience, me semble-t-il, a besoin de faire coïncider la culture et la vie, de voir dans la culture un facteur de vitalité, de retrouver en soi-même, chez les autres et dans la communauté dans son ensemble, la même vitalité culturelle. Deux suggestions philosophiques peuvent illustrer cette idée de résilience comme source et effet d'une même vitalité culturelle : Henri Bergson et José Ortega y Gasset.

Bergson associe l'énergie personnelle à la créativité interne de la vie elle-même. Ainsi, la résilience suppose que l'on choisisse entre deux philosophies de la vie. La plus ordinaire est de viser la sécurité, la stabilité : nous nous protégeons des dangers et cherchons à prévoir des lendemains plus sûrs. C'est l'intelligence qui se consacre à cette tâche : elle nous fait ingénieurs, médecins, soldats, mathématiciens et physiciens. Elle organise le monde en fonction de nos besoins, elle adapte notre langage aux nécessités du travail, elle réduit notre expérience à des cadres habituels, connaissables, maîtrisables. C'est à ce prix qu'elle nous rassure : elle fixe notre compréhension du réel dans des cadres mécaniques et installe notre action dans les limites sécurisées de l'utile.

Mais la vie s'éteindrait si elle devait s'épuiser tout entière à ce travail de réduction d'elle-même. C'est comme si l'on voulait supprimer la vie pour éviter le danger de vivre. Il faut qu'existe une autre dimension de la vie pour nous protéger des menaces sécuritaires, il faut une autre vie que celle qui se protège, qui se clôt et qui s'arrête, une autre que celle que nous fabrique l'intelligence : il faut la vitalité même de la vie, c'est-à-dire de celle qui se crée elle-même, la vie qui s'invente, la vie qui procède par transformations ininterrompues. Cette philosophie de la vie fait de la résilience bien plus qu'une capacité de résister : une capacité de se reconstruire.

Ortega y Gasset, s'interrogeant, dans les années 1927-1930, sur la capacité culturelle de l'Europe à résister à la montée des totalitarismes, explique que l'Europe est en crise quand elle ne sait plus commander, car le commandement est de nature spirituelle. Commander ne signifie pas dominer et écraser autrui, mais orienter la vie vers un but. Il affirme que « le commandement ne se fonde jamais sur la force », au point d'asserter qu'« obéir, c'est estimer celui qui commande ». Le commandement est une force morale qui se rapporte à l'énergie même de la vie. Ce qui distingue le commandement de la violence, c'est qu'il est de nature spirituelle : il repose sur l'opinion, l'adhésion et l'approbation, facteurs immatériels auxquels il donne une existence publique effective ; celui qui commande donne sens aux aspirations et aux potentialités d'une communauté ou d'une époque, il fait sortir la

vie de son inertie et de son vide en concentrant l'énergie des forces vitales auxquelles il donne une mission et un destin, dans la mesure où la vie réclame de se vouer à une destination suprême. Ainsi, le commandement est la manière dont la vie se propose le dépassement de soi, en s'opposant elle-même à la tentation d'inertie qui la guette inévitablement. Il faut donc renverser une illusion commune : l'absence d'autorité n'augmente pas la vie, mais la ramène à une pure disponibilité sans emploi et dépourvue de sens. S'il est vrai que « la vie créatrice est une vie énergique », alors l'autorité est une force vitale en même temps qu'une force morale.

« La vie humaine, de par sa nature même, doit être vouée à quelque chose, à une entreprise glorieuse ou humble, à un destin illustre ou obscur. Il s'agit là d'une condition étrange, mais inexorable, inscrite dans notre existence. [...] Livrée à elle-même, chaque vie reste seule, en présence d'elle-même, vide, sans rien à faire. L'égoïsme est [...] un chemin qui ne mène nulle part, qui se perd en soi-même à force de n'être qu'un chemin en soi-même¹⁰. »

Conclusion

Ces considérations viennent du passé et nous laissent bien solitaires devant la tâche de penser une culture de la résilience dans le temps présent. Du moins pouvons-nous constater que l'individualisme des sociétés contemporaines est un faux ami culturel de la résilience. Il met l'individu au centre de toutes les responsabilités, dans l'entreprise, face à l'environnement, face à la vie de couple, face au stress et aux culpabilités professionnelles multiples..., et il le rend seul responsable des échecs de sa vie et de ses projets. Cet individualisme obligé reflète le déficit d'amour qui caractérise le style de la sensibilité collective d'aujourd'hui. Le droit d'avoir des droits marque à tel point la virulence revendicative qu'elle devient destructrice de résilience. L'individualisme extrême ne sait pas qu'il détruit la solidarité collective qui lui permettait tout simplement d'exister.

Les pratiques professionnelles inventent semble-t-il une certaine forme de résistance à ce déficit culturel de résilience dans la forme de la générosité. Celle-ci n'est pas la pitié ou la compassion. Elle n'est pas une simple posture morale qui serait le résultat d'un effort contre-nature, elle n'est ni faiblesse ni compassionnalisme ni victimisme, mais une création d'énergie vitale qui porte la vie au-delà d'elle-même, au-delà des conventions et des calculs. La générosité, chez un médecin,

^{10.} José Ortega y Gasset, *La Révolte des masses*, Paris, Les Belles Lettres, 2010, pp. 217-218.

un chef militaire ou un professeur, est l'attitude qui cherche à ne pas maintenir l'autre dans l'assistance ou la dépendance, mais qui lui communique le pouvoir de pouvoir, la « capabilité », la puissance de vouloir et de faire. C'est un don qui suscite le contre-don, le plus souvent dans une facture modeste et discrète, invisible ; c'est l'action de recréer la puissance d'agir dans un autre que soi. Redonner à autrui le pouvoir de ce qu'il peut, n'est-ce pas un langage plus militaire que civil ? Mais si l'armée représente, pour la société civile, le modèle exemplaire d'une communauté résiliente, quels modèles de résilience la société civile peut-elle à son tour apporter à l'armée ? ■



ELRICK IRASTORZA

LE RÔLE DU COMMANDEMENT

Je ne reviendrai pas sur les traumatismes engendrés par les engagements militaires et l'immersion du soldat au cœur d'une violence à laquelle il est généralement peu préparé du fait de ses conditions de vie quotidiennes, surtout aujourd'hui, et des difficultés qu'il y a à s'entraîner de façon réaliste au stress et aux horreurs de la guerre. Cette confrontation avec les réalités de l'affrontement entre les hommes et ses conséquences sur le soldat n'est pas un phénomène nouveau. Alors, me direz-vous, si le phénomène n'est pas nouveau, pourquoi ne pas lui avoir accordé systématiquement toute l'attention qui convenait au cours des opérations récentes quelles qu'en soient la nature et la dangerosité pressentie ou présumée ?

Cette question est naturellement pertinente. Mais si commander, c'est prévoir, c'est aussi prendre en compte les réalités et les contraintes du moment, s'adapter et réagir en conséquence. Honnêtement, pendant des années, nous nous sommes préparés à un affrontement titanique avec les armées du Pacte de Varsovie qui aurait été, à n'en pas douter, d'une tout autre dimension que les opérations que nous avons menées depuis la fin de la guerre d'Algérie. Or, aussi loin que je me souvienne, je ne vois rien qui nous ait préparés en quoi que ce soit aux conséquences psychologiques d'un tel engagement. Il est vrai qu'il y allait alors de la défense du pré carré si cher à Vauban et de la survie de la nation... Alors, le haut commandement du moment, comme à d'autres époques de notre histoire nationale, avait sans doute envisagé des sacrifices de grande ampleur sans trop se soucier des effets collatéraux sur la santé mentale des combattants.

Cela dit, il faut bien admettre que nos engagements du demi-siècle écoulé n'ont pas atteint des niveaux de violence susceptibles d'affecter massivement les unités engagées, à l'exception, peut-être, de l'attentat du Drakkar¹ en octobre 1983 et de l'opération Turquoise² en 1994, pour d'autres raisons. Nous sommes très en retrait des grandes hécatombes, du déchaînement de violence et des horreurs des grands conflits du XX^e siècle et des guerres de décolonisation. Je vous renvoie à toute la littérature et aux témoignages, souvent poignants, sur ces périodes terribles de notre histoire, lorsque la consigne était « Marche

-
1. Le 23 octobre 1983, à Beyrouth, cinquante-huit parachutistes de la Force internationale de sécurité ont trouvé la mort dans un attentat-suicide visant l'immeuble qui leur servait de quartier général, le « poste Drakkar ».
 2. Du 22 juin au 21 août 1994, deux mille cinq cent cinquante militaires français et cinq cents autres venus de sept pays d'Afrique ont assuré, sous mandat de l'ONU, la mission Turquoise au Rwanda dans le but de protéger les « populations menacées » par le conflit entre Tutsis et Hutus.

ou crève », pour reprendre le mot rageur du général Franchet d'Espèrey au général commandant le 18^e corps de la 5^e armée sur la Marne en septembre 1914. L'expression a fait florès durant toute cette guerre et les suivantes, et pour le soldat et ses chefs, en ce temps-là, il n'y avait guère d'alternative admissible. Partagé entre contrainte et consentement, le plus souvent de façon cyclothymique, le soldat encaissait donc, physiquement et psychologiquement, et ses cadres avec lui, des souffrances dont il est difficile de se faire une idée aujourd'hui.

Ces souffrances sont intimement dépendantes, vous le savez bien, de l'ampleur et de l'intensité des combats ou des horreurs auxquelles le soldat est confronté et, dans ce domaine, nous devons reconnaître que nous avons eu un raisonnement un peu paradoxal. Grâce au travail des historiens et aux témoignages de nos anciens combattants, il était parfaitement admis que les traumatismes psychologiques n'avaient pas été suffisamment pris en compte et traités comme tels lors des derniers grands conflits. La référence la plus communément admise était l'enfer des tranchées, Verdun et ses trois cent mille morts en dix mois, mais on oubliait sans doute un peu vite que, de la déclaration de la guerre à fin novembre 1914, l'armée française a compté plus de cent mille tués par mois, dont quarante mille dans les Ardennes belges du 22 au 25 août. En quatre mois, un tiers des pertes des cinquante-deux mois qu'a duré la Grande Guerre... Le 22 avril 1915 à Ypres, à 17 heures, c'est cinq mille morts en moins de dix minutes sur six à sept kilomètres de front... Le 1^{er} juillet 1916, sur quelque vingt-cinq kilomètres de front, les Britanniques ont déploré vingt mille tués et quarante mille blessés... En dépit des témoignages et d'une littérature très réaliste, on a du mal à imaginer le choc produit par un tel déchaînement de violence et de tels niveaux de pertes. Mais trop c'est trop et l'épuisement psychologique conduira aux mutineries de 1917.

Nos engagements récents relevant plutôt de ce qu'il est convenu d'appeler la « basse intensité », le commandement n'a guère prêté plus d'attention que de raison à leurs conséquences sur l'état mental de nos soldats, ou plutôt a laissé aux cadres de contact et au service de santé le soin de traiter ces problèmes au cas par cas. La première guerre du Golfe, c'est dix tués, dont trois au combat ; l'Afghanistan, quatre-vingt-huit morts, toutes causes confondues. Ce que je vais dire n'enlève rien au courage de nos soldats morts au combat pour la France ni à la douleur de leurs proches mais, regardé froidement, c'est en onze ans l'équivalent de vingt-deux minutes de la Grande Guerre !

Alors, qu'est-ce qui a fait que le commandement a soudainement porté plus d'attention à cette dimension de l'engagement opérationnel ? Il n'y a jamais dans les prises de décision un seul fait déclenchant. Il y a d'abord l'expérience personnelle. Lors du massacre

de Tuk-Meas, au Cambodge, les chefs au contact ont fait leur travail avec l'appui des médecins. Partagé entre haine vengeresse et abattement, tout le monde semblait avoir retrouvé sa stabilité émotionnelle en quelques jours ; mais dans la durée, il subsiste toujours un doute. Car on ne peut oublier. Ce sont ensuite les expériences collectives et les retours d'expérience, notamment après notre engagement au Rwanda. Je ne suis pas certain que nous ayons bien anticipé et géré l'accompagnement psychologique de nos soldats à leur retour.

Le fait déterminant est incontestablement le « retour de la guerre » dans son acception première avec l'Afghanistan, et l'accroissement progressif de la dureté des combats, de notre implication sur le terrain et donc des pertes. Cela dit, on ne partait quand même pas de rien. Nous avons toujours bénéficié dans nos écoles d'une préparation au commandement de qualité, qui se référait à des expériences vécues, ainsi que d'un entraînement et d'une préparation opérationnelle de haut niveau. Cela dit, ce ne sont que des repères théoriques, une sorte de guide pour l'action, et il est difficile de donner de la chair à tout cela tant que l'on n'a pas été confronté aux réalités. « Notre meilleure protection, ce n'est pas notre gilet pare-balles », m'ont souvent dit les soldats rencontrés en OPEX, « c'est notre prépa-ops ». Nous avons systématiquement procédé à la sensibilisation des unités aux risques encourus avant chaque engagement avec autant d'objectivité que possible. L'évolution du secourisme de combat, par exemple, pris nettement plus au sérieux qu'il ne l'avait été des années durant, en atteste, mais même là, nous restons en deçà des réalités du combat. L'implication de la cellule d'intervention et de soutien psychologique de l'armée de terre (CISPAT), sur le pied de guerre depuis septembre 2004, ne date pas d'hier. Plus récente, je vous l'accorde, la directive d'avril 2009 sur le dispositif du soutien psychologique en zone de combat prescrivait d'ailleurs le déploiement de façon permanente d'un psychologue de cette cellule en Afghanistan. Sans oublier l'implication tout aussi résolue de la CABAT, créée en 1993 par le général Monchal. Et le dévouement de Terre Fraternité enfin, association créée en 2005 par le général Thorette en appui de la précédente.

Mais il ne faut pas se cacher qu'il y a eu, dans ces affaires-là, des influences conjoncturelles externes fortes. Nous vivons en effet aujourd'hui dans une société compassionnelle qui a du mal à positionner le curseur entre raison et émotion. C'est la raison pour laquelle les appelés du contingent n'ont pas été engagés dans la première guerre du Golfe : les Français ne pouvaient envisager et accepter que l'un d'entre eux puisse mourir pour la libération du Koweït. Cette impossibilité à engager une armée d'appelés en opérations et l'inégalité devant le service national sont à l'origine de

la décision de suspendre ce dernier. Avec le recul, on constate que notre armée professionnelle est un bon outil opérationnel. Pour nos concitoyens, la mort d'un soldat de métier n'est pas une chose indifférente ; c'est la mort de quelqu'un à qui l'on a délégué la défense des intérêts de la nation. Elle déclenche toujours une émotion. Tout comme les souffrances endurées. Le rejet de la guerre et des pertes qu'elle entraîne est toujours fort, que le soldat soit du contingent ou professionnel.

Dans l'attention nouvelle portée par le commandement aux blessures invisibles, il y eut aussi la pression des médias qui s'interrogeaient sur le cas que nous faisions de ces pathologies. Il y eut également un livre, celui de Jean-Paul Mari³, que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt à cette époque-là et qui eut, partiellement, une influence sur un certain nombre de décisions que nous avons prises. Je le lui ai dit. Et puis, il y eut quelque part aussi, il ne faut pas se voiler la face, des appréhensions, une dimension « principe de précaution » : on ne sait jamais, autant prévenir que d'avoir à affronter des problèmes difficiles dans les années à venir.

Voilà la façon dont les choses se sont faites. Je ne reviendrai pas sur le schéma retenu : une action en amont, une action pendant et une action en aval, immédiate au retour puis dans la durée. J'insisterai uniquement sur l'action immédiate au retour, avec ce que l'on a appelé le sas. Quelle aventure que ce sas ! Pourquoi le sas ? Autrefois, le soldat qui revenait de la guerre rentrait par le train, à pied, en bateau. Cela prenait toujours un certain temps. Les moyens de transport modernes font que vous pouvez embarquer dans un hélicoptère puis dans un avion et, dix heures plus tard, être chez vous dans votre salon avec vos enfants et votre femme ! Pour l'avoir vécu, c'est étonnant. Je me souviens d'un jour où, après une absence d'un an, j'ai demandé à mon fils qui se préparait à sortir de la maison : « Eh ! Tu vas où ? » Il m'a répondu : « Je sors. » « Tu pourrais au moins demander l'autorisation », me suis-je exclamé. Et lui de me répondre : « Eh papa ! Cela fait un an que l'on ne te demande rien ! » C'est ça la réalité ! Et le fait de ne plus avoir ses repères, de ne pas avoir fait de césure. Donc, l'idée du sas, c'était d'imposer une césure entre l'enfer des combats et la quiétude familiale.

La première question que nous nous sommes posée a été celle du lieu adéquat où faire cette césure. Cela a été compliqué. On ne pouvait pas la faire sur place, à Kaboul, et on ne pouvait pas non plus la faire en France. Imaginez les soldats dans leur caserne avec les familles devant la porte ! Alors, on a trouvé Chypre ! Et comme on est plutôt « rapiat »,

3. Jean-Paul Mari, *Sans blessures apparentes*, Paris, Robert Laffont, 2008.

on a d'abord pensé à réquisitionner une vieille caserne, estimant que cela ferait l'affaire. Mais ce n'était quand même pas terrible : même à Chypre, une caserne reste une caserne ! Au bout du compte, nous avons opté pour un bel hôtel. La deuxième question qui s'est posée a été celle du temps. Le temps nécessaire pour expliquer aux soldats qu'il sera normal qu'ils éprouvent à leur retour des sensations qu'ils n'avaient pas anticipées. Cette rupture est finalement brève : soixante-douze heures. Quand on est à Chypre, on parle d'Afghanistan, et quand on rentre de Chypre, on ne parle que de Chypre. C'est déjà une petite victoire, même si on sait que ça ne va pas régler tous les problèmes.

L'idée de ce sas n'a pas été facile à faire accepter. Je me souviens combien mon téléphone a sonné lors de sa mise en œuvre : « Nous des pros, qu'est-ce qu'on va s'emmerder avec cette connerie ! » ; « On a déjà passé six mois au front, on veut rentrer chez nous. » Finalement, ils y sont tous allés, forcés, contraints. Et puis après, ils étaient contents. Ils nous ont dit : « C'était quand même bien, ça nous a fait du bien ! », « Mon général, ça n'était pas si con que ça. » Et puis, ils l'ont pris comme une marque de considération, de reconnaissance du travail accompli.

Je terminerai en soulignant la nécessaire complémentarité entre le commandement et le service de santé, et par deux petites appréhensions. Je pense que les opérations nous rapprochent inévitablement du service de santé et aussi, souvent, des aumôniers. Nous n'avons jamais été si proches que depuis que nous menons des opérations difficiles. Cela dit, à chacun son métier et c'est bien comme ça. J'atteste du capital de générosité, d'attachement dont ont bénéficié nos soldats dans nos hôpitaux militaires ; il y a quelque chose de tout à fait exceptionnel dans le travail accompli par l'ensemble du personnel. Enfin, deux appréhensions. Je souhaite que la procédure de suivi dans le mois qui suit le retour fasse l'objet d'une attention accrue, même si les jeunes officiers, en particulier, ne voient là qu'une charge administrative supplémentaire. C'est en fait un acte de commandement et cela doit être compris comme tel. Je souhaite surtout que le suivi de nos blessés et leur réinsertion, et celle de nos soldats psychologiquement fragilisés, s'inscrivent dans le temps long. Les oublier serait leur infliger une blessure de plus, moins apparente mais tout aussi douloureuse. ■

L POUR NOURRIR LE DÉBAT



FRANÇOIS NAUDIN

QUEL TEMPS POUR LA DÉCISION ?

« *Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais. Si quelqu'un pose la question et que je veuille l'expliquer, je ne sais plus. [...]* »

Et pourtant nous parlons d'un temps long, d'un temps bref. »

Saint Augustin (*Les Confessions*, Livre XI, XIV, XV, XVII et, XVIII)

Quels que soient notre situation et notre état, nous partageons tous un destin et un temps communs ; en cela nous nous situons en permanence à la croisée du rapport entre le temps individuel et le temps collectif. Le temps fait donc partie intégrante de notre vie quotidienne : il est là, à la fois omniprésent et immatériel, et ce même si, en fonction de nos activités, de notre âge, de nos culture et religion nous ne l'habitons pas de la même façon. Que nous en fassions un usage sporadique, haché ou parfois planifié, il affirme toujours sa présence en nous, au sein de notre cerveau, véritable machine à analyser les événements.

Pourtant, alors que la vue, le toucher, l'ouïe, l'odorat, le goût mettent en jeu des récepteurs sensoriels spécialisés, il n'existe curieusement aucun récepteur spécifique pour la perception du temps. À croire que ce dernier n'a d'existence que dans notre perception subjective ou chronométrique. Le juger correctement demande donc non seulement de lui prêter attention, mais aussi de conserver en mémoire le flux de l'information qu'il charrie, puisque la perception de celui-ci par le cerveau repose exclusivement sur des processus liés à la mémoire et à l'attention. Preuve de ce processus : la sensation que le temps passe plus vite si on est très occupé, si on s'adonne à une activité passionnante ou ludique. En effet, sous l'effet des émotions, le temps perçu nous semble plus court ou plus long qu'il ne l'est en réalité. C'est bien là toute la différence entre le temps perçu par notre cerveau – temps subjectif – et le temps rythmé par le tic-tac de notre montre – temps objectif –, et là encore la notion d'horloge interne n'est qu'une métaphore, car non plausible sur les plans neurophysiologique et neuroanatomique.

Ce temps qui passe est donc une valeur immuable ni stockable ni appropriable, aussi volatil que précieux et totalement indifférent à nos désirs. Nos sociétés postmodernes et mercantiles, pas plus que les précédentes, ne maîtrisent l'intelligence du temps, même si elles ont une prise en compte de plus en plus intense de celui-ci, et de sa présence. D'ailleurs, à défaut de le penser, elles le quantifient perpétuellement et le qualifient avec toujours plus de précision pour mieux le vendre : « temps libre », « temps de loisir », « temps de

formation »... Pour Marc Aurèle, le temps constitue la seule valeur jamais dépréciée, car c'est là le prix que nous devons payer en toute circonstance¹.

Le choc des temporalités

Simultanément, l'effacement croissant des arrière-plans historiques et des visions de l'avenir est devenu, pour nombre d'observateurs, préoccupant. En effet, alors que nos temporalités sont de plus en plus disparates, nous sommes traversés par la difficile articulation du court et du long terme, qui symbolise le contraste permanent de l'urgence et de l'horizon. Mais ce morcellement du temps, c'est aussi ce qui nous autorise une perception de celui-ci par une géographie intérieure sans cesse réaménagée et renégociée à l'aune de nos affects. Enfin, ces télescopages du temps, c'est le désordre du temps postmoderne, c'est-à-dire de cet espace temporel sans cesse bouleversé. En fait, ce serait comme s'il arrivait quelque chose au temps, du moins à notre représentation de celui-ci et à nos manières de le vivre. Car le temps de l'univers est bien sûr toujours le même.

Tandis qu'émerge dans nos sociétés une standardisation des modes de vie et de nos approches du temps, il s'agit de comprendre comment se modifient, sous la pression et la concentration des événements, les relations entre les individus, mais aussi à l'égard des événements, sous l'effet combiné de l'accélération des rythmes de vie, de la conviction dominante que tout doit aller vite, du morcellement de nos instants et de nos activités, sans oublier la perte des lointains et l'avenir qui devient flou. Nous sommes dès lors confrontés au choc des temporalités, notamment quand il faut gérer les urgences, puisque gérer le temps, c'est gérer la dissociation des objectifs. Notre quotidien est d'ailleurs marqué par cette prégnance du temps, qu'il soit court ou long. En effet, au fil des jours, par la rationalisation de notre « emploi du temps », avons-nous « gagné du temps » ou en avons-nous « perdu » ? Tout cela est bien curieusement posé et bien subjectif, puisque tout dépend de ce qu'on « fait du temps » : on en « profite » ou on « le gâche »... Toutes ces expressions sont d'ailleurs si banales qu'on en a perdu le sens, oubliant par la même occasion que le problème ne vient pas du manque de temps mais plutôt d'une mauvaise gestion de celui-ci. Quand il est disponible, comment doit-on l'utiliser alors qu'il est rare et compté ?

1. Marc Aurèle, *Pensées pour moi-même*, notamment Livre 2-IV.

Alors que nous sommes confrontés à un présent envahissant, présenté comme le seul horizon possible et se convertissant à chaque instant dans l'immédiateté, il nous faut impérativement réconcilier le court terme et le long terme, car le temps est un élément de structuration non seulement de notre psyché, mais aussi de la société et de toutes les superstructures qui la composent et l'englobent. Dans ce maelström perpétuel des activités qui s'accumulent et s'enchaînent, où un événement chasse l'autre, l'impératif devient alors d'être réactif, toujours plus mobile, flexible, c'est-à-dire plus rapide. Ce temps immédiat, marqué par le temps des flux, de l'accélération et une mobilité valorisée et valorisante, souligne les risques et les conséquences d'un présent omniprésent, omnipotent, s'imposant comme seul horizon possible, voire des possibles. Nous sommes, dès lors, complètement concentrés sur des réponses immédiates à l'immédiat. Il faut réagir en temps réel, voire être proactif jusqu'à la caricature dans le cas de la communication politique. Les réunions doivent être de courte durée, les travaux d'état-major de plus en plus concis et synthétiques, les restitutions fortement réduites, car il convient alors de passer à l'action sans délai. Nous vivons bien là dans l'obsession du court terme, acharnés à gagner du temps, à réduire la durée de toute opération, comme si nous voulions écraser le temps et nier ce que Bergson appelait « la durée concrète »².

Survalorisation du temps court, voracité de cet espace temporel phagocyté par l'instant, les yeux sont fixés sur l'immédiat et nous voilà concentrés sur celui-ci jusqu'au grotesque. Nous sommes en effet étrangement soumis aux instruments du présentisme : e-mail, SMS, tweet, tout semble calculé et pensé à l'aune du court terme. Le temps aléatoire alors se développe, le temps précipité l'emporte, c'est le temps de la mondialisation, de l'interconnexion et de la globalisation, c'est-à-dire celui où chacun dépend de tous en temps zéro. Vivre le « présentisme »³, c'est dès lors être cloué au temps présent sans être capable de le vivre. Nous voilà de plain-pied dans le temps vibrionnaire, dominé par les médias, où la théâtralisation et la dramatisation l'emportent. Confrontés à la médiatisation de l'événement, le temps de la réflexion est alors consommé par celui de la communication et de son diktat, puisque « l'événement qui n'a pas été publié ne s'est pas produit »⁴.

2. Henri Bergson, *Essais sur les données immédiates de la conscience*, 1889.

3. François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Le Seuil, 2012.

4. Jean-Louis Servan-Schreiber, *Aimer quand même le XXI^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2012.

F Combattre la tyrannie de l'instant

Même si cette intensification des rythmes n'est pas universelle, il est urgent, face à la pression de ce temps qui court, d'ajuster les modalités de la prise de décision. Il appartient alors de se libérer et de se dégager de cette obligation de réactivité immédiate aux sollicitations du temps bref, pour s'échapper d'une logique de l'immédiat et s'engager dans la durée. Pour les décideurs publics et militaires, cette exigence nécessite certes une grande capacité d'extraction et de recul, mais aussi une extrême agilité afin de gérer les oscillations permanentes entre des exigences différentes, voire opposées, entre le court terme et le long terme. En tout état de cause, il ne faut pas que le primat de l'action fasse passer au second plan la réflexion et la conception propre au temps long. Il est donc indispensable de combattre la tyrannie de l'instant pour se redonner des marges de manœuvre. Dans la vie de la nation, nous le savons pour l'avoir expérimenté, le temps court est trop souvent l'ennemi des réformes utiles et courageuses, alors que, parallèlement, le temps long est prisonnier des calendriers politiques et des séquences électorales. Nos sociétés de l'immédiat exigent en effet des résultats sans tarder ; on veut récolter, mais on ne laisse pas mûrir.

Or, à côté de ces temps courts, il faut pouvoir aménager des temps longs propres à la maturation, aux infléchissements discrets, qui sont seuls porteurs d'améliorations effectives et profondes. Dans ces conditions, dans notre culture marquée par la suprématie de l'action, le défi n'est pas d'aller encore plus vite mais, pour communiquer et réfléchir, de s'arrêter plus fréquemment pour penser l'action plus longuement, considérant que, pour prendre de bonnes décisions, se donner du temps est incontournable. Les principes fondamentaux de la fiabilité de la décision reposent donc sur la durée, qui elle-même intègre le débat contradictoire et donc exige du temps, notamment celui d'écouter l'avocat du diable et le candide. De même la pratique du debriefing doit être généralisée. Alors que dans certains milieux elle est systématiquement pratiquée – c'est le cas notamment dans l'aéronautique –, elle est loin d'être reconnue dans bien des états-majors. Trop souvent alors des événements riches d'enseignements et d'orientations nouvelles sont aussitôt oubliés pour replonger immédiatement dans l'action⁵.

Malgré tout, il existe aussi des « entre temps », tout aussi déterminants, c'est-à-dire des phases de transition, ce que Platon nomme

5. Sur ce sujet, se reporter au livre de Christian Morel, *Les Décisions absurdes. II. Comment les éviter*, Paris, Gallimard, 2012.

« des soudains hors du temps »⁶. Si difficiles à penser et à appréhender qu'ils soient, ce sont cependant autant de « transformations silencieuses » que nous négligeons trop souvent. C'est pourtant tout ce qui trace sa route sans bruit, ce qui chemine dans la discréetion, dans la globalité et la continuité du temps, ce qui ne se démarque jamais suffisamment pour qu'on le repère et puisse penser clairement un « avant » et un « après », sans manifestations sonores susceptibles de capter l'attention des médias. Il convient, dès lors, de cesser de considérer le temps de la décision comme l'instant où tout se tranche, alors qu'il s'agit davantage d'un temps d'inclinaison progressif qu'un instant qui se dit.

Il faut se réapproprier ce cheminement de la décision par essence et révolutionner cette séquence pour en faire un investissement et non plus un coût. Procéder ainsi, c'est rompre avec un découplage trop binaire entre le temps de la décision et la décision elle-même, car c'est une phase où beaucoup se révèle et se découvre progressivement. Le temps de la réflexion doit donc être appréhendé comme une séquence large, ce n'est pas un temps perdu, mais un processus continu qui s'étend sur une ample séquence. La décision est ainsi le fruit d'un processus, d'une réflexion et ne se résume pas au spasme décisionnel de l'action. N'en doutons pas, en temps de crise tout particulièrement, pour décider de façon fiable, il devient déterminant de savoir gérer le temps long de la prise de décision.

¶ Quel temps pour la Défense ?

Le champ de la Défense nationale n'échappe pas à cette logique et à ces principes. Or on oublie trop souvent, que ce soit pour des raisons financières, industrielles liées aux équipements, mais aussi d'instruction et de formation, que les décisions prises aujourd'hui auront un effet dans dix ans, vingt ans ou plus. En effet, à l'immédiateté du temps des marchés financiers qui animent tant l'*homo œconomicus* du temps présent ne peuvent s'ajuster ni le temps politique ni celui de la diplomatie, et encore moins celui de la posture stratégique, sans parler de celui de la commande publique, fragmentés par les cadencements électoraux et les cycles budgétaires. Le traitement des questions de défense paraît alors de plus en plus en rupture avec la pression de temps asynchrones plus génératrices de dysfonctionnements que de synergies. La difficulté devient alors la mise en œuvre

6. François Jullien, *Du temps, éléments d'une philosophie du vivre*, Grasset, Paris 2001, et *Les Transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009.

simultanée d’actions inscrites sur des temps différents, qui doivent être combinés. Dans ces conditions, nous le constatons, en régime démocratique, la chose militaire est fréquemment mise à mal par des temporalités politiques éreintantes, voire contre-productives. Car celles-ci imposent constamment une obligation de résultat et de visibilité avant d’avoir laissé aux processus économiques et sociaux le temps et le soin d’opérer.

Cette confrontation à la temporalité survient aussi, bien évidemment, à l’occasion des engagements opérationnels. La guerre demeure, en effet, un art du déroulement et du cadencement du temps. Tout militaire, comme tout mélomane, se doit alors d’avoir le sens du tempo : lent pour le temps long, rapide pour le temps court. Sans oublier les « temps morts », où tout semble inerte et où cependant, même pour Clausewitz⁷, ardent défenseur de l’action offensive, se trouve le lieu des amorces et des infléchissements. Rien n’est visible, mais le discret travaille et est à l’œuvre. Si avant tout « la guerre est un art simple et tout d’exécution »⁸, c’est aussi un temps durant lequel il convient de rythmer les modes opératoires en les intégrant et les combinant selon des séquences adaptées.

Alors que tout s’inscrit dans la durée et que vivre, c’est accorder à l’avenir un certain statut, comment une société à ce point dispersée et submergée par le temps que l’on peut la qualifier de « chronodispersive » est-elle capable d’engager une réflexion sur le long terme ? A l’heure où nous sommes confrontés aux blocages et aux clivages du temps rigidifié, tout laisse à croire que nous sommes au cœur de mutations anthropologiques et sociétales non abouties. ■

7. Clausewitz, *De la guerre*, 1832.

8. Napoléon Bonaparte à Gouraud pendant l’exil, 1816.

NICOLAS SÉRADIN

INDOCHINE : DU SOLDAT-HÉROS AU SOLDAT-HUMANISÉ

Dans la mémoire collective, la guerre d'Indochine se résume bien souvent à la défaite du corps expéditionnaire français à Diên Biên Phu le 8 mai 1954 et à l'héroïsme des soldats qui y ont pris part : « Diên Biên Phu est bien autre chose qu'une défaite dont les conséquences, seules, auraient pu faire passer le nom à la postérité. Considérée en elle-même, cette bataille a aussi frappé les imaginations par le poids symbolique qui s'en dégage : désormais, pour tous les combattants d'Indochine et leurs proches, pour tous ceux qui font profession du métier des armes, pour tous les Français enfin dont le patriotisme s'alimente encore des vertus du soldat, cette bataille à l'issue malheureuse compte parmi les plus belles manifestations de l'héroïsme et du sacrifice¹. »

Nous aimerions, dans cet article, interroger cette « autre chose », non du point de vue d'une *doxa* convenue qui fait de la bataille de Diên Biên Phu le symbole de l'héroïsme, mais du côté de la *praxis*, comme y invitait l'historien Michel de Certeau qui souhaitait un redynamisme de la pensée en « l'enrichissant de la traversée de l'expérience »². Partir de la figure de l'autre et de son discours pour tenter de saisir un passé révolu. Cette démarche intellectuelle nous a permis de mettre en avant différentes figures du soldat de la guerre d'Indochine.

Tout d'abord, celle du soldat courageux, prêt à se battre jusqu'à la mort pour sa patrie. Cette première figure, construite au cœur même de la bataille, est celle qui a été véhiculée par les premiers témoins et qui a perduré jusqu'à nos jours. Une nouvelle figure va se superposer à celle-ci au début des années 1990. Son origine pourrait être issue de la communauté des anciens prisonniers français de la guerre d'Indochine qui, par le biais de l'affaire Boudarel³, ont alors accès à l'arène publique. Derrière de nombreux arguments relevant du champ politique apparaît en effet dans leurs discours la figure d'un soldat humanisé, qui n'hésite pas à mettre en avant ses souffrances. Une libération de la parole qui n'avait pu s'effectuer auparavant. Laure Cournil explique, en effet, que les soldats de Diên Biên Phu n'avaient pas conscience de leur

1. Michel David, « Diên Biên Phu, le sacrifice pour l'honneur », in *Le Sacrifice du soldat*, Paris, CNRS édition/ECPAD, 2009, p. 50.

2. François Dosse et Michel de Certeau, *Le Marcheur blessé*, Paris, La Découverte, 2002, p. 127.

3. L'affaire démarre en février 1991, lorsque Georges Boudarel, alors maître de conférences à l'université Paris-VII, est dénoncé par Jean-Jacques Beucler, ancien ministre, pour son rôle dans les camps Vietminh. L'affaire prend très vite une ampleur médiatique et va confronter une partie des anciens prisonniers français du Vietminh à Georges Boudarel et à ses soutiens issus du parti communiste français.

héroïsation : « Les soldats ont fait leur travail, avec un courage et une bravoure extraordinaires, disent tous les témoins entendus, mais sans héroïsme conscient, sans rechercher la gloire. Au contraire, leurs premiers sentiments au moment de l'arrêt des combats sont plutôt mêlés d'une forme d'humiliation voire de honte, selon les témoignages⁴. »

Il existe bien un décalage entre le vécu de ces soldats et la reconstruction qui en a été faite, qui s'explique notamment par une volonté de légitimer ce combat et de signifier que tous ceux qui y ont perdu la vie ne sont pas morts pour rien. De ce fait, la défaite devient un enjeu important et explique le besoin de créer la figure du soldat-héros, car si « elle n'a rien d'exemplaire en elle-même, elle est bien à même de fonder un héritage et de susciter des vocations héroïques »⁵. À l'inverse du soldat-héros, le soldat-humanisé tend à apparaître dans une déconstruction de l'événement qui perd peu à peu de sa force idéologique. Il retrouve en quelque sorte une « pureté » émotionnelle qui lui redonne une place parmi la communauté des humains.

Cette « autre chose » que nous cherchons à comprendre pourrait donc bien être cette transformation de la figure du soldat. Mais comment expliquer ce passage de la figure de soldat-héros à celle d'un soldat-humanisé ? Se cache-t-il quelque chose derrière ? Est-il lié à une stratégie dans la lutte pour la reconnaissance conduite par les anciens combattants de la guerre d'Indochine ou serait-il révélateur d'un nouveau paradigme mémoriel de ce conflit ? Pour répondre à ces différentes questions, nous allons nous focaliser sur la mémoire collective de la guerre d'Indochine de 1954 à nos jours en nous intéressant à la manière dont les acteurs ont reconstruit ce conflit.

La figure du soldat-héros : un topique de la guerre classique

Les premiers à avoir occupé le terrain de la mémoire sont les grands chefs militaires. Mais très vite, des écrivains combattants ou des grands reporters ont poursuivi le travail, magnifiant la figure du soldat-héros à un point tel que dans son roman *Le Soleil se lèvera*, écrit en 1959, Roger Delpuy, ancien combattant et correspondant de guerre, présente les parachutistes comme des êtres venus d'un autre monde : « Je regarde tous ces jeunes hommes que les casques, les harnachements et les armes brillantes transforment en êtres d'un autre monde⁶. »

4. Laure Cournil, « Les soldats de l'armée française à Diên Biên Phu. 20 novembre 1953/7-8 mai 1954 », in 1954-2004. La Bataille de Diên Biên Phu entre Histoire et mémoire, Paris, Publication de la Société française d'histoire d'outre-mer, 2004.

5. Patrick Cabanel, Pierre Laborie, *Penser la défaite*, Toulouse, Privat, 2002, p. 26.

6. Roger Delpuy, *Le Soleil se lèvera*, Paris, Société nouvelle des éditions Valmont, 1959, p. 15.

De son côté, l'écrivain combattant Jean Lartéguy, dans son roman *Le Mal jaune* publié en 1962 et qui revient sur les derniers instants de l'Indochine française après la défaite de Diên Biên Phu, met en scène le lieutenant de Kervallé, dernier représentant d'une certaine noblesse militaire empreinte de virilité, d'héroïsme, de courage et d'abnégation, qui va devenir l'archétype du soldat d'Indochine. Voici comment le décrit Jérôme, un journaliste venu couvrir la fin de la présence française à Hanoï : « À une table voisine de la sienne, il remarqua un lieutenant de parachutistes qui buvait seul, le nez dans son verre. Le soldat était grand et fort avec des cheveux noirs, drus et bouclés, qui mangeaient son front étroit. La bouche était large et rouge, et la mâchoire carrée⁷. » Un peu plus loin dans le roman, on apprend que de Kervallé n'a pas été fait prisonnier à Diên Biên Phu, qu'il a réussi à s'échapper à travers la jungle. Un soldat certes vaincu mais qui garde une certaine conception de l'honneur et ne sait rien faire d'autre que de se battre : « Non, ce n'était pas trahir le souvenir des camarades morts à Diên Biên Phu que de continuer à servir dans l'armée. Plus grave aurait été de se résigner à une vie médiocre. Qu'importent les chefs qui vous commandent et la cause pour laquelle on se bat, puisque l'on peut retrouver dans la brousse d'Afrique ou les sables du Maroc les mêmes camarades, car ils renaissent aussi nombreux qu'ils meurent, les longues patrouilles, le combat rapide et brutal, qui justifient en quelques minutes de longs mois de beuverie et d'inutilité⁸. » Cette description reprend plusieurs *topos* de la figure du guerrier telle qu'on se la représente régulièrement. Pour Jean Lartéguy, un soldat n'a pas le temps de penser à ses souffrances, ou seulement les soirs de beuverie. En outre, il possède une vision téléologique de son métier puisqu'il en connaît la fin : tout ce qui peut lui arriver n'est que pure contingence.

Dans *Le Mal jaune* toujours, Jean Lartéguy fait référence aux soldats français de retour des camps Vietminh, mais ne cherche pas à les décrire. Malgré l'expérience extrême qu'il vient de vivre, le soldat français d'Indochine prisonnier garde toujours une certaine fierté : « Jérôme avait remarqué un homme jeune, au crâne rasé, qui gardait dans son allure et dans son port de tête une certaine fierté. Il n'avait pas le regard avide de ses camarades qui ne lâchaient pas des yeux les mains des infirmiers⁹. » Le faible, la figure de la souffrance, c'est l'autre, l'étranger : « Elles jouaient avec leurs nattes autour d'un prisonnier nord-africain livide, dont les lèvres noires s'ouvraient sur

7. Jean Lartéguy, *Le Mal jaune*, Paris, Presses de la Cité, 1962, p. 49.

8. *Idem*, p. 182.

9. *Idem*, p. 80.

une bouche blanche d'aphtes. Julien vint s'asseoir sur un petit banc à côté du prisonnier. Le Nord-Africain ne laissait filtrer que quelques sons rauques et déformés¹⁰. »

Cette figure du soldat-héros, véhiculée à la fin de la guerre d'Indochine, laisse peu de place à l'expression des souffrances : le vrai soldat est celui qui accepte son sort sans sourciller, faisant don de lui-même à une cause supérieure. Elle trouve son apogée dans l'œuvre cinématographique de Pierre Schoendoerffer et, en particulier, dans son film *Diên Biên Phu* sorti en 1992, qui traite principalement de la bataille, de l'intensité des combats, mais aussi de la démission des autorités politiques et militaires de Paris et d'Hanoï. Le scénario est un balancier qui oscille mécaniquement entre ces deux pôles. L'intérêt que nous pouvons porter à ce film réside dans la mise en scène des soldats. Le capitaine de Kerveguen (interprété par Patrick Catalifo), par exemple, semble être la transposition à l'écran du lieutenant de Kervallé de Jean Lartéguy. Il possède les mêmes caractéristiques et le même sens de l'honneur. Son discours à Simpson, correspondant de guerre américain (joué par Donald Pleasence), l'illustre parfaitement : « Un soldat accepte de se faire tuer pour remplir sa mission, c'est dans son contrat, à notre solde. C'est... c'est notre honneur. Seulement un soldat a horreur qu'on l'envoie à la mort pour rien, par connerie, par incomptance, par veulerie ; ça nous dégoûte. Réaction de professionnel, on n'aime pas être gaspillés. Tu comprends ce que je veux dire. Regarde, tous ces gars-là vont être gaspillés. Du pain pour les canards et ils le savent tous ! Tous ! Et pourtant ils sont tous volontaires pour aller se faire gaspiller une dernière fois. Ils se bousculent au portillon. Voilà ce que je voulais que tu vois. Dis-le, il faut que ce soit dit, même si t'es trop con pour le comprendre, dis-le. »

Nous retrouvons ici tous les différents *topos* du guerrier : un soldat viril, courageux, ayant le sens de l'honneur et du devoir. S'y ajoute la dimension sacrificielle relevant presque du vocabulaire du martyrologue. Cette idée de sacrifice est d'ailleurs très présente tout au long du film. Nous retrouvons ici l'image de soldats venus d'un autre monde, qui paraissent presque irréels tant ils ne sont enclins ni à la peur ni à la souffrance. Celles-ci ne se voient que sur les blessés qui agonisent, mais non sur ceux qui combattent. Lorsqu'un soldat français déserte et rejoint les « rats de la Nam Youn »¹¹, il s'entend dire, alors qu'il est blessé en ramassant un colis, par un soldat venu le récupérer pour

^{10.} *Idem*, p. 81.

^{11.} Souvent privés de leurs chefs, ces « rats de la Nam Youn », selon l'expression consacrée pendant la bataille, avaient abandonné un combat dont ils ne comprenaient plus la raison et s'étaient constitués en petits groupes autonomes, en menant une vie totalement parallèle, avec ses règles internes et ses dangers. Ils se réfugiaient dans des abris souterrains, qu'on appelait le « bidonville de Diên Biên Phu », sur les berges de la rivière Nam Youn.

l'amener à l'infirmerie : « Il n'y a pas de Français chez les rats. » Ce déserteur trouve la rédemption en se confessant à un aumônier et en avouant sa faute aux autres soldats présents dans l'infirmerie. Ce « repenti », une fois pardonné, retrouve son « honneur » en acceptant malgré sa blessure de retourner se battre. Cet exemple est révélateur d'une particularité des films de Pierre Schoendoerffer : il y a très peu de place pour les faibles.

Pierre Schoendoerffer, comme les écrivains combattants qui ont reconstruit ce conflit, a tenté d'inscrire le soldat-héros de la guerre d'Indochine dans le panthéon des héros nationaux. Nous pouvons, en effet, retrouver dans son œuvre le schème de l'héroïsme mis en avant par Jean-Pierre Albert dans *La Fabrique des héros*¹² : un groupe est en difficulté, sa survie est en cause ; un personnage se lève et tente quelque chose ; il réussit ou il échoue, et il s'avère à plus ou moins long terme que son action allait dans le sens de l'histoire. Si nous transposons ce scénario à la guerre d'Indochine, nous pouvons voir la nation française en danger face à l'avancée du communisme. Les soldats se lèvent pour sauver la France, prêts à se sacrifier pour des valeurs qui les transcendent. Malgré la défaite, leur combat était juste. Chez Pierre Schoendoerffer, nous ne sommes jamais très loin du modèle christique qui a inspiré nombre de gestes héroïques et qui explique la construction par les mémorialistes d'une litanie guerrière.

¶ La construction d'une litanie guerrière

Cette figure du soldat-héros, véritable *doxa* officielle de la guerre d'Indochine, s'amplifie encore avec l'élaboration d'hagiographies des grands noms de ce conflit, tels le général de Lattre de Tassigny ou le général Bigeard. Nous en arrivons à la construction d'une véritable religion militaire avec ses dogmes, ses héros et ses martyrs. La stratégie étant, semble-t-il, pour ces mémorialistes, de domestiquer les maux de la guerre, de les intégrer dans une structure signifiante, dans des continuités de la grande histoire des armées. À l'image donc de la religion, le genre hagiographique va être utilisé pour raconter la vie de ces héros. Un genre littéraire qui se différencie de la biographie, comme l'explique François Dosse : « Le genre hagiographique est porteur d'une structure spécifique, avec ses héros dont l'origine généalogique est la métaphore de la grâce divine. À l'opposé de la biographie qui suit le rythme d'une évolution, l'hagiographie "postule que tout

12. Jean-Pierre Albert, « Du martyr à la star. Les métamorphoses des héros nationaux », in *La Fabrique des héros*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1998, p. 17.

est donné à l'origine". La vocation implique une constance et la fin ne fait qu'accomplir les promesses du commencement¹³. » Ainsi, dans *L'Aventure*, Lucien Bodard peint un général de Lattre galvanisé par une force supérieure, quasi mystique, et qui hypnotise ses hommes par son aura : « De Lattre, comme hypnotisé, comme poussé par une force supérieure, descend de son podium, seul, lentement, marche après marche, pour regarder ses soldats dans les yeux. [...] De Lattre lui-même a son regard de fixité et d'intensité totales, le regard d'aigle des grandes occasions. Ses mâchoires sont crispées et des veinules saillent sur son front. De sa main gantée, presque inconsciemment, il fait un signe comme pour encourager ses gladiateurs. [...] Comme de Lattre sait incarner l'intensité de la passion guerrière ! [...] Le Roi Jean est pleinement conscient. C'est son premier "quitte ou double". Son premier grand pari. Car, à n'importe quel prix, il lui faut faire une apparition magique, pour subjuger les cœurs et les âmes avant de relancer les corps ressuscités dans les tueries¹⁴. » Nous avons bien ici un soldat magnifié, poussé par une « force supérieure » capable de ressusciter les corps dans les tueries !

Ce travail de reconstruction mémorielle permet de souder la communauté des anciens combattants autour de valeurs communes dans une société française qui ne s'est jamais vraiment intéressée au conflit indochinois et à ses combattants. C'est donc peut-être par réaction qu'apparaît cette figure du soldat-héros qui n'a de cesse d'être sublimée, idéalisée, figure intemporelle et sans faiblesse. Mais progressivement, une autre figure du soldat va émerger, plus humaine. Elle naît à la périphérie de la doxa officielle, dans ses zones d'ombre, et va avoir pour origine la communauté des anciens prisonniers français.

Une nouvelle figure du soldat, plus humanisée

Cette nouvelle figure du soldat-humanisé n'est pas née *ex nihilo*. Si, en ce qui concerne la guerre d'Indochine, elle prend corps au début des années 1990 dans un contexte favorable au statut de victime¹⁵, elle coexistait déjà avec la figure du soldat-héros, mais à ses marges. Elle présente un caractère individuel là où l'autre figure présente un caractère collectif.

13. François Dosse et Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 233.

14. Lucien Bodard, *La Guerre d'Indochine. L'enlisement, l'humiliation, l'aventure*, Paris, Grasset, 1997 (1^{re} éd. 1967 pour *L'Aventure*), pp. 697-698.

15. Voir Didier Fassin et Richard Rechtman, *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007.

Retrouver les traces de cette figure nous oblige à utiliser des chemins de traverse et à sortir des sentiers battus de l'historien en adoptant un regard pluriel et en n'hésitant pas à braconner dans d'autres champs disciplinaires. Notre hypothèse de départ était que la figure d'un soldat-humanisé de la guerre d'Indochine était issue de la communauté des anciens prisonniers français. Pour y répondre, nous avons constitué un *corpus* constitué de romans, de témoignages écrits, de travaux d'historiens, d'entretiens et de rencontres que nous avons eus avec d'anciens prisonniers. Notre idée était de ne pas utiliser d'archives publiques, notamment celles des armées, afin de nous focaliser sur l'expérience des acteurs et sur ce qu'ils peuvent nous raconter avec leurs mots et leurs systèmes de référence. Notre regard s'est notamment porté sur les arguments qui s'expriment et se modifient (ou se réajustent) avec le temps. Nous voulions percevoir les différentes couches de sédimentation dans la construction du discours des anciens combattants.

Nous sommes partis de l'hypothèse que les acteurs possédaient des compétences critiques, c'est-à-dire « la faculté d'élaborer des prises pour agir sur un processus ou pour s'en forger une représentation adéquate »¹. Ainsi, en faisant le choix de ne pas étudier les archives publiques, nous nous tenions au plus près de la logique mémorielle des acteurs-témoins. Nous nous sommes également intéressés à la force des arguments, notamment ceux qui se sont révélés au moment de l'affaire Boudarel, afin d'observer leur portée sur la représentation mémorielle de cette guerre. L'objectif était celui défini par Francis Chateauraynaud : « Suivre la formation, lente et graduelle, de nouveaux arguments, et la manière dont ils affrontent les contraintes liées aux situations d'énonciation qu'ils traversent. Et comme les arguments ne circulent pas seuls dans le ciel des représentations, suivre leur trajectoire suppose d'identifier les acteurs qui les créent, les portent, les contestent ou les modifient pour leur donner une portée maximale². » Ce travail lent et minutieux a, à notre sens, permis une véritable prise en compte des méandres que la mémoire utilise avant de devenir histoire.

Un collectif qui emprisonne la parole

Les premiers récits d'anciens prisonniers français des camps Vietminh sont publiés alors que la guerre d'Indochine n'est pas encore

1. Francis Chateauraynaud, *Argumenter dans un champ de forces. Essai de balistique sociologique*, Paris, Éditions Petra, 2011.

2. *Idem*, pp. 85-86.

terminée. Ainsi, en 1953, Claude Goëldhieux raconte son expérience de la captivité dans un livre intitulé *Quinze mois prisonniers chez les Viêts*³. Fait prisonnier en octobre 1950 après la bataille de la RC4, il est libéré début 1952. Pour son récit, il utilise la première personne du pluriel et se fait le porte-parole des autres prisonniers. Ce « nous » sert également à montrer que, malgré la rééducation politique qui prônait la délation, provoquant inexorablement le délitement du lien entre soldats, l'esprit de camaraderie a survécu. L'auteur livre très peu de chose sur la manière dont il a vécu lui-même cette épreuve, très peu de traces d'émotion. Elle surgit pourtant par endroits, au moment où le « je » se libère du « nous ». Il raconte, par exemple, la maladie d'un camarade qu'il ne peut supporter : « Plusieurs fois, dans les jours qui suivirent, j'essayai de donner à Flers la volonté de vivre, l'obligeant à marcher, à se laver. Il ne se rétablit jamais tant qu'il fut au camp, mais se fit un ami d'un autre malade moins atteint que lui. Ensemble, ils prirent l'habitude de vivoter au centre d'un petit univers très simple. Je les laissai alors, pour ne pas leur imposer ma présence trop vivante et parce que je n'eus pas le courage et la patience de me plonger plus longtemps dans leur misère, dans leur état de morts vivants⁴. » Aveu de faiblesse donc de la part de ce parachutiste. La toute dernière phrase de son récit exprime également une souffrance liée à la perte de camarades, mais il reste très sobre : « Gagnaud... Le Quéroët... Flers... Néllot... Lalant... Je pense à vous⁵. »

L'utilisation d'un « nous » désignant un collectif montre, comme le soulignait Claire Mauss-Copeaux dans son étude sur les appelés en Algérie, « l'importance du groupe dans la vie quotidienne du soldat »⁶. Mais cet usage exprime peut-être davantage ici la difficulté à raconter une expérience extrême, à dévoiler son « moi ». C'est tout le thème du livre de Jorge Semprun, *L'Écriture ou la vie* : peut-on raconter l'horreur des camps nazis ? « Pourtant, un doute me vient sur la possibilité de raconter. Non pas que l'expérience vécue soit indicible. Elle a été invivable, ce qui est tout autre chose, on le comprendra aisément⁷. »

Pour éviter d'être le sujet du livre, d'autres anciens prisonniers ont choisi la fiction. C'est le cas de Jean Pouget qui dans le *Manifeste du camp n° 1*, publié en 1969, romancie la captivité des officiers français prisonniers après la bataille de la RC4. Si ce roman met en avant les conditions difficiles de la captivité, son objectif semble être une compréhension des choix des officiers français tenus de choisir entre

3. Claude Goëldhieux, *Quinze mois prisonniers chez les Viêts*, Paris, Julliard, 1953.

4. *Ibidem*, pp. 105-106.

5. *Ibidem*, p. 242.

6. Claire Mauss-Copeaux, *Appelés en Algérie. La parole confisquée*, Paris, Hachette Littératures, 1998, p. 191.

7. Jorge Semprun, *L'Écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, p. 23.

la « résistance » jusqu'à la mort ou bien la « soumission » permettant une amélioration des conditions de vie dans le camp. Toutefois, dans ces choix apparaît déjà la figure d'un soldat-humanisé qui essaye de se sortir de cette situation et de vivre. Le personnage de Martial Le Riantec est à ce sujet intéressant dans la mesure où il choisit de résister jusqu'au bout, en soldat, mais finit par mourir comme un animal : « Depuis un an, le capitaine Le Riantec, l'officier le plus ancien du camp et le guide désigné pour cette marche, maintenait l'ordre classique par son exemple. L'ordre classique était tout entier contenu dans cette attitude, ce geste infime : refuser de signer les manifestes. Cette nuit, Martial comprenait qu'ils avaient épuisé toutes les ressources, toutes leurs ruses. Il savait maintenant que les prisonniers du camp n° 1 signeraient le prochain manifeste. Tous ne signeraient pas mais beaucoup... la plupart. Et ils le signeraient parce qu'ils ne voyaient pas pourquoi refuser d'approuver la fraternité des peuples de la paix. Ils signeraient aussi parce que l'autre solution était de crever de liquéfaction. Ils avaient accepté la mort en acceptant de servir dans l'armée. Ils auraient encore accepté de mourir pour la gloire ou pour l'exemple. Mais la lente agonie d'un dysentérique au bord d'une fosse à merde n'avait rien de glorieux ou d'exemplaire⁸. »

Le Riantec se rend compte au moment de mourir que sa posture a été vaine et comprend le choix qui va être fait par les autres officiers. L'image des soldats-héros transcendés par une « force supérieure » tend à s'estomper pour faire place à un soldat qui se questionne sur l'existence et sur son propre sort.

Cette première littérature de prisonniers d'Indochine reste engluée dans un « nous » collectif qui l'empêche encore de faire une place prépondérante à la figure du soldat-humanisé. L'affaire Boudarel, qui éclate dans l'opinion publique en février 1991, va permettre une libération de la parole en laissant la place au registre de l'émotion et des sentiments.

L'affaire Boudarel et l'évolution de la figure du soldat

Avant le déclenchement de cette affaire, les années 1980 voient naître dans le champ psychiatrique une transformation du statut de la victime, qui de « culpabilisée » devient « victimisée ». Cette modification du regard va être le terreau fertile à l'émergence de la figure d'un soldat-humanisé dans l'espace public.

8. Jean Pouget, *Le Manifeste du camp n° 1*, Paris, Fayard, 1969, p. 406. Jean Pouget n'a pas été fait prisonnier lors de la bataille de la RC4, mais suite à la bataille de Diên Biên Phu. Il ne se met donc pas en scène dans ce récit.

Auparavant, la victime devait en quelque sorte se justifier et prouver par son récit qu'elle avait subi un traumatisme. Pour les psychiatres, il s'agissait de débusquer les simulateurs, notamment dans le domaine militaire, où ces derniers étaient renvoyés au front. Un premier changement s'opère avec les rescapés de la Shoah, en particulier quand Elie Wiesel, lors d'un symposium sur le thème « Valeurs juives dans le futur d'après l'Holocauste » en 1967, revendique fièrement sa singularité de victime : « C'est là précisément le renversement opéré en 1967 : la honte d'être victime est retournée contre le monde qui l'inflige, et la tare de jadis est activement transformée en un emblème fièrement arboré⁹. »

Le second changement a pour origine le retour des combattants de la guerre du Vietnam aux États-Unis (1964-1973). Nombre d'entre eux présentent un comportement agressif, voire antisocial. À tel point que le psychiatre américain Chaïm Shatan réinvente alors la névrose de guerre sous le vocable de *Post-Vietnam Syndrome* (PVS) : reviviscence traumatique, état d'alerte permanent, impression de n'être pas compris, agressivité, troubles des conduites, le tout se résumant en une « transformation de la personnalité ». Pour obtenir réparation, anciens combattants et psychiatres luttent contre l'administration des Vétérans qui, devant l'ampleur de ce syndrome, est finalement obligée d'ouvrir des centres de diagnostic et de traitement, de recevoir les plaintes et de distribuer les compensations. Par la suite, dans les années 1980, ce *Post-Vietnam Syndrome* va être fondu dans le *Post-Traumatic Stress Disorder* (PTSD) à l'occasion de l'introduction de cette labellisation dans la classification psychiatrique. Cette nouvelle classification a profondément fait évoluer la psychiatrie et le regard porté sur les victimes : « La psychiatrie, en effet, a évolué et, avec elle, la condition de victime. Vers 1980, cette discipline a subi une profonde rupture de pensée qui a eu pour effet de transformer les rapports entre les victimes et leurs cliniciens. Avec la création d'une nouvelle catégorie clinique, le *Post-Traumatic Stress Disorder* (PTSD) ou état de stress post-traumatique, et la naissance d'une discipline, la victimologie, les psychiatres, disposant désormais d'outils d'identification et de qualification, ont pu mondialisier cette notion¹⁰. » Désormais, la victime n'a plus à se justifier. Le simple fait d'avoir vécu un événement traumatique et de présenter des signes cliniques de PTSD suffit à être défini comme telle.

Ce bouleversement va avoir des conséquences sur la reconstruction du passé par les mémoires collectives, puisque le traumatisme va s'imposer comme une forme d'appropriation originale des traces de

^{9.} Jean-Michel Chaumont, *La Concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*, Paris, La Découverte, 2002.

^{10.} Caroline Eliacheff et Daniel Soulez Larivière, *Le Temps des victimes*, Paris, Albin Michel, 2007, pp. 35-36.

l'histoire et comme un mode de représentation dominant du rapport au passé. De ce fait, comme le soulignent Didier Fassin et Richard Rechtman, « la mémoire collective s'inscrit comme un rapport traumatisque au passé par lequel le groupe s'identifie comme victime à travers la reconnaissance d'une expérience partagée de violence subie. Au-delà des différences de contexte, une même trame morale se dessine : la souffrance y fonde une cause, l'événement y nourrit une relecture de l'histoire »¹¹. Ce nouveau contexte victimaire bénéficie à la communauté des anciens prisonniers français du Vietminh, d'autant plus que l'affaire Boudarel leur donne une visibilité dans l'opinion publique qu'elle n'avait pas jusque-là. Les mots employés par les acteurs-témoins pour raconter leur expérience évoluent également et se situent désormais davantage dans le registre de l'émotion affirmant les contours de la figure du soldat-humanisé.

Cette affaire Boudarel¹² éclate dans l'opinion publique en février 1991 et prend très vite une ampleur médiatique considérable. Elle confronte d'anciens prisonniers français de la guerre d'Indochine à Georges Boudarel, maître de conférences à l'université Paris-VII, qui avait rejoint le Vietminh en décembre 1950 et exercé la fonction de propagandiste auprès des prisonniers français dans plusieurs camps, en particulier au camp 113. Au-delà de la controverse et des divers arguments politiques, ce qui nous intéresse ici, c'est de chercher les évolutions dans la manière de raconter l'expérience de la captivité.

Ainsi, il est possible d'observer, dans les différents récits qui se situent après l'affaire Boudarel, un recentrage de l'énonciation sur le sujet qui semble se libérer quelque peu du collectif. Si les témoignages sont toujours en grande partie racontés à la première personne du pluriel, les réflexions personnelles se font plus fréquentes. Prenons l'exemple de celui de Louis Stien, lieutenant au 1^{er} bataillon étranger de parachutistes qui fut fait prisonnier lors de la bataille de la RC4 en 1950. Lors d'une de ses tentatives d'évasion, il croit un instant devoir tuer un enfant qui passe près de lui, chose qu'il ne peut pas imaginer : « Dans la journée, une voix d'enfant appelle des bêtes avec de grands cris chantants. Elle s'approche et je suis rempli d'angoisse. Cette évasion est ma dernière chance, ce sera la réussite ou mon exécution, et je suis cette fois-ci décidé à tuer. Je tuerais sans problème un *bô dôï* ou un milicien, j'assommerais un civil, je garroterais une femme. Mais un enfant, je sais que je ne pourrais rien lui faire. Je le sais depuis

¹¹. Didier Fassin et Richard Rechtman, *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, 2007, p. 30.

¹². Sur cette affaire, voir Kathryn Edwards, « Traître au colonialisme? The Georges Boudarel Affair and the Memory of the Indochina War», in *French Colonial History*, vol. 11, 2010, pp. 193-209.

exactement le 18 août 1949¹³. » S'il retient précisément cette date, c'est qu'il a été traumatisé, à ce moment-là, par la découverte de deux enfants vietnamiens blessés, ce qui lui inspire cette réflexion : « Et là, j'ai détesté la guerre, ceux qui la décident et qui ne la font pas. Parce qu'ils causent l'insupportable, faire souffrir ou mourir des enfants¹⁴. »

Autres témoignages faisant une place importante aux souffrances et aux traumatismes, ceux publiés en 2005 par l'Association nationale des anciens prisonniers internés et déportés d'Indochine (ANAPI) dans un ouvrage intitulé *Les Soldats perdus*. Un des témoins, Jean Carpentier, qui servait dans l'aéronavale et qui fut prisonnier après la chute de Diên Biên Phu, précise en introduction la difficulté qu'il a eue à revenir sur cet événement traumatisique, même si ce travail lui a finalement fait du bien : « Le rédiger m'a fait replonger dans des souvenirs que je voulais oublier à tout prix. Mais finalement, cela m'a aidé ; en m'obligeant à écrire certaines choses, il me semble les avoir un peu effacées, et ça m'a fait du bien¹⁵. » Un passage de son texte exprime la souffrance à être plongé dans l'horreur des camps : « Une autre terrible épreuve s'est produite, début août 1954. Cette épreuve m'a profondément marqué. » Avec d'autres camarades, il devait en effet creuser des tombes. Ce travail très pénible faisait perdre beaucoup de forces ; Jean Carpentier avait donc décidé de ne creuser qu'à un mètre et de mettre deux corps par trou. Mais après quelques jours de pluie, les corps remontèrent, entraînant la colère des autorités du camp : « C'était vraiment l'horreur parce qu'il fallait creuser environ huit ou dix trous, cette fois à un mètre quatre-vingts, puis déterrer les corps pour les remettre dans ces trous. Je me sentais responsable parce que j'étais à l'origine de cette très mauvaise idée. Nous avons découpé un de nos pantalons pour en faire des masques pour l'odeur, mais c'était inutile. Certains corps étaient en terre depuis un mois environ, c'était l'horreur. » Un peu plus loin, il précise : « Cette expérience de la mort au quotidien marque l'esprit et l'âme d'une façon indélébile, et cette succession d'épreuves rend sensible à la pitié, à la bienveillance, mais exclut toute indulgence pour certaines "petites". C'était pénible à vivre. Voilà¹⁶. »

Les témoins ont semble-t-il désormais plus de facilité à parler en leur nom propre, à évoquer des événements traumatisants. Si le contexte est favorable à ce changement, n'oublions pas non plus que plus on s'éloigne de l'événement traumatisique, en l'occurrence, ici,

13. Louis Stien, *Les Soldats oubliés. De Cao Bang aux camps de rééducation du Vietminh*, Paris, Albin Michel, 1993, p. 229.

14. *Ibidem*, p. 231.

15. Jean Carpentier, « Voilà... », in *Les Soldats perdus. Prisonniers en Indochine 1945-1954*, Paris, Indo éditions, 2005, p. 106.

16. *Ibidem*, pp. 128-129.

la captivité, plus le témoin ose revenir sur son expérience qu'il avait bien souvent refoulée. Mais il n'empêche que ce nouveau contexte traumatisique modifie les manières de raconter et, de fait, transforme les représentations mémoriales.

Si ce nouveau contexte victimaire pousse chaque groupe à revenir à sa part de souffrance et à réclamer réparation pour les douleurs passées, il s'avère qu'il permet aussi « autre chose », puisqu'une relecture de certains événements qui avaient pu être occultés ou, nous l'avons vu avec la figure du soldat-héros, être mythifiés par les acteurs-témoins, devient possible. Il focalise, en outre, un recentrage sur la parole du témoin. Ce dernier opère davantage de manière introspective en se détachant d'un « nous » qui l'emprisonnait dans des représentations mémoriales. Cette figure victimaire serait donc une propédeutique à l'émergence de la figure d'un soldat-humanisé, sujet à souffrance et à questionnements. Ce passage est le fruit d'une libération de la parole qui a pu s'effectuer à travers l'affaire Boudarel et qui a permis un début de reconnaissance dans l'opinion publique. ↗

L

TRANSLATION IN ENGLISH



MICHEL DELAGE

RETURNING TO ORDINARY LIFE

Armed-forces personnel are people who come and go – or perhaps who go and come back! Their status requires them to be highly mobile, and available to undertake missions at various distances. Some of the missions, such as those on board a missile-launching submarine, occur in accordance with a programme scheduled in advance, while others arise suddenly, with no real possibility of their being anticipated. Yet others are routine operations. Still others are a response to the unknown, involving stress and a risk of confronting dangers. This is, in particular, the case for external operations, such as those that occurred in Afghanistan.

Up to now, insufficient emphasis has been put on the complexity of the psychological commitments associated with these missions. Assistance arrangements have, of course, been developed to minimise the suffering that can occur with, for instance, psychiatrists present, on the ground, ready to listen to and provide support in dealing with wounds, sometimes death, major stress and feelings of helplessness. People think of returning as comforting, with the possibility of getting back to normal life and the reassurance of living surrounded by friends and family. It doesn't always work like that, because the person who returns is not the one who went away. The person has experienced things that were profoundly life-changing, even if he or she denies it. Such a person has lived in a literally "extraordinary" world. Meanwhile, those who stayed have moved on without the absentee, pursuing their "ordinary" lives and continuing to experience the banalities of everyday life. Can people who have had such different experiences recognise each other? That is what I am inviting you to think about.

For those who left

During the mission, the people who left developed coping strategies to help adapt to and deal with the situation. They were able to put their lives at risk and fear the worst, while seeing their comrades die. They were able to experience madness, powerlessness and the distress of a population. They experienced the intensity of certain situations while sharing them intimately with those alongside, all of whom were pursuing the same aims. But what happens to the coping strategies established to put up with the unusual when the unusual disappears and a return is made to "ordinary" life? When returning

from a mission, can a soldier simply forget what that person has done and seen, simply picking up his or her previous existence as if nothing had happened?

Western armed forces have been concerned, one after another, to set up "decompression chambers" so that their soldiers' return is not too dramatic. The concept arose from the decompression chambers needed by divers following their dives of various durations and to various depths. France's decompression chamber for the military was developed in Cyprus, and there is no denying the benefit of having such a shock-absorber. The effect is, nevertheless, on the surface. It is not possible in this way to treat each person's intimate suffering, feelings of guilt and anger, doubts and possibly sadness: a welter of complex, intense, contradictory and invasive emotions. These can be treated and controlled only among one's friends and family.

We now know that, by sharing these emotions, we can control them; that we can absorb them into what they really mean and into relationships that make sense in the ways necessary for our existence. This is where difficulties arise in relationships with our companions. The problems are of three sorts.

First of all, there are people with whom we have experienced the same things, shared suffering and gone through the same intense situations. We are at one with them but, at the same time, there is a risk of emotional-contagion effects, preventing us from disengaging from what we experienced through an effort of thought and psychological construction. The link with others imprisons those who shared the same hardships, and produces a risk of keeping those who are being treated apart from the community.

Then, there are the companions who are less close, military personnel who were not part of the mission and who therefore did not experience the same things, but who are the group to which we belong occupationally and professionally. It is difficult to tell them that we felt bad, that we were afraid and that we suffered, for fear of being judged, especially when they are higher up in the hierarchy. With this group, when we are concerned to remain attached to the military virtues of courage and obedience, it is often better to repress feelings than to express them. Paradoxically, this concern to preserve the link to the group can make a soldier feel isolated and abandoned, even when surrounded by his peers.

Lastly, there are the companions who are closer: family members and those with whom intimacy develops and is maintained. Such people have difficulty in understanding, especially if they have not themselves adopted the collective myths intrinsic to the military. The feeling of belonging to a military group of people is now fragile among family

members. The collective values, which put the emphasis on order, duty and the idea of service, are strongly offset by individualist values, which give preference to self-realisation, autonomy and freedom. At the same time, it is important for a soldier to protect those who are most important for him. When a soldier avoids causing pain to family and friends by communicating painful memories, the feelings remain bottled up inside him or her. The soldier can therefore benefit from having a limited area that is not contaminated by negative emotions associated with the mission that was carried out.

So, if, instead of being able to share feelings, a soldier returning from a mission is isolated, how can he or she disengage from what has been experienced? Perhaps the person has escaped psychological trauma and its consequences, but there is a strong risk of remaining in an in-between state that is particularly difficult to cope with. The soldier is no longer in the theatre of operations, and yet has not come back down to earth. If such people do not get completely back into their usual relationships and activities, they may not really feel they are themselves. In such circumstances, they prove unstable, irritable, bad-tempered and abnormally tired, at risk of suffering from a variety of health problems. Their lives are dominated by a general despondency, leading to relationships being difficult. In some cases, memories, images and feelings can suddenly well up. All of this the person keeps to him- or herself. A soldier does not now wish to be weighed down by what should have been left behind, unsaid and not to be tackled.

At the end of the day, returning exposes the person to wounding when faced with painful experiences that are not shared; when what has been experienced is no longer compatible with the person's current life; or when, within the family, intimacy is destroyed because the previous life of shared experiences cannot be continued. So, what can be done?

For those who remained

For those who were left behind, things are also difficult. While military personnel returning from a mission may experience a feeling of discontinuity in their personal lives, those who remained may also find the damage to the relationships with their companions to be painful. At the same time, however, it is they that have to re-establish a normal relationship with the returnee. This process requires time. It also requires compatibility between membership of the military organisation and membership of the family.

Within the family, the pain produced by separation from the companion, husband or father can vary. You can fear for the threat to the person's life and find certain news or information communicated by the media stressful. There was no support when encountering small or larger stressful events of everyday life, and had to manage the situation unaided. Or you may have got used to the absence and got things organised, developing ways of dealing with them. Those ways are themselves put under strain when the returning companion wants to get back to his normal role. The children will have grown up while he was away, and there may even have been another birth during his absence.

Consequently, while the family has to help the soldier re-establish connections, it must also be able to rely on assistance from outside. It is these forms of assistance that, through the psychological safety they provide, give the family the resources it needs to renew the ties. Here, welcoming means recognising someone as a member of one's own circle, and this necessitates showing concern, recognising the good points about the missions accomplished and assisting the returnee in re-establishing his fundamental relationships.

"Self-sentiment" feelings depend on how others see us, and they are expressed in self-confidence, self-esteem and self-respect, recognising and mirroring the confidence, esteem and respect of others. Everyone needs to feel recognised by others and to recognise other people's recognition. Welcoming home should therefore be marked by return ceremonies and rituals related to membership of the original military organisation. It should, however, also be marked by particular interest being shown in what was experienced by those who left. It is essential that the returnees can tell others – those who stayed behind – and communicate their experiences in various forms of account, sharing the overall experience. The welcome home should also be marked by attention being given to the families, which themselves participated in the mission through the moral support provided by its members to the soldier and through those members' agreeing for a time to live without their companion, husband or father. It is thus necessary for the families to be honoured and invited to participate in the various rituals marking resumed membership of the military organisation. Lastly, the homecoming welcome involves the renewal of ties, meaning an ability to find one's place, once again, within the intimacy of the family; getting back to what, for a time, the returnee had lost. This cannot happen without fears, impatience and stimulation.

The return must therefore be organised, which implies some ritualistic activity within the family that can mark the soldier's return and that person's re-establishment of connections. It will then involve

re-establishing intimacy, inevitably by tentative steps. These will, however, finally succeed when a couple can communicate clearly and openly, with each member recognising the virtues of the other; when a balance is re-established between the participants' roles; when appropriate co-operation can be established in carrying out everyday chores; when the members find time to discuss and reflect on things, succeeding in a two-way dialogue on what each member has experienced, confident of being listened to with empathy. Especial attention should be given to the children, whose own needs from the absent parent need to be met when the links are re-established, those needs varying with the child's age. There is particular need for communication between the parents about each one's role in this.

Finally, we should recognise that the return will be an ordeal, in various respects, for all those who were separated and have to learn to re-connect while being subjected to new experiences, which differ greatly. Those who remained behind have to welcome those who left, to the best of their ability. While the former have faced the hardship of the companion being absent, the latter may have experienced more than just hardship: for them it may have been traumatic. It is, however, possible for the wounds to heal and not remain an open sore, always provided that the returnee can be fully reintegrated into the community and resume a role with those around him or her. This requires collective accounts being possible: shared stories in which each person contributes his or her own experience in complete freedom, at the same time as benefiting from hearing other people's accounts. Only a shared account can serve as a background to flexible descriptions that make it possible for each person to recount what he or she personally experienced, in a way that makes sense in each individual case. □



DAMIEN LE GUAY

WORDS AND ACCOUNTS TO DEAL WITH INVISIBLE WOUNDS

"It's not the words in us, it's us in the words"

Jean-Louis Chrétien (*Promesses furtives*, Éditions de Minuit, 2004)

What can be done about a soldier's invisible wounds: those that are forgotten or buried in the secret depths of the person's memory? Time has passed, the conflicts seem distant and the nation tends to forget. And yet, those who return, those who were part of it, cannot forget. While their bodies are here, their minds are still there. They would like to be wholly in the "here and now" but cannot always do that! That is the paradoxical side of the "invisible wounds". We appear to have peace, and war is distant. The guns have fallen silent, bodies have healed and well-being seems to have returned. Below the surface, however, in minds and hearts, suffering continues. It holds out, not wanting to leave, and obliges those who are wounded yet have no visible wounds to coexist with their unhappy memories, which end up on top in the struggle with the other memories that are alive, joyful and concerned to hold on to the good times. What can be done? Everything is there.

When Desmond Tutu (Nobel laureate in 1984) developed the philosophy of the Truth and Reconciliation commissions, he promoted four main ideas for the work of reconciling people and nations. First, they should express truth about the past, without forgetting anything and yet not looking at things exclusively from its own perspective, as if it would never end. The truth expressed should expose the past to daylight, especially if that past was painful, deadly, composed of injustices and murderous crime; this should make it possible to move on, which is after all the intention. Second, they should ensure people's safety. Without that, the truth could not emerge, the past in that case seeming to have a stronger hold, resulting as a consequence in an almost-inevitable return of bloody conflict and cumulative resentments. Third, they should establish a new confidence in the future. The past attracts and has a hold even over people of goodwill, to the point of rendering them impotent, exerting all its weight on the oppressors as much as on their victims. It is therefore important (but one wonders how) to make the future desirable. If a desire for the future becomes established, it should result in making life preferable to death, and a harmonious nation preferable to inter-group conflict. Fourth, they should allow a lasting peace to be established. Such a

peace would come at the end of a sequence of reconciliations between individuals, groups and communities, putting the finishing touches. It would end by disarming the groups and, more importantly, removing all the reasons for pursuing civil war. Words, as we will see, are what make it possible both to revive active remembering and to establish an account, assisting this revival of remembering.

To deal with the question of invisible wounds, we should initially look at how it is connected with the drama of painful memories, and we will then see that the greatest need relates to this reconciliation with painful memories. To end, we will have to look more closely at this effort of expressing things in words, as an effort to become reconciled with oneself.

The drama of painful memories, and how to become reconciled with them

What are we talking about when we speak of "invisible wounds"? In particular, we are talking about memories we carry that are painful, "live" to the point of being injurious, and ghostly. They never come to an end, remaining in spite of everything, and becoming clandestine passengers, unwished for and disruptive. We must therefore start by getting a better hold over the remembering efforts that are not succeeding, or only badly.

Everything comes back to memories, and to the deadweight within them.

How can we get a better grip on these "foreign bodies" that have taken residence in people's memories, weighing them down and destroying their vitality? The memories are a deadweight, somewhat akin to read-only memory: foreign bodies, indeed. The memories are all the more inert for not being expressed in words. This makes reconciliation impossible. It cannot be done; it's stuck, bogged down and unable to continue moving. As we will see, reconciliation is able, in a way, to unblock the system.

The drama of invisible wounds produces a whole set of blockages in people's memories. The forgetting which is needed becomes unreliable, and often impossible. The past doesn't let go, and gangrene of the memory sets in. The apparatus of memory loses its fluidity and becomes a weighty burden, unable to digest old memories and take nourishment from new ones. Alongside the still-active part of the memory apparatus, a tumour is growing, diseased by the traumatic recollections of horrors it holds. As a result, when the apparatus of memory seizes up and the natural processes of memory acquisition and

forgetting no longer function, there is growth of the tumour, which becomes dominant and ends up by taking over, no longer amenable to rational thought (like a food store in which everything is freely available). It does, however, exert pressure on consciousness, invading it and haunting the unconscious: the domain of dreams and nocturnal refreshment of the mind.

We can note two types of disturbance. On the one hand, forgetting being impossible. Remembering becomes painful and ends up turning against the person with such memories: an "enemy within". Peace of mind cannot be achieved. Nor can "happy memories", as mentioned by Paul Ricoeur; in the normal course of events, these should always come out on top. On the other hand, the apparatus of memory can no longer become reconciled with itself. An unhealthy awareness appears. How can one forget one's painful experiences without betraying oneself and one's peers? And if forgetting is impossible, how can one move on, with the past having taken over one's store of memories? From being happy, the person becomes unhappy, with a split in his consciousness, living, in spite of all his efforts, his very own civil war of the memory function. He becomes too loyal to memory of the painful experiences, unable to be disloyal to them. He hates what is inside him that prevents him from living and yet is unable to betray the painful experiences.

The work of reconciling memory with itself

How can one leave the painful memories behind? Emerging from them can be done only in three stages. The first stage involves intimate memories: those that have to be sewn up again, in order to avoid constantly returning to the internal struggle in a bellicose tumult and warlike confusion that really can result in a personal civil war. The second stage involves memories shared with neighbours, friends and acquaintances. How can one be reconciled with someone who was a traitor, with someone else who bullied and with a third person, who was a torturer? And yet, isn't it necessary, in order to bring healing to the group and avoid the divisions and hatreds being communicated from generation to generation? The third stage involves collective memories: those of a residential complex, a region, a country or a nation which was also torn apart by conflict and exhausted by the painful experiences of the times.

This raises a question. How can one find appropriate resources within oneself to achieve the joy of forgetting? How can one arrive at a reconciled memory, given that reconciliation is a need of

infinite extent? Where can one go to find the resources? How do they work? While it may be easy to make an inventory of the work to be done, and even possible to establish jointly-owned organisations that make it possible, it is more difficult to get the process started from outside – as mobilising a person's own resources cannot be done by a governmental order. To succeed, is it not necessary to mobilise an excess of personal energy within oneself? The energy is needed to testify about one's wounds, to give an account of one's painful experiences, to agree to leaving one's painful past behind, to allow internal mourning to take place: processes comparable to the healing of physical wounds, with the skin left free of scars. This "healing resource", which is primarily cultural, psychological and taking place in the mind, lies in individuals' moral depths, where a person's morbid love of his painful experiences meets his desire for the supremely strong life forces to come out on top. Here, we are getting back to the "resilience" mechanisms that were well explained by Boris Cyrulnik. This is because, to desire reconciliation, to be reconciled with oneself, and to ensure that peace gets the upper hand within oneself, it is again necessary to let one's internal life forces get the better of the death forces.

Everything always begins with an effort of naming and stating: putting a name to one's painful experiences, expressing the trauma, pointing to one's enemy and recognising one's share of innocence. There is no peace without the right words – words that are appropriate for what has to be exorcised. There is no justice without recognition of one group's misdeeds and the other group's injustices! This effort of naming and stating makes it possible to get back on top and ensure that a structured account wins out over a voiceless and fragmented painful experience. One rule has got the better of personal silence: the absolute necessity of giving an account: telling yourself, recounting to yourself what happened, becoming part of the story and communicating history. This placing within a story, in opposition to casting into the abyss, is a way of telling one's story "differently", this word being critical. A person different from myself emerges: a person who is me, and yet is not me. From components that do not fit together at all well comes a slightly different arrangement and a different – and better-adjusted – me. A split appears, increasing as the words and sentences pour out. Yet the painful experience is not vanquished; it moves a bit away from me and enables life-saving distance to be established between me and myself. When painful experience is expressed, the grip of its jaws is slackened somewhat and the vice grips less tightly. "Healing" arises from this creation of distance between me and myself, making it possible to return to the

moment of trauma, returning there and taking it back in order that the inaudible can be heard, the inexpressible can be expressed, and the inadmissible can be admitted.

Then, it is all a matter of identity. Professor Ricœur made a distinction between two personal identities: the *idem* ("the same", what, within me, does not change and constitutes what is constant about me) and the *ipse* (what does change, and is associated with my historical situation). Painful experiences result in both of the person's identities, and also the interaction between them, getting bogged down. Nothing is able to move. Expressing the situation in a written account, a story portrayed in words to disclose what is going on, can no longer colour what is stable by what is changing and what is permanent by what is historic. Given this situation, how can interaction between the two identities be made to resume? When it comes to recognition (seen as a type of journey), Professor Ricœur stresses the restoration of a person's various capabilities, distinguishing four of them. First, there is the capacity to use words, saying, telling oneself, and re-telling oneself, after a prolonged period of silence. Then, there is the capacity for action: acting in response to an event, being reunited with it, resuming one's place in the course being taken by the world after a severe diminution, complete impotence and a submission to what held you breathlessly unable to get up from the ground. Third, there is the capacity to tell oneself the story. Here, we again find the idea of consigning to an account, with a *posteriori* consistency allowed through narration in order to get back on top and separate the person from his or her painful experience. Lastly, there is the moral attribution: making an allocation between the innocent and the guilty, recognising the former and pointing out the latter; and doing it as a moral necessity even though the painful experience is obscuring all the signposts, making those who are innocent guilty and preventing moral boundaries from being established.

This reuniting between the person and his or her capabilities comes about through an effort of internal mourning, a word which, for Professor Ricœur as a Francophone, has two meanings: pain, which shapes us and which we must pursue to the end, in order to find our way out, and a duel with the painful experience, which must be kept in one's sights. Mourning and its rituals are, says Patrick Baudry, precisely a matter of effecting a separation between the living and the dead; between what is dead within us and the "call from the dead", who are inviting the living to join them in the grave. You need to "break away from the deaths of the dead" as the Mina people of Africa say.

Words as a way of becoming reconciled with oneself

Here, we would like to indicate certain avenues for re-finding oneself, doing it primarily through structured words (in an account) that are shared.

Healing is, above all, a state of mind. It is a journey: one to reveal the truth in order to allow reconciliation to be established in the long term, taking shape over time. Without respect for the "spirit" of reconciliation, shaping hearts and minds, the "letter" of reconciliation is hollow. Genuine reconciliation requires, as a starting point, mobilisation of goodwill on everyone's part, in order to treat the victims gently and develop a future for everyone. Before taking the form of protocols, procedures, confrontation and rectification, reconciliation is a common predisposition, resulting from recognising what is necessary, making the sacrifices that are absolutely essential, accepting sanctions and sharing painful truths.

All the instruments created to allow the truth to be established and stable reconciliation to be constituted, with no going backwards, remain instruments serving the goal of practicality. There is an assumption of skill in using the instruments, firmness in making use of them and flexibility in implementing a plan. Here, we are not talking about everyone's justice against some parties – such as "winners' justice" – but of everyone's justice for everyone. Reconciliation then becomes a necessity. To succeed in getting results, however uncertain those results might be, reconciliation must rely on reparative knowledge, and hence infinite caution with regard to the route to be taken.

As Archbishop Tutu said, "There is no handy roadmap for reconciliation. There is no short cut or simple prescription for healing the wounds and divisions of a society in the aftermath of sustained violence. Creating trust and understanding between former enemies is a supremely difficult challenge. It is, however, an essential one to address in the process of building a lasting peace."

Here, we again find the idea of a prudent form of wisdom, as advocated by Aristotle. His word, *phronesis*, is sometimes translated as "practical wisdom" or "intelligence". These processes are accordingly hazardous, needing co-operation from the greatest number of viewpoints. This can alternatively be expressed as: "How is it possible to change people's minds and produce a change in their hearts? How can a 'consensus' (symbolising universal agreement) be established, that being the only way to attain lasting peace?" There are two essential aspects: unreasonable obstinacy and unshakable humility.

What, then, will restore dialogue and serve to reconnect the threads of reconciliation? The most fundamental factor is trust: something

invisible, yet when it is absent it produces wounds that are similarly invisible – but only too real! Physical wounds are one thing. They respond to treatment in accordance with anatomical principles, and can be healed by the reparative genius of medicine together with doctors' expertise. Wounds of the mind stop those who experience them in their tracks – and are all the more disabling for being invisible. In order to treat them, it is also necessary to repair the (personal and collective) moral order that has been broken (but how? That is the whole problem!). It is a matter of trust needing to be restored, involving a shared faith and each party having confidence in the others, together with people feeling a responsibility towards the world. The violent acts, murderous crimes, savagery and hatreds have certainly undermined many beliefs and many ways of participating in the world and being part of it, along with other human beings. Most especially, the violent and criminal acts have undermined the most precious and most fundamental of beliefs – the one that makes all the others possible – belief in the world (as Husserl expressed it).

What are we talking about? Are we placed on the surface of the world, like insects on the water, or are we active participants in a world established by, between and for human beings: our common (or shared) world? Going, invisibly, from a feeling of belonging to a feeling of being outside everything, as if one were no longer part of the world, involves, above all, a loss of trust. And when trust is diminished, wilts and frays, there is also a reduction in the feeling that the world is something we fashion, together with others, bringing us together and uniting human beings. What is this invisible and secret loss? It is a loss of a "universal soil", on which we can rely, progress, construct and build: a soil of balance, of steps that can be taken, of stability, of establishing and of living. When Primo Levi described the situation of those who returned from the "deathcamps", he stressed feelings of guilt and of being ashamed of the world. The feelings of guilt and shame can last long after leaving the camps.

How, then, for those who have experienced trauma in their lives (without necessarily going as far as the Nazi horrors), is trust to be restored, in particular the original trust that made it possible for all the other cases of trusting to emerge? How, if not by an effort of internal restoration and reconstruction of our personal potential to trust, and by self-rehabilitation and a boosting of self-esteem? All these elements serve as components of individual resources of the mind that shape us from the inside and enable us to overcome crises and confront the invisible wounds. Archbishop Tutu therefore prefers to talk about "restorative justice". We need restoration, and we need to return to stability on the same, shared, soil, in order to agree to resume the dialogue.

This renewal of ties with oneself presupposes some soul-searching and returning to oneself. We are here on the border between psychology and the spiritual, at the edge of deep personal resources which, if not calmed, cause disturbance in all areas of a person's being. This renewal of intimate ties requires just such a returning to, and reconciliation with, oneself. The restorative self-justice comes back, of course, to a religious act or to a religious basis within oneself. This is because, of all the possible ways, reconciliation is aimed at turning oneself to some being other than oneself; turning to that other being within oneself, who asks nothing more than to emerge into the daylight. Where does that essential act come from? We will come back to that essential act of returning to God – the comprehensive Other, the Great Other, the Other within oneself. What grammar is called for here? That of the religious personages, using the Hebrew concept teshuva as a reference point. This presupposes going back to oneself and one's community, and doing it when the times are propitious. To what image are we referred? To the return in order to confront each other, facing each other and thus succeeding in achieving pacification – just like when one makes peace with oneself and with others.

Everything depends on conversion and return (*metanoia*), in order to begin again. This act of repentance involves words and their life-saving power when – if used in the right place and at the right time – they make it possible to heal hearts and cleanse the soul. Reconstituting the painful experiences, and describing them, with room being granted to victims' accounts and with the Truth and Reconciliation commissions giving consideration to them are all part of this "therapy through words", which is one of the cleansing elements in the work of reconciliation.

Forgiving is at the horizon of reconciliation. God does not, himself and without us, forgive by a loving stroke of strength. No, it is not ordained from On High. Above all, it is a human matter: a human power. After the experience in South Africa, Jacques Derrida, took up this matter again, noting that the idea of forgiving comes from a "singular heritage" and Old-Testament memory of the Biblical religions. Why? Above all to came back to the "sacred" nature of human beings, who "find their meaning" in Jewish, and even more in Christian interpretations of one's fellow-human-beings. Professor Ricœur also stresses what is written about the "enigma of forgiving" (which is able to absolve a guilty person, separating him from his act) in what the Biblical religions say about meaning.

This forgiving, which relies on spiritual resources, demonstrates the limits of law, politics, justice and even psychology, when it is a matter of regaining dignity and self-esteem, and being reconciled with oneself

and with others. How can we draw on our loving resources, which are beyond us? How can we activate within ourselves these resources, which are the only means of forgiving, going beyond the wrong, the scar and the invisible wounds? "Remove love from the heart, and hatred takes its place; it can no longer forgive" said St Augustine. "But if love is there, it forgives peacefully and without restriction." Love must therefore (still) be there.

How can we understand St Augustine's words? We should go back to the primary meaning of forgiving (pardonner in French), as explained by Chief Rabbi Bernheim, who says (invoking the Hebrew words kapar and kippur) it does not erase the wrong but "recovers" it (or covers it over). The idea can be expressed as: "I no longer take any account of the debt. I renounce my efforts to gain payment or to exert the right of a creditor or the right to institute legal proceedings in respect of it. It is therefore wholly a gift (perdonare in Latin), free of charge and thus a supplementary gift, with no rational reason other than what Derrida called 'madness', to break the cycle of violence, vengeance, wrongs and remorse. Only love can cover over and forgive; and if love is no longer present, the need for vengeance returns, and with it hatred."

Reconciliation: a two-edged weapon

The reconciliation procedure is aimed at forgiving and tends, while getting there, to go through the thousand and one forms of recognition. The procedure recognises wrongs and calls them that, in order to better "cover over" them, rather than erasing them. It can be summarised by saying: "You are better than your actions." This power of reconciliation makes it possible to tie up the sin (sin being an evil requiring forgiveness) and find a "happy memory" again. What can one say about this power? It is a pharmacological resource, the ancient Greeks' pharmakon being both what kills and what saves: both poison and medication. It is all a matter of the right proportion. Too much reconciliation in pure form, without genuine recognition, with too much amnesia and unjust correction, kills the reconciliation and eventually destroys the residential complex, making it fall back into a war of everyone against everyone.

Professor Ricœur therefore stresses the double nature of forgiving in the context of reconciliation. It is both an odyssey and a gift. As in the case of Odysseus, it is an odyssey, in the sense of being a slow progression, a shared crossing of difficult terrain and an ordeal which, like other ordeals, involves steps in naming and recognising. It is also a gift, however, any act of forgiveness needing to be considered a linking

between a desire for reconciliation and the recognition of guilt. It always makes use, in one way or another, of the paths of conversion when the apparatus of memory regains its "positive" ability to forget, as mentioned by Nietzsche when he emphasised the "plasticity of memory", which makes it possible to "transform and incorporate the past and what is foreign, and to heal wounds".

Getting back to that plasticity of memory, through the ability of the apparatus of memory to digest and forget, makes it possible to break away from what Professor Ricoeur referred to as "memory's overflow", which ends up by making us strangers to ourselves. Is it just a matter of forgetting? No, forgetting is poisonous, and the remedy is forgiving. Also, we must never forget the quality of forgiving, which Kierkegaard understood and expressed so wisely when he said: "The past is not purely and simply forgotten; it is forgotten in forgiving. Every time you remember forgiving, the past is forgotten, but when you forget forgiving the past is no longer forgotten, and the forgiveness is lost." Forgiveness is therefore a double memory, just as forgetting is a double forgetting. Forgiving is a further element in remembering when forgetting is an amnesia. Linking the past with forgiving the past, tying them together, leads to stimulation within us of infinite reserves for reconciliation, just where there are surplus resources within us. We are thus going to an un hoped-for spiritual outcome that is "more intimate than our intimacy". ▀

COMPTES RENDUS DE LECTURE

Dans une émission du samedi soir, le journaliste Patrick Besson expliquait qu'il était scandaleux d'envoyer des chômeurs en Afghanistan, car «on ne s'engage évidemment que pour l'argent... Pourquoi voulez-vous vous engager sinon?» J'enverrai (peut-être) le livre du sergent Yohann Douady, *D'une guerre à l'autre*, à ce personnage digne du film *Ridicule*. Je l'enverrai peut-être aussi aux joueurs de l'équipe nationale de football, ceux-là mêmes dont la masse salariale équivaut à celle de tous les soldats français engagés en Afghanistan, pour leur montrer ce que signifie vraiment «mouiller le maillot» pour la France.

Le témoignage militaire est un genre littéraire en essor et c'est tant mieux. Les expériences de soldats sont souvent des expériences fortes et elles méritent d'être racontées. Mieux, elles ont besoin d'être racontées, pour servir d'abord d'exutoire à un empilement d'émotions rentrées, pour gratter un peu de cette reconnaissance que la nation semble incapable de donner à ses défenseurs, pour montrer ce qu'est la vie d'un soldat professionnel moderne, pour expliquer, enfin, les heurs et malheurs des opérations actuelles en contournant par ce biais la censure des cabinets.

Le soldat plongé dans l'action voit finalement peu de chose des opérations auxquelles il participe, mais ce qu'il voit, il le voit bien, et lorsqu'il parvient à transformer ses émotions en mots justes, ce qui est le cas avec Yohann Douady, le résultat est impressionnant. Il est en tout cas de bien meilleure qualité que les tentatives de la communication officielle comme «les aventures du lieutenant Zac».

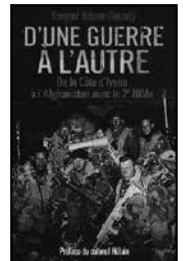
Alors oui, j'ai beaucoup aimé cette peinture, parfois tragique, souvent drôle, de la vie du soldat professionnel moderne, à des années lumières des *Bidasses en folie* mais aussi des soldats perdus de l'Indo-Algérie qui font encore fantasmer jusqu'à des lauréats de prix Goncourt. Le soldat moderne est un nomade qui mène une guerre mondiale en miettes sautant en quelques mois d'une zone de crise à l'autre, de la Bosnie aux montagnes afghanes en passant par la brousse ivoirienne et Abidjan. C'est un homme écartelé entre les exigences de missions aussi variées que la stérile interposition ou la traque des rebelles, entre la lenteur des attentes ou des déplacements de cent mètres par heure et l'accélération soudaine des sensations en présence de l'ennemi lorsqu'en quelques secondes passent les émotions d'une vie «normale».

Yohann Douady s'est engagé pour devenir ce soldat-nomade dans un régiment d'infanterie de marine, pour devenir un autre et non pour «être lui-même». Il décrit fort bien cette transformation, avec honnêteté sur ses faiblesses et sur son profond désarroi lorsque ses frères d'armes tombent, tous frappés absurdement. Il décrit aussi incidemment fort bien ces poisons lents qui enrangent nos belles machines guerrières : l'intrusion politique, la réglementation croissante ou la judiciarisation et son bras armé en opération, la prévôté.

Indispensable à lire à celui qui veut devenir soldat, indispensable pour ceux qui veulent comprendre au ras du sol comment ont été et sont toujours employés nos «atomes de la force légitime» en Afghanistan ou dans le boubrier ivoirien.

Michel Goya

**D'une guerre
à l'autre**
De la Côte
d'Ivoire à
l'Afghanistan
avec le 2^e RIMA
Yohann
Douady
Paris, Nimrod,
2012



Introduction à la cyber-stratégie

Olivier Kempf
Paris, Economica,
2012



Ce livre est particulièrement bienvenu. D'une part, le sujet est non seulement d'une grande actualité, mais encore il fait l'objet d'interrogations, voire de fantasmes, auprès de très nombreux amateurs des questions stratégiques au sens large ; d'autre part, l'auteur, Olivier Kempf, qui anime le site Études géopolitiques, européennes et atlantiques, sur lequel il consacre très fréquemment des articles à ce sujet, en est l'un des meilleurs spécialistes. Il précise dès son introduction : « Nous nous trouvons comme les théoriciens de l'après-guerre qui durent penser l'irruption stratégique de l'arme nucléaire. Avec le cyberspace, la stratégie ne peut plus être exactement comme avant. »

L'ouvrage commence par une indispensable série de définitions (pp. 9-23), avant d'aborder en deux grandes parties les « Facteurs stratégiques » (les lieux, les frontières, les espaces, les sphères, le temps et les acteurs cyberstratégiques), puis les « Dispositifs stratégiques » (les notions d'attaque et de défense, de dissuasion, de dissymétrie et d'asymétrie, ainsi qu'une approche de l'attitude des principaux pays sur ces questions). Il se termine sur deux annexes : « Principes stratégiques du cyberspace » et « Check-list de l'action stratégique », et sur une (très) utile bibliographie et (bien sûr) Webothèque.

L'ampleur du sujet saute aux yeux, son importance est désormais indiscutable, dans le domaine stratégique collectif, mais aussi, très concrètement, pour la vie quotidienne de chacun. Et au terme de la lecture, rien ne justifie que nous « baissions les bras » : l'ancien principe des « forces morales », l'importance de la volonté clairement exprimée et de l'engagement déterminé, principes à certains égards presque « fochiens », se trouvent de fait confortés par ce nouveau défi. Si le livre peut parfois sembler inquiétant au lecteur qui maîtrise encore mal ces paramètres, il ouvre aussi des perspectives (chapitres 7 et 9), parce que « rien n'est perdu ».

L'ouvrage est particulièrement pédagogique, sans jamais tomber dans la simplification abusive. Il éclairera les néophytes tout en présentant une analyse globale de la question pour ceux qui s'y intéressent depuis plus longtemps. C'est, indiscutablement, un livre qui, par son caractère complet, est appelé à rester une référence sur le sujet.

PTE

Écrivains dans la Grande Guerre De Guillaume Apollinaire à Stéphane Zweig

France Marie Frémeaux
Paris, L'Express
Roularta Éditions,
2012



Docteur en littérature comparée, France Marie Frémeaux affirme dans son introduction qu'elle ne livre pas là une « étude académique mais un essai littéraire ». Elle constate que ces écrivains « forment d'abord une génération », qu'ils se connaissent et « vivent dans un monde encore homogène ». Et puis s'imposent à eux le souci de l'écriture, la participation à un nouveau genre littéraire, la volonté de rédiger un ouvrage dont ils espèrent qu'il marquera, de construire une œuvre comme on entreprend un voyage : il s'agit peut-être bien d'un « voyage aux Enfers ».

Disons-le immédiatement, l'érudition de France Marie Frémeaux est impressionnante. Elle rédige avec talent, dans un style très agréable. Les quatre cent cinquante écrivains combattants recensés tombés pendant la Grande Guerre ne peuvent matériellement pas être traités dans ce volume et elle a la bonne idée de ne pas reproduire un énième dictionnaire biographique. Elle adopte un plan original qui lui permet de se distinguer des productions existantes et de multiplier les références différentes et les citations, tout en donnant à l'occasion de chaque chapitre un coup de projecteur sur un nouveau grand auteur. Ainsi, la première partie (« Vers la guerre : les trois coups du brigadier et les cloches qui sonnent ») permet de traiter plus particulièrement de Guillaume Apollinaire, de Jean Giraudoux et de Pierre Mac Orlan. Mais elle évoque également, à la suite, une ou deux thématiques particulières, parfois très originales : ici, la

baïonnette mais aussi le rire des soldats. La seconde partie (« N'allez pas là-bas ! Le départ ») nous permet de redécouvrir Roger Martin du Gard, Blaise Cendrars, Ernest Hemingway et John Dos Passos, et se termine sur une évocation des contingents coloniaux dans la guerre. La troisième (« Le front des camarades ») s'arrête sur Pierre Drieu La Rochelle, Henry de Montherlant et Charles Péguy.

Au fil des chapitres qui suivent, nous croisons Jean Giono, Romain Rolland, Stefan Zweig, Louis Aragon, Ernst Jünger, Georges Duhamel, Robert Graves, Maurice Genevoix, Georges Bernanos, Louis-Ferdinand Céline, Jules Romains, Roland Dorgelès, Henri Barbusse et Jean Cocteau. Des noms connus, certes, mais dont le rôle et la place à l'époque ont parfois été oubliés et dont France Marie Frémeaux nous propose de nombreux extraits et citations. Les différentes œuvres de ces auteurs sont précisées, même les moins célèbres, et, aussi souvent que possible, par d'heureuses digressions, elle nous fait (re)connaître d'autres poètes, essayistes, romanciers tombés aujourd'hui dans l'oubli et l'anonymat, mais qui n'en ont pas moins été des écrivains combattants, acteurs et témoins reconnus à l'époque.

Non pas un livre d'histoire *stricto sensu* donc, mais une très utile contribution à la compréhension de ce que fut la Grande Guerre d'une part, de ses représentations durant l'entre-deux-guerres et de son écho jusqu'à nous d'autre part. L'ouvrage se termine sur une solide bibliographie complémentaire (pp. 355-361) et un très complet index des noms de personnes (pp. 363-376). À lire, à feuilleter puis à reprendre, à savourer page après page.

PTE

Toute guerre singularise une génération par sa participation au conflit. Pour le vérifier une fois encore, Manon Pignot ne reprend pas l'attestation des combattants eux-mêmes, si indispensable pour lester tout travail de mémoire et nourrir tout travail d'histoire. Non, son *Allons enfants de la patrie. Génération Grande Guerre* tente de retrouver et de caractériser le regard et la parole des enfants sur la Grande Guerre des pères, des oncles ou des grands cousins. Elle le fait à coups de dessins, de lettres, de mémoires et de témoignages oraux et, joli trésor d'archive, mille cent quarante cahiers d'écoliers de la butte Montmartre, tous enfants de Poulbot et de Clemenceau. Outre l'habituelle disparité des situations qui sépare petits citadins et jeunes ruraux, garçons et filles, de familles pauvres ou aisées, outre l'analyse des privations de tout ordre et de la féminisation et le vieillissement de l'environnement quotidien, outre le terrible tribut du sang versé (plus d'un million d'orphelins de père), son livre sait résister à la tentation de ne faire de ces gosses que des victimes. Autrement dit, celle qui consisterait à dire qu'il n'y aurait eu aucune revanche de la vie au fil du drame. Eh bien, si ! Ces gosses ont eu le courage d'apprendre à vivre cette guerre en saute-ruisseau, ils l'ont prise aussi comme une occasion d'école buissonnière et un moment inespéré de liberté.

Jean-Pierre Rioux

**Allons
enfants
de la patrie
Génération
Grande Guerre**

Manon Pignot
Paris, Le Seuil,
2012



Fusillé vivant

Odette Hardy-Hémery
Paris, Gallimard, 2012



Surprise d'archive que ce terrible dossier militaire et ces deux-cent-cinquante lettres de François Waterlot, un Ch'ti ouvrier d'entretien aux mines entre Courrières et Hénin-Liétard, fusillé pour l'exemple le 7 septembre 1914, à l'heure même du sursaut sur la Marne qui mettait fin à toutes les débandades et à tous les affolements chez les pantalons rouges en retraite depuis plusieurs semaines. Épargné miraculeusement par la première salve puis par le coup de grâce, puis gracié et réintgré dans son régiment, puis mort au front le 10 juin 1915, puis réhabilité à titre posthume en 1926 : cette aventure avait fait de Waterlot un infatigable épistolarier. Ses lettres sont tombées sous les yeux d'Odette Hardy-Hémery, grande spécialiste de l'histoire contemporaine de nos régions du Nord : elle en a fait ce *Fusillé vivant*. On peut discuter l'habillage contextuel qu'elle fait de cette singulière aventure, unique en son genre à notre connaissance. On peut ne pas suivre toutes les conclusions qu'elle en tire, tant cette question des fusillés pour l'exemple est aujourd'hui débattue entre les historiens, car elle leur pose de redoutables questions sur la solidarité entre les combattants et sur l'impunité du commandement ; et elle reste nationalement très disputée depuis le discours de Lionel Jospin en 1998 à Craonne. Mais quel livre ! Je n'en dis pas plus : lisez ce drame, heure par heure ! Dire qu'il est prenant est un mot faible.

Jean-Pierre Rioux

Moi René Tardi, prisonnier de guerre au stalag II B

Jacques Tardi
Paris, Casterman, 2012



René, le père de Jacques Tardi, a été prisonnier pendant toute la durée de la Seconde Guerre mondiale. Jean, le père de Dominique Grange, épouse de Jacques Tardi et rédactrice de la préface, a été prisonnier de guerre également. C'est dire que c'est un hommage familial qui est rendu ici, d'autant que Rachel, la fille de Jacques Tardi, s'est occupée de la mise en couleurs et a été primée pour ce travail, et Oscar, le fils de Jacques Tardi, a effectué la recherche iconographique et documentaire. Mais ce n'est pas seulement un hommage familial. On sait que Jacques Tardi est un dessinateur de bande dessinée familier des adaptations littéraires réussies. Il a ici adapté les trois petits cahiers d'écolier des souvenirs de captivité qu'il a demandé à son père de rédiger, dans les années 1980, quarante ans après les faits. Et il a parfaitement réussi à évoquer la captivité d'un Français parmi les un million huit cent mille dans cette situation et à montrer les « dommages collatéraux » de la défaite française durant la Seconde Guerre mondiale.

Les souvenirs des cinq années que René Tardi passa en Allemagne à partir de l'âge de vingt-cinq ans sont très précis et encore très présents dans sa mémoire. Jacques Tardi les a complétés par quelques photographies rapportées par son père, « un bouquin généraliste sur le sujet » (entretien avec Jacques Tardi reproduit dans le petit cahier inséré au début de la bande dessinée et qui explique la genèse du projet) qui n'est pas cité, quelques films et des vues du stalag II B sur Internet. Il précise « il m'a bien fallu faire avec ce que j'avais », sous-entendant peut-être que peu d'études historiques ont été menées sur le sujet de la captivité, alors que la recherche historique est dynamique depuis les années 1990 et les ouvrages facilement accessibles. Mais la restitution des combats de 1940 et de la captivité est très réaliste, très juste historiquement et particulièrement complète puisqu'il y est même fait allusion à l'homosexualité – ce qui est rarissime dans les témoignages.

Cette description de la captivité est enfin renforcée par la présence de Jacques Tardi, dessiné au côté de son père, en jeune garçon qui demande des précisions de vocabulaire – les BOF par exemple étant les marchands de beurre-œuf-fromage se livrant au marché noir (p. 39) –, qui s'interroge sur les points les plus débattus de la captivité : les causes de la défaite et les tentatives

d'évasion. Jacques Tardi précise que le fait de s'être mis en scène lui permet de poser des questions qu'il n'a jamais posées, par exemple page 160 : « Il y a une chose que je ne pige pas. Comment as-tu fait comprendre à maman qu'elle devait t'envoyer fric, boussole, etc. ? [...] Tu ne dis rien de tout ça dans tes cahiers. J'aurais dû te poser la question quand il en était encore temps. » Ce procédé a déjà été utilisé par Art Spiegelman dans *Maus*, mais Jacques Tardi le généralise à toute la bande dessinée. Une seule liberté a été prise par rapport aux carnets d'écolier à propos de l'épisode de Katyn.

Ce livre illustre la captivité vécue par un homme, et les captivités furent multiples, différentes suivant le grade, le lieu de détention, l'affection en commandos. Mais ce témoignage a valeur d'exemple. On suit le sergent-chef Tardi dans sa préparation militaire – il sent la guerre venir et sait qu'en faisant la préparation, il peut choisir son régiment : les chars. On est présent durant les combats qu'il a menés avant d'être fait prisonnier, on assiste à ses hésitations avant de prendre des décisions face à l'absence de commandement ou à la mauvaise qualité du matériel. On se déplace avec lui vers les camps en Allemagne, tantôt à pied, tantôt en train, jusqu'au stalag II B en Poméranie. On l'accompagne dans ses différents commandos : ramassage de pommes de terre puis comptable au camp central. On a faim avec lui, attendant les colis qui permettent de passer de la survie à la vie. On assiste au comptage des prisonniers tous les matins par les Allemands, dont les attitudes face aux prisonniers varient en fonction des personnalités ; à la collaboration de certains par l'intermédiaire du Cercle Pétain ; aux sabotages ; au travail des tailleurs de vêtements, des faussaires, des faux-monnayeurs qui préparent les évasions. On écoute la radio le soir sur les récepteurs radio bricolés qui annoncent l'extermination du ghetto de Varsovie, les débarquements en Italie et en Normandie. On souffre de la promiscuité avec lui. On rencontre les prisonniers des autres nationalités, les Russes qui meurent très rapidement du typhus alors que les prisonniers occidentaux sont vaccinés ; les femmes lettones ; les prisonniers de guerre américains bien mieux traités car les États-Unis détiennent beaucoup de soldats allemands et un système de représailles peut être exercé en cas de mauvais traitements. On assiste aux spectacles, aux épreuves sportives, aux cours en université, aux réalisations des prisonniers mises en valeur dans l'exposition du Génie français – René Tardi a construit un pélican distributeur de cigarettes. On quitte René Tardi au moment où son camp est libéré.

La forme de la bande dessinée permet de faire revivre la captivité de manière remarquable et, on l'espère, ce livre de référence devrait permettre une grande diffusion de l'histoire des prisonniers de guerre. Un deuxième album est prévu, toujours fondé sur un carnet de René Tardi, relatant notamment l'évacuation des camps. Il est attendu avec impatience.

Évelyne Gayme

Un petit livre à la fois léger et solidement documenté. Spécialiste des répertoires musicaux militaires (il anime le site *Canticum militare*), Thierry Bouzard revient à travers le prisme des musiques et hymnes militaires sur un épisode particulier : la naissance des États-Unis d'Amérique. En effet, « la guerre d'Indépendance est une occasion d'aborder l'histoire militaire sous l'angle musical en confrontant quatre répertoires contemporains aux opérations (anglais, allemand, français, espagnol), tout en assistant à la naissance d'un cinquième (américain) et aux débuts de la disparition d'un sixième (indien) ».

Après avoir brossé (pp. 13-18) le tableau de la situation politique et militaire entre le milieu du XVIII^e siècle et 1783, l'auteur nous explique ce qu'est, et ce que représente, la musique militaire à l'époque (pp. 19-24), avant d'en arriver à la

Chants et musiques des combati- tants de la guerre d'in- dépendance américaine

**Thierry
Bouzard**
Muller éditions,
2012



constitution d'un répertoire américain spécifique (pp. 24-40). Il détaille ensuite ce que seront les emprunts aux États allemands, à la France et à l'Espagne (pp. 41-59), aussi bien pour les marches que pour les batteries et sonneries réglementaires. Thierry Bouzard en vient ensuite aux chansons de soldat, là aussi des différentes nationalités, et il n'oublie ni les Québécois ni les Indiens (dont treize mille environ combattirent aux côtés des Britanniques). Enfin, les chants des marins anglais et français terminent ce volume. Une façon de ne pas oublier que les instruments de musique ont toujours accompagné les armées, dans la paix comme dans la guerre. Au total, on retrouve, pour chacun des pays concernés, de « grands classiques » de la chanson et de la musique, non seulement militaires, mais populaires.

L'auteur a fait le choix judicieux d'inclure, au fil du texte, toutes les partitions des musiques et chants cités : si vous avez quelques notions de solfège et un instrument, vous allez pouvoir vous lancer, et agrémenter vos prochaines soirées familiales ! Plus sérieusement (ou si vous n'êtes pas vous-même musicien), vous trouverez dans ce petit volume des exemples parfois étonnantes de transferts culturels (ou de rejets) en temps de guerre. Une petite histoire des nations en guerre présentée en fa dièse !

PTE

Commandant Kieffer Le Français du jour

Stéphane Simonnet
Paris, Tallandier,
2012



Philippe Kieffer est bien connu pour avoir été le commandant de la poignée de Français qui participèrent au débarquement de Normandie sur Sword Beach, dans le secteur de Ouistreham. Mais que savez-vous de lui, de sa vie dans son ensemble et de son rôle pendant toute la durée de la guerre ?

Ce livre, bien écrit, nous apporte les réponses, parfois étonnantes, et nous découvrons un homme atypique et une « carrière » insoupçonnée. Né en 1899 à Haïti, d'un père d'origine alsacienne et d'une mère d'origine anglaise, il est d'abord banquier et financier, à la Banque nationale d'Haïti, puis à la National City Bank of New York et, enfin, à son compte, avant de rentrer en France dans des circonstances familiales et professionnelles difficiles en 1939. Engagé dans la Marine pendant la « Drôle de guerre », il est affecté à l'état-major de l'amiral Abrial, rejoint l'Angleterre dès la fin du mois de juin et « signe son acte d'engagement le 1^{er} juillet 1940, sous le matricule 113 FNFL ».

Il fait très rapidement le choix de s'engager dans les commandos et de créer la première unité française libre de ce type. Formé au deuxième semestre 1941, il propose « un véritable cahier des charges, l'acte de naissance des commandos marine à la française ». Nommé au commandement d'une unité encore à créer au début de l'année 1942, il lui faut d'abord recruter ses volontaires, en assurer la formation initiale puis complémentaire, tout en organisant ses relations à la fois avec la hiérarchie britannique et avec les autorités gaullistes. Les quelques premiers commandos français, sous uniforme anglais, engagés dans des opérations actives sont intégrés aux troupes, essentiellement canadiennes, du raid sur Dieppe en août 1942, durant lequel ils se distinguent. Mais vient ensuite le temps de l'inaction et les volontaires sont déçus : ils sont nombreux à quitter l'unité, devenue le 12 novembre 1^{re} compagnie de fusiliers marins commandos. L'auteur, dans cette partie, ne cache rien des difficultés de Kieffer et des doutes des volontaires français. Les hommes sont progressivement brevetés parachutistes et, si quelques-uns participent à un raid avorté sur Lorient, « entre l'été et novembre 1943 s'ouvre alors une période extrêmement incertaine », en particulier du fait des oppositions qui agitent à Alger la haute hiérarchie française. On trouve alors des hommes formés par Kieffer dans les différents territoires français d'Afrique et autour de la Méditerranée.

Les recrutements se poursuivent pourtant, toujours aussi difficilement. Une nouvelle compagnie est instruite en Écosse peu avant que ne commencent les raids Forfar et Hardtack, qui se succèdent de l'été à l'hiver 1943, jusqu'à la disparition du commando Trépel à la fin de février 1944. Les réorganisations se poursuivent, les effectifs fluctuent, des volontaires de l'armée de terre s'efforcent de rejoindre une troupe qui relève des forces navales, les entraînements s'enchaînent, alors que les Français sont intégrés au commando britannique n° 4 de la 1st Special Service Brigade, qui prépare déjà le débarquement sur le continent. Nous ne nous attarderons pas ici sur la désignation, les ultimes préparatifs, les combats de Kieffer et de ses hommes en Normandie, cette partie de sa biographie a été souvent racontée. Deux fois blessé le 6 juin, Kieffer doit être temporairement évacué tandis que les commandos français poursuivent la campagne, avec des formes de guerre classiques – défensive, contre-attaque – qui leur conviennent peu, et que les pertes s'ajoutent aux pertes, alors que le nombre limité de nouveaux volontaires ne permet pas de les combler. Ce sont ensuite les combats de Walcheren et des Pays-Bas. Il ne rentre finalement en Angleterre que le 1^{er} juillet 1945 et les hommes partent en permission, avant la dissolution attendue de l'unité. Mais les tractations se multiplient au sein de l'armée française et en particulier de la Marine pour pérenniser une formation qui s'est couverte de gloire, et donc maintenir durablement une unité de commando marine, mais qui servait «à l'écart» de Forces françaises libres. Ils survivront finalement à travers le centre Siroco, créé en Algérie en 1946.

Brièvement engagé en politique comme conseiller général, Philippe Kieffer rejoint ensuite Berlin, puis Bruxelles et enfin Paris, au sein des structures intégraliées sur la base desquelles se construira l'OTAN, dont il devient directeur de l'administration et des services généraux. Kieffer décède en 1962, et c'est en 2008 que la Marine nationale donne son nom à un sixième commando marine.

Cette très intéressante biographie est complétée par deux annexes qui retracent les parcours individuels de nombreux commandos, par un solide appareil de notes et par une utile bibliographie. En résumé, un livre qui passionnera tous les amateurs de la Seconde Guerre mondiale et bien au-delà.

PTE

Dans un an débuteront les premières célébrations marquant le centenaire de la Grande Guerre, qui reste toujours fortement inscrite dans notre mémoire collective et l'imaginaire national. C'est dans cette perspective que Damien Baldin et Emmanuel Saint-Fuscien, tous deux historiens, ont rédigé un ouvrage sur la bataille de Charleroi. Celle-ci vit Français et Allemands s'affronter en Belgique du 21 au 23 août 1914 et l'issue fut favorable à l'armée du Kaiser. L'ouvrage est court, facile à lire, mêlant l'analyse et le factuel. Il croise le contenu des journaux de marche et des opérations des unités engagées dans ce combat avec le récit des combattants de tous grades. En s'intéressant de près aux actions des soldats et des chefs mais aussi à leurs perceptions, les auteurs s'inscrivent dans le cadre de la démarche historique portant sur l'expérience combattante.

La bataille de Charleroi est bien moins connue que celles de la Marne, de la Somme, du chemin des Dames et, surtout, de Verdun. Mais les deux auteurs montrent qu'elle mérite un regard attentif pour plusieurs raisons. Tout d'abord, Charleroi est une bataille de rencontre de grande ampleur qui se déroule pendant l'une des phases de la guerre de mouvement de la Première Guerre mondiale. À ce titre, le repli de la 5^e armée française du général Lanzerac marque la fin de la bataille des frontières, l'échec du plan XVII du général Joffre et l'impossibilité pour l'armée française d'arrêter en Belgique le mouvement d'encerclement stratégique confié à l'aile droite allemande par le plan Schlieffen. D'autre part, Charleroi est également un affrontement particulièrement sanguin qui remet en cause les

Charleroi
21-23 août 1914
Damien Baldin
et Emmanuel
Saint-Fuscien
Paris, Tallandier,
2012



schémas tactiques et mentaux des combattants et des chefs. C'est sur ce dernier point que les auteurs insistent avec force. Ils montrent en effet que cette bataille marque une séparation nette entre les conflits du XIX^e siècle et ceux du XX^e siècle. La cause en réside dans la puissance de feu accrue des armes permise par les progrès technologiques et une prise en compte insuffisante de cette évolution.

Les conséquences de l'augmentation de la puissance d'anéantissement sont en effet mal perçues par les belligérants antérieurement au déclenchement du conflit. La force et la violence de la puissance de feu mise en œuvre à Charleroi, les effets destructeurs massifs sur les formations, les corps et les esprits constituent des surprises tactiques et humaines qui remettent en cause les certitudes et les modèles tactiques. À l'instar des batailles tout aussi sanglantes livrées en Lorraine – ce n'est pas l'objet de cet ouvrage –, celle de Charleroi montre que les combattants et les chefs militaires commencent la Première Guerre mondiale avec un arsenal mental, et donc avec des méthodes de combat, hérité principalement du siècle précédent et que les enseignements des affrontements les plus récents (guerre des Boers, guerre russo-japonaise) n'avaient pas ou très peu été exploités ou mis en œuvre.

En résumé, un ouvrage agréable et rapide à lire pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire militaire, et plus particulièrement aux liens entre les évolutions techniques, leur prise en compte au plan tactique et le comportement humain au combat.

Éric Lalangue

Les Grandes Guerres 1914-1945

Nicolas Beaupré
Paris, Belin, 2012

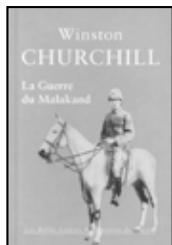


1 143 pages et 2,685 kg ! Il ne faut pas se laisser décourager par ces mensurations impressionnantes mais saluer ce douzième et avant-dernier volume de la nouvelle « Histoire de France » dirigée par Joël Cornette chez Belin, qui vient d'achever sa publication, complétée par un précieux *Atlas*. Nicolas Beaupré reprend le cadrage, classique depuis Charles de Gaulle, de « la guerre de trente ans », ce défi exceptionnel pour un pays contraint tout au long à maîtriser son propre destin, cet ensanglantement et cette bataille à répétition qui ont laissé tant de cicatrices mémorielles mais qui n'ont pas ruiné l'élan national et la volonté de puissance, et pas davantage le rêve de paix, celui d'une Europe en paix et d'une fidélité à la « patrie des droits de l'homme ». Nicolas Beaupré refuse le noir et blanc, il colore et nuance, il salue d'abord les Français, il défend ses propres thèses, il nous fait entrer dans l'atelier de l'historien. Il nous offre mieux qu'un manuel : une mine de réflexions.

Jean-Pierre Rioux

La Guerre du Malakand

Winston Churchill
Paris, Les Belles Lettres, 2012



Publié pour la première fois en Angleterre, mais jamais encore en français, ce livre de journaliste et de jeune officier (à vingt-trois ans, Churchill sert comme lieutenant mais est aussi correspondant de guerre pour le Daily Telegraph) raconte, de l'intérieur, la campagne conduite par l'armée des Indes dans cette région montagneuse du Malakand, aujourd'hui au Pakistan, proche de la frontière afghane : « J'ai rapporté les faits tels qu'ils se sont passés et les impressions qu'ils ont suscitées sans faire le procès d'une personne ou d'une politique. »

En quinze chapitres, Churchill présente l'ensemble des opérations à travers la province. Il commence, bien sûr, par préciser « Le théâtre des opérations » (topographie, conditions climatiques, hydrographie, organisation sociale et tribale) et reconnaît qu'il s'agit de missions somme toute mineures : « Ni l'importance des pertes ni le nombre des combattants ne sont à l'échelle européenne. Le destin des empires n'est pas suspendu à l'issue de ces combats. » Mais cela n'enlève rien à l'utilité d'une réflexion militaire et surtout politique : « Que ces pages puissent stimuler l'intérêt croissant que la démocratie impériale de

l'Angleterre commence à prendre dans les États immenses situés au-delà des mers.» Au fil des pages, il décrit les conditions et le déroulement de la révolte, les cantonnements et les haltes, les assauts et les sièges. Cavalier (il consacre d'ailleurs son dernier chapitre à l'analyse du «Travail de la cavalerie»), il développe la question des reconnaissances et des marches. Sans être réellement critique vis-à-vis de la politique britannique ou de la doctrine d'emploi des forces armées, Churchill n'est pour autant ni aveugle ni naïf. Et, qu'il s'agisse des équipements, de l'état des troupes ou des manœuvres, il n'est pas toujours tendre : «Les soldats, totalement épuisés, étaient allongés, le ventre creux, dans la fange.» Ou, pendant que se déroulent les expéditions punitives : «Je sens que le moment est venu de discuter les questions que soulève l'incendie des villages.» Ce qui lui vaudra quelques commentaires acerbes et accusations de déloyauté. Certaines descriptions ne sont pas, non plus, très éloignées de la réalité du XXI^e siècle : «Tout le long de la frontière afghane, chaque maison est un château. Les villages sont les fortifications, et les fortifications sont les villages. Chaque maison est percée de meurtrières. [...] En réalité, dans toutes ces régions, chaque habitant est un soldat depuis le jour où il est capable de lancer une pierre, jusqu'à celui où il a suffisamment de force pour appuyer sur une gâchette.» Un petit livre fait d'images notées sur le vif, de précisions militaires, de détails d'ethnologie, de considérations géographiques ou culturelles, qui à la fois nous transporte il y a environ cent vingt ans et ne manque pas de nous ramener à des préoccupations plus contemporaines.

PTE

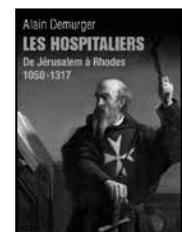
Un véritable éblouissement d'érudition, l'expression n'est pas trop forte ! Déjà auteur de nombreux ouvrages sur la période des croisades et sur les ordres religieux militaires, Alain Demurger signe ici une véritable somme. En effet, reprendre avec un tel souci du détail l'histoire des frères de l'ordre de Saint-Jean de l'Hôpital de Jérusalem (qui deviendra «de Malte» à partir de 1530), de son origine mythique à la conquête de Rhodes, revient à écrire à la fois un livre d'histoire politique, d'histoire militaire, d'histoire religieuse et, même, d'histoire sociale tant la place faite aux «pauvres et malades» dans les hospices, maisons, hôpitaux et commanderies est importante.

Travaillant sur les archives les plus diverses et les documents les plus variés, l'auteur nous entraîne des origines de l'ordre de l'Hôpital de Jérusalem des négociants amalfitains jusqu'à son installation dans le Dodécanèse («Le tournant réussi au début du XIV^e siècle»). Nous assistons à la transformation progressive d'un ordre charitable en ordre militaire, sans que les principes fondateurs ne soient jamais oubliés («Nos seigneurs les malades») et nous suivons le détail des relations étroites entretenues avec la papauté, et même directement avec le Saint-Père. Les implantations géographiques, l'organisation et la «gouvernance», les règles de fonctionnement et de vie collective, les rapports avec les différentes couches sociales et les pouvoirs en place, la vie quotidienne des frères et des moines-soldats, les relations avec l'ordre du Temple et la dévolution ultérieure des biens des templiers aux hospitaliers (avec un point de situation particulier pour chaque grand pays d'Europe) : tout, tout, vous trouverez absolument tout dans ce volume. Au fil des pages, Alain Demurger croise ses sources et ses références pour confirmer ou infirmer nombre d'idées reçues ou préciser de très nombreux points particuliers, et pourtant ce texte particulièrement dense et riche est écrit d'une plume fluide qui en rend la lecture aisée. On apprécie également les nombreuses annexes et la solide bibliographie, qui font de cet ouvrage «grand public» un véritable outil de travail et un ouvrage de référence pour les amateurs.

PTE

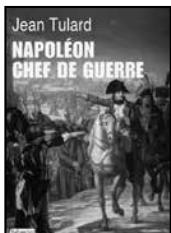
**Les
Hospitaliers
De Jérusalem
à Rhodes,
1050-1317**

Alain
Demurger
Paris, Tallandier,
2013



Napoléon chef de guerre

Jean Tulard
Paris, Tallandier,
2012



La Russie a commémoré en 2012 les deux cents ans de l'invasion de son territoire par la Grande Armée et, la même année, les éditions Tallandier ont publié cet ouvrage de l'historien Jean Tulard. Spécialiste de l'Empereur, celui-ci revisite tous les aspects guerriers de l'épopée napoléonienne dans un livre relativement court, limpide et écrit dans un style agréable. Les ouvrages sur Napoléon, scrutant dans le détail sa vie, son œuvre, ses campagnes militaires et les batailles qu'il a livrées, sont si nombreux qu'ils sont quasiment indénombrables pour le profane et le néophyte. Aussi, l'originalité de l'approche de Jean Tulard réside dans son caractère synthétique exprimé à travers un plan en forme de triptyque : la préparation de la guerre, la guerre, la défaite. Il montre que la guerre napoléonienne est l'héritière des évolutions techniques de la seconde moitié du XVIII^e siècle (fusil et matériels d'artillerie). Elle se situe également dans le prolongement des réflexions tactiques du XVIII^e siècle ainsi que des enseignements tirés de la guerre de Sept Ans (1756-1763). Napoléon avait étudié ces idées de son temps avant de les rassembler, de les enrichir de son talent et de les mettre en œuvre avec le génie que l'on connaît.

Jean Tulard montre aussi l'existence de problèmes insurmontables pour le système de guerre napoléonien, aussi sophistiqué et efficace puisse-t-il être. Conçu pour l'emporter dans des affrontements classiques entre armées étatiques, il se révèle largement démunis face à la guérilla espagnole. Construit pour manœuvrer dans l'espace géographique somme toute limité de l'Europe occidentale et centrale, il est éprouvé par l'immensité de l'espace russe en 1812. Organisé pour l'action militaire sur terre, il se montre impuissant contre la Grande-Bretagne. Déterminée à abattre la prépondérance française en Europe, irréductible en raison de son insularité et de la faiblesse de la marine française, la force de celle-ci repose sur de puissantes assises commerciales, financières et navales qui résistent au blocus. Elle suscite les multiples alliances anti françaises, finance les adversaires et, au final, débarque son armée sur les côtes de la péninsule ibérique sous le commandement de Wellington. L'auteur souligne enfin l'absence de tout progrès technologique dans le domaine des armements, faute de temps, de moyens financiers, mais aussi en raison des succès de l'armée impériale.

Éric Lalangue

Ma blessure de guerre invisible

Sylvain Favière
Paris, Esprit com',
2013



Sylvain Favière a été engagé en Afghanistan, en vallée de Kapisa, dans une mission de formation de l'armée afghane. Six mois et demi, du printemps à l'automne 2008. Il s'y est préparé avec enthousiasme. Cette mission était l'aboutissement d'un long chemin de formation : être infirmier puis être affecté au sein d'une unité de parachutistes. L'apogée de sa carrière après quatorze années de service actif. Il raconte ce que racontent ceux qui sont allés là-bas : un pays magnifique aux belles montagnes, une population qui se dérobe au partage culturel, les femmes et les filles voilées, des paysans aux mœurs rustiques, les enfants curieux. Cet univers de carte postale est infiltré des tensions de la guerre, des accrochages à l'arme légère, des harcèlements par les tirs de roquette. Et il y a les blessés, le sang qui s'enfuit des plaies atroces, les cris, la tension, l'angoisse, la colère, le dépit, parfois la mort. Et il y a l'installation insidieuse de ce qu'il appelle « ma » blessure invisible... Il ne la reconnaît pas tout de suite. Au retour, la vie civile reprend son cours, lentement empoisonnée des stigmates psychologiques de sa mission. Les derniers chapitres sont ceux de son parcours de résilience : l'isolement, l'irritabilité, les larmes, les cauchemars qui le replongent dans la guerre. La tentation de l'alcool, la fuite dans le travail. Il y a la rencontre du psychiatre militaire, puis le travail de guérison qui l'amène à former ceux qui doivent aujourd'hui prendre en charge les détresses

psychiques de ceux qui reviennent d'Afghanistan. Le mot de la fin est dans les remerciements : « Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont accompagné dans cette épreuve, mon épouse, mes amis. Mais aussi vous, lecteurs qui vous êtes intéressés à mon histoire, à la problématique de l'état de stress post-traumatique et qui, peut-être, tendrez la main à votre tour. » Ce livre a reçu le soutien de l'AGPM. L'intégralité des droits d'auteur est reversée à la cellule d'aide aux blessés de l'armée de terre.

Patrick Clervoy

Avec le brio et la précision que l'on lui connaît, le général (2S) André Bach livre aujourd'hui une nouvelle étude. Comme pour ses précédents ouvrages (de référence), il s'agit pour l'historien d'un plaisir rare de lecture et de découverte. Avec cette étude extrêmement détaillée de la question de la justice militaire en 1915 et 1916, il nous entraîne, à la fois chronologiquement et thématiquement, dans les arcanes d'une justice qui a été d'exception, avant de devenir provisoirement une règle, puis d'être progressivement assouplie avant de disparaître. Parallèlement, presque, aux tensions proprement militaires sur le front, « la hantise de la discipline » pousse d'abord les autorités à (sur)réagir par la seule répression, la plus stricte. Mais la France reste un État de droit et les généraux ne sont pas nécessairement assoiffés de sang : pour les soldats présentés devant les conseils de guerre, des « défenseurs dignes de ce nom » sont progressivement nommés et les voies de recours précisées, voire élargies. Les errements et les excès initiaux, la guérilla parlementaire contre le GQG, les incompréhensions entre autorités militaires et monde politique (rapports différents au court terme et au moyen terme en particulier), certains allers-retours de condamnés entre le front, l'arrière et même l'outre-mer, les refus d'obéissance du printemps 1916 à Verdun (qui à notre connaissance n'avaient jamais été étudiés avec un tel luxe de détails), quelques comparaisons avec les situations vécues dans les armées britanniques sur la Somme, jusqu'à l'analyse des délais de procédure : tous les chapitres sont d'une extrême richesse. Finalement, « en cette fin 1916, début 1917, elle [la justice militaire] semblait s'être installée dans une certaine routine, avec un fonctionnement assez curieux : les juges condamnent à mort, mais, en même temps, ils font savoir qu'ils y sont obligés par les textes de loi et s'adressent presque systématiquement à la clémence du président de la République. [...] Une sorte d'équilibre, non codifié, s'est instauré dans la pratique au quotidien de l'administration de la justice par l'autorité militaire ». On apprécie tout particulièrement les nombreux tableaux chiffrés, précis (aussi précis que possible), réalisés par l'auteur à partir des archives exploitées, les nombreuses notes, la qualité des sources et de la bibliographie, l'index final très complet. Une belle, une splendide étude qui contribue indiscutablement à faire progresser la connaissance historique sur le sujet.

Justice militaire, 1915-1916

André Bach
Paris, Vendémiaire, 2013



PTE

L SYNTHÈSES DES ARTICLES

HAIIM KORSIA

UN NOUVEAU DÉPART ?

« Souviens-toi, n'oublie pas » dit la Bible : se souvenir, c'est se rappeler ce qu'on a fait, alors que ne pas oublier, c'est tenir compte dans nos actions de ce qu'on a emmagasiné comme expérience. Il s'agit pour l'homme de construire un temps nouveau : le retour n'est pas le but ultime mais seulement le début d'une nouvelle histoire. Car l'homme n'est lui-même que lorsqu'il est capable de surmonter les épreuves qui lui montrent qu'il est à la hauteur des espérances de Dieu.

FRÉDÉRIC PAUL

ULYSSE : LE RETOUR COMPROMIS DU VÉTÉRAN

Homère, dans l'*Odyssée*, relate le long périple de retour d'Ulysse. On peut y lire une métaphore des enjeux du retour de mission du vétéran. Le héros homérien est marqué par les épreuves des combats. Il est victime et acteur des massacres. Il est fidèle à Pénélope et, parfois, en proie à la tentation, à la transgression. Il peine à retrouver sa famille au retour dans un ajustement douloureux, autant de points qui illustrent la délicate position du vétéran de retour de la guerre.

FRANCE MARIE FRÉMEAUX

ÉCRIRE APRÈS LA GRANDE ÉPREUVE, OU LE RETOUR D'ORPHÉE

Les écrivains combattants de la Première Guerre mondiale ou d'autres conflits racontent dans leurs œuvres ce qui s'apparente à un retour de l'Enfer, le royaume d'Hadès. Ils ont rencontré la mort. Rescapés de la bataille, ils rendent compte de cette expérience douloureuse. En cela semblables aux textes anciens tels que l'*Odyssée* ou l'*Énéide*, leurs écrits renvoient à certains grands mythes, celui d'Orphée en particulier.

MIREILLE FLAGEUL

LE CHOIX DU SILENCE

S'en sortir, ce n'est pas oublier, mais dépasser l'épreuve en la transformant en un pouvoir d'agir nouveau ; ce n'est pas reconstruire à l'identique un passé, mais créer, promouvoir une nouvelle identité. Le témoignage d'Eugène Bourse, prisonnier de guerre réfractaire de 1940 à 1945, livré ici par sa fille, révèle deux facteurs essentiels : d'une part, le socle d'une volonté fondée sur le sens du devoir, des convictions patriotiques et la ténacité du combattant et, d'autre part, le choix du silence qui n'est pas l'oubli mais un espace de « vide » pour créer du « plein ». Rebondir nécessite autre chose que de la réparation, cela demande de saisir des opportunités pour une transformation de soi et une transformation sociale ou sociopolitique.

ANDRÉ ROGERIE

SHOAH

Arrêté par la Gestapo le 3 juillet 1943, André Rogerie, alors âgé de vingt et un ans, a successivement connu les camps de Buchenwald, Dora, Maïdanek et Auschwitz-Birkenau puis, pendant la « marche de la mort », Gross-Rosen, Nordhausen, Dora à nouveau, puis Harzungen, avant de parvenir à s'évader. Il a été notamment le témoin de la « sélection » à l'arrivée des convois à Auschwitz-Birkenau. Il ne rentrera en France que le 15 mai 1945, mais sera dès cet instant animé par la volonté farouche de témoigner. Général de l'armée française aujourd'hui âgé de quatre-vingt-onze ans, il est

intervenu en 2005 à l'Hôtel-de-Ville de Paris, au côté de Simone Veil, pour le cinquantième anniversaire de la libération d'Auschwitz. Le texte de son intervention est ici reproduit avec son autorisation.

YANN ANDRUÉTAN

À PIED, EN BATEAU ET EN AVION

Le retour dans leur foyer est un moment à la fois espéré et redouté par les soldats. Ils partent avec l'espoir de rentrer vivants, de retrouver les leurs en bonne santé. Ils redoutent les changements qui seront intervenus en leur absence. Cet article montre différentes modalités de retour à travers trois exemples tirés de l'histoire : la retraite des Dix Mille, le retour des GIs à la fin de la Seconde Guerre mondiale et après leur retour du Vietnam. Chaque retour est une transformation pour l'individu, mais aussi pour le groupe. Le temps consacré au retour, comme la dissolution symbolique du groupe sont des facteurs fondamentaux. Il y a donc une nécessité de penser le retour comme un temps en soi de l'opération et non pas comme le simple trajet qui sépare le lieu de travail du foyer.

VIRGINIE VAUTIER

LE SAS DE CHYPRE : UNE ÉTAPE DANS LE PROCESSUS DE RETOUR

Le retour des soldats correspond à un long processus psychologique. La mise en place d'un sas de décompression psychologique au profit des militaires de retour d'Afghanistan est un concept récent en France. Elle souligne l'importance des préoccupations de l'armée de terre concernant le devenir des soldats après leur passage sur ce théâtre d'opérations particulièrement éprouvant. À partir de l'expérience personnelle que l'auteure a eue de ce dispositif, elle en dégage les aspects positifs et les perspectives en matière de soins et de prévention.

MICHEL DELAGE

RETOUR À LA VIE ORDINAIRE

Le retour est une épreuve pour ceux qui sont partis et ont été soumis au stress de la mission comme pour ceux qui sont restés et ont dû affronter seuls le quotidien. Tous doivent apprendre à se ré-accorder. Éviter la blessure psychologique implique que ceux qui rentrent soient pleinement réintégrés dans la collectivité et retrouvent leur place auprès des leurs. Cela suppose la possibilité de récits collectifs, d'histoires partagées dans lesquelles chacun apporte la part de son expérience et peut en même temps s'enrichir du récit des autres.

PATRICIA ALLÉMONIÈRE

PAS BLESSÉE POUR RIEN !

Grand reporter, Patricia Allémonière fut blessée le 7 septembre 2011 alors qu'elle suivait une opération de l'armée française dans la vallée d'Alasay, en Afghanistan. Malgré ses blessures, rester sur le terrain s'est imposé comme une évidence afin de poursuivre son travail. Elle revient ici sur cette expérience : la préparation, la force du groupe, le retour, la convalescence difficile...

FRANCIS CHANSON

PRIORITÉ À LA MISSION ?

Les *post-traumatic stress disorders* (PTSD) ont pris ces dernières années une importance accrue qui interroge le chef militaire sur leurs conséquences dans la conduite des opérations. Sa vision, plus opérationnelle que clinique, et son souci de préserver ses effectifs l'ont porté à employer une «méthode» empirique de gestion des chocs traumatiques. Ce processus vise notamment à réagir dans l'urgence sous la menace, puis à régénérer la force collective du groupe, qui est l'élément déterminant du moral du combattant. Le maintien sur le théâtre d'opérations de soldats choqués semble avoir

donné de bons résultats au regard des conséquences possibles d'un rapatriement en cours de mission. La prévention des PTSD passe aussi par la capacité du commandement à justifier la mission, avant et après l'action, car tout est affaire de sens lorsqu'on touche à l'indicible.

F FRANCK DE MONTLEAU ET ÉRIC LAPEYRE

APRÈS LA BLESSURE.

LES ACTEURS ET LES OUTILS DE LA RÉINSERTION

L'expérience de la participation de l'armée française au conflit afghan a rendu plus éclatante la nécessité d'une réflexion et d'une action sur le parcours des militaires blessés, ainsi que sur la question de leur réadaptation et de leur réinsertion. L'expérience clinique enseigne que les difficultés apparaissent moins dans le temps de la prise en charge initiale qu'à distance de celle-ci, quand s'amoindrissent le soutien du groupe d'appartenance et les effets les plus visibles de la reconnaissance de l'institution (cérémonies, décorations, visites des autorités...). Alors que leurs unités d'appartenance poursuivent le cours de leurs missions, ces hommes retrouvent l'anonymat et les difficultés de la vie quotidienne. Il est apparu important dans ce temps critique de renforcer par un dispositif dédié à la réadaptation et à la réinsertion professionnelle les liens avec les acteurs institutionnels, afin d'optimiser par une meilleure coordination la prise en charge médicale et sociale de ces blessés de guerre en ne négligeant ni les aspects financiers ni ceux tenant à la réparation. C'est la mission de la cellule de réadaptation et de réinsertion de l'^{HIA} Percy.

F FRANÇOIS COCHET

LE VENT DU BOULET

Si la notion de désordre post-traumatique est bien une invention-découverte du xx^e siècle, l'historien peut avancer quelques pistes pour montrer que cet état a existé dans bien des conflits antérieurs, même si les mots pour nommer les choses n'existaient pas encore. Cet article tente de recenser les signes testimoniaux permettant de repérer quelques manifestations précoces de tels troubles. Elle tente également d'appréhender les premières réactions du corps médical militaire face à la massification de ces PTSD.

F JOHN CHRISTOPHER BARRY

LA FOLIE FURIEUSE DU SOLDAT AMÉRICAIN.

DÉSORDRE PSYCHOLOGIQUE OU POLITIQUE ?

Déployée à flux tendu pendant plus d'une décennie sur deux théâtres d'opérations, l'Afghanistan et l'Irak, l'armée américaine est aujourd'hui exsangue. 20 % de son corps expéditionnaire est ou sera atteint du syndrome de stress post-traumatique (PTSD). Ce désordre psychologique, qui prend aujourd'hui les apparences d'une véritable «épidémie» dans la société américaine, ne trouvera son sens que dans une analyse d'un désordre structurel qui le dépasse. Il s'agira en quelque sorte de «politiser» le symptôme du PTSD au lieu de le médicaliser. Ce qui donne sens aux sacrifices, à la mission, c'est la politique. À défaut de le faire, le soldat, qui affronte la mortification de la chair et la menace de la mort, le paiera par un tourment solitaire et morbide qui ne cessera pas de le poursuivre, bien après les combats.

F MICHEL DE CASTELBAJAC

PERTES PSYCHIQUES AU COMBAT : ÉTUDE DE CAS

De juin à décembre 2009, la première compagnie du 3^e RIMA a été engagée en Afghanistan au sein de la Task Force Korigan. Plusieurs des siens n'en sont pas revenus ; d'autres en ont gardé les traces dans leur chair ; d'autres, enfin, en ont conservé des séquelles invisibles. Dans le feu de l'action, chacun donne le meilleur de ce qu'il a pour le groupe parce qu'il sait que celui-ci est la seule planche

de salut. Cette exacerbation de la cohésion, quitte à abuser du remède/poison de l'esprit de corps, donne des résultats indéniables. Elle préserve la plupart des membres et aide à soigner ceux qui ont été touchés, renforce d'amitié les liens de subordination et accroît la confiance et le dynamisme de la troupe. Mais l'opération finit toujours un beau matin, non sans une tristesse paradoxale.

F FRANÇOIS-YVES LE ROUX CERTAINS NE REVIENDRONT PAS

Lorsque surviennent les pertes en opérations, le retour de mission des soldats prend une dimension littéralement extraordinaire. Confronté à la mort de plusieurs de ses hommes et à des blessés graves du fait d'une attaque subie en Afghanistan le 20 janvier 2012, le 93^e régiment d'artillerie de montagne (RAM) a fourni dans l'urgence puis dans la durée un soutien aux familles endeuillées, aux blessés physiques et psychiques et à leurs proches, tout en maintenant un élan opérationnel qui repose en grande partie sur le soin apporté aux conditions de retour de mission des soldats. Dans ce contexte douloureux, il a pu mesurer le rôle crucial joué par son organisation sociale régimentaire, bien structurée et solide, gage d'un esprit de corps élargi aux familles et indispensable dans l'adversité. Si cette préparation en amont de la crise permet de mieux la surmonter, elle garantit également une bonne réinsertion post opérationnelle des soldats, processus long et complexe qui requiert une vigilance toute particulière de la part du commandement et dans lequel l'expression de la reconnaissance collective a une importance certaine. Éventualité à laquelle le chef de corps d'un régiment doit se préparer lui-même, la traversée de telles épreuves souligne la dimension humaine essentielle de ses responsabilités.

F ANDRÉ THIÉBLEMONT RETOURS DE GUERRE ET PAROLE EN BERNE

Aujourd'hui comme hier, de retour de guerre, les combattants sont le plus souvent muets, parce qu'ils ont vu et vécu l'horreur pour certains, mais pas seulement. L'indifférence de leurs proches et de la cité paralyse leur parole, quand ce ne sont pas des interdits et une pensée dominante qui la censurent et la musèlent. Sauf à détenir un talent de conteur, à être doté d'un équipement culturel et de réseaux sociaux leur permettant d'accéder à l'édition ou aux médias, ils sont dans l'incapacité de transmettre une expérience hors du commun : celle d'une condition humaine tragique, souvent chaleureuse et cocasse aussi, que révèlent des situations extrêmes.

F DAMIEN LE GUAY LA PAROLE ET LE RÉCIT POUR FAIRE FACE AUX BLESSURES INVISIBLES

Face aux blessures invisibles, nous disposons, toujours et encore, du pouvoir de la parole. Dire, se dire, se raconter. Cette mise en récit revient à introduire une fissure entre soi et soi-même pour permettre l'ouverture d'une sorte de brèche intérieure de réconciliation. Il faut se diviser pour mieux se retrouver. Décoller de soi le malheur pour mieux l'éloigner. Mettre des mots sur ses maux pour tenter de les cicatriser. Là est la puissance formidable des mots agencés en récit qui peuvent nous acheminer jusqu'au pardon, jusqu'à retrouver la confiance indispensable – confiance en soi, confiance de soi, confiance pour refaire corps avec le monde.

F XAVIER BONIFACE ET HERVÉ PIERRE L'ENVERS DE LA MÉDAILLE

La décoration participe pleinement du processus de retour. Or, à l'instar de la médaille, aux deux faces opposées mais frappées dans la même pièce de métal, l'acte de décorer est le produit d'un choix qui grave la matière sensible de creux et de pleins, ces derniers étant d'autant plus mis en valeur que les premiers sont profondément marqués. Ce partage du sensible a ceci de particulier, qui en fait

à la fois la grandeur et le drame, d'avoir d'autant plus de visibilité qu'il est fortement contrasté, à distinguer certains plutôt que d'autres. Les récompenses, en particulier celles pour bravoure, deviennent alors objets d'enjeux dans l'espace social : enjeux de reconnaissance, enjeux de pouvoir et enjeux de représentation.

MONIQUE CASTILLO

L'IDÉE D'UNE CULTURE DE LA RÉSILIENCE

Que faut-il éviter de tenir pour une culture de la résilience ? Cet article propose trois thèmes de réflexion. La culture du victimisme, tout d'abord, n'est pas une culture de la résilience, même si la bienveillance lui sert de ressort. Celle de la vulnérabilité ensuite, en vogue aujourd'hui, contient une attention aux souffrances invisibles qui doit être analysée et discutée. Enfin, que peut être une culture de la vitalité qui ne soit pas une culture de la performance ?

ELRICK IRASTORZA

LE RÔLE DU COMMANDEMENT

Le stress au combat et les séquelles qui s'ensuivent sont aussi vieux que la guerre elle-même, mais leur reconnaissance, aux lendemains de la Grande Guerre, fut nettement plus tardive. Assez paradoxalement, l'affrontement titanique contre les armées du Pacte de Varsovie auquel les pays occidentaux se sont préparés pendant la guerre froide ne s'est pas accompagné d'une sensibilisation particulière à ces phénomènes désormais mieux connus. Compte tenu de leur faible intensité, les opérations de type « maintien de la paix » auxquelles nous avons participé depuis plus de trente ans n'ont pas apporté d'évolution notable dans ce domaine : à l'encadrement de contact et aux médecins d'unité le soin de traiter ces problèmes au cas par cas. Cependant, dès les années 1990, les choses ont commencé à bouger. Mais c'est bien notre engagement en Afghanistan et le retour de la guerre dans toute sa brutalité qui y est associé, qui ont conduit au déploiement progressif d'un dispositif de prévention et de suivi des troubles post-traumatiques qui doit désormais s'inscrire dans la durée.

FRANÇOIS NAUDIN

QUEL TEMPS POUR LA DÉCISION ?

Qu'est-ce donc que le temps ? S'il est à chacun bien difficile et hasardeux d'en ébaucher une définition académique, nous constatons tous son omnipotence et de son omniprésence. Quel que soit l'usage que nous en faisons, nous demeurons, sous la pression croissante des événements et l'accélération de nos rythmes de vie, soumis au choc des temporalités qui viennent sans cesse bouleverser notre perception du temps. Qu'il soit court ou long, il nous échappe et nous consume. Il nous faut alors combattre la tyrannie de l'instant et accorder à la décision le temps qui lui revient, et ce tout particulièrement en matière de Défense nationale.

NICOLAS SÉRADIN

INDOCHINE : DU SOLDATS-HÉROS AU SOLDAT-HUMANISÉ

Dans la mémoire collective, la guerre d'Indochine se résume bien souvent à la défaite de Diên Biên Phu, le 8 mai 1954, et à l'héroïsme des soldats qui y ont pris part. Cette représentation d'un soldat héroïisé a été véhiculée par les premiers témoins, à commencer par les grands chefs militaires. Une figure qui laisse peu de place à l'expression des souffrances : le vrai soldat est celui qui accepte son sort sans sourciller, faisant don de lui-même à une cause supérieure. Cette représentation va trouver son apogée dans l'œuvre cinématographique de Pierre Schoendoerffer. Toutefois, une nouvelle figure va se superposer à celle-ci au début des années 1990. Son origine pourrait être issue de la communauté des anciens prisonniers français de la guerre d'Indochine qui, par le biais de l'affaire Boudarel, ont alors accès à l'arène publique. À travers leurs témoignages se dessinent progressivement les contours d'un soldat-humanisé.

TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH



HAIIM KORSIA A NEW DEPARTURE?

"Remember! Do not forget!" the Bible commands. Remembering means recalling what one has done, whereas not forgetting means taking account, when we act, of what we have learned from experience. For human beings, this means building a new era. Going back is not the end for which we are aiming but only the beginning of a new story, for human beings are themselves only when they are able to overcome the ordeals showing that they are equal to the hopes of God.

FRÉDÉRIC PAUL ULYSSES (OR ODYSSEUS): THE VETERAN'S COMPROMISED RETURN

In the Odyssey Homer relates the long wanderings of Odysseus's return. This can be seen as a metaphor for when any veteran returns from a mission. Homer's hero is marked by the ordeals of fights. He is both a victim and an active agent in massacres. He is loyal to Penelope, and sometimes prey to temptation and transgression. On returning to his family, he finds the adjustment painful: all points showing the delicate position of a veteran on return from war.

FRANCE MARIE FRÉMEAUX WRITING AFTER THE GREAT ORDEAL, OR ORPHEUS RETURNS!

Writers who fought in World War I and other conflicts have recounted in their works what resembled a return to hell, the realm of Hades. They had made acquaintance with death and, having escaped from battle, they told us about the painful experience. There, comparable to the ancient tales of the Odyssey and the Aeneid, their writing referred to certain great myths, and in particular that of Orpheus.

MIREILLE FLAGEUL CHOOSING SILENCE

Getting away does not mean forgetting, but going beyond the ordeal by converting it into a new power to take action. It does not imply rebuilding a facsimile of the past but creating and promoting a new identity. The testimony by Eugène Bourse, a resisting prisoner of war from 1940 to 1945, supplied here by his daughter, reveals two fundamental factors: first the basis of willingness, founded on a sense of duty, patriotic convictions and the fighters' tenacity, and, second, the choice of silence which is not synonymous with forgetting, but is an "empty space" that can be filled up. Bouncing back needs something other than rectification; it requires that the opportunities be grasped for transformation, both in oneself and in society or a socio-political group.

ANDRÉ ROGERIE SHOAH

André Rogerie, then aged 21, was arrested by the Gestapo on 3 July 1943, and was held successively in the Buchenwald, Dora, Maidanek and Auschwitz-Birkenau camps. Then, during the "death march", he experienced Gross-Rosen, Nordhausen, Dora (again), and then Harzungen, but ultimately succeeded in escaping. In particular, he had been a witness of the "selection" process when trains arrived at Auschwitz-Birkenau. He returned to France only on 15 May 1945, but from then on was moti-

vated by a fierce desire to testify. Now aged 91, and a General of France's armed forces, he appeared beside Simone Veil in the Paris town hall in 2005, marking the 50th anniversary of the liberation of Auschwitz. His speech is reproduced here, with his permission.

YANN ANDRUÉTAN ON FOOT, BY BOAT AND BY PLANE

Returning home is a moment that soldiers both hope for and fear. They leave with the hope of returning alive and finding their family in good health. They are afraid that changes may have happened while they were away. This article shows various types of return, using three examples taken from history: the Anabasis retreat of the "Ten Thousand" from Babylonia to Ancient Greece and the returns of GIs at the end of World War II and following their withdrawal from Vietnam. Each return is a transformation for both the individual and the group. The time occupied by returning and the group's symbolic dissolution are both factors of fundamental importance. We therefore need to think of a return as a real period in the operation and not simply a journey to be undertaken from the workplace to home.

VIRGINIE VAUTIER THE CYPRUS DECOMPRESSION CHAMBER: A STEP IN THE PROCESS OF RETURNING

The return of soldiers involves a long psychological process, and establishment of a psychological decompression chamber for the military personnel returning from Afghanistan is a recent innovation for France. It underlines the importance of the army's concerns in relation to the soldiers' futures, after they have left a particularly testing theatre of operations. Based on her personal experience of this facility, the author identifies the positive aspects, and the potential for comparable care and protection measures.

MICHEL DELAGE RETURNING TO ORDINARY LIFE

Returning is an ordeal for those who left and were subjected to the stress of a mission, just as it is for those who remained behind and had to deal with everyday matters by themselves. Everyone has to learn how to get back to previous relationships. Avoiding psychological wounds implies that those coming back are fully reintegrated into the community, and once again find their place among their friends and family. This depends on the possibility of collective accounts: shared stories in which each person contributes his or her share of the experience while simultaneously benefiting from the accounts of others.

PATRICIA ALLÉMONIÈRE NOT WOUNDED FOR NOTHING!

Special correspondent Patricia Allémonière was wounded on 7 September 2011, while following an operation of France's armed forces in the Alasay valley, Afghanistan. Despite her wounds, remaining in the field was obviously necessary, in order to continue her work. Here, she reviews the experience: preparing, the group's strength, the return and the difficult convalescence.

F FRANCIS CHANSON PRIORITY FOR THE MISSION?

In recent years, post-traumatic stress disorder (ptsd) has been accorded increasing importance, which poses questions for military leaders about the consequences of how they conduct operations. The viewpoint of leaders is more operational than concerned with clinical matters, and their concern to retain military numbers has resulted in their using an "empirical method" to manage possibilities of ptsd. In particular, the process aims to respond urgently when there is a threat, and then regenerate the group's collective strength, which is the factor determining fighters' morale. Keeping soldiers who have experienced ptsd in the theatre of operations seems to have produced good results, as compared to repatriation during a mission. Protecting against ptsd also depends on the command's ability to justify the mission, both before and after the action, as everything is a matter of significance when we are dealing with the indescribable.

F FRANCK DE MONTLEAU AND ÉRIC LAPEYRE AFTER BEING WOUNDED: PEOPLE AND INSTRUMENTS ASSISTING RENEWED DEPLOYMENT

Participation of France's armed forces in the Afghan conflict made the need for reflection and action relating to the handling of wounded military personnel, and also the question of their rehabilitation and redeployment, more pressing. Experience of clinical matters teaches us that the problems appear less during initial management of a medical condition than some time later, when there is a reduction in support from the group to which the person belongs and in the most visible signs of recognition from the institution (ceremonies, decorations, visits from the authorities, etc.). While the units to which the soldiers belong continue the course of their missions, these individuals become anonymous and return to the difficulties of everyday life. It was found to be important during this critical period to strengthen the links with institutional players, through arrangements for rehabilitation and occupational redeployment, in order to ensure better co-ordination of the medical and social arrangements for managing the war-wounded, while not neglecting either the financial aspects or those relating to compensation. This is the function of the rehabilitation and redeployment unit at the Percy armed-forces teaching hospital.

F FRANÇOIS COCHET SHELL SHOCK, AND MORE

While the concept of post-traumatic stress disorder is certainly a formulation of the 20th century, historians are able to point to indications that the condition occurred in many earlier conflicts, even though the expression itself did not yet exist. This article attempts to record instances where there is evidence of earlier manifestations of such disorders. It also tries to understand how the military medical bodies reacted when faced with widespread instances of ptsd.

F JOHN CHRISTOPHER BARRY THE MADNESS EXPERIENCED BY AMERICAN SOLDIERS: PSYCHOLOGICAL CHAOS OR A POLICY MATTER?

The American armed forces have been deployed on a "just in time" basis for more than a decade in two theatres of operations, Afghanistan and Iraq, and are now depleted. Some 20% of the USA's expeditionary force is or will be subject to post-traumatic stress disorder (ptsd). This psychological condition, which now seems to have reached epidemic proportions in American society, can be understood only within an analysis of overwhelming disorder. It will, in a sense, amount to treating ptsd as a policy, rather than a medical, matter. What justifies the sacrifices and the missions is policy. When unable to succeed in the mission, a soldier facing mortification of the flesh and a threat of death will pay for it by a solitary and morbid torment that will continue to plague him long after the fighting.

MICHEL DE CASTELBAJAC

PSYCHOLOGICAL LOSSES IN COMBAT: A CASE STUDY

From June to December 2009, the first company of France's 3rd Marine Infantry Regiment was committed within the Korrigan Task Force in Afghanistan. A number of its members did not return; others came back with physical wounds, while still others had invisible effects. In the heat of action, each member gave the best of which he was capable, for the group, because he knew that that was the only hope for salvation. The intensified cohesion – without invoking esprit de corps to an unhealthy extent – undeniably produced positive results. It kept most of the members alive, and helped care for those who were injured, strengthening the bonds of friendship and hierarchy, and increasing the group's confidence and dynamism. One fine morning, the operation came to an end, paradoxically not without sadness.

FRANÇOIS-YVES LE ROUX

SOME WILL NOT RETURN

When losses occur in the course of operations, the return of soldiers from a mission has aspects that are literally extra-ordinary. Following the deaths of a number of the men, and cases of serious injuries through an attack suffered in Afghanistan on 20 January 2012, the 93rd Mountain Artillery Regiment provided support to the grieving families, first as an emergency measure and then for an indefinite period. It gave comparable support to those who were injured physically and/or psychologically, and to their friends and family, while maintaining an operational readiness relying to a great extent on the care provided for the soldiers returning from a mission. In these painful situations, the regiment was able to judge the crucial role played by its well-structured and robust social organisation, testifying to an extended esprit de corps provided to the families, which is essential when faced with adversity. While anticipation of the crisis made overcoming the problems easier, it also ensured good post-operational deployment of the soldiers, which tends to be a long and complex process requiring particular vigilance from the higher command, and the expression of collective recognition being rather important. A regiment's commanding officer must himself prepare for this eventuality, going through such ordeals which emphasise the human dimension that is fundamental to his responsibilities.

ANDRÉ THIÉBLEMONT

RETURNING FROM WAR, WITH FEWER WORDS

Now, as in the past, soldiers returning from war are in most cases silent, because some of them have seen and experienced horror, though not just for that reason. The indifference of their nearest and dearest, and of the wider community, discourages their talking about it, even when this is not forbidden and there are no pressing thoughts censuring and gagging talk. Unless they have talents as a raconteur, or have cultural means and social connections that give them access to the press and other media, they are unable to communicate the extra-ordinary experience: that of a tragic human situation – which is often also warm and comical – revealed by extreme situations.

DAMIEN LE GUAY

WORDS AND ACCOUNTS TO DEAL WITH INVISIBLE WOUNDS

When faced with invisible wounds, we still, and always, have the ability to speak. We can talk, tell ourselves and give accounts. This consigning to accounts produces a division between you and yourself, opening a way into the mind for reconciliation. You need to divide yourself in order to better find yourself. You need to detach from yourself the painful experiences, in order to distance yourself from them, trying to heal the pain by expressing it in words. This shows the formidable power of words arranged in an account that can lead us to forgiveness and finding, once again, the essential trust: trusting yourself, being trusted and being confident that one can again become part of the world.

XAVIER BONIFACE AND HERVÉ PIERRE THE OTHER SIDE OF THE COIN

Decorations play a full part in the returning process. Just like the two sides of a coin (or a "decoration" medal!), struck on the same piece of metal, the award of a decoration to a soldier results from a choice that engraves sensitive material with hollows and raised portions, the latter being all the more prominent by contrast with the former. This sharing of malleable material is special, producing both grandeur and drama, and having all the more visibility for containing strong contrasts, distinguishing some of them rather than others. The rewards, particularly those for bravery, then become items at stake in the social area: important for recognition, for power and for representation.

MONIQUE CASTILLO THE IDEA OF A CULTURE OF RESILIENCE

What must we avoid interpreting as a culture of resilience? This article puts forward three lines for reflection. First, the culture of victimism is not a culture of resilience, even if its motivation is kindness. Then, the culture of vulnerability, which is now fashionable, includes attention to invisible suffering and it must be analysed and discussed. Lastly, what can a culture of vitality be if it is not a culture of performance?

ELRICK IRASTORZA THE COMMANDING ROLE

Stress in combat and its after-effects are as old as war itself, but recognition of them following World War I came much later. Rather paradoxically, the titanic confrontation with the Warsaw Pact armed forces, for which Western countries prepared during the Cold War, was not accompanied by any particular raising of awareness about these phenomena, which are now better known. In view of their lack of intensity, operations of peacekeeping-type, in which we have been engaged for more than 30 years, have not produced any notable developments in this area. It was left to the contact supervisors and unit doctors to deal with these problems on a case-by-case basis. Things did not begin to move until the 1990s. Even then, it was our commitment in Afghanistan and the return from war and all the associated brutality that led to progressive organisation of arrangements to protect against and monitor cases of post-traumatic stress disorder; they should now be continued indefinitely.

FRANÇOIS NAUDIN WHAT TIME SHOULD BE GIVEN TO DECISION-MAKING?

What is there but time? While everyone finds it very difficult and risky to attempt an academic definition, we all observe its universal power and inescapable nature. Whatever use we make of it, we remain (increasingly) constrained by events and by an acceleration in lifestyles, subject to the shocks of disturbances that are constantly upsetting our perceptions of time. Whether the time available is short or long, it escapes us and gets the better of us. We must therefore fight the tyranny of the moment and accord decision-making the time required, most especially when it comes to national defence.

NICOLAS SÉRADIN INDOCHINA: FROM HERO SOLDIERS TO HUMANISED SOLDIERS

In the collective memory, the Indochina war tends all too often to be summed up by the defeat at Dien Bien Phu, on 8 May 1954, and the heroism of the soldiers involved. This representation of heroic soldiers was communicated by the first witnesses, beginning with the great military leaders. The hero-soldier figure leaves little room for the expression of suffering: a true soldier accepts his fate as all in the day's work, sacrificing himself to a higher cause. This representation found its ultimate

expression in the work of cinematographer Pierre Schoendoerffer. A new image came, however, to be superimposed on this in the early 1990s. It may have originated from the community of former French prisoners of war in Indochina, who came to public attention through the Boudarel affair (a French academic accused of torturing French prisoners for the Viet Minh during Indochina the war). Their evidence progressively illustrated what could be understood as a "humanised soldier".

L BIOGRAPHIES

LES AUTEURS

■ Patricia ALLÉMONIÈRE

Diplômée de Sciences-Po Paris et après un troisième cycle de sociologie politique, Patricia Allémontière débute sa carrière de journaliste en tant que pigiste dans la presse écrite. Elle reste un an au magazine *Le Point*, comme pigiste permanente. Elle travaille ensuite au service étranger de TF1 et devient correspondante permanente à Jérusalem lors de la première intifada (1987-1988) et durant la première guerre du Golfe, puis correspondante à Londres à l'époque des attentats de l'IRA. De retour en France en 1994, elle couvre les conflits en Bosnie, au Kosovo, en Algérie, au Rwanda, en République démocratique du Congo, en Iran, en Afghanistan et en Irak. En septembre 2011, elle a été blessée en Afghanistan : grand reporter, chef du service étranger-défense de TF1 et LCI, elle a été prise dans une violente embuscade tendue par des insurgés à une unité de militaires français qu'elle accompagnait. Elle a reçu les Lauriers grand reporter en février 2012 pour ses reportages réalisés en 2011 et l'ensemble de sa carrière.

■ Yann ANDRUÉTAN

Le médecin en chef Yann Andruétan est le médecin-chef adjoint du service de psychiatrie de l'HIA Sainte-Anne. Issu de l'ESSA Lyon-Bron, il a servi trois ans au 1^{er} régiment de tirailleurs à Épinal, avec lequel il a effectué deux missions au Kosovo en 2000 et 2002. En 2002, il a rejoint l'HIA Desgenettes afin d'effectuer l'assistantat de psychiatrie. Il est affecté depuis 2008 à Toulon. Il a par ailleurs effectué un séjour en 2009 en Afghanistan. Il s'intéresse à l'anthropologie et à l'ethnologie du combattant. Il coordonne le groupe de travail sur la résilience des petits groupes en situation de contrainte opérationnelle.

■ John Christopher BARRY

Après des études d'histoire et des diplômes de sciences politiques aux États-Unis (UCLA et NYU), de philosophie et de sociologie de la défense et d'études stratégiques en France (Paris-X et EHESS), John Christopher Barry est chargé d'un séminaire de recherche, « La question de la sécurité pour une communauté politique sans souverain », à l'EHESS. A publié dans *Les Temps modernes*, *Inflexions*, les *Études de l'IRSEM* et *Global Society*.

■ Xavier BONIFACE

Xavier Boniface est professeur d'histoire contemporaine à l'université du Littoral-Côte-d'Opale, où il a dirigé le département d'histoire de 2001 à 2007. Il a également passé deux années en délégation au CNRS, à l'Institut de recherches historiques du Septentrion (Lille). Il a notamment publié : *L'Aumônerie militaire française (1914-1962)* (Le Cerf, 2001), les actes du colloque *Du sentiment de l'honneur à la Légion d'honneur* (La Phalère, 2005), l'édition des *Portraits de la Grande Guerre. Les pastels d'Eugène Burnand au musée de la Légion d'honneur* (ECPAD/conseil général de la Meuse/grande chancellerie de la Légion d'honneur, 2010) et *L'Armée, l'Eglise et la République (1879-1914)* (Nouveau Monde éditions/ministère de la Défense-DMPA, 2012). Il est par ailleurs ancien

auditeur de la 144^e session régionale de l'IHEDN et officier de réserve (ORSEM) affecté au CDEF (bureau recherche).

■ Michel DE CASTELBAJAC

Saint-cyrien, Michel de Castelbajac a effectué l'essentiel de sa carrière militaire au 3^e régiment d'infanterie de marine. Chef de section puis commandant d'unité de combat, il a notamment été engagé six mois en Afghanistan à la tête de sa compagnie (2009). Au terme de son commandement, il a choisi de quitter le métier des armes. Il est aujourd'hui chef de projet chez SOGETI, une filiale du groupe CAPGEMINI.

■ Francis CHANSON

Né en 1962, Francis Chanson est actuellement directeur des formations d'élèves aux écoles de Saint-Cyr Coëtquidan. Engagé comme sous-officier en 1980, il accède au grade de sous-lieutenant en 1986 et poursuit une carrière d'officier d'infanterie de marine qui le fait participer à la plupart des crises de ces trente dernières années. Chef de section au Tchad et pendant la première guerre du Golfe ou encore à Djibouti et en Somalie, puis commandant d'unité à Sarajevo à plusieurs reprises, il sert après son brevet du collège interarmées de défense comme chef du bureau opération au Kosovo et en Côte d'Ivoire. Nommé à la tête du 3^e régiment d'infanterie de marine, il commande l'opération BOALI en 2008 et le groupement tactique interarmes de Kapisa, en Afghanistan, de juin à décembre 2009.

■ François COCHET

Agrégé docteur, François Cochet est professeur à l'université de Lorraine-Metz. Il a dirigé de nombreux colloques sur les conflits de l'époque contemporaine. Il a actuellement en charge le programme de recherche MSH-Lorraine intitulé « L'expérience combattante, XIX^e-XXI^e siècle ». Il est l'auteur, notamment, d'*Armes en guerre. Mythes, symboles, réalités* (Paris, CNRS-Éditions, 2012), *Survivre au front (1914-1918). Les poilus entre contrainte et consentement* (Soteca/14-18 éditions, 2005) ou *Les soldats de la Drôle de guerre* (Hachette, 2004). Il prépare actuellement un ouvrage pour les éditions Perrin sur la Grande Guerre (à paraître en 2014) et un dictionnaire de la guerre d'Indochine (avec Rémy Porte) chez Robert Laffont. Il est membre du comité scientifique des commémorations de la Grande Guerre.

■ Monique CASTILLO

Voir rubrique « Comité de rédaction ».

■ Patrick CLERVOY

Voir rubrique « Comité de rédaction ».

■ Michel DELAGE

Michel Delage a une formation initiale de pédopsychiatre. Il a exercé au sein de l'institution militaire où il a été durant vingt-cinq ans professeur et chef de service à l'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne à Toulon. Il poursuit actuellement une activité de thérapie familiale

systémique à l'hôpital Sainte-Anne et au sein de l'association Vivre en famille, à La-Seyne-sur-Mer. Il est également chargé d'un enseignement d'éthologie humaine aux côtés de Boris Cyrulnik, à l'université du Sud-Toulon-Var. Il est notamment l'auteur d'un ouvrage intitulé *La Résilience familiale* (Paris, Odile Jacob, 2008).

■ Mireille FLAGEUL

Née le 2 mai 1948 à Tübingen, en zone d'occupation française en Allemagne, fille d'Eugène Bourse, militaire de carrière muté dans le génie du Würtemberg jusqu'en 1953, Mireille Flageul a vécu ensuite toute son enfance et son adolescence dans le camp militaire de Coëtquidan. Après une licence de psychologie et une maîtrise de philosophie à l'université de Rennes, elle est consultante auprès des organisations d'action sociale de la région Rhône-Alpes sur les questions de l'exclusion, de la pauvreté et de la grande précarité. Elle est l'auteure de plusieurs articles sur la citoyenneté et la contribution active des plus pauvres aux politiques publiques.

■ France Marie FRÉMEAUX

Docteur en littérature comparée, France Marie Frémeaux travaille à la fois sur la littérature coloniale, l'imaginaire (*L'Univers des contes de fées*, Ellipses, 2006) et sur la guerre. Elle a collaboré à *Guerre d'Indochine, guerre d'Algérie* magazine et écrit régulièrement dans 14-18, le magazine de la Grande Guerre. Elle a participé à plusieurs dictionnaires de la collection « Bouquins », notamment le *Dictionnaire de la Grande Guerre* (Robert Laffont, « Bouquins », 2008) et vient de publier *Écrivains dans la Grande Guerre, de Guillaume Apollinaire à Stefan Zweig* (L'Express, 2012).

■ Elrick IASTORZA

Entré aux enfants de troupe en 1961, saint-cyrien de la promotion « Général de Gaulle » (1970-1972), le général Iastorza a servi pour l'essentiel dans les unités parachutistes des troupes de marine, notamment au 8^e RPIMA qu'il a commandé de 1991 à 1993 et avec lequel il a été engagé au Tchad et au Cambodge. Commandant de l'opération Licorne en Côte d'Ivoire de 2005 à 2006, il assumera à son retour de mission les fonctions de major général de l'armée de terre puis en deviendra chef d'état-major en juillet 2008. Admis en deuxième section le 1^{er} septembre 2011, il est grand officier de la Légion d'honneur et titulaire de la croix de la valeur militaire avec quatre citations.

■ Haïm KORSIA

Voir rubrique « Comité de rédaction ».

■ Éric LAPYEYRE

Le médecin en chef Éric Lapeyre est chef du service de médecine physique et de réadaptation de l'HIA Percy. Il est également professeur agrégé au Val-de-Grâce. Après une spécialisation en médecine tropicale à l'Institut de médecine tropicale du service de santé des armées, il est affecté de 1989 à 1991 comme médecin-chef du service de pédiatrie à l'hôpital d'Atar (Mauritanie) au titre du ministère de la Coopération française. En 2012, il était médecin-chef de l'hôpital médico-chirurgical de Kair, en Afghanistan. Il a récemment publié « Médecine physique et de réadaptation » (*Le Casoar* n° 204, 2012, pp. 23-25).

■ Damien LE GUAY

Philosophe, maître de conférences à HEC, vice-président de la Commission nationale d'éthique du funéraire, Damien Le Guay enseigne à l'Espace éthique de l'APHP. Il est

notamment l'auteur de *La Face cachée d'Halloween* (Le Cerf, 2002), *Qu'avons-nous perdu en perdant la mort ?* (Le Cerf, 2003), *L'Empire de la télé-réalité* (Presses de la Renaissance, 2005). Il vient de publier *La Mort en cendres. La crémation aujourd'hui, que faut-il en penser ?* (Le Cerf, 2012).

■ François-Yves LE ROUX

Né en 1969, le colonel François-Yves Le Roux choisit l'artillerie à sa sortie de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. Lieutenant au 68^e régiment d'artillerie d'Afrique de La Valbonne, il sert ensuite comme capitaine au 61^e régiment d'artillerie à Trèves, en Allemagne, où il commande une batterie de canons de 155 mm AUFI. Breveté de l'enseignement militaire supérieur, il est nommé chef du bureau opérations du 93^e régiment d'artillerie de montagne de Varces avant de rejoindre l'état-major de la brigade d'artillerie à Haquenau. Au cours de ses affectations dans les forces, il est engagé à plusieurs reprises en opérations en Afrique et dans les Balkans ainsi qu'en Afghanistan. Il occupe également des fonctions d'instructeur à l'école d'artillerie, d'officier traitant à l'état-major de l'armée de terre, au sein du bureau plans puis comme rédacteur attitré du chef d'état-major de l'armée de terre. Il commande actuellement le 93^e régiment d'artillerie de montagne de Varces.

■ Franck DE MONTLEAU

Le médecin en chef Franck de Montleau est psychiatre, professeur agrégé du Val-de-Grâce et chef du service de psychiatrie de l'HIA Percy. Parallèlement à ses activités cliniques, il enseigne la psychiatrie à l'école du Val-de-Grâce. Entre autres travaux, ses publications portent sur la clinique psychiatrique (troubles psychotraumatiques, psychoses, troubles des conduites et du comportement), sur la pratique des psychiatres en situation opérationnelle et les questions éthiques qu'elle pose, sur la souffrance psychique des soldats en opération extérieure et sur les facteurs de risque des troubles psychiques de guerre. Il a récemment publié « Blessés de guerre. Point de vue d'un psychiatre » (*Le Casoar* n° 204, 2012, pp. 27-29). Il a participé à plusieurs opérations extérieures (Tchad, Kosovo, Liban, Afghanistan, Jordanie).

■ François NAUDIN

Le commissaire en chef de deuxième classe François Naudin est un ancien élève de l'école du commissariat de l'armée de terre. Il a servi comme directeur des services administratifs et financiers du 8^e-12^e régiment de cuirassiers et a été engagé, durant cette période, en opérations extérieures en Croatie au sein de la FORPRNU et en Bosnie-Herzégovine au sein de l'IFOR. Il a assuré par la suite les fonctions de commandant de brigade d'élèves commissaires avant de rejoindre, dans le cadre de l'enseignement militaire supérieur, la direction des affaires juridiques du ministère des Affaires étrangères. À l'issue de cette scolarité, il a servi au sein de la direction centrale du commissariat de l'armée de terre, notamment comme chef de bureau, puis à la commission des recours des militaires comme rapporteur, avant d'occuper au sein de l'état-major de l'armée de terre les fonctions de chef du bureau affaires juridiques. Il est actuellement chef du bureau réglementation générale au sein de la direction centrale du service du commissariat des armées. Docteur d'État ès lettres et sciences humaines en histoire, ancien élève de l'Institut d'études politiques de Paris, titulaire d'un master 2 en sciences économiques, il a été professeur associé à l'université de droit, de sciences économiques et politiques d'Aix-Marseille-III en master 2 « Droit de la Défense ».

■ Frédéric PAUL

Issu du Prytanée national militaire de La Flèche, le médecin en chef Frédéric Paul intègre l'école du service de santé des armées à Bordeaux en 1993. Il sert en tant que médecin généraliste au 4^e régiment étranger de Castelnau-d'Yzeures avant de se spécialiser. Psychiatre exerçant à l'hôpital d'instruction des armées Laveran de Marseille, il mène des travaux scientifiques qui s'articulent essentiellement autour de la clinique du traumatisme psychique et de la pratique psychiatrique en situation d'exception. Une mission en Haïti et deux campagnes en Afghanistan assortissent sa pratique en situation de crise. Des articles sur ce thème de recherche ont été publiés dans la *Revue francophone du stress et du trauma* ainsi que dans la revue *Médecine & Armées*.

■ Hervé PIERRE

Voir rubrique « Comité de rédaction ».

■ André ROGERIE

Né en 1922, André Rogerie est en préparation à Saint-Cyr lorsqu'il est arrêté puis déporté en 1943 alors qu'il cherche à rejoindre la France Libre. Il va connaître huit camps successifs, en particulier Buchenwald, Dora et Auschwitz-Birkenau, et être témoin, notamment, de l'extermination des Juifs et des Tsiganes. Il retrouvera la liberté en avril 1945. Saint-cyrien de la promotion « Veille au drapeau » (1943), il fait carrière dans le génie jusqu'au grade de général. Dès sa libération des camps, puis après son départ du service actif, il n'aura de cesse de témoigner au bénéfice des générations nouvelles.

■ Nicolas SÉRADIN

Nicolas Séradin, conseiller principal d'éducation dans un collège du Pas-de-Calais, termine une thèse d'histoire à l'université de Rennes-II, sous la direction de Luc Capdevila, sur la mémoire des anciens prisonniers français de la guerre d'Indochine. Il est rattaché au Centre de recherches historiques de l'Ouest (CERHIO-UMR 6258).

■ André THIÉBLEMONT

Voir rubrique « Comité de rédaction ».

■ Virginie VAUTIER

Le médecin principal Virginie Vautier est psychiatre. Elle exerce actuellement au service de psychiatrie de l'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne à Toulon.

LE COMITÉ DE RÉDACTION

■ Jean-René BACHELET

Né en 1944, Jean-René Bachelet a effectué une carrière militaire complète dans l'armée de terre, de 1962, où il entre à Saint-Cyr, jusqu'en 2004, où, général d'armée, il occupe les fonctions d'inspecteur général des armées. Chasseur alpin, il a commandé le 27^e bataillon de chasseurs alpins, bataillon des Glîères. Comme officier général, outre de multiples commandements nationaux au plus haut niveau, il a exercé le commandement du secteur de Sarajevo dans le cadre de la FORPRONU en 1995, au paroxysme de la crise. De longue date, il a mené une réflexion de fond touchant aux fondamentaux du métier militaire en termes d'éthique et de comportements ; cette réflexion est traduite dans un certain nombre de documents dont les principaux sont « L'Exercice du métier des armes dans l'armée de terre, fondements et principes » et le « code du soldat », ainsi que dans de nombreux articles et communications. Jean-René Bachelet quitte le service actif en 2004 et sert actuellement en deuxième section des officiers généraux. Il a publié *Pour une éthique du métier des armes, vaincre la violence* (Vuibert, 2006).

■ Monique CASTILLO

Diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris, agrégée de philosophie et docteur d'Etat, Monique Castillo enseigne à l'université de Paris-XII. Ses principaux travaux portent sur la philosophie moderne et sur les questions contemporaines d'éthique et de politique. Elle a notamment publié *La Paix* (Hatier, 1997), *L'Europe de Kant* (Privat, 2001), *La Citoyenneté en question* (Ellipses, 2002), *Morale et politique des droits de l'homme* (Olms, 2003), *Connaitre la guerre et penser la paix* (Kimé, 2005), *Éthique du rapport au langage* (L'Harmattan, 2007), *Qu'est-ce qu'être européen ?* (Cercle Condorcet d'Auxerre, 2012). Elle a fait partie en 2001-2002 d'un groupe de recherche (CHEAR-DGA) sur la gestion des crises.

■ Jean-Paul CHARNAY (†)

Né en France, Jean-Paul Charnay passe ses jeunes années en Algérie où il étudie le droit français et musulman ; après avoir soutenu à Paris ses thèses de doctorat (lettres et sciences humaines, droit, science politique) il exerce diverses professions juridiques puis s'intéresse à la sociologie, l'histoire et la stratégie. Jean-Paul Charnay, qui a vécu plus de vingt ans au Maghreb, s'est attaché au fil du temps à multiplier les rencontres de terrain et les missions universitaires sur tous les continents où il a mené une recherche comparée sur les conflits. Après avoir créé à la Sorbonne le Centre d'études et de recherches sur les stratégies et les conflits, il présida actuellement le Centre de philosophie de la stratégie dont il est le fondateur. Islamologue reconnu, Jean-Paul Charnay a publié de nombreux ouvrages, entre autres : *Principes de stratégie arabe* (L'Herne, 1984), *L'Islam et la guerre* (Fayard, 1986), *Métastratégie, systèmes, formes et principes de la guerre féodale à la dissuasion nucléaire* (Economica, 1990), *Critique de la stratégie* (L'Herne, 1990), *Stratégie générative. De l'anthropologie à la géopolitique* (PUF, 1992), *Regards sur l'islam. Freud, Marx, Ibn Khaldun* (L'Herne, 2003), *Esprit du droit musulman* (Dalloz, 2008), *Islam profond. Vision du monde* (Éditions de Paris, 2009). Il est décédé à Paris le 13 mars 2013.

■ Patrick CLERVOY

Issu du collège militaire de Saint-Cyr-l'École puis de l'École du service de santé des armées de Bordeaux, le médecin

chef des services Patrick Clervoy a été médecin d'unité pendant quatre années au profit de régiments de la 9^e division d'infanterie de marine. Il a participé à plusieurs opérations extérieures en Afrique centrale, en Guyane et en ex-Yougoslavie. Il est aujourd'hui professeur titulaire de la chaire de psychiatrie et de psychologie clinique appliquée aux armées à l'Ecole du Val-de-Grâce et chef du service de psychiatrie de l'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne à Toulon. Il est l'auteur de publications sur les thèmes du soutien psychologique des forces – *Les Psy en intervention* (Doin, 2009) – et de la prise en charge des vétérans – *Le Syndrome de Lazare. Traumatisme psychique et destinée* (Albin Michel, 2007), *Dix semaines à Kaboul. Chroniques d'un médecin militaire* (Steinkis, 2012).

■ Samy COHEN

Samy Cohen est diplômé de Sciences Po et docteur en science politique. Politiste, spécialiste des questions de politique étrangère et de défense, il a également travaillé sur les rapports entre les États et les acteurs non-étatiques et sur les démocraties en guerre contre le terrorisme. Il a enseigné au DEA de Relations internationales de l'université de Paris-I (Panthéon-Sorbonne), au master recherche Relations internationales de Sciences Po Paris et au Stanford Program in Paris. Il appartient au projet transversal « Sortir de la violence » du CERI. C'est également un spécialiste de la méthodologie de l'enquête par entretiens. Samy Cohen est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages de science politique, dont en 2009, *Tsahal à l'épreuve du terrorisme* (Le Seuil). Depuis 2007, il est membre du conseil scientifique de Sciences Po.

■ Jean-Luc COTARD

Saint-Cyrien ayant servi dans l'arme du génie, le colonel Jean-Luc Cotard a choisi de se spécialiser dans la communication après avoir servi en unité opérationnelle et participé à la formation directe de Saint-Cyriens et d'officiers en général. Il est titulaire d'une maîtrise d'histoire contemporaine, d'un DESS de techniques de l'information et du journalisme, et a réfléchi, dans le cadre d'un diplôme universitaire à l'Institut français de la presse, aux relations entre les hommes politiques et les militaires de 1989 à 1999. Il a publié des articles qui ont trait à son expérience dans les revues *Histoire et défense*, *Vauban et Agir*. Il a servi en Bosnie en 1992-1993, au Kosovo en 2001 (Mitrovica) et 2008 (Pristina) ainsi qu'en Côte d'Ivoire en 2005-2006. Après avoir eu des responsabilités au SIRPA-Terre, il a conseillé le général commandant la région terre Nord-Est. Il a choisi de quitter l'uniforme en 2010, à quarante-huit ans, pour créer son entreprise de communication spécialisée dans la communication de crise.

■ Benoît DURIEUX

Né en 1965, Benoît Durieux est officier d'active dans l'armée de terre. Saint-cyrien, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris et de l'université de Georgetown (États-Unis), il a effectué l'essentiel de sa carrière au sein de la Légion étrangère, avec laquelle il a participé à plusieurs opérations dans les Balkans (1995 et 1996) et en Afrique (Somalie 1993). Après un passage à l'état-major des armées, il a été chef de corps du 2^e régiment étranger d'infanterie jusqu'à l'été 2010. Ancien auditeur au Centre des hautes études militaires (CHEM), le colonel Durieux est aujourd'hui adjoint « terre » au cabinet militaire du ministre de la Défense. Docteur en histoire, il a publié *Relire De la guerre de Clausewitz* (Economica,

2005), une étude sur l'actualité de la pensée du penseur militaire allemand. Pour cet ouvrage, il a reçu le prix *La Plume et l'Épée*.

■ Michel GOYA

Issu du corps des sous-officiers, le Colonel Goya est officier dans l'infanterie de marine depuis 1990. Après dix ans d'expérience opérationnelle, il suit, en 2001, une scolarité au sein de l'Enseignement militaire supérieure scientifique et technique puis, il intègre, en 2003, le Collège interarmées de défense. Officier au Centre de doctrine d'emploi des forces terrestres, il est assistant militaire du chef d'état-major des armées de 2007 à 2009. Il dirige aujourd'hui le domaine « Nouveaux Conflits » au sein de l'Institut de recherche stratégique de l'Ecole militaire (IRSEM). Titulaire d'un brevet technique d'histoire, le Colonel Goya est l'auteur de *Res Militaris. De l'emploi des forces armées au xx^e siècle* (Economica, 2010), *d'Irak. Les armées du chaos* (Economica, 2008), de *La Chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne, 1914-1918* (Tallandier, 2004), sur la transformation tactique de l'armée française de 1871 à 1918. Il a obtenu deux fois le prix de l'École militaire interarmées, le prix Sabatier de l'Ecole militaire supérieure scientifique et technique, le prix d'histoire militaire du Centre d'études d'histoire de la Défense et le prix Edmond Fréville de l'Académie des sciences morales et politiques. Le Colonel Goya est docteur en histoire.

■ Armel HUET

Professeur de sociologie à l'université Rennes-II, Armel Huet a fondé le Laboratoire de recherches et d'études sociologiques (LARES) et le Laboratoire d'anthropologie et de sociologie (LAS) qu'il a dirigé respectivement pendant quarante ans et quinze ans. Il est aujourd'hui le directeur honoraire. Outre un master de recherche sociologique, il a également créé des formations professionnelles, dont un master de maîtrise d'ouvrage urbaine et immobilière ; il a dirigé le comité professionnel de sociologie de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF). Armel Huet a développé dans son laboratoire plusieurs champs de recherche sur la ville, les politiques publiques, le travail social, les nouvelles technologies, le sport, les loisirs et les questions militaires. Il a créé des coopérations avec des institutions concernées par ces différents champs, notamment avec les Écoles militaires de Coëtquidan. Ces dernières années, il a concentré ses travaux sur le lien social. Il a d'ailleurs réalisé à la demande de l'Etat-major de l'armée de terre, une recherche sur la spécificité du lien social dans l'armée de terre.

■ Haïm KORSIA

À sa sortie du séminaire Israélite de France et après avoir obtenu son diplôme rabbinique en mars 1986, Haïm Korsia termine son parcours universitaire par un DEA à l'école pratique des hautes études en 2003. Jusqu'en 2004, il a été directeur de cabinet du grand rabbin de France. Actuellement, le grand rabbin Haïm Korsia est aumônier en chef des armées, aumônier en chef de l'armée de l'air, membre du comité consultatif national d'éthique, membre du comité du patrimoine culturel au ministère de la Culture, administrateur national du Souvenir français et secrétaire général de l'association du rabbinat français. Derniers ouvrages parus : *Gardien de mes frères, Jacob Kaplan* (Édition Pro-Arte, 2006), *À corps et à Toi* (Actes Sud, 2006), *Être juif et français : Jacob Kaplan, le rabbin de la république* (Éditions privé, 2005).

■ François LECOINTRE

Né en 1962, François Leconte est officier de carrière dans l'armée de terre. Saint-cyrien, il appartient à l'arme des Troupes de marines où il a servi comme lieutenant et capitaine au 3^e régiment d'infanterie de marine et au 5^e régiment inter-armes d'Outre-mer. Il a été engagé en Irak lors de la première guerre du Golfe (1991), en Somalie (1992), en République de Djibouti dans le cadre de l'opération Iskoutir (1991-1993), au Rwanda dans le cadre de l'opération Turquoise (1994) ainsi qu'à Sarajevo (1995), et a ensuite servi à l'état-major de l'armée de terre, au sein du bureau de conception des systèmes de forces. Il a commandé le 3^e régiment d'infanterie de marine stationné à Vannes et à ce titre le groupe tactique inter-armes 2 (GTIA2) en République de Côte d'Ivoire d'octobre 2006 à février 2007. Ancien auditeur puis directeur de la formation au Centre des hautes études militaires (CHEM), il a été jusqu'à l'été 2011 adjoint « terre » au cabinet militaire du ministre de la Défense. Le général Leconte est, aujourd'hui, commandant de la 9^e brigade d'infanterie de marine.

■ Thierry MARCHAND

Diplômé de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr en 1987 (promotion « Général Monclar »), Thierry Marchand a choisi de servir dans l'infanterie. À l'issue de sa scolarité à l'École d'application de l'infanterie, il rejoint la Légion étrangère au 2^e régiment étranger d'infanterie (REI) de Nîmes. Il est engagé en République centrafricaine (EFAO) en 1989 et en Guyane en 1990. Il participe également comme chef de section à l'opération Daguet en Arabie Saoudite et en Irak (septembre 1990-avril 1991). Promu capitaine à l'été 1991, il est affecté pour un séjour de deux ans à Djibouti à la 13^e demi-brigade de Légion étrangère (DBLE). Au cours de ces deux années, il participe à l'opération Iskoutir en République de Djibouti puis est engagé par deux fois en Somalie (Opération Restore Hope en 1992 puis ONUSOM II en 1993). De retour à Nîmes en 1993, il prend le commandement de la 4^e compagnie du 2^e REI en 1994. Il sera engagé en opération à quatre reprises au cours de son temps de commandement (opération Épervier en 1994, Force de réaction rapide en Bosnie en 1995, Gabon et République centrafricaine – opération Almandin II – en 1996). En 1997, il est affecté à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr comme officier instruction au 4^e bataillon. Il est promu chef de bataillon en 1998. Il intègre en 1999 la 113^e promotion du cours supérieur d'état-major, puis en 2000 la 8^e session du Collège interarmées de défense. À l'été 2000, il est affecté au 152^e régiment d'infanterie à Colmar en qualité de chef opérations. Il est promu au grade de lieutenant-colonel en 2001. Il sera engagé avec son régiment au Kosovo (KFOR) en 2003. Il est ensuite affecté au cabinet du ministre de la Défense entre 2003 et 2006 (cellule terre du cabinet militaire) et est promu au grade de colonel en 2005. Entre 2006 et 2008 il commande la 13^e DBLE à Djibouti. De 2008 à 2009 il est auditeur du Centre des hautes études militaires (CHEM) et de l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN). Il est ensuite affecté pour une année au Centre interarmées de concepts et de doctrines (CICDE) puis rejoint la Délégation aux affaires stratégiques en qualité de sous-directeur aux questions régionales en 2010. Depuis 2012, le colonel Marchand est chef de la cellule relations internationales au cabinet militaire du ministre de la Défense.

■ Jean-Philippe MARGUERON

Dès sa sortie de l'École spéciale militaire en 1978 dans l'arme de l'artillerie, Jean-Philippe Margueron sert dans

plusieurs régiments tant en métropole qu'outre-mer (5^e régiment interarmes de Djibouti). Commandant de compagnie à Saint-Cyr (promotion Tom Morel 1987-1990), il commande le 54^e d'artillerie stationné à Hyères avant d'être responsable du recrutement pour la région parisienne et l'outre-mer au début de la professionnalisation de l'armée de terre. Il est auditeur au Centre des hautes études militaires et à l'Institut des hautes études de la Défense nationale (54^e promotion). De 2008 à 2010, général de division, il est général inspecteur de la fonction personnelle de l'armée de terre. Promu général de corps d'armée, il est depuis le 1^{er} septembre 2010 général major général de l'armée de terre (MGAT)

■ Daniel MÉNAOUINE

Né en 1964, Daniel Menaouine choisit l'artillerie dès sa sortie de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. Il sert comme lieutenant et capitaine au 58^e régiment d'artillerie. Il est engagé au Cambodge (1992-1993). Chef de BOI du 54^e régiment d'artillerie (2002-2004), il commande par la suite ce régiment stationné à Hyères, de 2007 à 2009. Ayant suivi une scolarité à l'École supérieure de commerce de Paris et se spécialisant dans le domaine des finances, il tient la fonction de chargé de mission au sein de la direction de la programmation des affaires financières et immobilières du ministère de l'Intérieur puis de chef de bureau au sein de la direction des affaires financières du ministère de la Défense. Ancien auditeur au Centre des Hautes études militaires (CHEM) et à l'Institut des hautes études de la défense nationale (IHEDN), il est aujourd'hui le chef de cabinet du général chef d'état-major de l'armée de terre.

■ Véronique NAHOUN-MARQUE

Chercheur anthropologue à l'École des hautes études en sciences sociales (au CETSAH), Véronique Nahoun-Marque travaille sur les formes contemporaines et sociales de la culture : le quotidien, les conduites d'excès, les rapports entre les sexes, la violence ; elle participe aux comités de rédaction de plusieurs revues parmi lesquelles *Esprit, Terrain, Communication*. Quelques ouvrages parus : *Le rêve de vengeance à la haine politique* (Buchet Chastel, 2004), *Balades politiques* (Les Prairies ordinaires, mai 2005), *Vertige de l'ivresse – Alcool et lien social* (Descartes et Cie, 2010).

■ Hervé PIERRE

Né en 1972, Hervé Pierre est officier d'active dans l'armée de terre. Saint-cyrien, breveté de l'enseignement supérieur, il a suivi aux États-Unis la scolarité de l'*US Marines Command and Staff College* en 2008-2009. Titulaire de diplômes d'études supérieures en histoire (Sorbonne) et en science politique (IEP de Paris), il est l'auteur de deux ouvrages, *L'intervention militaire française au Moyen-Orient 1916-1919* (Éd. des Écrivains, 2001) et *Le Hezbollah, un acteur incontournable de la scène internationale ?* (L'Harmattan, 2009). Ayant effectué l'essentiel de sa carrière dans l'infanterie de marine, le lieutenant-colonel Hervé Pierre a servi sur de nombreux théâtres d'opérations, notamment en Afghanistan (Kapisa en 2009, Helmand en 2011). Il est actuellement officier rédacteur des interventions du général major général de l'armée de terre.

■ Emmanuelle RIOUX

Historienne, auteur de différentes publications sur les zazous pendant la Seconde Guerre mondiale, Emmanuelle Rioux travaille dans l'édition depuis 1990. Elle a été

secrétaire de rédaction à la revue *L'Histoire*, directrice de collection « Curriculum » chez Liana Levi et responsable éditoriale à l'Encyclopaedia Universalis. Elle a également mis son savoir faire au service de la Mission pour le bicentenaire de la Révolution française, du Festival international du film d'histoire de Pessac, de l'Association pour la célébration du deuxième centenaire du Conseil d'État et des Rendez-vous de l'histoire de Blois. Elle est aujourd'hui chargée de mission auprès du général chef d'état-major de l'armée de terre et rédactrice en chef de la revue *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire.*

■ François SCHEER

Né en 1934 à Strasbourg, François Scheer est diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris, licencié en droit, titulaire de trois DESS (droit public, économie politique et science politique) et ancien élève de l'École nationale d'administration (1960-1962). De 1962 à 1999, il alterne les postes en administration centrale et à l'étranger. Premier ambassadeur de France au Mozambique en 1976, il sera successivement directeur de cabinet du Président du Parlement Européen (Simone Veil) et du Ministre des Relations extérieures (Claude Cheysson), ambassadeur en Algérie, ambassadeur représentant permanent auprès des communautés européennes, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères et ambassadeur en Allemagne. Ambassadeur de France, il a été de 1999 à 2011 conseiller international du président directeur général de Cogema, puis du président du directoire d'Areva.

■ Dider SICARD

Après des études de médecine, Didier Sicard entre dans la filière des hôpitaux de Paris : externat, internat, clinicat, nomination comme praticien hospitalier. Professeur agrégé, il devient le chef de l'un des deux services de médecine interne de l'hôpital Cochin de Paris. Il créera (avec Emmanuel Hirsch) l'Espace éthique de l'Assistance publique – Hôpitaux de Paris. Par décret du président Jacques Chirac, il succède en 1999 à Jean-Pierre Changeux (qui avait lui-même succédé à Jean Bernard) à la tête du Comité consultatif national d'éthique, institution qu'il préside jusqu'en février 2008 et dont il est aujourd'hui président d'honneur. Il a notamment publié *La Médecine sans le corps* (Plon, 2002), *L'Alibi éthique* (Plon, 2006) et, avec Georges Vigarello, *Aux Origines de la médecine* (Fayard 2011). Depuis 2008, Didier Sicard préside le comité d'experts de l'Institut des données de santé.

■ André THIÉBLEMONT

André Thiéblemont (colonel en retraite), saint-cyrien, breveté de l'enseignement militaire supérieur scientifique et technique, titulaire des diplômes d'études approfondies de sociologie et de l'Institut d'études politiques de Paris, a servi dans la Légion étrangère, dans des régiments motorisés et dans des cabinets ministériels. Il a quitté l'armée en 1985 pour fonder une agence de communication. Depuis 1994, il se consacre entièrement à une ethnologie du militaire, axée sur les cultures militaires, leurs rapports au combat, aux mythes politiques et aux idéologies, études qu'il a engagées dès les années 1970, parallèlement à ses activités professionnelles militaires ou civiles. Chercheur sans affiliation, il a fondé Rencontres démocrates, une association qui tente de vulgariser auprès du grand public les avancées de la pensée et de la connaissance issues de la recherche. Sur le sujet militaire, il a contribué à de nombreuses revues françaises ou étrangères (*Ethnologie française*, *Armed Forces and Society*, *Le Débat*...), à des ouvrages collectifs et a notamment publié *Cultures et logiques militaires* (Paris, PUF, 1999).

Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

NUMÉROS DÉJÀ PARUS

- L'action militaire a-t-elle un sens aujourd'hui ? n° 1, 2005
- Mutations et invariants, « soldats de la paix », soldats en guerre n° 2, 2006
- Agir et décider en situation d'exception n° 3, 2006
- Mutations et invariants, partie II n° 4, 2006
- Mutations et invariants, partie III n° 5, 2007
- Le moral et la dynamique de l'action, partie I n° 6, 2007
- Le moral et la dynamique de l'action, partie II n° 7, 2007
- Docteurs et centurions, actes de la rencontre du 10 décembre 2007 n° 8, 2008
- Les dieux et les armes n° 9, 2008
- Fait religieux et métier des armes,
actes de la journée d'étude du 15 octobre 2008 n° 10, 2008
- Cultures militaires, culture du militaire n° 11, 2009
- Le corps guerrier n° 12, 2009
- Transmettre n° 13, 2010
- Guerre et opinion publique n° 14, 2010
- La judiciarisation des conflits n° 15, 2010
- Que sont les héros devenus ? n° 16, 2011
- Hommes et femmes, frères d'armes ? L'épreuve de la mixité n° 17, 2011
- Partir n° 18, 2011
- Le sport et la guerre n° 19, 2012
- L'armée dans l'espace public n° 20, 2012
- La réforme perpétuelle n° 21, 2012
- Courage ! n° 22, 2013



Inflexions

civils et militaires : pouvoir dire

À retourner à la Direction de l'information légale et administrative (DILA)
23 rue d'Estrées CS10733 75345 Paris cedex 07

Bulletin d'abonnement et bon de commande

→ Acheter un numéro, s'abonner, c'est simple :

✉ En ligne :
www.ladocumentationfrancaise.fr

✉ Sur papier libre
ou en remplissant
ce bon de commande
à retourner à l'adresse ci-dessus

→ Où en est mon abonnement ?

✉ En ligne :
abonnement@ladocumentationfrancaise.fr

📞 Téléphone 01 40 15 69 96
Télécopie 01 40 15 70 01

Je m'abonne à Inflexions

un an / 3 numéros (3303334100009) deux ans / 6 numéros (3303334200009)

<input type="checkbox"/> France métropolitaine (TTC)	30,00 €	<input type="checkbox"/> France métropolitaine (TTC)	55,00 €
<input type="checkbox"/> Europe* (TTC)	33,00 €	<input type="checkbox"/> Europe* (TTC)	58,50 €
<input type="checkbox"/> DOM-TOM-CTOM et RP** (HT)	31,70 €	<input type="checkbox"/> DOM-TOM-CTOM et RP** (HT)	58,80 €
<input type="checkbox"/> Autres pays	32,50 €	<input type="checkbox"/> Autres pays	59,80 €
<input type="checkbox"/> Supplément avion	6,25 €	<input type="checkbox"/> Supplément avion	8,90 €

* La TVA est à retrancher pour les pays n'appartenant pas à l'Union européenne et aux pays du Maghreb.

** RP (Régime particulier) : pays de la zone francophone de l'Afrique (hors Maghreb) et de l'océan Indien.

Je commande les numéros suivants de Inflexions

Au prix unitaire de 12,00 € (n° 1 épuisé) livraison sous 48 heures

.....
pour un montant de €
participation aux frais d'envoi (sauf abonnement) + 4,95 €
Soit un total de €

Voici mes coordonnées

M. Mme M^{lle}

Nom : Prénom :

Profession :

Adresse :

Code postal : Ville :

Mél :

Ci-joint mon règlement de €

Par chèque bancaire ou postal
à l'ordre de : Comptable du B.A.P.O.I.A. - DF
(B.A.P.O.I.A. : Budget annexe publications officielles et information administrative)

Par mandat administratif (réservé aux administrations)

Par carte bancaire N° N° de contrôle

Date d'expiration : (indiquez les trois derniers chiffres situés au dos de votre carte bancaire, près de votre signature)

Date

Signature

Informatique et libertés : conformément à la loi du 6.1.1978, vous pouvez accéder aux informations vous concernant et les rectifier en écrivant au Service Promotion et Action commerciale de La Documentation française. Ces informations sont nécessaires au traitement de votre commande et peuvent être transmises à des tiers sauf si vous cochez ici

Impression
Ministère de la Défense
Secrétariat général pour l'administration / SPAC Impressions
Pôle graphique de Tulle
2, rue Louis Druiolle – BP 290 – 19007 Tulle cedex

